This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 118 991 491

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XIV

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

XIV

— COMÉDIES-VAUDEVILLES —

V

YELVA — LA MARRAINE

AVANT, PENDANT ET APRÈS — MALVINA

THÉOBALD

LOUISE OU LA RÉPARATION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

Droits de traduction et de reproduction réservés.

842.6
S431a
c.2

YELVA

OU

L'ORPHELINE RUSSE

VAUDEVILLE EN DEUX PARTIES

En société avec MM. Devillenouve et Desvergers

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 18 mars 1828.

PERSONNAGES :

LA COMTESSE DE CÉSANNE.
ALFRED, fils du comte de Césanne.
TCHÉRIKOF, seigneur russe.
FŒDORA, sa cousine.
YELVA, jeune orpheline.
KALOUGA, Cosaque.
GERTRUDE DUTILLEUL, gouvernante d'Yelva.
TÉMOINS, MODISTES, LINGÈRES.

La scène se passe, pour la première partie, à Paris, dans une maison du quartier Saint-Jacques; et pour la seconde, dans la Pologne russe, à quelques lieues de Wilna.

PREMIÈRE PARTIE.

Un appartement simplement meublé; porte au fond : deux portes latérales. Sur le premier plan, à gauche de l'acteur, une croisée; une table de toilette du même côté, un peu sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DUTILLEUL, sortant de l'appartement à droite de l'acteur.

A-t-on jamais vu une pareille étourderie? je ne sais à quoi pense cette petite fille? laisser son album dans la grande allée du Luxembourg! Aussi, c'est ma faute; nous étions là assises sur un banc; je lui parlais de M. Alfred, de notre jeune maître, et quand il est question de lui, ça nous fait tout oublier. Allons, allons, le mal n'est pas grand, je le retrouverai sans doute à la même place; car, au Luxembourg, il n'y a que des gens honnêtes : il n'y va personne; et puis d'ailleurs, de la rue Saint-Jacques, il n'y a qu'un pas, et si ce n'étaient les six étages au-dessus de l'entresol...

AIR : *Muse des bois.*

C'est un peu dur, j'en conviens avec peine,
Quand on n'a plus ses jambes de quinze ans;
Plus d'une fois il faut reprendre haleine,
Et raffermir ses pas trop chancelants.
Pourtant, je l' sens, lorsqu'on s' voit à mon âge,
Si près du ciel il est doux d'habiter...
Ça nous rapproche; et quand vient l' grand voyage,
Il n' reste plus qu'un étage à monter.

(Écoutant.) Tiens, une voiture s'arrête à la porte. (Regardant par la croisée.) Un monsieur en est descendu; un beau landau, une livrée verte et un grand Cosaque; chez qui donc ça peut-il venir? Il n'y a dans cette maison que des étudiants en droit et en médecine, et ça ne connaît pas d'équipages : ça ne connaît que le parapluie à canne. (Tchérikof entre suivi de Kalouga.)

SCÈNE II.

TCHÉRIKOF, entrant par le fond; MADAME DUTILLEUL, KALOUGA.

TCHÉRIKOF, à Kalouga qui est resté derrière lui.

Kalouga, restez, et attendez mes ordres.

MADAME DUTILLEUL.

Est-ce à moi, Monsieur, que vous voulez parler?

TCHÉRIKOF.

Pas précisément; mais c'est égal.

MADAME DUTILLEUL.

Pardon, Monsieur, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, vous ne trouverez pas extraordinaire que je vous demande qui vous êtes?

TCHÉRIKOF.

C'est facile à vous apprendre. Vous saurez d'abord qu'on me nomme Iwan Tchérikof, nom qui jouit de la plus haute considération depuis les bords du Pruth jusqu'aux rives de la Néwa; c'est vous dire assez que je suis Russe; ma famille est une des plus riches de l'empire; j'ai pour mon compte trois cent mille roubles de revenu, quatre châteaux, deux palais, cinq mille chaumières et dix mille paysans, tous très-bien constitués et d'un excellent rapport; j'en ai toujours avec moi un échantillon assez flatteur, Kalouga, que je vous présente. (Kalouga s'avance un peu.)

AIR : *Dans ma chaumière.*

Pour un Cosaque
On le reconnaît au maintien;
Et quoiqu'il ait l'air un peu braque,
Comment le trouvez-vous?

MADAME DUTILLEUL.

Fort bien
Pour un Cosaque.

TCHÉRIKOF.

Remerciez Madame et sortez. Allez m'attendre en bas avec mon cocher et mes deux chevaux; et soyez bien sages tous les quatre. (Kalouga sort.) Voilà, Madame, les dons que je tiens du hasard. Quant à mes avantages personnels, j'ai trente ans, un physique assez original, je possède cinq langues et environ une demi-douzaine de décorations, sans compter les médailles.

MADAME DUTILLEUL.

Je vous en fais bien mon compliment.

TCHÉRIKOF.

Il n'y a pas de quoi.

MADAME DUTILLEUL.

Et puis-je savoir ce qui vous amène chez moi?

TCHÉRIKOF.

C'est plus difficile à vous expliquer. Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je vous avoue qu'ici, à Paris, je m'ennuie à force de m'amuser.

MADAME DUTILLEUL.

Je comprends.

TCHÉRIKOF.

Alors, pour faire diversion, j'ai été ce matin me promener au Luxembourg.

MADAME DUTILLEUL.

Ce qui nous arrive quelquefois.

TCHÉRIKOF.

Je le sais bien; et, dans une allée solitaire, j'ai trouvé cet album, que je me suis fait un devoir de vous rapporter.

MADAME DUTILLEUL.

O ciel! c'est celui d'Yelva. Et comment, Monsieur, avez-vous su à qui il appartenait, et où nous demeurions?

TCHÉRIKOF.

Parce que, depuis longtemps, j'ai l'honneur de vous suivre tous les jours au Luxembourg, et de rester des heures entières

en contemplation devant vous, ce que vous n'avez pas remarqué, parce que, grâce au ciel, vous avez la vue basse; mais moi qui l'ai excellente, je n'ai perdu aucune des perfections de votre charmante fille; je sais de plus que c'est la vertu, la sagesse même; j'en ai la preuve par tous les présents qu'elle m'a refusés.

MADAME DUTILLEUL.

Quoi! Monsieur, ces cachemires, ces diamants, c'est vous qui avez osé?...

TCHÉRIKOF.

J'ai eu tort d'employer, rue Saint-Jacques, le système de la Chaussée-d'Antin.

MADAME DUTILLEUL.

Monsieur!..

TCHÉRIKOF.

Calmez-vous, femme respectable; je vous ai dit que je me repentais. Je suis jeune, ardent, impétueux : mais, au milieu de mes erreurs, j'aime la vertu... Je vous prie de ne pas prendre cela pour une déclaration. Et depuis qu'hier je vous ai entendue prononcer le nom d'Yelva, lui parler de la Russie, son pays natal, je me suis dit qu'une Moscovite, une compatriote, avait des droits à mon respect, à ma protection, et je viens vous demander sa main.

MADAME DUTILLEUL.

Sa main?

TCHÉRIKOF.

Cela vous étonne! Au fait, c'est par là que j'aurais dû commencer.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Demeurant loin du Luxembourg,
Je fus trompé par la distance;
De l'Opéra, mon unique séjour,
J'avais encore la souvenance.
Ici je vois que, pour avoir accès,
Il faut faire parler, ma chère,
L'amour d'abord, et les cadeaux après;
Là-bas c'était tout le contraire.

MADAME DUTILLEUL.

Il serait possible! Mais Yelva est une jeune orpheline qui n'a aucun bien.

TCHÉRIKOF.

Je crois vous avoir dit que j'avais trois cent mille roubles, dix mille paysans...

MADAME DUTILLEUL.

Mais votre famille consentirait-elle?

TCHÉRIKOF.

Je n'en ai plus, excepté mon oncle, le comte de Leczinski, que j'ai laissé à Wilna, il y a dix ans, ainsi que ma petite cousine Fœdora, qui alors en avait huit, et je ne dépends pas d'eux; je suis mon maître. J'ai trop de fortune pour un, il faut donc que nous soyons deux. Et si la gentille Yelva veut devenir la comtesse de Tchérikof?...

MADAME DUTILLEUL.

Permettez, Monsieur, je ne vous ai pas dit... vous ne savez pas encore...

TCHÉRIKOF.

Je ne sais pas encore si cela lui convient, c'est vrai. Mais la voici, nous allons le lui demander.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, YELVA, sortant de la chambre à gauche.

TCHÉRIKOF.

Approchez, belle Yelva.

YELVA, le salue, et regarde, d'un air d'étonnement et de plaisir, son costume, et semble demander, par ses gestes, quel est cet étranger.

MADAME DUTILLEUL.

Monsieur, je dois vous apprendre.

TCHÉRIKOF.

Du tout, je vous prie de laisser parler Mademoiselle.

MADAME DUTILLEUL.

Eh! du tout, Monsieur, la pauvre enfant ne le peut pas; elle est muette.

TCHÉRIKOF.

O ciel!

MADAME DUTILLEUL.

Aussi, vous ne vouliez pas m'écouter.

YELVA, lui fait signe qu'elle peut l'entendre, mais qu'elle ne peut pas lui répondre.

TCHÉRIKOF.

Pauvre enfant! Un tel malheur la rend encore plus intéressante. Et comment cela lui est-il arrivé?

MADAME DUTILLEUL.

Oh! il y a bien longtemps, elle n'avait que quatre ou cinq ans. C'était à la guerre, dans un combat, dans une ville prise d'assaut. Je ne puis vous expliquer cela. Sa mère et les siens

venaient de périr à ses yeux. Et son père qui l'emportait dans ses bras, fut couché en joue par en soldat ennemi... (Yelva fait un mouvement pour interrompre madame Dutilleul.) Pardon, chère enfant, de te rappeler de pareils souvenirs. (Bas, à Tchérikof.) Tant il y a, Monsieur, qu'au moment de l'explosion, au moment où elle vit tomber son père, elle voulut pousser un cri; mais la douleur, l'effroi, lui causèrent un tel saisissement, que depuis ce temps...

TCHÉRIKOF.

Je conçois, cela s'est vu très-souvent, une commotion subite peut vous ôter ou vous rendre la parole. Nous avons l'histoire de Crésus, dont le fils n'avait jamais pu dire un mot, et qui, voyant une épée levée sur son père, s'écria : *Miles, ne Crœsum occidas!* ce qui veut dire : Grenadier, ne tue pas Crésus! mais c'est là du latin; et quoique nous soyons dans le pays, vous n'êtes pas obligée de le comprendre; revenons à notre jeune Moscovite. (A Yelva.) Savez-vous dans quel endroit, dans quelle ville cela vous est arrivé?

YELVA, fait signe que non, et qu'elle ne pourrait le dire.

TCHÉRIKOF.

Et avec qui étiez-vous?

YELVA, indique à Tchérikof qu'elle était alors entourée de gens qui avaient tous de grands plumets, des décorations comme lui, de grandes moustaches... et qu'il en passait beaucoup devant elle, se tenant bien droits et marchant au bruit du tambour.

TCHÉRIKOF.

A ce portrait, je crois reconnaître les superbes grenadiers de notre garde impériale, dont je faisais partie en 1812; car j'étais capitaine à treize ans; c'était ma seconde campagne.

MADAME DUTILLEUL.

Et où aviez-vous donc fait la première?

TCHERIKOF.

A Saint-Pétersbourg, comme tout le monde, à l'école des Cadets, où j'étais le plus espiègle. Mais ce que je viens d'apprendre ne change rien à mes intentions : au contraire, Mademoiselle, je vais vous parler avec la galanterie française et la franchise moscovite. Vous êtes fort bien, je ne suis pas mal, vous n'avez pas assez de fortune, j'en ai trop, et je cherche quelqu'un avec qui la partager.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Fuyant l'ennui qui me poursuit sans cesse,
J'ai tout goûté... tout vu, car les plaisirs,

Sans pouvoir même épuiser ma richesse,
Ont de mon cœur épuisé les désirs.
Et, comme époux lorsque je me propose,
Ce que de vous je demande à présent,
C'est du bonheur... car c'est la seule chose
Que je n'ai pu trouver pour mon argent.

Maintenant c'est à vous de répondre, si vous pouvez.

YELVA lève les yeux sur lui, lui témoigne sa reconnaissance, et le supplie de ne pas lui en vouloir... mais elle ne peut accepter.

TCHÉRIKOF.

Comment! vous refusez : et pourquoi? est-ce que je ne vous plais pas? est-ce que je n'ai pas les traits nobles et élégants, la tournure distinguée? celles qui me l'ont dit jusqu'à présent m'auraient-elles trompé? c'est possible.

YELVA lui fait signe que non; qu'il est fort bien, fort aimable... qu'elle a du plaisir à le voir.

TCHÉRIKOF.

J'entends; à la manière dont vous me regardez, je crois comprendre que vous avez du plaisir à me voir?

YELVA lui fait signe que oui.

TCHÉRIKOF.

Et que vous avez pour moi de l'affection?

YELVA, par geste. Oui.

TCHÉRIKOF

De l'amitié?..

YELVA, par geste. Oui.

TCHÉRIKOF.

Un commencement d'amour?

YELVA, par geste. Non.

TCHÉRIKOF.

J'entends bien; ça ne peut pas être de l'adoration; mais je l'aime mieux, parce que, depuis que je suis en France, j'ai été si souvent adoré par des femmes aimables, qui me le disaient, que je préfère être aimé tout uniment par vous qui ne me le dites pas; j'ai idée que cela durera plus longtemps.

YELVA, par geste. Non, non, cela n'est pas possible; je ne puis vous épouser.

TCHÉRIKOF.

Nous ne pouvons pas être unis, et pourquoi? parce que vous êtes muette? En ménage, c'est le meilleur moyen de s'entendre, et d'ailleurs, voilà votre gouvernante, cette femme estimable qui ne nous quittera pas, et qui pourra suppléer au besoin; tout cela se compense.

MADAME DUTILLEUL.

Comment, Monsieur, est-ce que vous me prenez pour une babillarde?

TCHÉRIKOF.

Du tout, du tout, surtout dans votre position, comme obligée de parler pour deux, vous n'avez que bien juste ce qu'il faut. Mais vous, Yelva, vous ne pouvez pas me refuser pour un pareil motif; et si vous n'avez pas d'autres objections, si votre cœur est libre, si vous n'aimez personne; car je jurerais bien....

YELVA, par geste. Non, ne jurez pas...

TCHÉRIKOF.

Quoi! qu'est-ce que c'est? Je ne comprends pas. Est-ce que votre cœur aurait déjà parlé?

YELVA, par geste. Peut-être bien : je n'en suis pas sûre.

TCHÉRIKOF.

Ah! mon Dieu, je crains de comprendre... Hein, qui vient là?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, entrant par la porte du fond.

MADAME DUTILLEUL.

C'est monsieur Alfred, notre jeune maître.

ALFRED, sans voir Tchérikof, allant à madame Dutilleul et à Yelva.

Bonjour, ma bonne Gertrude ; bonjour, ma chère Yelva.

TCHÉRIKOF.

Eh mais! si je ne me trompe, c'est M. Alfred de Césanne?

ALFRED, voyant Tchérikof.

Un étranger!

TCHÉRIKOF.

Qui n'en est pas un pour vous. J'ai eu l'honneur de vous voir deux ou trois fois rue d'Artois, chez mon banquier.

ALFRED.

Oui, vraiment, ce seigneur russe, si riche et si aimable.

TCHÉRIKOF.

Il me reconnaît.

ALFRED.

Et comment vous trouvez-vous ici, près du Luxembourg?

TCHÉRIKOF.

Il est vrai que c'est un peu loin, un peu froid, un peu dé-

sert. Relativement à votre capitale, ce serait presque la Sibérie, (Regardant Yelva.) si parfois on n'y trouvait des roses.

ALFRED, avec chaleur.

Enfin qui vous y amène? (Yelva cherche à le calmer.)

MADAME DUTILLEUL, allant prendre l'album..

Cet album que nous avions oublié, et que Monsieur a eu la complaisance de nous rapporter.

TCHÉRIKOF.

Ce qui m'a donné l'occasion de faire connaissance avec une aimable compatriote.

ALFRED.

En effet, Yelva a vu le jour aux mêmes lieux que vous, et et je conçols qu'une pareille rencontre... Il est si difficile de la voir sans s'intéresser à elle! Daignez me pardonner des soupçons dont je n'ai pas été maître. Et vous, ma chère Yelva?.. (Il va au fond du théâtre, avec Yelva et madame Dutilleul.)

TCHÉRIKOF, à part, pendant qu'Alfred, Yelva et madame Dutilleul ont l'air de causer ensemble.

Maintenant, je comprends tout à fait, et c'est dommage, parce que, malgré moi, je la regardais déjà comme une compagne, comme une consolation que le ciel m'envoyait sur cette terre étrangère; n'y pensons plus.

MADAME DUTILLEUL, à Alfred, que lui a montré, ainsi qu'à Yelva, une lettre de son père.

Quoi! vraiment, votre père ne s'y oppose plus?

YELVA témoigne, par ses gestes, la surprise qu'elle éprouve; mais elle ne peut le croire encore.

ALFRED, lui montrant une lettre.

Vous le voyez.

MADAME DUTILLEUL.

Jamais je n'aurais osé l'espérer!

YELVA porte la lettre à ses lèvres, exprime son bonheur... Puis va à Tchérikof, lui tend la main, et semble lui demander l'amitié qu'il lui a promise.

TCHÉRIKOF.

Quoi! que veut-elle dire?

ALFRED.

Qu'il nous arrive un grand bonheur, et qu'à vous, son compatriote, elle voudrait vous en faire part.

TCHÉRIKOF.

Vraiment! Eh bien! c'est très-bien à elle, parce qne, certainement, je ne croyais plus être pour rien dans son bonheur; mais si, de mon côté, je peux jamais lui être utile, à

elle ou à vous, monsieur le comte, vous verrez qu'en fait de noblesse et de générosité la France et la Russie peuvent se donner la main.

ALFRED.

Je n'en doute point, Monsieur; et, pour vous le prouver, j'accepte vos offres. Yelva et moi nous avons un service à vous demander.

TCHÉRIKOF.

Il serait possible!

YELVA lui fait signe que oui... et qu'elle le supplie de le lui accorder.

ALFRED, à Yelva.

Entrez dans votre appartement, tout à l'heure nous irons vous y rejoindre. (Il baise la main d'Yelva, qui le prie de ne pas être longtemps; elle fait à Tchérikof un sourire et un geste d'amitié, et rentre avec madame Dutilleul dans la chambre à gauche.)

SCÈNE V.

TCHÉRIKOF, ALFRED.

TCHÉRIKOF.

Elle est charmante! mais ça ne m'étonne pas, le sang est si beau en Russie.

ALFRED.

N'est-il pas vrai?

TCHÉRIKOF.

Il ne lui manque que la parole; mais avec ces yeux-là, on peut s'en passer; moi, d'abord, si je les avais, je ne dirais plus un mot; et quand je voudrais séduire, je regarderais; ce qui voudrait dire : « *Regardez-moi, aimez-moi.* »

ALFRED, riant.

Ce serait un fort bon moyen.

TCHÉRIKOF.

N'est-ce pas? je l'ai quelquefois employé; mais entre nous, qui pouvons adopter une autre forme de dialogue, ce serait tout à fait inutile. Daignez donc me dire verbalement en quoi je puis être utile à ma jeune compatriote, que je connais à peine, et dont j'ignore même les aventures.

ALFRED.

Elles ne seront pas longues à vous raconter. Lors de la retraite de Moscou, recueillie par des soldats qui, quelques jours, quelques semaines après périrent eux-mêmes ou fu-

rent forcés de l'abandonner, Yelva allait expirer de misère et de froid, lorsque mon père, le comte de Césanne, officier supérieur, aperçut sur la neige cette pauvre enfant, qui se mourait et ne pouvait se plaindre; il l'emmena avec lui, la conduisit en France, et l'éleva sous ses yeux, près de moi; c'est vous dire que, depuis ma jeunesse, depuis que je me connais, j'adore Yelva.

TCHÉRIKOF.

Je me doutais bien de quelque chose comme cela.

ALFRED.

Quand mon père s'aperçut qu'une telle amitié était devenue de l'amour, il était trop tard pour s'y opposer; il l'essaya cependant. Yelva fut éloignée de la maison paternelle; et, sous la surveillance de Gertrude, notre vieille gouvernante, elle fut exilée dans ce modeste asile, où il leur fut défendu de me recevoir.

TCHÉRIKOF.

C'est pour cela que vous y venez tous les jours. Je me reconnais là. Les obstacles; il n'y a rien comme les obstacles.

ALFRED.

Ma belle-mère, la meilleure des femmes, qui nous chérit tous les deux comme ses enfants, ne s'opposait point à notre mariage; mais mon père, qui avait des vues ambitieuses, me destinait un parti magnifique, une fortune immense.

TCHÉRIKOF.

Et comment avez-vous fait?

ALFRED.

Il y a quelques jours, j'ai déclaré à mon père que, soumis à mes devoirs, je n'épouserais pas Yelva sans son aveu; mais que, s'il fallait être à une autre, je quitterais plutôt la France et ma famille.

TCHÉRIKOF.

Y pensez-vous?

ALFRED.

Je l'aurais fait, et mon père, qui me connaît, s'est enfin rendu à mes prières. « Je ne m'y oppose plus, m'a-t-il dit froidement; faites ce que vous voudrez; mais je ne veux pas assister à ce mariage, ni revoir Yelva. » Depuis ce jours, en effet, il a quitté Paris. Hier seulement, j'ai reçu une lettre de lui, où il m'envoyait son consentement pur et simple; et j'ai fait tout disposer pour que notre mariage ait lieu aujourd'hui même.

TCHÉRIKOF.

Aujourd'hui! (A part.) J'avais bien choisi l'instant pour ma déclaration.

ALFRED.

Mais un de mes amis, sur lequel je comptais, me manque en ce moment; et si vouliez le remplacer...

TCHÉRIKOF.

Moi! être un de vos témoins?

ALFRED.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

C'est Yelva qui vous en prie,
Elle croira, par un rêve flatteur,
Revoir en vous ses parents, sa patrie.

TCHÉRIKOF.

Monsieur, j'accepte, et de grand cœur,
Oui, je serai témoin de son bonheur.
(A part.)
Je venais pour mon mariage,
Et je m'en vais servir au sien :
C'est toujours ça... j'ai du moins l'avantage
De n'être pas venu pour rien.

(Haut.) C'est bien à vous, monsieur Alfred; c'est très-bien d'épouser une orpheline sans fortune. Chez nous autres Russes, cela n'aurait rien d'étonnant, parce que nous aimons le bizarre, l'original ; et dans la proposition que vous me faites, dans la situation où je me trouve, il y a quelque chose qui me plaît, qui me convient.

ALFRED.

Vraiment!

TCHÉRIKOF.

Et pourquoi? parce que c'est original; et moi, je le suis depuis les pieds jusqu'à la pointe des cheveux. Je suis donc à vos ordres; ainsi que mes gens et ma voiture qui nous attendent en bas.

ALFRED.

Non, je vous en prie, renvoyez-les; que tout se fasse sans bruit, sans éclat, dans le plus grand incognito.

TCHÉRIKOF.

C'est différent; ils vont alors retourner à l'hôtel, où je vais les consigner, ainsi que Kalouga, mon Cosaque, parce que ce petit gaillard-là, quand je le laisse seul dans Paris, il a les

passions si vives. Je descends donc leur donner mes ordres, (A part.) acheter mon présent de noces pour la mariée, (A Alfred.) et je reviens ici vous prendre en fiacre, en sapin; je n'y ai jamais été, ça m'amusera, c'est original.

ALFRED.

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

Par ce moyen, nous n'irons pas bien vite.

TCHÉRIKOF.

Tant mieux, morbleu! pourquoi donc se presser?
Lorsque ce sont les chagrins qu'on évite,
En tilbury j'aime à les devancer.
Mais lorsqu'à nous l'amitié se consacre,
Quand le bonheur vient pour quelques instants,
Auprès de nous tâchons qu'il monte en fiacre,
Pour qu'avec lui nous restions plus longtemps.

(Alfred reconduit Tchérikof, qui sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

ALFRED, YELVA.

MUSIQUE.

A peine Tchérikof est-il sorti, qu'Yelva entr'ouvre la porte de la chambre à gauche, et court à Alfred avec joie; elle lui montre la lettre de son père qu'elle tient encore, et lui dit par ses gestes : Il est donc vrai! votre père y consent.

ALFRED.

Oui, ma chère Yelva, mon père consent enfin à te nommer sa fille, et rien ne s'oppose plus à mon bonheur.

YELVA, par gestes. Je passerai ma vie auprès de toi, toujours ensemble... (Puis regardant autour d'elle avec inquiétude, et montrant la lettre :) « Ton père, pourquoi n'est-il pas ici? »

ALFRED, avec embarras.

Mon père ne peut venir... Des affaires importantes le retiennent loin de Paris... et ce mariage doit avoir lieu aujourd'hui.

YELVA, par gestes. Aujourd'hui?

ALFRED.

Oui, ce matin même; et je vais tout disposer.

YELVA, par gestes, montrant la place où était Tchérikof et le désignant. Un instant... et mon compatriote, où est-il?

ALFRED.

Ce jeune Russe? il va revenir; il consent à être notre témoin.

YELVA, par gestes. Tant mieux.

ALFRED.

Il te plaît donc?

YELVA, de même. Oui.

ALFRED.

Et tu l'aimes?

YELVA, par gestes. Mais oui.

ALFRED, avec un mouvement de jalousie.

Pas comme moi?

YELVA, remarquant ce mouvement, se hâte de le rassurer. Je l'aime parce qu'il a l'air bon... mais non comme toi : car toi, je t'aimerai toute la vie. (L'orchestre joue l'air du duo d'Aline : *Je t'aimerai toute la vie.*)

ALFRED.

Ah! je n'en veux qu'un gage. (Il veut l'embrasser.)

YELVA le repousse doucement, en lui disant : Non, pas maintenant... mais plus tard... Partez, l'on vous attend.

ALFRED.

Oui, tu as raison, je vais tout préparer... Adieu, Yelva, adieu, ma femme chérie. (Il lui baise la main.)

YELVA, par gestes. Adieu, mon mari. (Alfred sort par le fond, en lui envoyant un baiser.)

SCÈNE VII.

YELVA, puis MADAME DUTILLEUL.

MUSIQUE.

YELVA, restée seule, le suit encore des yeux; puis, quand il est disparu, quand elle ne peut plus être vue, elle lui envoie son baiser. Madame Dutilleul entre dans ce moment.

MADAME DUTILLEUL.

Eh bien! eh bien! Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites?

YELVA, toute honteuse, ne sait comment cacher son embarras.

MADAME DUTILLEUL.

Qu'est-ce que c'est que ces phrases-là? à qui était-ce adressé?

YELVA, par gestes. A personne.

MADAME DUTILLEUL.

A personne!... à la bonne heure; mais il y a des gens qui pourraient prendre cela pour eux; en russe comme en français ça se comprend si vite!... tout le monde entend cela, vois-tu; aussi il faudra prendre garde quand tu seras mariée, ce qui, du reste, ne peut tarder, et l'on vient déjà de t'apporter...

YELVA, par gestes. Quoi donc?

MADAME DUTILLEUL.

J'étais là dans ta chambre, lorsqu'on a frappé à la petite porte, celle qui donne sur l'autre escalier, et un monsieur m'a remis ce que tu vas voir.

YELVA, par gestes. Qu'est-ce donc?

MADAME DUTILLEUL, rentrant et rapportant une corbeille.

Des parures magnifiques... une parure de mariée... je ne m'y trompe pas; quoiqu'il y ait bien longtemps pour la première fois...

YELVA court à la corbeille, en tire un voile, puis une couronne et un bouquet d'oranger.

MADAME DUTILLEUL.

Cette toilette-là, c'est à moi de l'arranger. (Yelva s'assied devant la glace qui est sur la table de toilette; madame Dutilleul arrange son voile et place son bouquet.)

AIR de M. BOTTE.

Petite fille, à ton âge,
Que ce bouquet est flatteur!
C'tte fleur-là retrac' l'image
D' l'innocence et du bonheur.
Le même sort vous rassemble,
Et je crois qu'avec raison
L'amour peut placer ensemble
Deux fleurs d' la même saison.
Je m'en souviens, à ton âge,
Que c' bouquet m' semblait flatteur!
Il m'offrait aussi l'image
D' l'innocence et du bonheur.

YELVA, pendant cette reprise, veut lui mettre, en riant, la couronne sur la tête.

MADAME DUTILLEUL.

Eh bien! que faites-vous? des fleurs sur mes cheveux blancs!...

Du temps les traces perfides
Devraient vous en empêcher;
La fleur qu' l'on met sur les rides
Se flétrit, sans les cacher.
Ah! ce n'est plus à mon âge
Que c' bouquet paraît flatteur;
Las! il n'offre plus l'image
D' l'innocence et du bonheur.

YELVA, pendant cette dernière reprise, place sur sa tête la couronne de fleurs, et apercevant sur la toilette un collier de perles, le prend vivement, et le montre à madame Dutilleul.

MADAME DUTILLEUL.

Oui, vraiment, des diamants... ce pauvre Alfred se sera ruiné... mais puisqu'il le veut, il faut qu'aujourd'hui ce riche collier remplace ce simple ruban noir. (Elle dénoue un ruban qui est au cou d'Yelva et auquel tient un médaillon : Yelva veut le reprendre et fait signe qu'elle ne doit point s'en séparer.) C'est le portrait de ta mère, je le sais, et tu ne le quittes jamais; aussi tu le reprendras tout à l'heure, quand nous reviendrons de la mairie et de l'église.

YELVA sourit à ce mot... met vivement le collier, arrange le reste de la parure... et regardant la toilette de madame Dutilleul, lui fait signe qu'elle n'est pas prête, qu'il faut se dépêcher.

MADAME DUTILLEUL.

C'est vrai, je ne serai pas prête, et je ferai attendre; ce cher Alfred est si vif, si impatient!

YELVA la presse, par ses gestes, de se hâter.

MADAME DUTILLEUL.

C'est bon, c'est bon.

AIR du *Chapitre second.*

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Bénir mon enfant.

J' n'aurai pas, j'espère,
Grand besoin d'atours;
Le bonheur, ma chère,
Embellit toujours.

(Même geste d'Yelva, qui la pousse vers la porte.)

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin, me regarde..., etc.

Pour toi, c'est, je gage,
Trop d' parol's... oui-da!
Mais c'est qu'à mon âge
On n'a plus que ça.

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,

J' r'viens triomphante
Près de mon enfant,
Adieu, mon enfant,
Adieu, mon enfant.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

YELVA, seule.

MUSIQUE.

(Elle a reconduit madame Dutilleul jusqu'à la porte de la chambre. Quand elle est seule, elle réfléchit, et sourit de l'idée qui lui vient... c'est de répéter tout ce qu'il faudra faire au moment de son union. Elle place deux coussins auprès de la glace... ensuite elle fait le signe de donner la main à quelqu'un, s'avance timidement; elle fait encore quelques pas avec recueillement, et se met à genoux sur un des coussins en joignant les mains. Elle semble alors écouter attentivement, et répondre oui à la demande qu'elle est censée entendre. (En ce moment on entend le bruit d'une voiture; elle entre, on frappe à la porte.) Elle semble dire avec joie : C'EST LUI, C'EST ALFRED!.. (Elle va ouvrir, et, en voyant madame de Césanne, elle marque sa surprise et son contentement.)

SCÈNE IX.

MADAME DE CÉSANNE, YELVA.

MADAME DE CÉSANNE, remarquant sa surprise.

Oui, c'est moi; c'est la belle-mère, c'est l'amie d'Alfred que tu n'attendais pas à voir en ce moment.

YELVA, lui montrant sa parure de mariée, lui fait connaître par ses gestes que son mariage est pour aujourd'hui.

MADAME DE CÉSANNE, douloureusement.

Il est donc vrai!... c'est aujourd'hui, c'est ce matin même que ce mariage a lieu!... et déjà te voilà parée; je craignais d'arriver trop tard.

YELVA, par gestes. Vous voilà, je suis trop heureuse. (Elle lui baise les mains; madame de Césanne détourne la tête, et Yelva lui dit par ses gestes :) « Qu'avez-vous? Quel chagrin vous afflige le jour de mon bonheur? »

MADAME DE CÉSANNE, regardant autour d'elle avec inquiétude.

Et Alfred, où est-il?

YELVA, par gestes. Il est sorti; mais il reviendra bientôt, je l'espère.

MADAME DE CÉSANNE.

Tu es seule, je puis donc te parler avec franchise, je puis donc t'ouvrir mon cœur : écoute-moi, Yelva. Orpheline et sans protecteur, tu allais périr sur cette terre glacée, où l'on t'avait abandonnée, lorsque M. de Césanne, lorsque mon mari a dai-

gné te recueillir, t'a amenée en France, t'a présentée à moi, comme un second enfant que lui envoyait la Providence, et tu sais si j'ai rempli les nouveaux devoirs qu'elle m'imposait. (Yelva lui baise la main.) Je n'en fais pas un mérite; ta tendresse me payait de mes soins. Mais si nous t'avons traitée comme notre enfant, comme notre fille; si nul sacrifice ne nous a coûté, peut-être avons-nous le droit de t'en demander un à notre tour.

YELVA, par gestes. Parlez, achevez... je suis prête à tout.

MADAME DE CÉSANNE.

Je vais te révéler un secret bien terrible, puisque mon mari eût mieux aimé périr que de le confier même à son fils... Le désir d'augmenter ses richesses, de laisser un jour à ses enfants une fortune proportionnée à leur naissance, a entraîné M. de Césanne dans des entreprises hasardeuses, dans de fausses spéculations; et malgré son titre et ses dignités, malgré le rang qu'il occupe dans le monde, il est déshonoré, il est perdu sans retour, si quelque ami généreux ne vient pas à son aide.

YELVA, par gestes. Grands dieux!

MADAME DE CÉSANNE.

Il s'en présente un, le comte de Leczinski, un noble polonais... Autrefois, et quand nos troupes occupaient Wilna, mon mari lui a rendu de grands services, a préservé du pillage des biens immenses, qu'il nous offre aujourd'hui, ainsi que son alliance!.. Oui, il nous propose sa fille, l'unique héritière de toute sa fortune..... Qu'Alfred l'épouse, et son père est sauvé. (Mouvement de surprise et de douleur d'Yelva.) C'était là le plus cher de nos vœux et notre seule espérance; mais quand Alfred eut déclaré à son père qu'il t'adorait, qu'il ne voulait épouser que toi, qu'il nous fuirait à jamais, plutôt que d'être à une autre, mon mari a gardé le silence, il lui a donné son consentement, et, retiré loin d'ici, il voulait lui-même, et avant que son déshonneur fût public, mettre fin à son existence; c'est moi qui ai retenu son bras, qui ai ranimé son courage; je l'ai supplié du moins d'attendre mon retour, car il me restait un espoir : cet espoir, Yelva, c'était toi; décide maintenant.

YELVA, par gestes, et dans le plus grand désespoir. Ah! que me demandez-vous?

MADAME DE CÉSANNE.

AIR d'*Aristippe*.

De toi j'attends l'arrêt suprême

Qui doit nous perdre ou bien nous sauver tous;
Hélas! ce n'est pas pour moi-même,
C'est pour la vie et l'honneur d'un époux,
Qu'en ce moment je suis à tes genoux.
C'est lui, c'est sa main tutélaire
Qui protégea tes jours proscrits;
Et quand par lui tu retrouvas un père,
Voudrais-tu lui ravir son fils?

(Elle tombe aux genoux d'Yelva.)

YELVA, hors d'elle-même, la relève, la presse contre son cœur, lui jure qu'il n'y a point de sacrifice qu'elle ne soit prête à lui faire : et détachant le bouquet, ainsi que la couronne et le voile qui étaient sur sa tête, elle semble lui dire : « Vous le voyez, je renonce à lui... je renonce à tout... soyez heureuse... mais « il n'y a plus de bonheur pour moi. »

MADAME DE CÉSANNE.

Yelva, ma chère Yelva, je n'attendais pas moins de ta générosité; mais tu ne sais pas encore à quoi tu t'engages, tu ne sais pas jusqu'où va le sacrifice que j'attends de toi... Il ne suffit pas de renoncer à Alfred, il faut le fuir à l'instant même; car tu connais sa tendresse, et s'il ne te croit pas perdue pour lui, nul pouvoir au monde ne le déciderait à t'abandonner... Pardon, c'est trop exiger, je le vois, tu peux renoncer au bonheur, mais non à son amour; tu n'auras pas ce courage.

YELVA, par gestes. Si... j'en mourrai peut-être... mais cette vie que j'abandonne... je vous la dois... et alors nous serons quittes.

MADAME DE CÉSANNE, la serrant dans ses bras.

Il serait vrai! mon enfant! ma fille! (Yelva, à ce mot, détourne la tête en sanglotant.) Oui, ma fille; qui plus que toi méritait ce titre, que j'aurais été trop heureuse de pouvoir te donner? mais il te restera du moins le cœur et la tendresse d'une mère; je partagerai tes chagrins, je sècherai tes larmes, je ne te quitterai plus, nous partons ensemble. On vient. (Trouble d'Yelva.) Il faut partir; mais par cette porte... (Montrant celle du fond.) Si Alfred allait nous rencontrer.

YELVA, lui montrant la chambre à gauche, lui fait signe qu'il y a un autre escalier.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, je comprends; une autre issue, éloignons-nous...

YELVA fait entendre à madame de Césanne qu'elle est décidée à partir; mais elle va prendre le médaillon qui est sur la table, et le presse contre ses lèvres.

MADAME DE CÉSANNE.

Le portrait de ta mère... Tu ne veux pas autre chose...

(Pendant que madame de Césanne va à la porte du fond, pour s'assurer que per-

sonne ne vient encore, Yelva aperçoit son bouquet de mariée qu'elle a jeté à terre; elle le ramasse, le regarde tristement, le met dans son sein avec le médaillon de sa mère. En ce moment on entend du bruit à la porte du fond; on met la clé dans la serrure, madame de Césanne entraîne Yelva, qui semble dire un dernier adieu à tout ce qui l'environne, elle disparaît par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

ALFRED, TROIS TÉMOINS, QUELQUES FEMMES portant des cartons.

ALFRED fait entrer les femmes dans la chambre à gauche.

Enfin tout est prêt, tout est disposé. (Aux trois témoins.) En vous demandant pardon, mes amis, des six étages que je vous ai fait monter, je croyais trouver ici notre quatrième témoin, M. de Tchérikof, qui, j'en suis sûr, aura voulu faire des cérémonies, et se présenter en grande tenue; ces Russes tiennent à l'étiquette... Où est donc tout le monde?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DUTILLEUL, sortant de l'appartement à droite : elle est en grande toilette; les femmes sortent avec elle.

MADAME DUTILLEUL.

Voilà! voilà! ne vous impatientez pas. (Montrant sa grande parure.) Il me semble que vous n'avez pas perdu pour attendre, mais à mon âge il faut plus de temps pour être belle; ce n'est pas comme à celui d'Yelva, où cela va tout seul.

ALFRED.

Et Yelva, où est-elle?

MADAME DUTILLEUL.

Vous allez la voir paraître superbe et radieuse, on est toujours si jolie un jour de noces!... C'est à moi de vous l'amener, et j'y vais... Allons, allons, calmez-vous et prenez patience, maintenant ce ne sera pas long... (Elle entre dans la chambre à gauche.)

ALFRED.

Oui, maintenant elle est à moi! rien ne peut s'opposer à mon bonheur... (S'approchant de la table.) Mais d'où viennent ces diamants?... Qui lui a envoyé ces parures? qui a osé?...

FINALE.

(Musique de M. HEUDIER.)

MADAME DUTILLEUL, rentrant, hors d'elle-même.

Ah! mon Dieu! ma pauvre Yelva!

ALFRED.

Qu'avez-vous? comme elle est émue!

MADAME DUTILLEUL.

Hélas! qui nous la rendra?
De ces lieux elle est disparue.

ALFRED ET LE CHŒUR.

O ciel!

(Madame Dutilleul remet une lettre à Alfred.)

ALFRED la lit en tremblant.

« Alfred, je ne puis être à vous, et vous chercheriez en vain « à connaître les motifs de ma fuite ou le lieu de ma retraite; « oubliez-moi, soyez heureux, et ne craignez rien pour mon « avenir; la personne avec qui je pars mérite toute ma recon- « naissance et toute ma tendresse.

« YELVA. »

De mon courroux je ne suis plus le maître :
Ce ravisseur, je saurai le connaître.
(A madame Dutilleul.)
Quel est-il? répondez.

MADAME DUTILLEUL.

Je ne sais... attendez...
Cet étranger... oui... ce matin encore
Il offrait de pareils présents.

ALFRED.

Il l'aime donc?

MADAME DUTILLEUL.

Depuis longtemps
En secret il l'adore.

ALFRED.

Tout est connu! c'est pour lui, je le voi,
Qu'elle a trahi ses serments et sa foi.
Ah! de fureur et de vengeance
Je sens ici battre mon cœur;
Partons... Bientôt de cette offense
Je punirai le ravisseur.

ENSEMBLE.

Je punirai le ravisseur.

LE CHŒUR.

Nous punirons le ravisseur.

(Ils sortent tous par le fond; madame Dutilleul sort avec eux.)

DEUXIÈME PARTIE.

Une grande salle d'un château gothique; porte au fond; à droite et à gauche, une grande croisée; sur le premier plan, deux portes latérales. L'appartement est décoré de grands portraits de famille.

SCÈNE PREMIÈRE.

TCHÉRIKOF, seul, puis KALOUGA, ET DEUX DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, entrant par le fond.

Dieu! qu'il fait froid!... (Kalouga entre, il est suivi de deux valets, qui restent au fond; Kalouga se tient à une distance respectueuse de Tchérikof, à sa droite.) surtout quand on a été en France, et qu'on a l'habitude des climats tempérés. Je ne peux pas me faire à ce pays, et je serai obligé, pour me réchauffer, de mettre le feu à mes propriétés... Kalouga, quel temps fait-il?

KALOUGA.

Superbe, Monseignir... trois bieds de neige.

TCHÉRIKOF.

Monseignir... Ce que c'est que d'avoir habité la France et l'Allemagne! il s'est composé un baragouin franco-autrichien, auquel on ne peut rien comprendre.

KALOUGA.

Et ché afré permis à fos fassaux, pour le divertissement, de promener en patinant, sur les fossés de fotre château... Fous pouvez le foir de le fenêtre... à travers la fitrage...

TCHÉRIKOF.

Du tout... Rien que de les regarder, il me semble que ça m'enrhumerait.

KALOUGA.

Il être, cebendant, pien chaude aujourd'hui.

TCHÉRIKOF.

Je crois bien, vingt degrés. Il est ici dans sa sphère, lui qui, lorsque nous étions à Paris, étouffait au mois de janvier.

AIR du *Pot de fleurs*.

Fils glacé de la Sibérie,
Et regrettant dans chaque endroit
Les doux frimas de sa patrie,
Il n'adorait, ne rêvait que le froid.
Pour lui Paris fut sans charme et sans grâces;

Il n'y goûtait, dans son mortel ennui,
Qu'un seul bonheur... c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces.
Oui, son bonheur, c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces.

(Il fait signe aux valets de sortir.)

(A Kalouga. Écoute ici... C'est aujourd'hui un grand jour, une noce, une solennité de famille... Le comte de Leczinski, mon oncle, noble polonais, qui a cinq ou six châteaux, dont pas un habitable, a bien voulu accepter le mien pour y marier sa fille, ma cousine Fœdora, qui, à notre départ, n'était qu'une enfant, et qui a profité de notre absence pour devenir la plus jolie fille de toute la Pologne russe.

KALOUGA.

Ya, Monseignir, li être pien peau femme...

TCHÉRIKOF.

Est-ce que je vous ai dit de parler, Kalouga?

KALOUGA.

Nein... (Sur un geste de Tchérikof.) Nicht...

TCHÉRIKOF.

Alors, taisez-vous!.. Depuis que ce petit gaillard-là a été en France, il n'y a pas moyen de le faire taire... quand il s'agit de jolies femmes .. Que ça t'arrive encore!.. je te fais attacher comme Mazeppa, sur un cheval tartare, et tu verras où ça te mènera... Mais revenons... Mon oncle et sa fille sont déjà arrivés hier au soir, ainsi qu'une partie de la noblesse du pays... Nous attendons dans la journée le futur, un jeune seigneur français, que j'ai connu à Paris, et avec qui nous étions très-bien, quoique autrefois nous ayons manqué de nous brûler la cervelle; mais en France cela n'empêche pas d'être amis... Il va arriver, ainsi que sa famille, et j'ordonne, Kalouga, à tous mes vassaux de redoubler de soins, d'égards, de prévenances; je veux sur toutes les physionomies un air d'hilarité, et de bonheur.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n'admets pas la moindre excuse.
Que l'on se montre et joyeux et content!
Oui, je veux que chacun s'amuse,
Sinon, malheur au délinquant!
Cent coups de knout, voilà ce que j'impose

Pour le premier qui s'ennuirait,
Quitte ensuite à doubler la dose,
Si ça ne produit pas d'effet.

KALOUGA.

Je comprends pien, Monseignir.

TCHÉRIKOF.

En ce cas, c'est vous, Kalouga, que je charge de donner l'exemple. (Kalouga prend une physionomie riante.) A la bonne heure; songe que nous devons, par l'urbanité de nos manières, donner aux étrangers une haute idée de notre nation... Il ne suffit pas d'être Cosaque, il faut encore être honnête.

KALOUGA.

Ya, Monseignir.

TCHÉRIKOF.

C'est la comtesse Fœdora... Tiens-toi droit, salue, et va-t'en. (Kalouga salue et sort.)

SCÈNE II.

FŒDORA, TCHÉRIKOF.

TCHÉRIKOF.

Eh bien! ma belle cousine, comment vous trouvez-vous dans le domaine de mes ancêtres?

FŒDORA.

A merveille, il me rappelle nos premières années et les plaisirs de notre enfance... C'est ici, mon cousin, que nous avons été élevés; et vous rappelez-vous, lorsque, avec vos frères et sœurs, nous courions tous dans ces grands appartements?

TCHÉRIKOF.

Oui, nous jouions à cache-cache et au colin-maillard.

FŒDORA.

Et quand votre pauvre mère. (Montrant un portrait à droite.) que je crois voir encore, était si effrayée en nous apercevant cinq ou six dans la même balançoire...

TCHÉRIKOF.

C'est vrai... Et vous rappelez-vous, lorsqu'à coups de boules de neige, nous jouions à la bataille de Pultawa?

AIR de *la Sentinelle*.

Oui, sous nos doigts la glace offrait soudain
Un château fort dont nous faisions le siége;

Gaîment alors, au pied de ce Kremlin,
Nous construisions trente canons de neige...
Comm' Josué, je demandais au ciel
Que le soleil respectât notre gloire;
Car saisis d'un effroi mortel,
Nous tremblions que le dégel
Ne vînt nous ravir la victoire.

Je dis la victoire, parce que c'était toujours moi qui battais les autres; je faisais Pierre le Grand...

FŒDORA.

Et moi, l'impératrice Catherine.

TCHÉRIKOF.

C'est maintenant, ma cousine, que vous pourriez jouer ce rôle-là au naturel; car je vous avouerai qu'en vous revoyant, j'ai été tout étonné de ce maintien plein de noblesse et de dignité... je n'en revenais pas.

FŒDORA.

Vraiment!..

TCHÉRIKOF.

C'est bien mieux qu'avant mon départ... et moi, cousine? qu'en dites-vous?

FŒDORA.

Je trouve aussi que vous êtes changé.

TCHÉRIKOF.

C'est ce que tout le monde dit; et vous me trouvez?..

FŒDORA.

Moins bien qu'autrefois.

TCHÉRIKOF.

Bah! c'est étonnant; vous êtes la seule; car tous mes vassaux me trouvent superbe, et mes vassales sont du même avis.

FŒDORA.

Écoutez donc, Iwan, j'ai peut-être tort de vous parler ainsi; mais entre cousins?..

TCHERIKOF.

C'est juste, on se doit la vérité, et je vous ai donné l'exemple; vous trouvez donc?...

FŒDORA.

Que vous n'êtes plus vous-même; vous n'êtes plus, comme autrefois, un bon et franc Moscovite, un peu bourru, un peu brusque; j'aimais mieux cela; car au moins c'était vous, c'était votre caractère. On est toujours si bien quand on est de son pays! Je suis Moscovite dans l'âme, je n'ai jamais voyagé, je ne

connais rien, mais il me semble que ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est un seigneur russe, au milieu de ses domaines, entouré de ses vassaux dont il peut faire le bonheur. C'est un prince, c'est un souverain; et si j'avais été maîtresse de mon sort, je n'aurais jamais rêvé d'autre existence, ni formé d'autres désirs.

TCHÉRIKOF.

Il se pourrait! et cependant, aujourd'hui même, vous allez épouser un étranger, un Français, le jeune comte de Césanne.

FŒDORA.

Mon père le veut, et, en Russie, quand les pères commandent, les filles obéissent toujours; et c'est bien terrible, mon cousin, de quitter ainsi son pays, d'aller vivre en France parmi des vassaux qui n'ont été élevés ni à vous connaître, ni à vous aimer. En a-t-il beaucoup?

TCHÉRIKOF.

M. de Césanne?

FŒDORA.

Oui; combien a-t-il de paysans?

TCHÉRIKOF.

Il n'en a pas du tout. Dans ce pays-là, les paysans sont leurs maîtres.

FŒDORA.

Il serait possible! les pauvres gens. Qui donc peut les défendre ou les protéger?

TCHÉRIKOF.

Ils se protégent eux-mêmes.

FŒDORA.

C'est inconcevable! Et, dites-moi, mon cousin, est-ce que ça peut aller dans un pays comme celui-là?

TCHÉRIKOF.

Cela va très-bien, c'est-à-dire ça pourrait aller mieux; mais ça viendra, grâce aux nouveaux changements, et quand vous serez une fois en France, vous ne voudrez plus la quitter.

FŒDORA.

J'en doute.

TCHÉRIKOF.

Surtout si vous aimez votre mari; car je pense que vous l'aimez.

FŒDORA.

Ah! mon Dieu, oui, mon père me l'a ordonné; mais on m'avait dit que les Français étaient si légers, si étourdis...

TCHÉRIKOF.

Il est vrai que nous sommes... (Se reprenant.) qu'ils sont fort aimables.

FŒDORA.

C'est possible; et cependant, depuis que M. de Césanne est à Wilna, il a un air si triste.

TCHÉRIKOF.

Que voulez-vous! d'anciens chagrins... il a été trompé. En France, cela arrive à tout le monde; moi le premier.

FŒDORA.

Faire cinq cents lieues pour cela!

TCHÉRIKOF.

C'est vrai! il y a tant de gens qui, sans sortir de chez eux, sont aussi avancés que moi! mais que voulez-vous? Lorsque je suis parti, j'étais seul au monde; je n'avais que moi d'ami et de parent; car, de tous ceux dont nous parlions tout à l'heure, il ne reste plus que nous, ma cousine... et puis, comme j'ai toujours été original, moi, j'avais une manie, c'était de trouver le bonheur, qui est une chose si difficile et si rare, qu'on ne peut pas le chercher trop loin.

AIR nouveau de M. HEUDIER.

Pour le trouver, j'arrive en Allemagne,
Où l'on me dit : Voyez plus loin. Hélas!
Rempli d'espoir, je débarque en Espagne;
On me répond : on ne le connaît pas.
En vain la France à l'Espagne succède;
Vite on m'envoie en Angleterre... Enfin
Personne, hélas! chez soi ne le possède,
Chacun le croit chez son voisin.

FŒDORA.

Même air.

J'en conviens, il est bien terrible
De visiter pour rien tant de pays...

TCHÉRIKOF.

Le bonheur est donc impossible?

FŒDORA.

Je n'en sais rien... mais je me dis :
Puisqu'en courant toute la terre
On ne saurait le rencontrer... je voi
Que le bonheur est sédentaire;
Pour le trouver il faut rester chez soi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA.

Monseignir, un grand foiture entre dans le cour du château. Monsir le comte de Césanne.

TCHÉRIKOF.

Ah! mon Dieu!

KALOUGA.

Et puis, il être fenu aussi, dans un kibitch, un monsir avec des papiers. (Il sort.)

TCHÉRIKOF.

C'est pour le contrat; ce que nous appelons en France un notaire. (A part.) S'il avait pu geler en route, lui et son encrier!

FŒDORA.

Adieu, mon cousin. Il faut alors que je retourne au salon, où mon père va me demander.

TCHÉRIKOF.

Oui, sans doute; mais c'est que j'avais un secret à vous confier.

FŒDORA.

Un secret. Il suffit que cela vous regarde pour que cela m'intéresse aussi, et nous en reparlerons tantôt, après ce contrat qui m'ennuie; et je vais me dépêcher, pour que cela soit plus tôt fini. A ce soir, n'est-il pas vrai? (Elle sort.)

SCÈNE IV.

TCHÉRIKOF, seul.

Oui, à ce soir. Il sera bien temps, quand elle en aura épousé un autre! Elle a raison, depuis longtemps, je cours après le bonheur, et j'arrive toujours trop tard.

SCÈNE V.

ALFRED, TCHÉRIKOF, MADAME DE CÉSANNE.

(Tchérikof va au-devant de madame de Césanne, a qui il offre sa main.)

AIR de la contredanse de *la Dame Blanche.*

CHŒUR.

Mes amis, chantons
Et fêtons
Cette heureuse alliance,
Que ce soir nous célébrerons;
Unissons nos vœux et nos chants;
Prouvons, par nos joyeux accents,
Que, suivant l'ordonnance,
Nous sommes tous gais et contents.

(Une jeune fille offre des fleurs dans une corbeille à madame de Césanne, qui lui fait signe de les mettre sur la table.)

TCHÉRIKOF.

Quelle douce harmonie...
C'est fort bien, mes amis,
Chantez, je vous en prie;
Vos accents et vos cris
Rappellent en Russie
L'Opéra de Paris.

CHŒUR.

Mes amis, chantons, etc., etc.

(Le chœur sort.)

TCHÉRIKOF, à Alfred avec un peu d'embarras.

Combien je suis heureux, mon cher Alfred, de vous recevoir chez moi, ainsi que votre aimable famille; vous qui avez daigné m'accueillir à Paris, avec tant de grâce et de bonté! Et M. de Césanne, je ne le vois pas!

MADAME DE CÉSANNE.

Le comte de Leczinski l'a reçu à son arrivée, et tous les deux se sont enfermés ensemble, ainsi qu'un homme de loi que j'ai cru apercevoir.

TCHÉRIKOF, à Alfred.

Et vous avez sans doute présenté vos hommages à ma jeune cousine, à votre future?

ALFRED, froidement.

Mais non, je ne crois pas. Il me tardait de vous voir, et de

vous remercier de toutes les peines que ce mariage va vous donner.

TCHÉRIKOF.

Certainement, la peine n'est rien; et si vous saviez, au contraire, avec quel plaisir... (A part.) C'est étonnant, comme j'en ai... (A la comtesse.) Vous ne trouverez pas ici le luxe et les plaisirs de Paris; je désire cependant que cet appartement (Montrant la porte à droite.) puisse vous convenir.

MADAME DE CÉSANNE.

Je le trouve superbe.

TCHÉRIKOF.

C'était celui de ma mère, dont vous voyez le portrait, (Montrant un grand portrait qui se trouve sur la porte à droite.) la comtesse de Tchérikoff que j'ai perdue, ainsi que toute ma famille, dans l'incendie de Smolensk.

MADAME DE CÉSANNE, avec intérêt.

Vraiment! ah! combien je suis fâchée de vous avoir rappelé de pareils souvenirs.

TCHÉRIKOF.

Oui, oui; il faut les éloigner; d'autant qu'aujourd'hui, il faut être gai, n'est-ce pas, mon cher Alfred? il s'agit d'être gai.

MADAME DE CÉSANNE.

Vous avez raison; car d'après ce que j'ai vu en arrivant, tout est disposé pour ce mariage.

ALFRED.

Oui, ce soir, à minuit, n'est-il pas vrai? et c'est vous, mon cher cousin, qui serez mon témoin.

TCHÉRIKOF, à part.

Son témoin! il ne manquait plus que cela. Voilà la seconde fois que je lui servirai de témoin pour lui faire épouser celle que j'aime.

ALFRED.

Eh quoi! vous hésitez?

TCHÉRIKOF.

Du tout, cousin, c'est une préférence bien flatteuse; mais j'ai peur que cela ne vous porte pas bonheur.

ALFRED.

Et pourquoi?

TCHÉRIKOF.

Parce que ça nous est déjà arrivé, et que ça ne nous a pas réussi.

ALFRED.

Au nom du ciel, taisez-vous.

MADAME DE CÉSANNE.

Qu'est-ce donc?

TCHÉRIKOF.

Une aventure originale qu'on peut vous conter maintenant; un mariage dont j'ai été le témoin, c'est-à-dire, dont je n'ai rien été.

ALFRED.

De grâce...

TCHÉRIKOF.

Ce n'est pas vous, c'est moi qui ait été le plus mystifié. Me donner la peine d'acheter une corbeille magnifique; me faire courir tout Paris pour retenir moi-même trois fiacres jaunes et six chevaux de toutes les couleurs; et revenir ensuite au grand galop, seul, dans trois sapins, pour trouver qui? personne; pour apprendre quoi? rien; car la mariée était partie pour aller où? je vous le demande.

MADAME DE CÉSANNE, à part.

Grand Dieu!

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

TCHÉRIKOF.

Nous courons, mes fiacres et moi,
Au temple, où partout je regarde,
Personne, hélas! et je ne vois
Qu'un suisse avec sa hallebarde.
Pour l'hymen pas d'autres apprêts;
Impossible qu'il s'accomplisse...
Pour un mariage français,
Nous n'étions qu'un Russe et qu'un Suisse.

Et le plus original, Monsieur vient me chercher querelle, m'accuser de l'avoir enlevée, et nous avons manqué de nous battre.

MADAME DE CÉSANNE.

Quoi! Alfred, vous auriez pu soupçonner?

ALFRED.

Eh bien! oui, malgré toutes les raisons qu'il m'a données, et

auxquelles je n'ai rien trouvé à répondre, je n'ai jamais été bien convaincu; et dernièrement encore, ne disait-on pas qu'Yelva l'avait suivi, qu'elle était cachée dans un de ses châteaux?

TCHÉRIKOF.

Avoir une pareille idée d'un gentilhomme moscovite! d'un honnête boyard!

ALFRED.

Pardon. Ce n'est pas que je tienne à la perfide qui m'a trahi, et que j'ai oubliée! mais être trompé par un ami! (Lui prenant la main.) Ne parlons plus de cela; qu'il n'en soit plus question. D'ailleurs, je me marie, je suis heureux, j'épouse votre cousine.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA.

Li être la vaguemastre, qui apporter les gazettes pour Monseignir, et les lettres pour toute la société.

ALFRED, vivement.

Y en a-t-il de France? y en a-t-il pour moi?

KALOUGA.

Non, Mossié. Mais en foilà un bour matam' la comtesse; elle être de Wilna. (Il donne la lettre à Tchérikof, qui la remet à madame de Césanne.)

MADAME DE CÉSANNE.

De Wilna? j'en attendais, et j'avais dit qu'on me les adressât dans ce château.

TCHÉRIKOF.

Nous vous laissons; vous êtes chez vous, et voici Kalouga, un jeune Kalmouk, que je mets à vos ordres. (A Alfred.) Venez, je vous conduis à votre appartement, et de là au salon, et puis au dîner qui nous attend; un dîner à la française, où vous retrouverez un de vos compatriotes.

ALFRED.

Et qui donc?

TCHÉRIKOF.

Le champagne; car tous les mois j'en fais venir; j'ai à Paris un banquier, rien que pour cela.

ALFRED.

Vraiment?

TCHÉRIKOF.

C'est que la Russie en fait une consommation... on en boit ici deux fois plus qu'on en récolte en France.

MADAME DE CÉSANNE.

Ce n'est pas possible!

TCHÉRIKOF.

Si vraiment; l'industrie a fait tant de progrès! (Tchérikof et Alfred entrent dans l'appartement à droite, dont la porte reste ouverte.)

SCÈNE VII.

MADAME DE CÉSANNE, KALOUGA.

MADAME DE CÉSANNE.

Ils sont partis. Voilà cette lettre que j'attendais, et que maintenant je n'ose ouvrir. (On entend le son d'une cloche.) Quelle est cette cloche?

KALOUGA.

Ce être à la borte du château; tes vagabonds qui temanter asile pour le nuit. (Allant à la fenêtre de gauche qu'il ouvre.) *Wer da?* qui vive? fous rébontir bas, tant bire bour fous. (Il referme la fenêtre. On sonne encore.)

MADAME DE CÉSANNE, qui a décacheté la lettre.

Encore! voyez donc ce que ce peut-être!

KALOUGA.

Che afre temanter, ly afre bas rébontu; si restir à la borte.

MADAME DE CÉSANNE.

Par le froid qu'il fait!

KALOUGA.

Li être un pel température pour la piouvac, un blein lune, qui li être pien chaude.

MADAME DE CÉSANNE.

Y penses-tu?

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

De misère et de froid, peut-être,
Il va périr... Ouvre-lui donc;
Sois charitable.

KALOUGA.

A notre maître
J' vas en t'manter la permission.

LA COMTESSE.

Est-elle donc si nécessaire?
As-tu besoin, dans ta bonté,
Des ordres d'un maître... pour faire
Ce que prescrit l'humanité?

D'ailleurs je prends tout sur moi.

KALOUGA.

Ce être différent; che opéir d'un air affable, Monseignir l'hafré ortonné. Je fais parler à la concierge. (Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE CÉSANNE, seule.

Ah que ce séjour m'attriste! tout y est froid et glacé. Il faut leur ordonner d'être humains; ils obéissent du moins, c'est toujours cela. (Regardant la signature de la lettre.) « Nicolauf, commerçant à Wilna; » lisons. « Madame la comtesse. Vous m'avez fait annoncer, par MM. Martin et Compagnie, mes correspondants, qu'une jeune fille à laquelle vous preniez le plus grand intérêt, partirait de France le 15 septembre dernier; qu'elle suivrait la route de Berlin, de Posen et de Varsovie; et que vers la fin de novembre, elle arriverait à Wilna. Mais il paraît que, quelques lieues avant Grodno, la voiture dans laquelle elle se trouvait a été attaquée; et c'est avec douleur que je vous apprends que l'homme de confiance qui l'accompagnait est au nombre des voyageurs qui ont péri. » (S'interrompant.) Grand Dieu! (Reprenant la lecture de la lettre.) « Quant à la jeune fille à laquelle vous vous intéressez, on n'a aucune nouvelle de son sort; mais du moins, et d'après les renseignements que nous avons pris, rien ne prouve qu'elle ait perdu la vie; et si elle a pu seulement parvenir jusqu'à Grodno, nul doute qu'elle ne nous informe de ce qu'elle est devenue. » Et comment le pourrait-elle?

AIR de *l'Ermite de Saint-Avelle*.

Sur cette terre isolée,
Qui sera son protecteur?
Elle s'est donc immolée
Pour moi, pour son bienfaiteur!
Étrangère, hélas! et bannie,
Faut-il, par un malheur nouveau,

Qu'elle vienne perdre la vie
Aux lieux même où fut son berceau.

SCÈNE IX.

MADAME DE CÉSANE, KALOUGA et YELVA, entrant par la porte à gauche.

(REFRAIN DE LA PETITE MENDIANTE.)

KALOUGA soutient Yelva, qui s'appuie sur son bras.

Entrir, entrir, fous, la pelle enfant ; mais ce être bas honnête de bas répontre à moi, qui li être pien galant. (Il la conduit auprès du fauteuil à droite du théâtre.)

YELVA, en paysanne russe, pâle et se soutenant à peine, s'appuie sur le fauteuil (MUSIQUE), et indique que tous ses membres sont engourdis par le froid.

KALOUGA, à madame de Césanne.

Li être un betite fille qui li être bas de ce tomaine; car moi les connaître toutes.

MADAME DE CÉSANNE.

C'est bien... (S'approchant d'elle.) Dieu ! qu'ai-je vu ! (MUSIQUE.) (A ce cri, Yelva tourne la tête, veut s'élancer vers la comtesse, mais ses forces la trahissent; elle ne peut que tomber à ses pieds, en lui tendant les bras.) Ma fille, mon enfant ! c'est toi qui m'est rendue ! mais dans quel état ! cette pâleur ! ces obscurs vêtements ! La misère était donc ton partage ?

YELVA fait signe qu'elle la revoit, qu'elle est heureuse, qu'elle se porte bien; mais, en ce moment, elle chancelle et retombe sur le fauteuil.

MADAME DE CÉSANNE.

O ciel ! la fatigue, le froid... (A Kalouga.) Laisse-nous.

KALOUGA.

Ya, montame.

MADAME DE CÉSANNE.

Surtout, pas un mot de cette aventure.

KALOUGA.

Ya.

MADAME DE CÉSANNE.

Vous n'avez rien vu.

KALOUGA.

Ya.

MADAME DE CÉSANNE.

Rien entendu.

KALOUGA.

Ya. (Il sort.)

SCÈNE X.

YELVA, sur un fauteuil, MADAME DE CÉSANNE.

MADAME DE CÉSANNE.

Depuis l'horrible catastrophe qui t'a séparée de ton guide, qu'es-tu devenue au milieu de ces déserts?

(ROMANCE DE LÉONIDE.)

YELVA lui indique qu'elle s'est trouvée seule, sans argent et presque sans vêtements; elle souffrait; elle avait bien froid; elle a marché toujours devant elle, ne rencontrant personne; elle a continué sa route; elle marchait toujours, mourant de fatigue et de froid (Refrain de *la Petite Mendiante*), et quand elle rencontrait quelqu'un, elle tendait la main et se mettait à genoux, en disant: « Prenez pitié d'une pauvre fille. »

MADAME DE CÉSANNE.

O ciel! obligée de mendier... Et quand venait le soir?... et aujourd'hui, par exemple, dans cette campagne éloignée de toute habitation?

YELVA fait signe que la nuit commençait à la surprendre; qu'elle cherchait autour d'elle où reposer sa tête; qu'elle n'apercevait rien; et, désespérée, elle était résignée à se coucher sur la terre, et à mourir ce froid, lorsque ses yeux sont tombés sur ce médaillon qu'elle avait conservé. (Air de la romance d'*Alexis*.) Elle a imploré sa mère, l'a priée de la protéger.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, ta mère que tu implorais devait te protéger.

YELVA. Soudain elle a aperçu une lumière (*Musique douce*), c'était celle du château; elle a marché avec courage, et, quand elle s'est vue aux portes de cette habitation, elle s'est traînée jusqu'à la cloche qu'elle a sonnée. (Air de JEANNOT ET COLIN: *Beaux jours de notre enfance*.) On est venu ouvrir, et la voilà dans les bras de sa bienfaitrice.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, tu ne me quitteras plus; et, quoi qu'il arrive, c'est moi qui, désormais, veux veiller seule sur tes jours et sur ton bonheur.

YELVA la regarde avec tendresse, puis avec embarras, et montrant son cœur et sa main, elle lui fait entendre qu'il n'y a plus de bonheur pour elle. Puis, tirant de son sein son bouquet de mariage qu'elle a conservé, elle lui demande par gestes: « Et celui qui m'aimait, qui devait m'épouser... qu'est-il devenu?... où est-il? »

MADAME DE CÉSANNE.

Celui qui t'aimait; qui devait t'épouser?... Alfred?..

YELVA, avec émotion. Oui.

MADAME DE CÉSANNE.

Yelva, oublions-le... n'en parlons plus, surtout aujourd'hui.

YELVA, effrayée, lui demande par ses gestes : « Est-ce qu'il est mort?... est-ce qu'il n'existe plus? »

MADAME DE CÉSANNE.

Non, rassure-toi, il vit, il existe.

YELVA témoigne sa joie.

MADAME DE CÉSANNE.

Mais, je ne sais comment t'apprendre...

SCÈNE XI.

YELVA, MADAME DE CÉSANNE, FŒDORA.

FŒDORA, entrant par le fond.

Madame, on m'envoie vous chercher, on vous demande au salon... (Voyant Yelva.) Mais quelle est cette jeune fille?

MADAME DE CÉSANNE.

Une infortunée que nous venons de recueillir, et à qui nous avons donné l'hospitalité.

FŒDORA.

Ah! je veux être de moitié dans votre bienfait!... je veux la présenter à monsieur Alfred. (Yelva fait, ainsi que madame de Césanne, un geste d'effroi.) Oui, monsieur Alfred de Césanne; c'est mon mari, celui que je vais épouser!... (A madame de Césanne.) Madame... je veux dire ma mère, car vous savez que tout est déjà disposé; les vassaux, les paysans, sont dans le vestibule, les musiciens en tête; il ne manque plus que mon cousin, qui n'était pas encore descendu au salon. (Pendant que Fœdora parle, Yelva et madame de Césanne indiquent par leur pantomime les diverses émotions qu'elles éprouvent. A Yelva.) Venez, venez avec moi... monsieur Alfred ne me refusera pas la première grâce que je lui demanderai; et vous ne me quitterez plus... Ne le voulez-vous pas?...

YELVA témoigne le plus grand trouble.

MADAME DE CÉSANNE.

Excusez-la, cette pauvre fille ne peut ni vous entendre, ni vous répondre, elle ne sait ni le français ni le russe.

FŒDORA.

Ah! c'est dommage!... elle est si jolie, que j'aurais désiré qu'elle fût de notre pays... Mais c'est égal, venez toujours, vous assisterez à ce mariage... (Yelva s'éloigne avec effroi.) Eh bien! qu'a-t-elle donc? (Souriant.) Vous avez raison, elle ne me comprend pas; il semble que je lui ai fait peur.

MADAME DE CÉSANNE.

Dans l'état de faiblesse où elle est, un peu de repos lui est seul nécessaire.

FŒDORA.

En effet, elle a l'air de souffrir.

MADAME DE CÉSANNE.

Ah! c'est qu'elle est bien malheureuse, elle est bien à plaindre, je le sais; tant de coups l'ont frappée à la fois!... mais je connais aussi de quels nobles sentiments elle est capable... (Yelva serre la main de madame de Césanne, comme pour lui dire qu'elle est tout à fait résignée.) et, après tant de sacrifices et de souffrances, elle ne voudrait pas en un moment détruire ce qu'elle a fait.

FŒDORA.

Oui! il faut qu'elle reprenne confiance; puisque la voilà avec nous, bientôt ses malheurs seront finis!

MADAME DE CÉSANNE, regardant Yelva.

Vous avez raison, encore un instant de courage, c'est tout ce que je lui demande; et tout sera fini.

YELVA essuie ses larmes, regarde madame de Césanne, lui prend la main, et semble lui dire avec fermeté : « Ce courage, je l'aurai. » Elle aperçoit à gauche une caisse de fleurs; elle va en cueillir une, s'approche de Fœdora, lui fait la révérence, et la lui présente. (Air de *Léocadie*.)

FŒDORA.

Un bouquet pour mon mariage, pauvre enfant! c'est elle qui la première m'en aura présenté; fasse le ciel que cela me porte bonheur!

YELVA, en ce moment, regarde sa parure de mariée, sa couronne et son bouquet d'oranger : elle soupire, et l'orchestre finit l'air de LÉOCADIE : *Voilà pourtant comme je serais*. A la fin de l'air, elle se jette dans les bras de madame de Césanne, qui la presse contre son cœur, en lui donnant les marques de la plus vive tendresse.

MADAME DE CÉSANNE, à Fœdora.

Venez, venez, on nous attend. (Elles sortent par le fond.)

SCÈNE XII.

MUSIQUE.

YELVA, seule, tombe anéantie dans le fauteuil... Elle reste un instant absorbée dans sa douleur : puis, semblant reprendre tout son courage, elle fait signe que tout est fini, qu'elle bannit Alfred de son cœur... « C'est dans ce moment, sans doute, qu'il se marie... » Elle prend le bouquet qu'elle avait conservé, le regarde avec attendrissement et le jette loin d'elle. Elle écoute, croit entendre une musique religieuse, se met à genoux, et prie pour lui. Plus calme alors, elle lève

la tête et regarde autour d'elle; elle éprouve, à l'aspect de ces lieux, une émotion dont elle ne peut se rendre compte; elle se lève précipitamment et semble reconnaître cette chambre; elle examine avec attention la tenture, les meubles; puis, posant la main sur son cœur, elle cherche à retenir des souvenirs qui lui échappent.

SCÈNE XIII.

YELVA, TCHÉRIKOF, sortant de l'appartement à droite.

TCHÉRIKOF.

Allons, voilà déjà les airs du pays, les chants de noces qui se font entendre. Je leur ferai donner le knout, pour leur apprendre à chanter et à être heureux sans moi... Mais quelle est cette paysanne? O ciel! en croirai-je mes yeux?... Yelva sous ce déguisement et dans ce château!

YELVA, à sa vue, fait un geste de surprise, et court à lui.

TCHÉRIKOF.

Et Alfred, quel sera son étonnement?

YELVA lui fait signe de se taire.

TCHÉRIKOF.

Quoi! ne voulez-vous pas qu'il sache?... vous craignez sa présence?

YELVA fait signe que oui.

TCHÉRIKOF.

Et comment êtes-vous ici? qui vous amène chez moi?

YELVA, par gestes : « Ceci est à vous? »

TCHÉRIKOF.

Oui, ce château m'appartient.

MUSIQUE.

YELVA le regarde avec une nouvelle attention, et comme si elle ne l'avait jamais vu; il semble qu'elle veuille lire sur son visage et deviner ses traits.

TCHÉRIKOF.

Qu'a-t-elle donc? d'où vient l'émotion qu'elle éprouve?

YELVA met une main sur son cœur, et de l'autre lui fait signe de se taire et de ne point troubler les idées qui lui arrivent en foule. « Oui, quand elle était petite, elle a vu tout cela... » Elle court à la fenêtre à gauche, montre les jardins.

TCHÉRIKOF.

Dans ces jardins!... eh bien! que voulez-vous dire?

YELVA lui fait signe qu'il y a une balançoire (Air : *Balançons-nous*), des montagnes russes, d'où on descendait rapidement.

TCHÉRIKOF, étonné.

Il me semble qu'elle parle de balançoire, de montagnes russes... Qu'est-ce que cela signifie?

YELVA témoigne son impatience de ce qu'il ne comprend pas (Air : *Un bandeau couvre les yeux.*) Puis, comme une idée qui lui vient, elle lui fait signe qu'autrefois, dans ce salon, elle jouait avec des enfants de son âge; et, faisant le geste de se mettre un bandeau sur les yeux, elle court après quelqu'un, comme si elle jouait au colin-maillard. (*Air vif.*) Tous ses gestes se succèdent rapidement, et sans qu'elle fasse presque attention à Tchérikof, qui la regarde d'un air attendri.

TCHÉRIKOF.

Pauvre enfant! je ne sais pas ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut dire, mais il y a dans ses gestes, dans sa physionomie, une expression que je ne puis définir, et dont, malgré moi, je me sens tout ému.

CHŒUR, en dehors.

AIR de *la Dame Blanche.*

Chantons, ménestrels joyeux,
Refrains d'amour et d'hyménée;
La plus heureuse destinée
Comble en ce jour tous leurs vœux.

YELVA le prend par le bras pour lui dire : *Écoutez!*

TCHÉRIKOF.

Ce sont mes vassaux qui chantent un air du pays.

YELVA semble lui dire : « C'est cela même! » Son émotion est au comble. Elle prend la main de Tchérikof, la serre dans les siennes, la porte sur son cœur.

TCHÉRIKOF.

Je n'y suis plus, je n'y conçois rien; elle paraît si contente et si malheureuse... et cette amitié si tendre qu'elle me témoigne... vrai, ça donnerait des idées... Yelva... ma chère Yelva... rassurez-vous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, entrant par la porte à droite, qu'il referme sur lui; il aperçoit Yelva dans les bras de Tchérikof.

ALFRED.

Ciel?.. Yelva!..

YELVA, en voyant Alfred, effrayée, hors d'elle-même, s'arrache des bras de Tchérikof, et s'enfuit précipitamment dans l'appartement à gauche, dont elle ferme la porte.

ALFRED, à Tchérikof, après un instant de silence.

Eh bien! Monsieur, mes soupçons étaient-ils injustes? qu'avez-vous à répondre?

TCHÉRIKOF.

Rien... jusqu'à présent... car je n'y comprends pas plus que vous.

ALFRED.

Et moi, je comprends, Monsieur, que vous êtes un homme sans foi.

TCHÉRIKOF.

Monsieur de Césanne!

ALFRED.

Oui, c'est vous qui me l'avez ravie; qui l'avez enlevée à mon amour; qui l'avez cachée dans ces lieux, où vous l'avez séduite... Je n'en veux d'autre preuve que l'amour qui brillait dans vos yeux... que les caresses qu'elle vous prodiguait... et la terreur dont ma vue l'a frappée.

TCHÉRIKOF.

Je vous répète que j'ignore ce qu'il en est... Mais quand ce serait vrai, quand par hasard elle m'aimerait; est-ce que vous prétendez me les enlever toutes? est-ce que vous n'épousez pas ma cousine?.. est-ce que je n'ai pas le droit comme un autre?..

ALFRED.

Non, vous n'avez pas le droit de tromper un homme d'honneur, vous qui n'êtes qu'un...

TCHÉRIKOF.

C'en est trop...

ENSEMBLE.

AIR de *la Batelière.*

De rage et de fureur
Je sens battre mon cœur;
Mais d'une telle offense
J'aurai bientôt vengeance;
Redoutez ma fureur.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XV.

YELVA, MADAME DE CÉSANNE, sortant de l'appartement à gauche.

MADAME DE CÉSANNE.

Yelva! quelle agitation..... Eh bien! Alfred a-t-il pénétré dans ces lieux? l'aurais-tu revu?

YELVA fait signe que oui.

MADAME DE CÉSANNE.

Où donc? ici?

YELVA. Oui.

MADAME DE CÉSANNE.

D'où venait-il?

YELVA montre la porte à droite : « De là!.. »

MUSIQUE.

YELVA. En ce moment, elle s'est approchée de la porte à droite, qu'Alfred a refermée, en entrant, à la scène précédente. Sur cette porte est le portrait que Tchérikof a montré à la scène cinquième. Yelva stupéfaite s'arrête, regarde le tableau, court à madame de Césanne, et le montre de la main et avec la plus grande agitation.

MADAME DE CÉSANNE.

C'est l'ancienne maîtresse de ce château; la mère du comte de Tchérikof, qui a péri, ainsi que toute sa famille, dans l'incendie de Smolensk.

YELVA tire vivement de son sein le médaillon qu'elle porte, le donne à madame de Césanne, en lui disant : « Regardez, c'est elle. »

MADAME DE CÉSANNE.

O ciel! les mêmes traits; c'est bien elle, c'est ta mère.

YELVA court se jeter à deux genoux devant le tableau, l'entoure de ses bras, le presse de ses lèvres; puis, s'inclinant en baisant la terre, elle semble lui demander sa bénédiction.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, FŒDORA, accourant.

FŒDORA.

Ah! mon Dieu! quel malheur! M. Alfred et mon cousin...

MADAME DE CÉSANNE.

Eh bien?

FŒDORA.

Ils avaient été chercher des armes, et je viens de les voir tous les deux descendre dans le parc; ils n'ont pas voulu m'écouter; ils vont se battre!

MADAME DE CÉSANNE.

Que dites-vous? ah! courons sur leurs pas. (Elle sort.)

FŒDORA.

Pourvu qu'il en soit encore temps.

YELVA donne les marques du plus violent désespoir; elle demande par gestes à Fœdora de quel côté doit se passer le combat. Fœdora lui montre la croisée à droite, qui donne sur les jardins. Yelva court l'ouvrir précipitamment, et, au même instant, on entend un coup de pistolet. Yelva indique, par des gestes d'effroi, qu'elle voit les deux adversaires. Elle est restée auprès de la croisée, tendant les bras vers eux; et, après les plus violents efforts, elle parvient à pro-

noncer ce mot : « Alfred !.. » Au même instant, affaiblie par les efforts qu'elle a faits, elle tombe évanouie.

FŒDORA, la reçoit dans ses bras, la porte sur le fauteuil, et lui prodigue des secours.

Pauvre enfant! elle a perdu connaissance!..

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED; TCHÉRIKOF; MADAME DE CÉSANNE, tenant Alfred et Tchérikof par la main, DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, tenant à la main le médaillon d'Yelva.

Ah! que m'avez-vous appris? ma sœur! ma sœur! où est-elle?

MADAME DE CÉSANNE, lui montrant Yelva qui est sur le fauteuil, étendue et sans connaissance.

La voilà.

TCHÉRIKOF.

Et ce cri dont nous avons été frappés, et qui a suspendu notre combat?

FŒDORA.

C'est elle qui l'a fait entendre; la frayeur, l'émotion; mais je crains qu'un tel effort ne lui coûte la vie.

TOUS.

Grand Dieu! (Yelva est évanouie dans le fauteuil; Tchérikof à droite, Alfred à gauche, à ses genoux; madame de Césanne auprès d'Alfred, Fœdora, derrière le fauteuil, prodiguant ses soins à Yelva.)

FINALE.

Musique de M. HEUDIER.

TCHÉRIKOF.

Ma sœur!.. Le sort nous l'enlève.

ALFRED.

Je la perds, quand pour moi renaissait le bonheur.

FŒDORA.

Écoutez... taisez-vous... je sens battre son cœur.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, déjà de son front s'efface la pâleur;
Et sortant d'un pénible rêve,
Elle revient à la vie.

TOUS.

O bonheur!

CHŒUR.

O Dieu tutélaire!
Je bénis ton secours!

YELVA, revient peu à peu à elle, regarde lentement tous ceux qui l'entourent, mais sans les reconnaître encore; elle cherche à rappeler ses idées, aperçoit madame de Césanne, prend sa main qu'elle baise, puis se retourne, aperçoit Alfred, fait un mouvement de surprise (tout le monde se penche et écoute attentivement); elle le regarde et lui dit tout doucement : « Alfred!.. » De l'autre côté elle aperçoit Tchérikof, lui tend la main et dit : « Mon frère!.. »

ALFRED.

Me pardonneras-tu? m'aimeras-tu?

YELVA, se levant : « Toujours! »

FIN DE YELVA.

LA MARRAINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec MM. Lockroi et Chabot

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 27 novembre 1827.

PERSONNAGES :

MADAME DE NÉRIS, jeune veuve.
ÉDOUARD, son filleul.
M. DE JORDY, son homme d'affaires.
CÉCILE, sœur de M. de Jordy.
CHAMPENOUX, fermier et autre filleul de madame de Néris.

La scène se passe dans un château, à douze lieues de Paris.

Un salon de campagne, porte au fond; deux portes latérales. Aux deux côtés de la porte, une croisée avec des persiennes; une des persiennes est entr'ouverte. A gauche de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A droite, un petit guéridon, sur lequel on voit une raquette et un volant.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE JORDY, CÉCILE, CHAMPENOUX, tenant un sac d'argent.

(M. de Jordy est assis auprès de la table et cause avec Cécile qui travaille; Champénoux est debout vers le fond à droite, tenant un sac d'argent sous son bras.)

DE JORDY.

Et tu dis donc, Cécile, que ce matin il courait après toi dans le jardin?

CÉCILE.

Oui, mon frère.

DE JORDY.

Et qu'il t'a embrassée?

CÉCILE.

Je crois qu' oui.

DE JORDY.

Deux fois?

CÉCILE.

Je n'en sais rien; je n'ai pas compté; quand on est occupé à se défendre...

DE JORDY.

Voyez-vous le petit mauvais sujet! A peine dix-neuf ans, et embrasser déjà la sœur d'un avoué! et d'un avoué de Senlis! Si c'était dans la capitale, je ne dis pas : on en voit bien d'autres; mais nous aurons soin aujourd'hui même d'en prévenir sa marraine.

CÉCILE.

Et moi, si vous en parlez à madame de Néris, je ne vous dirai plus rien. Je ne veux pas qu'à cause de moi M. Édouard soit grondé, parce que, s'il m'a embrassée, c'est sans intention. Il ne sait jamais ce qu'il fait.

DE JORDY.

Tu crois?

CHAMPENOUX, s'avançant.

Dites donc, Monsieur, je vous attends toujours.

DE JORDY.

Eh bien! est-ce que tu n'es pas fait pour cela? Je suis à toi.

CHAMPENOUX.

Voilà deux heures que vous me dites cela. Si je venais demander de l'argent, à la bonne heure; mais comme j'en apporte...

DE JORDY.

Je sais bien, ton dernier fermage. Je vais rédiger ta quittance. (Se mettant à écrire.) N'est-ce pas trois mille francs?...

CHAMPENOUX.

Oui, Monsieur. Pourquoi donc que Madame ne reçoit pas elle-même comme autrefois? c'était si tôt fait.

DE JORDY.

Parce que je suis son avoué.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Aussitôt donc, en ce cas,
Qu'une affaire la réclame,
Je suis chargé par Madame
D'en avoir tout l'embarras.

CHAMPENOUX.

Je commence à m'y r'connaître,
Madam', qui vous laiss' le maître,
Vous paie en ces lieux pour être
Son homme d'affair's.

DE JORDY.

Justement.

CHAMPENOUX.

Son homme d'embarras... et, comme
Vous êtes un honnête homme,
Vous y en fait's pour son argent.

DE JORDY.

Qu'est-ce que c'est? tiens; voilà ta quittance; et les trois mille francs?..

CHAMPENOUX.

Dans ce sac. (Il le dépose sur la table.)

DE JORDY.

C'est bon; va-t'en.

CHAMPENOUX.

Non pas; il faut que je parle à Madame.

DE JORDY.

Elle n'est pas visible; mais qu'est-ce que tu as besoin de lui dire?

CHAMPENOUX.

Cela me regarde; une affaire particulière... Car vous, monsieur le nouveau régisseur, qui faites le fier avec moi, vous changeriez bien vite de ton, si vous saviez qui je suis.

DE JORDY.

Eh! qui donc es-tu? Monsieur Champenoux, fermier de Madame.

CHAMPENOUX.

C'est possible; ce que je veux dire n'est pas rapport à mon à mon état, mais à ma naissance.

DE JORDY.

Ta naissance!... n'es-tu pas, à ce que je crois du moins, le fils d'un ancien garde-chasse?

CHAMPENOUX.

C'est possible; mais il y a un autre titre que vous voudriez bien avoir, et qui me rapproche de Madame, un titre que je pourrais vous dire, et que je ne vous dirai pas, exprès pour vous apprendre...

DE JORDY.

Eh! alors, laisse-moi tranquille et va te promener!

CHAMPENOUX.

Pour ce qui est de me promener, je le pourrais si je voulais; mais j'aime mieux aller déjeuner, parce que j'ai le droit de déjeuner ici. Je suis de la maison, on doit m'y recevoir, m'y

accueillir avec égard; et moi, à cause de mon titre, je peux aussi être fier et avoir des airs insolents.

DE JORDY.

Qu'est-ce à dire?

CHAMPENOUX.

Je sais bien que cela va sur vos brisées; mais rassurez-vous, je ne prendrai pas tout, il vous en restera encore assez. (M. de Jordy se lève; il tient plusieurs papiers.)

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Quoique, d'après le rang dont je me vante,
Faire antichambr' soit assez inconv'nant;
J'attendrai bien que Madam' se présente,
Et je prendrai patience en déjeunant.
J' vas boire un coup, ici près, dans l'aut' chambre;
Car en fait d' vin on n'a qu'à m'en montrer;
Je ne lui fais jamais faire antichambre,
Dès qu'il paraît, moi je lui dis d'entrer.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE II.

DE JORDY, CÉCILE.

DE JORDY.

Mais a-t-on vu un impertinent semblable? Jusqu'à ces rustres qui se permettent aussi de raisonner!

CÉCILE, se levant.

C'est vrai : tout le monde s'en mêle; il n'y a plus de paysans.

DE JORDY.

C'est le voisinage des grandes villes. Il a trop de villes en France, et tant qu'on n'en supprimera pas... Mais revenons à notre conversation. Te voilà, ma sœur, en âge de te marier.

CÉCILE.

Oui, mon frère.

DE JORDY.

Il te faudra bientôt un époux, c'est-à-dire une dot; parce qu'à présent, en province comme à Paris, l'un ne se trouve pas sans l'autre.

CÉCILE.

Peut-être... Voilà M. Léonard, votre maître clerc, qui, j'en suis sûre, ne serait pas exigeant.

DE JORDY.

Qu'est-ce que c'est? M. Léonard!...

CÉCILE.

Je dis cela en général.

DE JORDY.

J'espère bien, en effet, qu'avec lui il n'y a rien de particulier; car je tiens à ce que tu fasses un beau mariage. Je te donnerai une dot, parce que je suis bon frère, et que d'être avoué, ça n'empêche pas les sentiments. Malheureusement, j'ai besoin de mes capitaux pour une spéculation que je médite... un mariage.

CÉCILE.

Vraiment!.. vous?..

DE JORDY.

Oui. Je voudrais épouser quelque bon million; il y en a encore à marier, ce qui me donnerait alors le moyen de t'établir toi-même. Regarde donc ce magnifique château situé à douze lieues de la capitale... (Cécile va regarder par la porte du fond, et en revenant sur le devant du théâtre elle se place à la droite de M. de Jordy.) Un beau parc, de belles eaux, une habitation de prince; il me semble que cela conviendrait assez à un avoué qui se retire. Est-ce que tu ne trouves pas?

CÉCILE.

Comment! vous auriez des vues sur madame de Néris? une petite veuve de dix-neuf ans, vive, légère, capricieuse! et puis elle est si riche!

DE JORDY.

C'est justement pour cela. Fille d'un gros manufacturier, veuve d'un de nos premiers commerçants, elle réunit sur sa tête une fortune si considérable qu'elle ne la connaît pas elle-même; l'administration seule de ses biens est un immense travail, et elle ne songe qu'au plaisir. Elle est réellement malheureuse dès qu'on lui parle d'affaires, et je lui en parle toute la journée.

CÉCILE.

Une jolie manière de lui faire votre cour!

DE JORDY.

Oui, sans doute, cela l'effraie. Il faudra qu'elle m'épouse pour me fermer la bouche, et qu'elle se trouve trop heureuse de prendre un mari qui la débarrasse de son homme d'affaires.

AIR de *Turenne*.

D'un séducteur qui chercherait à plaire,
Elle pourrait se défier ici;
Mais prudemment je fais tout le contraire,
Et je la veux séduire par ennui.

CÉCILE.

Lui faire la cour par ennui!

DE JORDY.

Par là, du moins, j'aurai la préférence,
Et je me vois sans rivaux.

CÉCILE.

C'est douteux,
Car maintenant, dans le genre ennuyeux,
On trouve tant de concurrence!

DE JORDY, vivement.

Aussi, je me suis bien gardé de la laisser à Paris. Je lui ai persuadé de venir dans cette terre, où je lui fais la cour tout seul et à mon aise.

CÉCILE.

C'est singulier, hier toute la journée elle n'a fait que bailler.

DE JORDY, avec joie.

C'est cela même; commencement de mon système! Mais ce qui me contrarie encore, c'est ce petit Édouard, son filleul, que je n'ai pas invité et qui vient d'arriver.

CÉCILE.

Où est le mal? Un filleul peut bien venir sans façon chez sa marraine.

DE JORDY.

Oui; mais quand le filleul et la marraine sont tous deux du même âge, quand ils ont à peine dix-neuf ans...

CÉCILE.

N'avez-vous pas peur de celui-là? le fils d'un soldat! un pauvre orphelin que les anciens maîtres du château ont recueilli et fait élever à leurs frais.

DE JORDY.

Non certainement; mais ce petit gaillard-là a un air goguenard. A peine sorti du collége, il se moque déjà de moi; je ne sais pas maintenant comment on élève la jeunesse.

CÉCILE, regardant par la porte du fond qui donne sur le jardin.

Voici madame de Néris : elle vient de ce côté, un livre à la main, et elle bâille encore.

DE JORDY.

Peut-être qu'elle pense à moi. Le moment est favorable. (A Cécile.) Laisse-nous. (Cécile entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

DE JORDY, CAROLINE (MADAME DE NÉRIS).

CAROLINE, entre en lisant.

L'insipide promenade! ce parc est si grand et si triste; tout ce qu'on y lit est ennuyeux : ce sont pourtant des romans nouveaux.

DE JORDY.

Me permettrez-vous, Madame, de vous présenter mes hommages?

CAROLINE.

C'est vous, monsieur de Jordy, venez donc à mon secours : je ne sais que faire, que devenir, et vous m'abandonnez! cela n'est pas bien.

DE JORDY.

Notre conversation d'hier soir, ces comptes de fermage avaient l'air de vous fatiguer tellement.

CAROLINE.

C'est égal, je l'aime mieux, il n'y a rien de plus terrible que de s'ennuyer sans savoir pourquoi; et au moins, quand vous êtes là, c'est un motif, un motif raisonnable.

DE JORDY, parcourant les papiers.

Vous êtes bien bonne. Voici les différentes notes que je voulais vous soumettre.

CAROLINE.

Est-ce bien long?

DE JORDY.

Une ou deux petites heures seulement. (Lisant.) « Ferme d'Hauterive. Le fermier Simon n'a payé, cette année, que six mille francs. » Mais, comme je l'ai augmenté d'un quart en sus.

CAROLINE.

Vous l'avez augmenté! et pourquoi?.. Il a une si jolie fille; Marguerite, ma petite fermière, qui ce matin m'apportait du lait..

DE JORDY.

Ah! Marguerite, celle qui est brouillée avec Julien, son amoureux?..

CAROLINE.

Marguerite est brouillée avec son amoureux!.. je me charge d'arranger tout cela, de les raccommoder. Cela me fera une bonne matinée; c'est à vous que je le devrai. C'est plus amusant que je ne croyais, de parler d'affaires. Et puis, nous aurons ensuite une noce de village, un grand repas, un bal. La jarretière de la mariée, c'est gentil; et je sais quelqu'un qui va être heureux.

DE JORDY.

Qui donc?

CAROLINE.

Édouard, mon filleul, qui aime tant la danse. Je vais lui écrire de venir.

DE JORDY.

Ce n'est pas la peine. Il est ici; il vient d'arriver.

CAROLINE.

Sans ma permission?

DE JORDY.

De ce matin : il est dans votre parc, le fusil à la main; et il a fait un carnage de lièvres et de faisans...

CAROLINE.

Oh! que c'est méchant! Où est M. Édouard?... qu'il vienne tout de suite.

DE JORDY.

Bah! il est bien loin; il est parti au grand galop, à travers vos plates-bandes de tulipes et de camélias.

CAROLINE.

Mes Camélias!.. il serait possible!.. Je lui aurais tout pardonné; mais des camélias, des fleurs superbes que je réservais pour me faire une garniture!.. car vous ne savez pas comme c'est joli, une garniture de fleurs naturelles! surtout en camélias, en roses du Japon, c'est charmant, c'est délicieux.

AIR du vaudeville de *la Lune de miel* (musique de M. HEUDIER).

De l'innocence la plus pure
Elle est l'emblème virginal.

DE JORDY.

Et, comme elle, souvent ne dure,
Hélas! que l'espace d'un bal.

CAROLINE.

Ici, Monsieur, c'est encor plus fatal.

Quand le plaisir fit notre destinée,
On se console en songeant au passé,
Mais, quel malheur quand la rose est fanée
Sans que le bal ait commencé!

DE JORDY.

Aussi, Madame, vous avez pour ce jeune homme beaucoup trop d'indulgence, et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais que ce matin je l'ai surpris moi-même courant après ma sœur et l'embrassant.

CAROLINE, souriant.

Vraiment!.. ce ne sont plus là des roses du Japon, et vous étiez là! vous conviendrez que c'est drôle... Non, non, c'est très-mal, un jeune homme qui sort du collége, qui ne devrait penser qu'à son droit... Aussi, je vais ce matin le traiter sévèrement, cela m'amusera.

DE JORDY.

Oui, vous commencez par lui faire des sermons, et vous finissez par jouer avec lui.

CAROLINE.

C'est qu'on ne peut pas toujours gronder.

DE JORDY.

A la bonne heure... Mais les bontés dont vous l'accablez... Songez donc, qu'après tout, ce n'était que le fils...

CAROLINE.

D'un militaire qui est mort de ses blessures... C'était la dette du pays, mon père s'est chargé de l'acquitter.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

J'avais cinq ou six ans à peine,
Quand mon père ordonna, je croi,
Que, jeune encor, je fusse la marraine
D'un orphelin aussi jeune que moi ;
Voulant, par un ordre aussi sage,
Déjà m'apprendre et me faire sentir
Que le malheur, hélas! est de tout âge,
Et qu'à tout âge on doit le secourir.

DE JORDY.

C'était certainement très-bien. Mais ces comptes que nous oublions.

CAROLINE.

Comment! ce n'est pas fini?..

DE JORDY.

Nous n'avons pas encore commencé.

CAROLINE.

Vous verrez que je serai obligée de vous donner tous mes biens, pour ne plus en entendre parler.

DE JORDY.

Si j'acceptais, Madame, ce ne serait qu'à la condition de les partager avec vous.

CAROLINE, riant.

Vraiment?.. C'est très-gai, et l'idée est originale : savez-vous, monsieur de Jordy, que quand vous voulez vous êtes fort aimable?

DE JORDY.

Ah! Madame...

CAROLINE.

Se donner soi-même en paiement à son homme d'affaires! c'est amusant... Savez-vous que vous aurlez là de jolis honoraires.

DE JORDY, vivement.

Ah! Madame, certainement.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPENOUX, sortant de la chambre à droite.

CHAMPENOUX.

Faut être juste, j'ai déjeuné avec agrément.

DE JORDY.

Dieu! l'on vient... l'instant était si favorable... (A Champenoux.) Qui t'a permis d'entrer? qui t'amène?

CHAMPENOUX.

Ce qui m'amène, on le saura; mais ce n'est pas vous.

CAROLINE.

Tiens, c'est Champenoux! Bonjour, mon garçon!

CHAMPENOUX.

Bonjour, ma marraine... bonjour, ma marraine.

DE JORDY, étonné.

Sa marraine!

CHAMPENOUX.

Oui, monsieur l'homme d'affaires, et puisque les qualités sont connues... (Passant devant lui et allant auprès de madame de Néris.) je prends mon rang; n'est-ce pas ma marraine? (Se retournant du

côté de M. de Jordy.) Car c'est elle qui est ma marraine : voilà ce que vous ne saviez pas.

DE JORDY.

Comment, Madame, c'est aussi un filleul!.. Combien donc en avez-vous?

CAROLINE.

Beaucoup... Mais j'en ai peu, je crois, d'une aussi belle venue. Ce pauvre Champenoux!.. (Lui donnant une tape sur la joue.) il a toujours l'air bête.

CHAMPENOUX.

Ah! ma marraine, que vous êtes bonne!.. (A de Jordy.) Voilà, au moins : ça n'est pas comme vous, qui faites le fier... Elle a toujours quelque chose de familier, quelque chose d'aimable à vous dire.

CAROLINE.

J'espère que tu dîneras ici?

CHAMPENOUX.

Oh! que oui, ma marraine... J'ai déjà commencé, je viens de déjeuner sans façon et sans préférence.

CAROLINE.

Comment cela?

CHAMPENOUX.

J'ai mangé de tout ce qu'il y avait... J'ai bien fait, n'est-ce pas?

CAROLINE.

Certainement.

CHAMPENOUX, à de Jordy.

Vous l'entendez... Moi, d'abord, je connais mes droits et mes prérogatives... On m'a toujours dit qu'un parrain et une marraine, c'était comme le père et la mère de l'enfant, ça en tenait lieu... Alors, je suis comme qui dirait le fils de la maison.

CAROLINE.

C'est juste... Et comment vont les affaires?

CHAMPENOUX.

Ah! Dieu! ma marraine, il y a bien des nouvelles, bien des changements, qui vont vous étonner, et c'est là-dessus que je voudrais vous parler particulièrement. (Regardant de Jordy.) Et en particulier.

DE JORDY.

C'est-à-dire qu'il faut que je m'en aille.

CHAMPENOUX.

Je ne force personne... Mais à bon entendeur... (Otant son chapeau.) Votre serviteur très-humble.

DE JORDY.

Je comprends, et je cède la place au fils de la maison. (A madame de Néris.) Je vais faire un tour à nos fermes, et je reviens pour le dîner. (Il emporte le sac de trois mille francs, et sort par le fond.)

SCÈNE V.

CHAMPENOUX, CAROLINE.

CHAMPENOUX.

Il emporte le sac... Nos fermes... Dites donc, ma marraine, avez-vous entendu?... Nos fermes. Est-ce qu'il y est pour quelque chose?... Est-ce que cela le regarde?... Ce n'est pas un filleul, ce n'est pas comme moi et M. Édouard, que je viens de rencontrer, et à qui j'ai donné une poignée de main.

CAROLINE.

Ah! tu viens de le voir?

CHAMPENOUX.

Oui... Il était mis comme un prince; et savez-vous, ma marraine, que cela ne vous fait pas honneur?

CAROLINE.

Comment cela?

CHAMPENOUX.

Ce n'est pas bien, car moi, qui suis votre filleul comme lui, vous me laissez en veste et en gros souliers... Il dîne avec vous à table, et moi je dîne après à l'office... je mange autant, c'est vrai; mais enfin je mange une heure plus tard : c'est là où est le déshonneur, et je vous le dis franchement, ma marraine, je crains que cela ne vous fasse du tort dans le monde.

CAROLINE.

Je te remercie; mais je vois avec peine que tu en veux à Édouard.

CHAMPENOUX.

Moi, ma marraine, j'en serais bien fâché... C'est aussi le fils de la maison; c'est quasiment un frère, et je ne lui en veux pas... Moi, d'abord, je n'en ai jamais voulu à personne; mais j'en veux à ce qu'ils ont.

CAROLINE.

Vraiment...

CHAMPENOUX.

Je suis pour la justice... ça me fait mal quand je vois quelqu'un de mieux habillé, ou quelqu'un de plus riche que moi.

CAROLINE.

Tu es cependant à ton aise... Ton père en mourant t'a laissé sa ferme.

CHAMPENOUX.

Oui, ma marraine; comme j'étais le fils de la maison, ça m'est revenu... C'est toujours comme ça dans la loi, n'est-il pas vrai?

CAROLINE.

Sans contredit.

CHAMPENOUX.

J'ai aussi mon cousin Thomas, le plus riche cultivateur du pays, dont, grâces au ciel, je suis l'héritier.

CAROLINE.

Ah! oui... cet honnête Thomas... un ancien soldat, le parrain d'Édouard; car c'est lui qui l'a tenu avec moi, qui a été mon compère... Comment se porte-t-il?

CHAMPENOUX.

Vous êtes bien bonne, ma marraine... Il est mort, il y a un an.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu!.. il y a si longtemps que je n'étais venue dans cette terre... Ce pauvre homme!.. il avait pourtant l'air jeune encore.

CHAMPENOUX.

Il n'était pas vieux, si vous voulez; mais il avait fait son temps: il avait servi à l'armée avec le père d'Édouard, un troupier comme lui, et c'est à ce sujet que je voulais vous consulter, parce qu'il y a quelque temps, en cherchant dans ses papiers, j'en ai trouvé un qu'on m'a dit être un testament, et dans lequel il donne tout son bien... trois mille six cent cinquante francs de rentes, en bonnes terres, à M. Édouard, son filleul.

CAROLINE.

Et tu ne le disais pas!.. Ce pauvre Édouard, qui, par fierté, maintenant ne veut plus rien recevoir de moi... C'est une fortune pour lui, une fortune légitime... c'est presque un

patrimoine... Mais, quand j'y pense, toi, mon garçon, qui étais héritier naturel, cela doit te chagriner?

CHAMPENOUX.

Non, vraiment, je n'ai pas si mauvais cœur... Un parrain ou une marraine peuvent donner tout ce qu'ils veulent à un filleul... Là-dessus, faut les laisser faire, n' faut pas les contrarier... Ce qui me chagrine, c'est que dans son testament, mon cousin Thomas met une condition.

CAROLINE.

Et laquelle?

CHAMPENOUX.

Craignant pour son filleul les folies de la jeunesse, ce qui est assez vrai, parce que c'est un gaillard qui ne demande qu'à faire le garçon...

CAROLINE.

Eh bien! après?

CHAMPENOUX.

Eh bien! comme je vous disais, pour l'empêcher de faire le garçon, son parrain ne lui laisse sa fortune qu'à condition qu'il sera marié avant dix-neuf ans.

CAROLINE.

Il serait possible!

CHAMPENOUX, lui donnant des papiers.

Voyez plutôt. Et comme malheureusement Édouard a maintenant dix-neuf ans passés, c'est à moi que tout ça revient.

CAROLINE.

Tu crois?

CHAMPENOUX.

Certainement. Il a eu dix-neuf ans au mois de janvier dernier, puisqu'on a toujours dit dans le pays qu'il était né le premier jour de l'année, ce qui est une époque assez remarquable; et comme nous sommes en septembre...

CAROLINE, après avoir lu.

Si ce n'est que cela, rassure-toi; Édouard n'est pas si âgé que tu crois.

CHAMPENOUX.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites là? Il n'est donc pas né le premier jour de l'an?

CAROLINE.

Si vraiment; mais à l'époque de sa naissance, l'année com-

mençait, je crois, au mois d'octobre. On appelait cela alors le premier vendémiaire.

CHAMPENOUX.

C'est-y possible?

CAROLINE.

Et comme, d'après ton calcul, nous sommes au milieu de septembre, il lui reste encore à peu près une quinzaine de jours pour se marier. C'est juste ce qu'il faut. (Elle lui rend les papiers.)

CHAMPENOUX.

C'est fini, je ne crois plus à rien, pas même au calendrier. Cet imbécile de vendémiaire qui n'est pas dans *Mathieu Lænsberg*... Si encore je l'avais su, moi qui n'étais pas obligé de venir aujourd'hui...

CAROLINE, réfléchissant.

Quinze jours seulement pour le marier! il n'y a pas de temps à perdre. Mais où lui trouver une femme du jour au lendemain? ici surtout.

CHAMPENOUX.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il faudrait être bien habile
Pour en trouver chez nous.

CAROLINE.

Vraiment!

CHAMPENOUX.

Dans not' villag', c'est difficile,
Je m'en vais vous dire comment :
Elles ont tout's, ces jeun's fillettes,
L'une un amant, l'autre un mari;
Il en est mêm' des plus parfaites
Chez qui tout s' trouve réuni.

CAROLINE.

Attends donc... j'y pense maintenant. Cette petite Cécile, la sœur de mon homme d'affaires, qui est fort aimable, et bien élevée.

CHAMPENOUX.

Oui! mais M. Édouard en voudra-t-il? ça fera-t-il son bonheur? Voilà l'essentiel.

CAROLINE.

Puisqu'il courait ce matin après elle; puisqu'il l'a embrassée, c'est qu'il l'aime. (Se mettant à table.) Attends, attends, ce ne sera pas long. (Elle écrit.)

CHAMPENOUX, à part, pendant qu'elle écrit.

Faut-il avoir du malheur! rencontrer juste une inclination toute faite! C'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à ce coquin de vendémiaire. On a bien fait de le destituer; mais on aurait dû commencer plus tôt. Est-ce qu'on ne pourrait pas, avec des protections?... Dites donc, ma marraine?..

AIR du vaudeville de *l'Opéra-Comique*.

Vous qui voyez des gens puissants,
Vous qui connaissez les ministres.

CAROLINE, écrivant.

Laisse-moi.

CHAMPENOUX.

Pour les pauvres gens
Combien les destins sont sinistres!
J' suis sûr, si j'avais d' quoi payer,
Que j'obtiendrais, changeant l' quantième,
Que vendémiair' vînt en janvier,
Comme mars en carême.

CAROLINE, qui pendant ce temps à écrit.

Tiens, cours à la ferme, et tu trouveras sans doute M. de Jordy; et remets-lui cette lettre, pour qu'il vienne lui-même, et sur-le-champ, m'apporter ici la réponse. Tout de suite, tout de suite; entends-tu?

CHAMPENOUX, sans bouger de place.

Oui, ma marraine, voilà que j'y cours. Vous êtes bien sûre au moins...

CAROLINE.

Eh! va donc. (Champenoux sort pas le fond.)

SCÈNE XI.

CAROLINE, puis ÉDOUARD, le fusil à la main.

CAROLINE.

Voilà un pauvre garçon qui, dans ce moment, n'a pas de goût pour le mariage. (On entend tirer un coup de fusil.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

ÉDOUARD, encore en dehors.

Apporte, apporte; est-il maladroit! (Il entre.) Dieu! ma marraine! (Il va poser son fusil au fond, auprès de la croisée à gauche.)

CAROLINE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui suis très-en colère, très-mé-

contente. Qu'est-ce que cela signifie de me faire des peurs comme celle-là ?

ÉDOUARD, troublé.

Je vous demande pardon, ma marraine. Je croyais que vous dormiez encore.

CAROLINE.

Et c'est pour cela que vous venez tirer des coups de fusil jusque dans ce salon ?

ÉDOUARD.

J'ai tort, sans contredit. Mais, quand on est une fois emporté par l'ardeur de la chasse...

CAROLINE.

Et pourquoi aimez-vous la chasse? Vous savez bien que je ne l'aime pas. Il faut que les hommes soient bien méchants pour faire du mal à de pauvres bêtes qui ne leur font rien. Comme si on ne pouvait pas rester chacun chez soi. Et c'est pour cela que, depuis ce matin, vous avez tout bouleversé dans mon parc; que vous avez abîmé mes plantes, mes arbustes, mes camélias; des fleurs sur lesquelles je comptais pour me parer.

ÉDOUARD.

O ciel !

CAROLINE.

Et sur ce chapitre-là, je ne plaisante pas. Voyons, Monsieur, quand vous resterez là en silence, les yeux baissés, qu'avez-vous à dire? qu'avez-vous à répondre?

ÉDOUARD.

C'est un grand malheur, ma marraine, que la perte de ces fleurs; mais vous n'en aviez pas besoin pour être jolie.

CAROLINE.

Une belle excuse !

AIR : *Si ça t'arrive encore.* (de ROMAGNESI.)

PREMIER COUPLET.

Avec de tels raisonnements
Pensez-vous donc me satisfaire ?
Je n'aime pas les compliments,
Surtout quand je suis en colère.
Dans les bois, et contre mon gré,
Courir avant l'aurore;
Pour toujours je me fâcherai,
Si ça t'arrive encore.
Oui, Monsieur, je me fâcherai, etc.

Et dans quel état il est! S'abîmer, se fatiguer ainsi! Comme il a chand! Tiens, voilà mon mouchoir. (Elle le lui donne.)

ÉDOUARD le prend vivement et le porte à ses lèvres.

Ah!

CAROLINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Ce mouchoir que je te donnais
N'est pas pour un pareil usage,
Et je ne dois plus, désormais,
Permettre un tel enfantillage.
De ma bonté c'est un abus
Que cette fois j'ignore;
Mais je ne vous aimerai plus,
Si ça t'arrive encore.
Non, je ne vous aimerai plus, etc.

ÉDOUARD.

Ah! ma marraine! je sais tout ce que je dois à vos bontés. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne se présente pas d'occasion de vous prouver ma reconnaissance; car le plus beau jour de ma vie serait celui où je me ferais tuer par vous.

CAROLINE.

Justement! Ce mot me rappelle qu'il faut encore que je te gronde; car je ne fais que cela. Qu'est-ce que c'est que cette discussion dont j'ai entendu parler, et que tu as eue, quelques jours avant mon départ, avec madame de Nerval et avec son frère?

ÉDOUARD.

Quoi! ma marraine, vous sauriez...

CAROLINE.

Avec son frère, encore passe; c'est un fat que je ne puis souffrir. Mais elle, c'est une fort jolie femme; et à ton âge, il ne faut pas se brouiller avec les jolies femmes, ce sont des moyens de succès. Je dis cela, parce que j'ai plus d'expérience que toi.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine. Si ce n'avait été que moi, j'aurais gardé le silence... mais c'était vous qu'on insultait.

CAROLINE.

Moi! Et que pouvait-on dire?

ÉDOUARD.

On disait, on disait... des choses affreuses.

CAROLINE.

Et quoi donc?

ÉDOUARD.

Que... que vous alliez vous remarier.

CAROLINE.

Vraiment. Et où est le mal? et qu'est-ce que cela te fait? Il me semble que je suis ma maîtresse, et que cela me regarde.

ÉDOUARD.

C'est ce que j'ai dit, en ajoutant que personne au monde n'était digne de vous épouser. Et, plus je faisais votre éloge, plus madame de Nerval se fâchait; et il y a eu un moment où, en me traitant comme un écolier, elle a presque levé la main sur moi.

CAROLINE, riant.

C'était charmant.

ÉDOUARD.

Du tout, ma marraine. Car enfin, si c'était arrivé, qu'est-ce que j'aurais fait? je vous le demande.

CAROLINE.

Est-ce que je sais?

ÉDOUARD.

C'est pourtant vous qui devez me donner des conseils.

CAROLINE.

Écoute, si c'eût été un homme, je n'ai pas besoin de te dire ce qu'il eût fallu faire; mais quand c'est une femme qui vous insulte, et une jolie femme, il n'y a qu'une seule réparation qu'on puisse exiger.

EDOUARD.

Et laquelle?

CAROLINE.

On l'embrasse.

ÉDOUARD.

Merci, ma marraine. (A part.) Je m'en souviendrai.

CAROLINE.

Mais prends cette chaise et viens ici; (Elle va s'asseoir auprès du guéridon à droite. Édouard prend une chaise et s'assoit auprès de Caroline, à la gauche.) car j'ai à te parler raison : j'ai à t'entretenir de choses très-longues et très-sérieuses.

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu! parlez, je vous écoute.

CAROLINE.

Édouard, tu as dix-neuf ans : tu es un homme. J'ai formé pour toi des projets dont je ne puis te parler avant M. de Jordy, parce que cela dépend de lui.

ÉDOUARD.

M. de Jordy, votre avoué, avec qui nous sommes toujours en dispute?

CAROLINE.

Je pense qu'aujourd'hui vous vous entendrez. Il t'expliquera tout à l'heure mes intentions précises et formelles.

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Elles vont t'imposer des obligations nouvelles, des devoirs plus difficiles, et ce ne sera plus à moi seule que tu en devras compte. Il va falloir travailler sérieusement, ne plus imiter ces jeunes désœuvrés, ces jeunes fats, qui font de leur toilette leur seule occupation, et qui viennent étaler dans nos salons les modes les plus ridicules. Tiens, tu as une jolie cravate.

ÉDOUARD.

Je l'ai achetée hier.

CAROLINE.

Elle te sied à ravir. Tu es gentil comme cela.

ÉDOUARD.

Vous trouvez?

CAROLINE.

Est-il coquet!

ÉDOUARD.

Moi, ma marraine!

CAROLINE.

C'est bien; mais j'aurais voulu une bordure un peu moins large, comme j'en ai vu l'autre jour, rue de Richelieu, chez Burthy. Nous irons ensemble; car, vois-tu bien, mon enfant, un homme inutile peut être accueilli dans le monde; mais il n'y est jamais estimé. Il faut donc, avant tout, choisir un état.

ÉDOUARD.

Il est tout choisi. Je ferai comme mon père; je me ferai soldat.

CAROLINE.

Du tout. Tu seras officier : je m'en charge, et il faut choisir un régiment où il y ait un joli uniforme.

ÉDOUARD.

Peu m'importe.

CAROLINE.

Les lanciers, par exemple ; cela sied très-bien. Il n'y a que les moustaches qui me déplaisent. Est-ce que tu prendras des moustaches ?

ÉDOUARD.

Comme vous voudrez, ma marraine.

CAROLINE.

Au fait, si elles ne sont pas trop exagérées... Il me semble déjà te voir sur un joli cheval.

ÉDOUARD.

Oui, le sabre à la main, au milieu de la mêlée, gagnant mes épaulettes de capitaine et puis celles de colonel ; car je les aurai, je vous le jure, à moins que quelque boulet... et encore, qu'importe ? (Il se lève.)

AIR : *Bouton de rose.*

Pour ma marraine,
On peut braver ces dangers-là ;
Et, colonel ou capitaine,
Ah ! mon dernier soupir sera
Pour ma marraine.

CAROLINE, se levant aussi.

Du tout, du tout ; moi qui ne pensais pas qu'on pouvait se faire tuer. Je veux un état où il n'y ait pas de risque à courir : notaire ou agent de change, on ne risque rien... que de s'enrichir.

ÉDOUARD.

Et moi, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ?... c'est à moi de commander.

ÉDOUARD.

Je le sais bien, ma marraine ; mais je ne veux pas être dans les affaires : je ne veux pas ressembler à M. de Jordy, votre avoué, que je ne puis pas souffrir avec son air empesé. (Il contrefait M. de Jordy.) « Eh ! Madame, l'affaire est des plus majeures. »

CAROLINE.

Oh! que c'est bien cela! et la prise de tabac qui termine chaque période. (Imitant de même M. de Jordy.) « Et j'ai dit à monsieur le président... »

ÉDOUARD.

Ah! c'est lui-même, je crois le voir.

CAROLINE.

N'est-ce pas?

ÉDOUARD.

Recommencez donc, ma marraine, je vous en prie.

CAROLINE.

Du tout, Monsieur; c'est très-mal à vous de vous moquer d'un homme respectable, d'un homme de talent, qui a ma confiance; et là-dessus je ne céderai point à vos caprices, parce que j'ai une volonté ferme et inébranlable; et si cet état-là ne vous convient pas, je vous en donnerai un autre; car je le veux.

ÉDOUARD.

A la bonne heure; et moi, je promets de vous obéir en tout, de suivre en tout vos conseils.

CAROLINE, allant vers le guéridon.

Et c'est ce que tu as de mieux à faire; parce que, vois-tu, (Prenant par distraction la raquette qui est sur le guéridon.) à ton âge on ne réfléchit pas encore... au mien on est raisonnable. Je t'ai observé, je te connais, tu es un peu étourdi.

ÉDOUARD.

Ah! ma marraine!

CAROLINE.

Oh! tu es étourdi, conviens-en; tu as un excellent caractère, mais tu es bien jeune; tu ne peux pas t'occuper deux minutes de suite d'une chose sérieuse. (Faisant sauter machinalement le volant sur la raquette.) Le moindre objet de distraction, (Édouard va prendre une raquette sur une chaise à gauche.) et voici cependant le moment de renoncer à tout cela.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine.

CAROLINE.

C'est essentiel; parce qu'il y a tant de gens dans le monde qui vous jugent sur l'apparence, et qui, à la moindre étourderie... (Elle lance le volant, ils jouent.)

AIR de *Marianne*.

Il faut sur soi veiller sans cesse.
— Ne le lance donc pas si fort.

ÉDOUARD.

J'en veux croire votre sagesse.
— Je l'ai jeté trop loin encor.

CAROLINE.

Que ta conduite...
— Va donc moins vite,
De tous mes soins me récompense un jour.

ÉDOUARD.

Oui, pour vous plaire,
Je veux tout faire.
— Ah! j'ai failli le manquer à mon tour.

CAROLINE.

A moi.

ÉDOUARD.

Non.

CAROLINE.

Plus près.

ÉDOUARD.

Je le jette.

CAROLINE.

Ah! si tu veux
Combler mes vœux,
Sois toujours sage, studieux;
— Et tiens mieux ta raquette.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, entrant par le fond et s'arrêtant à la porte.

Pardon, ma marraine.

CAROLINE, continuant de jouer.

Tu vois bien que je suis occupée.

CHAMPENOUX.

Si vous n'êtes pas pressée, tant mieux, je ne le suis pas non plus. C'est la réponse en question.

CAROLINE, jetant sa raquette.

Ah! donne vite. (Édouard jette aussi la sienne, et va prendre son fusil avec lequel il s'amuse à faire l'exercice.)

CHAMPENOUX.

Il a griffonné cela à la hâte, et avec un air sournois, avec un air sournois qui ne dit rien de bon.

CAROLINE, qui a lu la lettre.

O ciel, je ne puis y croire, il refuse.

CHAMPENOUX, à part.

Il serait possible! ah! l'honnête homme! Qui se serait attendu à cela d'un homme d'affaires?

CAROLINE.

Il refuse, et de quelle manière! il lui reproche sa naissance, sa pauvreté; quelle indignité! comme si c'était sa faute.

ÉDOUARD, posant son fusil sur la table, et accourant auprès de Caroline.

Qu'est-ce donc, ma marraine?

CAROLINE.

Pauvre enfant! sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas; ils ont beau dire et beau faire. Moi d'abord, dès qu'on me contrarie, c'est une raison de plus; et il faudra bien que je lui trouve une femme. Dis-moi, Édouard, aimes-tu quelqu'un?

ÉDOUARD.

Moi, ma marraine?

CAROLINE.

Eh! oui, cela nous aiderait un peu. Voyons, cherche bien, aimes-tu quelqu'un?

ÉDOUARD.

Non, non, ma marraine. (Pendant ce temps, Champenoux a ramassé les raquettes, le volant, rangé les chaises, et est rentré dans la chambre à droite.)

CAROLINE.

Eh bien! tant pis!.... vous avez tort. Depuis trois mois que vous êtes sorti du collége, je vous demande à quoi vous avez employé votre temps?

ÉDOUARD.

Mon seul vœu est de rester auprès de vous, de ne point vous quitter. Qu'ai-je à désirer de plus? je me trouve si heureux!

CAROLINE.

Vraiment! ce pauvre garçon! Va, Édouard, je ne doute pas de ton amitié, de ton attachement; et moi aussi de mon côté, tu peux être sûr...

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Ah! que vous êtes bonne!

CAROLINE, préoccupée.

Et bientôt, je l'espère, tu sauras, tu connaîtras mes projets.

ÉDOUARD.

Ses projets!

CAROLINE.

Quels qu'ils soient, Monsieur, je veux que sur-le-champ vous vous empressiez de vous y soumettre.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine.

CAROLINE.

Car votre premier devoir est d'être soumis.

EDOUARD.

Ah! oui, ma marraine.

CAROLINE.

De m'obéir en tout.

ÉDOUARD, en pressant la main de Caroline sur son cœur.

Oui, ma marraine.

CAROLINE, avec impatience, retirant sa main et lui donnant un petit soufflet.

Mais finis donc, et écoute-moi!

ÉDOUARD.

Je crois, ma marraine, que vous venez de m'insulter.

CAROLINE.

Moi! du tout.

ÉDOUARD.

Et d'après ce que vous m'avez dit vous-même.

CAROLINE.

Monsieur, finissez, je me fâcherai. (Elle s'enfuit derrière le guéridon.)

ÉDOUARD, tournant avec elle autour du guéridon.

Cela m'est égal; l'honneur avant tout; il me faut une réparation.

CAROLINE, s'enfuyant dans le jardin.

Je te la promets si tu peux l'atteindre.

ÉDOUARD.

Ah! quelle trahison! (Il court après elle.)

SCÈNE VIII.

DE JORDY, sortant de la chambre à gauche.

Eh mais! que vois-je? il poursuit sa marraine. (Les regardant par la porte du fond.) Il l'embrasse; et loin de se fâcher, elle s'en-

fuit en lui jetant son bouquet. (Il vient sur le devant de la scène, et, après un instant de silence et de réflexion, il continue.) J'ai eu tort; très-grand tort; ce n'était pas là un baiser de filleul. Sans se l'avouer à lui-même, ce petit gaillard-là est déjà amoureux de sa marraine : quant à elle, elle n'y pense pas encore, du moins je le crois; mais avec son caractère, il ne lui faut qu'une idée, qu'un caprice, et je verrais tous mes projets renversés par un écolier, par un enfant. Ce petit serpent d'Édouard! je ne puis le souffrir, je le déteste! C'est décidé : il faut qu'il soit mon beau-frère, il faut que je lui donne ma sœur... (Se retournant et apercevant Édouard qui rentre par la porte du fond.) Le voici.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DE JORDY.

ÉDOUARD.

Impossible de la rejoindre; elle s'est enfermée chez elle, et je ne puis dire ce que j'éprouve. Ce baiser de tout à l'heure... et ma marraine elle-même qui semblait tout émue.... Dieu! si elle avait pu encore m'insulter! Vrai, ça rendrait mauvaise tête; et j'ai envie maintenant de lui chercher querelle. (Apercevant de Jordy.) Ah! monsieur de Jordy!..

DE JORDY.

Approche, Édouard, nous avons à causer ensemble, j'ai à te parler.

ÉDOUARD.

Dans un instant, si cela vous est égal.

DE JORDY.

Non, vraiment : c'est de la part de madame de Néris.

ÉDOUARD, vivement.

De ma marraine? parlez vite, et au fait, je me le rappelle : elle m'a dit que vous étiez chargé de m'expliquer ses intentions.

DE JORDY.

Elle ne t'a rien dit de plus?

ÉDOUARD.

Non, vraiment.

DE JORDY, à part.

A merveille! elle ne lui a pas encore parlé de mon refus. (Haut.) Eh bien! mon ami, ta marraine songe à ton avenir, à ton état.

ÉDOUARD.

Je le sais.

DE JORDY.

Et même à ton établissement.

ÉDOUARD.

Pour cela, rien ne presse. A mon âge et sans fortune, qui est-ce qui voudrait de moi?

DE JORDY.

Pourquoi donc? tu as des dispositions.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon.

DE JORDY.

Tu es jeune, tu es aimable.

ÉDOUARD.

Du tout.

DE JORDY, avec impatience.

Je te dis que tu es aimable, je le sais mieux que toi; et d'ailleurs, je ne suis pas le seul qui s'en aperçoit, il est ici une autre personne encore...

ÉDOUARD, vivement.

Vraiment! et qui donc?

DE JORDY.

Tu ne devines pas? cette demoiselle que tu poursuivais si vivement, Cécile, ma sœur.

ÉDOUARD.

Grand Dieu!

DE JORDY.

Je crois même... (A part.) car il paraît que c'est son système avec tout le monde, (Haut.) je crois même que tu l'as embrassée...

ÉDOUARD.

Quoi! vous sauriez...

DE JORDY.

Et ta marraine le sait aussi.

ÉDOUARD.

C'est fait de moi!

DE JORDY.

Rassure-toi : elle n'est pas fâchée, au contraire; car depuis longtemps son intention était de vous marier ensemble; et voici même deux mots qu'elle m'écrivait encore ce matin à ce sujet. (Il lui remet la lettre de madame de Néris : Édouard la lit.) Tu vois

par là qu'elle entend, qu'elle exige que ce mariage se fasse sur-le-champ; elle y attache la plus grande importance; enfin, elle le veut comme tout ce qu'elle veut.

ÉDOUARD.

O ciel! pourquoi donc se hâter ainsi!

DE JORDY.

Je l'ignore; mais je crois qu'elle a pour elle-même quelque idée, quelque projet de mariage, et qu'elle veut, avant tout, s'occuper du tien et assurer ton bonheur. (Édouard lui rend la lettre.) Moi, d'abord, je ne peux m'y opposer; je suis trop dévoué à ses volontés. Et toi, mon cher, tu lui dois trop de déférence, trop de respect, trop de reconnaissance; mais ton propre cœur t'en dira là-dessus plus que je ne pourrais faire. Je te laisse : je vais rendre compte à madame de Néris de mon empressement à exécuter ses ordres et de la soumission avec laquelle tu les a reçus.

SCÈNE X.

ÉDOUARD, seul.

Qu'ai-je entendu? et qu'est-ce qui se passe en moi? Au lieu de remercier madame de Néris, au lieu de lui savoir gré de ses bontés, il me semble que je lui en veux, que je lui chercherais querelle... mais non plus comme tout à l'heure...

AIR du *Château de la Poularde*.

Oui, je le sens, oui, je suis furieux
Contre moi-même et contre ma marraine
Je ne sais plus, hélas! ce que je veux;
Ce que j'éprouve est presque de la haine.
J'ignore encor, dans le trouble où je suis,
Pourquoi ce trait et m'indigne et me blesse.
Elle ne m'avait rien promis,
Et cependant là... je me dis
Que c'est manquer à sa promesse.

Aussi c'est sa faute; c'est bien mal; c'est indigne. (Il va s'asseoir auprès de la table.)

SCÈNE XI.

CHAMPENOUX, ÉDOUARD.

CHAMPENOUX, entrant par le fond.

Ah! mon Dieu! mon cher Édouard, qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD.

Ce que j'ai? Je suis le plus malheureux des hommes.

CHAMPENOUX.

Et pourquoi donc ça?

ÉDOUARD.

On veut me marier.

CHAMPENOUX, vivement.

Encore! quelle indignité!

ÉDOUARD.

N'est-il pas vrai? c'est ce que je disais.

CHAMPENOUX.

Certainement : et je voudrais bien savoir qui est-ce qui se permet?... Eh bien! par exemple, ça a-t-il le sens commun? quelqu'un, j'en suis sûr, qui ne vous convient pas; une femme qui est laide, qui est affreuse, qui a un mauvais caractère.

ÉDOUARD.

Eh! non, malheureusement; elle est fort bien, et je l'aimerais s'il ne fallait pas l'épouser; mais c'est ma marraine qui le veut, c'est monsieur de Jordy.

CHAMPENOUX.

Monsieur de Jordy! c'est-i possible! c'est-i surnois! lui qui tout à l'heure avait refusé... Eh bien! par exemple, si j'étais de vous...

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que tu ferais?

CHAMPENOUX.

Je me moquerais de tout ce monde-là, je n'écouterais que ma fantaisie; je resterais garçon, parce que, voyez-vous, monsieur Édouard, nous autres paysans, nous n'avons pas d'esprit, nous ne sommes pas comme ces gens d'affaires, qui disent tantôt blanc, tantôt noir; mais nous avons un gros bon sens qui fait que nous allons toujours au but. Et ici, je vois clairement que vous n'aimez pas c'telle-là qu'on vous destine.

ÉDOUARD.

C'est vrai.

CHAMPENOUX.

Parce que moi j'ai été amoureux, j'ai passé par là, et je vois que vous n'aimez personne, que vous n'avez pas ces suffocations, ces frissons qui vous brûlent, ces battements de cœur...

ÉDOUARD, mettant la main sur son cœur.

Ah! mon Dieu!

CHAMPENOUX.

Ces lubies qui font qu'on voudrait battre les gens, ces vertiges qui vous rendent furieux sans savoir pourquoi.

ÉDOUARD.

Au contraire, c'est que j'éprouve tout cela.

CHAMPENOUX, effrayé.

C'est-i possible?

ÉDOUARD.

Oui : je ne pouvais me rendre compte de mes tourments, je n'osais me l'avouer; mais tu m'as éclairé, tu m'as fait lire dans mon cœur; il est quelqu'un que j'aime, que j'adore...

CHAMPENOUX.

C'est fait de moi, je suis ruiné!

ÉDOUARD.

C'est un secret au moins, n'en parle à personne; je voudrais le cacher à tout le monde et surtout à moi-même. Oui, je rougis maintenant de mon ingratitude, de mon audace, de mon extravagance; car celle que j'aime, je ne puis jamais l'épouser.

CHAMPENOUX.

C'est-i vrai? (Vivement.) C'est celle-là qu'il faut préférer, c'est à celle-là qu'il faut s'arrêter.

ÉDOUARD.

Qu'oses-tu dire?

CHAMPENOUX.

Oui, ma foi, l'amour avant tout! De quel droit que madame de Néris voudrait gêner votre cœur ou vos inclinations? c'était bon dans l'ancien régime. Moi je lui dirais : « Ma marraine, c'est tyrannique; vous ne pouvez pas me marier « contre mon gré; monsieur le maire ne le pourrait pas. »

ÉDOUARD.

Y penses-tu? parler ainsi à ma marraine! à ma bienfaitrice! j'aime mieux ne lui rien dire et retourner à Paris.

CHAMPENOUX.

Une belle idée! au milieu de toutes les sociétés, de toutes ces belles madames, pour en retrouver encore quelques-unes, qui vont peut-être vous détourner! Tenez, si vous voulez m'en croire, venez-vous-en à la ferme; je serai plus tranquille, et vous aussi. Vous ne risquerez rien : il n'y a pas de femmes. Vous y passerez, avec moi, une quinzaine de jours; c'est tout

ce que je vous demande. (A part.) Pendant ce temps, vendémiaire...

ÉDOUARD.

Mon cher Champenoux, je ne sais comment te remercier.

CHAMPENOUX.

Il n'y a pas de quoi. Mais j'entends notre marraine; allons, du cœur, du courage. Envoyez-la promener respectueusement, ainsi que tous ces mariages. Je serai là : je vous soutiendrai; nous serons deux filleuls contre elle. (Ils remontent le théâtre, et se trouvent au fond au moment où madame de Néris entre avec monsieur de Jordy.)

SCÈNE XII.

DE JORDY et CAROLINE, sortant de la chambre à droite; ÉDOUARD, CHAMPENOUX, dans le fond.

CAROLINE.

Il suffit, Monsieur, je vous crois; et, puisqu'Édouard aime Cécile, puisqu'ils s'aiment, qu'ils se marient, et que je n'en entende plus parler. Ce mariage, d'ailleurs, a toujours été ce que je désirais, vous le savez; et je ne vois pas pourquoi, ce matin, monsieur Édouard ne m'a pas parlé de cette grande passion, et pourquoi c'est vous, Monsieur, qu'il a honoré de ses confidences. (Apercevant Édouard.) Approchez, Monsieur, approchez donc. (Édouard s'approche.) Depuis quand évitez-vous mes regards? depuis quand ma présence vous fait-elle fuir?

ÉDOUARD.

Ma marraine, ne vous fâchez pas, ne soyez pas en colère contre moi, je vous en prie.

CAROLINE.

Moi, en colère! et où voyez-vous cela? parce que je m'occupe de vous, de votre avenir; parce que je veux causer d'affaires et vous faire entendre raison, je me fâche, je suis en colère : quelle façon de parler! quelles expressions! Qui vous les a apprises? Monsieur Champenoux probablement. Je vous les pardonnerais, si vous étiez, comme lui, sans esprit, sans éducation.

CHAMPENOUX.

Ah! ma marraine!

CAROLINE, à Champenoux.

Tais-toi. (A Édouard.) Mais vous, Édouard, vous.

ÉDOUARD.

Pardon : je ne voulais point vous offenser.

CAROLINE.

Je n'ai pas besoin de vos excuses, mais de votre franchise. Je vous ai demandé ce matin, ici même, si vous aimiez quelqu'un?

ÉDOUARD.

Ah! ma marraine! pouvez-vous en douter?

CAROLINE.

Point d'erreur, point de fausses interprétations. Je vous demande si vous aimez quelqu'un, mais là, aimer, comme on aime quand on est amoureux; enfin, Monsieur, vous m'entendez bien.

ÉDOUARD, à part.

Ciel! (Haut.) En vérité, ma marraine, je ne puis... je ne sais... je n'oserai jamais.

CHAMPENOUX, s'avançant entre Édouard et Caroline.

Eh bien! oui, il n'osera jamais. Mais moi, qui sais la vérité; moi, à qui il vient de l'avouer tout à l'heure, je puis vous attester qu'il est amoureux fou! qu'il en déraisonne, qu'il en perd la tête. (Édouard cherche à l'empêcher de parler.)

CAROLINE, à Champenoux.

Qui est-ce qui te parle? de quoi te mêles-tu?

CHAMPENOUX.

C'est lui qui me l'a dit.

CAROLINE.

Tais-toi, et va-t'en (Champenoux s'éloigne, et sort par le fond en répétant :) C'est lui qui me l'a dit. A Édouard.) Il paraît en effet, qu'excepté moi, chacun reçoit vos confidences, que monsieur de Jordy, monsieur Champenoux, que tout le monde enfin, a plus de part que moi à vos secrets. Mais je n'exige plus rien, Monsieur, que le nom de celle que vous aimez, que vous adorez.

ÉDOUARD, à part.

Grand Dieu!

CAROLINE.

Est-ce Cécile?

DE JORDY.

Est-ce ma sœur?

ÉDOUARD.

Eh bien!... oui, ma marraine.

DE JORDY, à part.

Il se pourrait!

ÉDOUARD.

Et soumis à vos ordres, à vos moindres volontés, je suis prêt à vous obéir en tout... à l'épouser, si cela vous plaît, à ne pas l'épouser, si cela vous convient. Enfin, ma marraine, pourvu que vous me pardonniez, que vous ne soyez point fâchée contre moi, c'est tout ce que je vous demande.

CAROLINE.

Il suffit, Monsieur : puisque vous aimez Cécile, monsieur de Jordy, qui connaît mes intentions, voudra bien se charger de tous les soins, de tous les détails de ce mariage, et partir avec vous pour Paris sur-le-champ.

ÉDOUARD.

Quoi! ma marraine, vous voulez?...

CAROLINE.

Oui, Monsieur, il faut se hâter; il n'y a pas de temps à perdre; vous saurez pourquoi. Vous prendrez ma calèche; et pour des chevaux, nous enverrons Champenoux à la poste.

AIR : *Dieu tout-puissant par qui le comestible.*

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance,
Loin de ces lieux, hélas! il faut partir;
A tous les yeux cachons bien ma souffrance,
L'honneur, l'amour m'ordonnent d'obéir.

DE JORDY, à Caroline.

Nous partirons, ce soin-là me regarde.
(A part.)
Selon mes vœux tout vient de réussir;
Il était temps; maintenant prenons garde
De leur laisser celui de réfléchir.

ENSEMBLE.

CAROLINE, à de Jordy.

Oui, tous ces soins vous regardent, je pense;
A l'instant même il faut tous deux partir.
A leur bonheur moi je consens d'avance;
Mais hâtez-vous surtout de les unir.

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance, etc.

DE JORDY.

Oui, dans mon cœur, où rentre l'espérance,

De mes talents, je dois me réjouir;
Continuons, et bientôt l'opulence
Embellira mon heureux avenir.

(De Jordy entre dans la chambre à droite, Édouard sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

CAROLINE, seule.

Grâce au ciel, ils s'en vont; c'est bien heureux, car il semble qu'aujourd'hui ils s'entendent tous pour m'ennuyer, pour me contrarier. Eh! mon Dieu, non! ils m'obéissent, ils font ce que je veux. Eh bien! justement c'est ce qui me contrarie. J'ai l'air de commander, d'imposer des lois, et je n'aime pas cela. Je n'aime pas qu'on soit de mon avis, et surtout quand je n'en suis pas moi-même; car, après tout, qu'est-ce que je veux?.. qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent, qu'ils s'en aillent. Eh bien! tant mieux... des cœurs froids, des indifférents, des ingrats!.. Aimez donc les gens, croyez à leur affection, à leur reconnaissance... C'est là ce qui fait le plus de peine... et pour un rien, j'en pleurerais de chagrin et de dépit. Qui vient encore? (s'essuyant les yeux; et puis à haute voix et sans se retourner.)

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Que ma porte soit refusée;
Je n'y suis pas.

SCÈNE XIV.

CAROLINE, CÉCILE.

CÉCILE, toute troublée.

Hélas! pardon,
Car Madame est mal disposée.

CAROLINE.

Quand il serait vrai, pourquoi non?
C'est une tyrannie étrange...
On n'a qu'un instant, par bonheur,
Pour être de mauvaise humeur,
Il faut encor qu'on vous dérange.

Que voulez-vous? que demandez-vous? M. Édouard? Il n'est pas ici.

CÉCILE.

Ah! Madame! je ne vous reconnais pas là? vous qui d'ordi-

naire êtes si bonne et si indulgente... Mais je n'insiste plus; je me retire, et je vois que pour moi il n'est plus d'espoir.

CAROLINE.

Je ne comprends rien à votre chagrin... apparemment il vous convient d'en avoir, et vous êtes malheureuse pour votre plaisir; car tout le monde ici consent à votre union avec M. Édouard; vous épousez celui que vous aimez.

CÉCILE.

Et si je ne l'aimais pas?

CAROLINE.

Que dites-vous? Pauvre enfant! et j'ai pu l'affliger! j'ai pu causer ses larmes! Cécile, pardonnez-moi, confiez-moi vos peines, vos tourments. Je serai trop heureuse de les adoucir.

CÉCILE.

Ah! je vous reconnais... je vous retrouve... Quelle différence!...

CAROLINE.

Eh mais! sans doute, je vous croyais heureuse... je n'y avais que faire; je n'avais pas besoin de m'en mêler. Mais vous souffrez, vous avez des chagrins, il est naturel que je les partage. Parlez, parlez vite.

CÉCILE.

Mon frère m'a dit que vous désiriez ce mariage, et qu'il y consentait. Il m'a dit de plus que M. Édouard m'adorait. Je veux bien le croire.

CAROLINE.

Comment! est-ce que ce ne serait pas vrai?

CÉCILE.

Je n'en sais rien, Madame; c'est possible. A son âge, à dix-neuf ans, on aime tout le monde.

CAROLINE.

Vous croyez? Pourtant il était galant avec vous; il vous faisait la cour.

CÉCILE.

Oui; mais d'un air si distrait... Et puis mon frère a chez lui un maître clerc, qui n'a pas assez d'argent pour acheter une charge, M. Léonard, qui s'occupe beaucoup de moi.

CAROLINE.

J'entends... Celui-là n'est pas distrait, il est à ce qu'il fait.

CÉCILE.

Je le crois... et c'est cela que je viens de dire à M. Édouard.

CAROLINE.

Vous lui avez avoué?

CÉCILE.

Oui, Madame... que j'en aimais un autre. Il m'a comprise, j'en suis sûre.

SCÈNE XV.

CÉCILE, CAROLINE, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, entrant d'un air effrayé.

Ah! ma marraine! ah! Mademoiselle! cette fois ce n'est pas de ma faute, c'est bien de lui-même, et sans que je lui aie rien dit... M. Édouard...

CAROLINE.

Qu'est-ce donc?

CHAMPENOUX.

Il est parti, et pour jamais... et pour ne plus revenir.

CAROLINE.

Qu'est-ce que cela signifie?

CHAMPENOUX.

J'allais à la poste pour vous obéir; j'y allais lentement, c'est vrai, quand j'ai entendu un homme à cheval qui galopait derrière moi. C'était M. Édouard. « Où que vous allez comme ça? « que je lui dis. — Je m'en vais pour toujours, qu'il me ré- « pond. Dédaigné, repoussé par tout le monde, je ne puis « épouser celle que j'aime. Il ne m'est pas même permis de « l'aimer. »

CÉCILE.

O ciel!

CAROLINE, à Cécile.

Eh! que me disiez-vous donc de son indifférence? C'est du délire... de la passion... la tête n'y est plus, et je suis désolée maintenant.

CÉCILE.

Madame...

CAROLINE.

Rassurez-vous; je n'ai pas oublié mes promesses. Vous épouserez M. Léonard : je lui prêterai, s'il le faut, cent, deux cent mille francs, pour acheter une charge. J'en parlerai à votre frère.

CÉCILE.

Quoi! Madame, tant de bonté, tant de générosité!...

CHAMPENOUX.

Ah! ma marraine! que c'est bien à vous! Tant que vous ne ferez que des mariages comme ceux-là...

CAROLINE.

Eh bien?

CHAMPENOUX.

Vous êtes sûre de mon approbation.

CAROLINE.

C'est bien heureux. L'essentiel, maintenant, est de courir sur les traces d'Édouard... savoir ce qu'il est devenu.

CHAMPENOUX.

Mais, ma marraine, vous ne voulez plus le marier, vous me le promettez.

CAROLINE.

Eh! je n'y pense guère, ni lui non plus.

CHAMPENOUX.

Au fait, voilà mam'selle Cécile qui est placée, c'est toujours une crainte de moins. Eh bien! ma marraine, je cours après lui. (Il sort par le fond.)

CÉCILE.

Et moi je cours dire à mon frère que, grâce à vous, Madame, j'épouse M. Lebuard. (Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XVI.

CAROLINE, seule; ensuite ÉDOUARD.

CAROLINE.

Malheureux enfant! quelle tête! quelle folie! Pourquoi ne pas avoir plus de confiance en moi? Ah! si je ne tremblais pas pour lui!... si j'avais moins d'inquiétude, que je serais en colère! (Apercevant Édouard qui entre par la porte à gauche.) Dieu! que vois-je! (Courant à la porte du fond et à celle de côté, qu'elle ferme et dont elle prend les clés.)

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Il ne peut plus m'échapper, je l'espère.
(A Édouard.)
Parlez, Monsieur, qui vous ramène ainsi?
Je vous trouve bien téméraire

D'oser encore vous présenter ici.
Ne croyez pas que ce retour m'apaise;
C'est très-vilain, très-mal... c'est une horreur...
(A part.)
A présent que je n'ai plus peur,
Je peux me fâcher à mon aise.

ÉDOUARD.

J'étais déjà bien loin, lorsqu'un dernier regard, que j'ai jeté sur les tourelles de ce château, m'a rappelé toutes les bontés dont on m'avait comblé. Oui, ma marraine, je me serais reproché de partir sans vous avoir vue encore une fois, sans vous avoir demandé pardon; et je suis revenu au grand galop vous prévenir de ma fuite, et vous dire un éternel adieu.

CAROLINE.

C'était bien la peine... Et où allez-vous ainsi?

ÉDOUARD.

Je vous l'ai dit ce matin, me faire soldat, me faire tuer.

CAROLINE.

Un beau projet! auquel il ne manque rien que ma permission; et par malheur, je la refuse.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Oui, Monsieur, vous dépendez de moi; vous m'êtes confié; je suis la maîtresse; car je suis votre marraine.

ÉDOUARD, murmurant entre les dents.

C'est-à-dire... c'est-à-dire...

CAROLINE.

Quoi? qu'est-ce que c'est? je crois que vous raisonnez.

ÉDOUARD.

Du tout, ma marraine, je ne dis rien.

CAROLINE.

A la bonne heure. Je vous prie de m'écouter; vous savez que je n'aime pas la sévérité, et que je n'aurais voulu employer avec vous que la voix de la douceur et de la raison; mais, puisque ces moyens-là sont inutiles, j'aurai recours à la rigueur, et je vous déclare que vous ne sortirez pas d'ici, et que vous y resterez enfermé; et ne croyez pas tromper ma surveillance, car je ne vous quitterai pas d'un instant; je serai toujours avec vous.

ÉDOUARD.

C'est aussi trop d'arbitraire, et vous n'avez pas le droit de tyranniser ainsi.

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine, je suis libre, je suis mon maître; et si je veux suivre l'état de mon père, si je veux me faire soldat, si je veux me faire tuer, vous ne pouvez pas m'en empêcher. Et parce que vous êtes riche et que je n'ai rien; parce que vous êtes au comble du bonheur et que je suis le plus malheureux des hommes, vous croyez-vous le droit de m'humilier, de m'avilir?

CAROLINE.

Grand Dieu! et qui vous parle de cela? qui peut vous donner de pareilles idées? Moi, vous humilier! quand je ne vous retenais ici que pour vous consoler, pour calmer vos chagrins, pour vous rendre au bonheur; mais je ne vous reconnais plus. Vous êtes colère, vous êtes méchant, vous vous fâchez contre moi. (Lui rendant les clés.) Allez, Monsieur, je ne vous retiens plus, vous êtes le maître.

ÉDOUARD, prenant les clés et ne sachant s'il doit sortir.

Moi!

CAROLINE.

Oui, vous êtes le maître de me faire bien du chagrin.

ÉDOUARD, posant les clés sur le guéridon.

Jamais! je reste; et si j'ai pu vous offenser, pardonnez-moi, ma marraine : ce n'est pas ma faute, je suis si malheureux.

CAROLINE.

Pauvre garçon! je ne sais alors comment te dire, comment t'apprendre une nouvelle qui va ajouter à tes peines.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc?

CAROLINE.

Tu sais que Cécile ne t'aime pas.

ÉDOUARD.

Oui, elle me l'a dit : eh bien?

CAROLINE.

Eh bien! mon ami, réunis toutes tes forces, tout ton courage. Cécile... je ne sais pas comment t'annoncer...

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu! vous m'effrayez, achevez.

CAROLINE, s'approchant lentement de la table, et se mettant devant le fusil qu'Édouard y a laissé.

Cécile va en épouser un autre.

ÉDOUARD, froidement.

Ah! ce n'est que cela? eh bien! tant mieux.

CAROLINE.

Comment! tu ne te désoles pas? tu ne t'arraches pas les cheveux? tu n'es pas au désespoir?

ÉDOUARD.

Et pourquoi donc?

CAROLINE.

Toi qui l'aimais tant!

ÉDOUARD.

Je n'y ai jamais pensé.

CAROLINE.

Tu allais l'épouser.

ÉDOUARD.

Pour vous obéir.

CAROLINE.

Comment! cet amour, cette passion qui te faisait perdre la tête, qui t'obligeait à partir?

ÉDOUARD.

Ce n'est pas pour elle.

CAROLINE.

Il serait vrai! et pour qui donc?

ÉDOUARD.

Ça, c'est autre chose. Je vous prie, ma marraine, de ne pas m'en parler. Ne croyez pas de nouveau que je veux me révolter contre vous; mais c'est mon seul bien, c'est mon secret; et personne au monde n'a le droit de me le demander.

CAROLINE.

Oui; mais moi, c'est bien différent. Voyons, Édouard, dis-moi qui, je t'en prie.

ÉDOUARD.

Impossible, ma marraine.

CAROLINE.

Et moi, je veux le savoir tout de suite, à l'instant même. D'abord, je n'aime pas à attendre, et si tu ne me le dis pas, notre dispute va recommencer, je vais me fâcher.

ÉDOUARD.

Et si je vous le dis, vous vous fâcherez bien davantage : vous me renverrez, vous ne voudrez plus me voir, vous ne m'aimerez plus.

CAROLINE.

Cela me regarde : je saurai ce que j'aurai à faire. Voyons, Monsieur, parlez.

ÉDOUARD.

Vous le voulez... eh bien! depuis que j'existe, depuis que je me connais, il est quelqu'un au monde qui exerce sur moi un pouvoir que je ne peux définir. Quand elle me souriait.

CAROLINE.

Ah! c'est une femme?

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine, c'est une femme. Quand elle me souriait, j'étais heureux; quand elle me grondait, je l'étais encore; car elle me parlait, et le son de sa voix, le bruit de ses pas, le froissement de sa robe me faisaient tressaillir. Quand sa main rencontre la mienne, je ne sais plus ce que je veux, ce que je désire; et, prêt à tout oublier, je me sens arrêté par un coup d'œil. Tremblant, interdit à sa vue, je croyais jusqu'ici que c'était de la crainte, du respect. Eh bien! non; je n'en ai pas du tout; ou plutôt ce respect, c'est de l'amour. Oui, j'ai l'audace, j'ai l'ingratitude de l'aimer; mais je ne m'en suis aperçu qu'aujourd'hui, ce matin.

CAROLINE.

Et quand donc?

ÉDOUARD.

Quand je vous ai embrassée.

CAROLINE, à part.

Ah! c'était moi. (A Édouard.) Et vous osez...

ÉDOUARD.

La! qu'est-ce que je disais? J'étais bien sûr que vous vous fâcheriez. Je pars, je m'en vais; car maintenant je ne peux plus aimer, je ne peux plus épouser personne.

CAROLINE.

Eh! oui sans doute; c'est ce que vous aviez de mieux à faire. Il le faudrait; malheureusement vous ne le pouvez pas.

ÉDOUARD.

Comment cela ?

CAROLINE.

Eh! oui, Monsieur, votre parrain vous a laissé par son testament toute sa fortune; mais à condition que vous vous marieriez. Vous y êtes contraint, vous y êtes obligé.

ÉDOUARD.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Vous n'avez pour cela que quelques jours : voilà pourquoi ce matin je tenais tant à vous faire épouser Cécile; mais maintenant c'est bien un autre embarras : comment faire? Moi d'abord, je n'en sais rien.

ÉDOUARD.

Ni moi non plus.

CAROLINE.

Il n'y a dans ce château que Cécile, ou moi.

ÉDOUARD.

O ciel! que dites-vous?

CAROLINE.

Je dis, Monsieur, que vous êtes le plus maladroit des hommes, que je vous hais, que je vous déteste, et qu'avec vous il n'y a pas moyen de s'entendre.

ÉDOUARD, à genoux.

O ciel! achevez.

CAROLINE.

Non, Monsieur.

CHAMPENOUX, en dehors et frappant à la porte.

Ma marraine, ma marraine, M. Édouard est revenu.

CAROLINE.

Eh! que m'importe? (A voix basse.) Édouard de grâce, relevez-vous.

ÉDOUARD.

Non; dites-moi que vous me pardonnez, que vous m'aimez.

DE JORDY, en dehors.

Madame, Madame, ouvrez donc.

CAROLINE.

C'est M. de Jordy, et nous sommes enfermés!

ÉDOUARD, toujours à genoux.

Eh bien! tant mieux; il n'entrera pas.

CAROLINE.

Eh! non, il a la double clé de cet appartement.

ÉDOUARD, de même.

Eh bien! alors, qu'est-ce qu'il demande? (A madame de Néris.) Un mot, un seul mot.

CAROLINE.

Eh bien! oui, Édouard, oui, mon ami, je dirai tout ce que vous voudrez; mais levez-vous; mais laissez-moi. Ah! vous me perdez. (En ce moment Champenoux, qui a ouvert la persienne à gauche, qui était restée tout contre, paraît à la fenêtre, sur le haut d'une échelle. De Jordy vient d'ouvrir la porte à droite et entre avec Cécile. Caroline les aperçoit et est prête à se trouver mal. Édouard la soutient et la porte sur le fauteuil qui est près de la table.)

SCÈNE XVII.

CÉCILE, DE JORDY, CAROLINE, ÉDOUARD, CHAMPENOUX.

DE JORDY.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?

ÉDOUARD, baisant la main de Caroline.

Je tâche de la faire revenir.

CAROLINE.

Ce n'est rien... la frayeur, l'émotion. (Montrant Champenoux.) Cet imbécile, avec son apparition.

CHAMPENOUX.

Dame! vous me faites courir après lui, quand vous le tenez sous clé.

DE JORDY.

En effet, Madame, il est fort extraordinaire que votre filleul...

CAROLINE.

Vous croyez?

AIR nouveau de M. HEUDIER.

C'est assez juste, et j'ai la même crainte;
Oui, dans le monde on pourrait en jaser,
Je me vois donc presque contrainte,
Presque obligée à l'épouser.

ÉDOUARD.

Qu'entends-je? ô ciel! vous voulez m'abuser.

CAROLINE.

Non pas, vraiment, cette nouvelle chaîne
(Montrant Édouard.)
De s'acquitter lui donne le moyen;
Car autrefois, je m'en souviens,
Je lui donnai mon nom comme marraine,
Et comme époux il me donne le sien.

ÉDOUARD.

Quel bonheur!

CHAMPENOUX.

Ah! ma marraine! que c'est mal à vous! Je ne m'attendais pas à ça de votre part, vous dont je ne me défiais pas, surtout après ce que vous m'aviez promis.

CAROLINE.

Ce pauvre Champenoux!

CHAMPENOUX, pleurant.

Pauvre! vous avez raison; car ce mariage-là me ruine; mais on verra. Je ne sais pas jusqu'à quel point une marraine peut épouser son filleul; ça n' doit pas être dans la loi, et je forme opposition.

ÉDOUARD.

Eh bien! par exemple.

CAROLINE.

Rassure-toi. Je comptais, pour ma part, renoncer à la succession de ton cousin; et si Édouard, si mon mari est de mon avis...

ÉDOUARD.

Ah! ma marraine, je n'en aurai jamais d'autre.

CHAMPENOUX, riant et essuyant ses larmes.

Il se pourrait! ce cher Édouard! ça me raccommode avec vendémiaire. Ma marraine, je donne mon consentement.

CHOEUR.

AIR du *Maçon*.

Quel bonheur, qu'elle ivresse!
Il daigne consentir.

ENSEMBLE.

Nargue de la tristesse,
Et vive le plaisir!

DE JORDY.

Et malgré mon adresse,

L'amour va les unir.

CAROLINE, au public.

AIR de *Julie*.

Il faut, dit-on, dans chaque parrainage,
D'abord un filleul; le voici.
Une marraine : or, j'ai cet avantage;
Pour des témoins, en voilà, Dieu merci
Il ne faut plus, dans ces sortes d'affaires,
Rien qu'un parrain : daignez être le sien;
Heureuse, si vous voulez bien
Ce soir me servir de compère.

CHŒUR.

Daignez, Messieurs, nous vous en prions bien,
Daignez nous servir de compère.

FIN DE LA MARRAINE.

AVANT, PENDANT ET APRÈS

ESQUISSES HISTORIQUES

En société avec M. de Rougemont

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 28 juin 1828.

PERSONNAGES.

LA DUCHESSE DE SURGY.
LE MARQUIS DE SURGY, son fils.
LE CHEVALIER DE SURGY, son fils.
LE VICOMTE DE LA MORLIÈRE.
ALFRED DE SURGY.
DERNEVAL, avocat.
GOBERVILLE, procureur.
GÉRARD.
JULIE.
MORIN.
UN COMMANDANT DE PATROUILLE.
UN CRIEUR PUBLIC.

La scène se passe, au premier acte, dans l'hôtel de la duchesse de Surgy; au second acte, dans la boutique de Gérard; au troisième acte, dans l'hôtel du général comte de Surgy.

AVANT

COMÉDIE

Un riche salon; une table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, LE VICOMTE, LAQUAIS.

LA DUCHESSE, aux laquais.

Portez ces porcelaines du Japon chez la maréchale. Envoyez ce billet chez mademoiselle Bertin, ma marchande de modes; cette lettre à mon notaire; et dès que mon homme d'affaires, Goberville, rentrera, vous lui direz de venir me parler. Eh bien! vicomte, qu'est-ce que vous disiez donc de l'Œil-de-Bœuf?

LE VICOMTE.

Mon frère en arrive; il y a eu une promotion du diable: soixante lieutenants généraux, deux cents maréchaux de camp. La marquise d'Albe a eu pour sa part quatre lieutenants généraux; aussi la baronne de Versac est-elle outrée! elle n'a pu

avoir que deux maréchaux de camp, son neveu et son cousin. Saint-Paul, pour la calmer, lui a promis trois brigadiers de cavalerie à la première liste. Mais est-ce que le duc et le marquis n'ont pas quelque chose là-dedans?

LA DUCHESSE.

Le duc est à Versailles; j'attends de ses nouvelles ce matin. Quant à mon fils le marquis, il traite en ce moment d'un régiment bleu qu'on veut lui vendre cent mille livres.

LE VICOMTE.

C'est le prix, je l'ai vu; beaux hommes, bien tenus. C'est une propriété qui lui fera beaucoup d'honneur.

LA DUCHESSE.

Mais le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, puis GOBERVILLE.

LE MARQUIS, baisant la main de sa mère.

Voici, Madame, votre procureur, qui désire vous parler; homme fort utile, qui nous rend de grands services, (Au vicomte.) et nous vend l'argent au poids de l'or. (A la duchesse.) Est-ce que vous lui faites l'honneur de puiser dans sa bourse?

LA DUCHESSE.

Non, marquis, il s'agit d'affaires de famille.

GOBERVILLE.

Madame la duchesse, j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects; monsieur le marquis, monsieur le vicomte... (Il s'incline trois fois.)

LA DUCHESSE, à Goberville.

Approchez. Eh bien! Goberville, mes ordres ont-ils été exécutés? (Pendant que la duchesse parle à Goberville, le marquis et le vicomte vont au fond du théâtre, où ils parlent bas.)

GOBERVILLE.

Avec la ponctualité la plus scrupuleuse... Madame la duchesse connaît mon zèle.

LA DUCHESSE, bas, à Goberville.

Le mariage?

GOBERVILLE, bas, à la duchesse.

Célébré de jeudi matin. (La duchesse témoigne sa satisfaction.)

LA DUCHESSE, bas.

Et la résistance, des pleurs?

GOBERVILLE.

La jeune fille s'est désolée, elle a pleuré. D'abord, elle ne voulait point croire aux lettres que je lui exhibais; mais enfin, après les regrets, les larmes, le désespoir, la pauvre petite s'est sacrifiée de la meilleure grâce du monde; elle était gentille. (Soupirant ridiculement.) Ah! si je n'avais pas été marié, je vous aurais demandé la préférence.

LA DUCHESSE, s'éloignant de Goberville.

Me voilà plus tranquille, et maintenant elle peut compter sur ma protection. (Elle s'approche de la table, Goberville s'approche du marquis.)

LE MARQUIS, bas, à Goberville.

Mon argent, fripon?

GOBERVILLE, de même.

Si vous saviez ce qu'il me coûte! voilà trois cents louis.

LE MARQUIS, se rapprochant de sa mère.

Mon billet était de cinq cents.

LE VICOMTE, à Goberville.

Et notre homme?

GOBERVILLE, au vicomte.

Le sergent recruteur m'a chargé de vous dire que c'était une affaire faite. Racolé d'hier soir, il sera expédié demain pour sa garnison. (Il passe à la gauche du vicomte.)

LA DUCHESSE.

Ne vous éloignez pas, marquis, je passe avec Goberville dans mon cabinet, et j'aurai bientôt à vous parler, ainsi qu'à votre frère le chevalier, que je vois avec peine donner dans les idées nouvelles.

GOBERVILLE.

C'est un singulier jeune homme; il affecte une sagesse, une réserve... pas un sou de dettes sur le pavé de Paris!

LE VICOMTE.

C'est qu'il a quelques défauts cachés. Il faut que je le convertisse. (La duchesse sort; Goberville la suit.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE VICOMTE.

LE MARQUIS.

Où donc étais-tu hier, vicomte? nous t'avons attendu.

LE VICOMTE.

J'ai soupé avec la Saint-Huberti; nous étions là une demi-douzaine de philosophes titrés, qui avons moralisé toute la nuit autour d'un tapis vert. Voisenon nous a chanté des couplets charmants de Favart. Sophie Arnoult était tout esprit, et moi tout oreilles.

LE MARQUIS.

On a joué?

LE VICOMTE.

Pour passer le temps.

LE MARQUIS.

Tu as perdu?

LE VICOMTE.

Une bagatelle, mille écus, c'est-à-dire nous sommes deux qui les avons perdus, moi, et celui qui me les a gagnés.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas d'ordre, vicomte?

LE VICOMTE.

Je ne sais pas comment je fais. J'ai quarante mille livres de rente, je fais à peu près pour autant de dettes par an, ce qui me complète un revenu de quatre-vingt mille francs. Eh bien! je suis gêné.

LE MARQUIS.

Est-ce que tes créanciers veulent te faire décréter?

LE VICOMTE.

Je ne m'en inquiète pas; mais ces drôles-là s'avisent de perdre patience, après cinq ou six ans! ils prétendent que je jette mon argent par les fenêtres. Il faudra que je leur fasse prendre ce chemin-là pour courir après. Mais toi, marquis, est-ce que tu te jettes dans la réforme?

LE MARQUIS.

Cette petite Julie me tourne la tête; j'en suis fou.

LE VICOMTE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Tu l'as vue ici, et toi-même tu en étais enchanté. Fille d'un négociant qui avait eu le bonheur d'être utile à notre famille, orpheline dès son bas âge, Julie a été recueillie par les soins de la duchesse; elle a passé son enfance avec ma sœur, mon frère et moi. Il s'est établi entre nous une certaine familiarité, tout en gardant les distances, qui m'a permis d'apprécier son

charmant caractère. Julie a dix-huit ans; je n'ai jamais vu de traits plus gracieux. Je pensais que l'habitude de vivre dans le grand monde la disposerait à m'écouter favorablement; mais, soit un reste de timidité bourgeoise dont elle n'a pu se défaire entièrement, soit l'ascendant qu'exerce encore sur elle son frère, espèce de mauvais sujet, qui affecte les idées d'honneur, d'indépendance...

LE VICOMTE.

Tout le monde s'en mêle.

LE MARQUIS.

Julie n'a pas reçu l'aveu de mon amour avec cette reconnaissance que son éducation me faisait espérer. Elle a des principes, et puis ce frère, M. Raymond, qui ne la quitte pas d'un moment, trouve mauvais qu'on fasse la cour à sa sœur.

LE VICOMTE.

Il ne te gênera plus.

LE MARQUIS.

Comment?

LE VICOMTE.

Avant-hier soir, il a été racolé sur le quai de la Ferraille, et demain on le fera partir pour Thionville, où le régiment de Brie est en garnison.

LE MARQUIS.

Mais c'est charmant; me voilà débarrassé d'un surveillant très-incommode. Abandonnée à elle-même, une jeune fille ne résiste point aux séductions du rang, de l'opulence, et surtout au langage d'une passion véritable. Oh! je l'aime! Il y a un mois que la duchesse l'a envoyée auprès de ma sœur, à la campagne, et depuis qu'elle n'est plus à Paris, j'y pense à tout moment. Je serais, d'honneur! le plus malheureux des hommes, s'il fallait renoncer à la possession de l'adorable Julie.

LE VICOMTE.

Voici le chevalier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! mon frère! je vous trouve à propos. Je viens vous demander un service.

LE MARQUIS.

Un service! à moi, chevalier? c'est la première fois que tu mets mon amitié à l'épreuve; parle, que désires-tu? je suis tout à toi.

LE CHEVALIER.

Vous partagerez mon indignation. Le jeune Raymond, le frère de Julie, victime d'un complot affreux, vient d'être enrôlé par force, par ruse; il est soldat!

LE MARQUIS.

Je t'en demande pardon, mais je ne vois pas ce qu'il y a de fâcheux là-dedans.

LE CHEVALIER.

Comment! un misérable privera de sa liberté un homme honnête; il abusera de sa crédulité, de son ignorance pour lui faire contracter un engagement!

LE VICOMTE.

Et comment tiendrait-on les régiments au complet?

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis faire, c'est de le recommander à son colonel.

LE CHEVALIER.

Quoi! mon frère!..

LE MARQUIS.

Que Raymond serve, il est fait pour cela; qu'y a-t-il de déshonorant à servir?

LE CHEVALIER.

Rien, si tout le monde partageait le sort de Raymond.

LE VICOMTE.

Vous voudriez qu'un gentilhomme tirât à la milice?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? la profession des armes a besoin d'être honorée par ceux qui l'exercent; on dirait, à la façon dont l'armée se recrute, que l'état de soldat est une punition réservée aux mauvais sujets du royaume, ou un piége tendu aux pauvres diables.

LE VICOMTE.

Mais, en vérité, chevalier, voilà des idées toutes singulières; prenez-y garde.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE, GOBERVILLE.

LA DUCHESSE, à Goberville.

C'est bien, je suis contente, et ne vous oublierai pas.

LE CHEVALIER.

Ma mère, vous avez désiré me voir, et je m'empresse d'obéir à vos ordres.

LA DUCHESSE, aux laquais.

Des siéges. (Les laquais approchent les fauteuils. Au vicomte qui veut sortir.) Vicomte, vous êtes l'ami de la famille, et à ce titre vous pouvez prendre place. (Au marquis et au chevalier.) Asseyez-vous. (On s'assied. Goberville reste debout derrière le chevalier.) M. le duc votre père, qui est à Versailles, et qui ne cesse de penser à l'agrandissement de sa famille, vient de m'envoyer ses ordres; il a fixé d'une manière irrévocable le sort de ses enfants. Votre sœur entre définitivement au couvent.

LE CHEVALIER.

Quoi, ma sœur!..

LA DUCHESSE.

Ne m'interrompez pas.

LE CHEVALIER, à part.

Pauvre Ernestine!

LE VICOMTE.

La mienne a pris ce parti-là.

LA DUCHESSE, au marquis.

Mon fils, le roi vous donne en propriété le premier régiment de cavalerie étrangère qui vaquera au département de la guerre. En attendant, le prince de Montbarey vous attache à la cavalerie hongroise.

LE MARQUIS.

Ah! Madame!

LA DUCHESSE.

Et vous épousez le plus riche parti de France, mademoiselle de La Morandière, que nous avons le bonheur de recevoir aujourd'hui avec sa famille. C'est en son honneur que le bal de ce soir a lieu.

LE VICOMTE, au marquis.

Belle hypothèque pour tes créanciers.

LE MARQUIS.

Ces coquins-là ont un bonheur!...

LA DUCHESSE.

Grâce à cette dot immense, le procureur Goberville se charge de dégrever nos biens, de tout libérer.

LE CHEVALIER.

Cela sera d'autant plus facile à Monsieur, que c'est lui qui depuis longtemps embrouille nos affaires domestiques.

LE VICOMTE.

Il faut bien que quelqu'un s'en charge. On n'a pas une fortune pour la gérer soi-même; vous ne voudriez pas qu'un gentilhomme fît ses affaires en personne.

LE CHEVALIER.

Où serait donc l'inconvénient?

GOBERVILLE.

Pure plaisanterie. Monsieur le chevalier sait trop ce qu'il se doit à lui-même pour descendre jusque-là.

LA DUCHESSE.

Pour vous, mon fils, votre père ne vous a point oublié : ne pouvant rien distraire de nos biens, qui reviennent tous à votre aîné, le duc vous a placé dans une situation qui concourra à l'illustration de notre famille et à votre avantage personnel. Vous serez chevalier de Malte.

LE VICOMTE.

Il y a des chevaliers qui sont devenus grands maîtres ; c'est une perspective.

LE CHEVALIER.

Madame, je sens ce que je dois à vos bontés, à celles de mon père ; la carrière qu'il m'ouvre a ce qu'il faut pour satisfaire une âme ambitieuse; mais il m'est impossible de la suivre.

LA DUCHESSE.

Plaît-il?

LE CHEVALIER.

Privé de la fortune de mon père, je veux m'en créer une par mon travail, mes spéculations, mon industrie.

LA DUCHESSE.

Qu'osez-vous dire, mon fils?

LE VICOMTE.

Un gentilhomme négociant!

LE CHEVALIER.

Pourquoi non? le préjugé qui me prive des biens de mon

père me forcera-t-il à mourir d'orgueil et de misère? Ce n'est point parce qu'il me froisse, mais je ne saurais concevoir cet usage barbare, qui dépouille les enfants d'un même père pour en enrichir un seul. Pourquoi ce partage injuste, qui donne tout à l'un, enlève tout aux autres? Ma sœur et moi sommes sacrifiés à mon frère, et cependant nous sommes comme lui vos enfants, nous sommes votre sang, nous avons droit aux mêmes avantages; et croyez bien qu'il n'est pas question de la fortune, les biens me tentent peu; mais par cela même que tout l'avenir de la famille repose sur lui, qu'il doit en continuer, en transmettre l'illustration, l'aîné devient souvent l'unique objet de la tendresse paternelle; on l'accable seul des noms les plus tendres, et lui-même s'accoutume tellement à cette injuste exception, qu'il dédaigne ses frères, ses sœurs; ce ne sont à ses yeux que des étrangers dont il se détache, ou des esclaves dont il se fait le protecteur. (Il se lève.)

LA DUCHESSE, se levant.

Mon fils!

LE MARQUIS, se levant.

Chevalier!

LE CHEVALIER.

Et lorsqu'une fois les liens du sang sont rompus, qui sait jusqu'où peut aller le ressentiment de celui qu'on repousse, qu'on humilie? La patience manque souvent aux opprimés. Les divisions domestiques sont affreuses. Deux frères réduits à se haïr...

LE MARQUIS, allant au chevalier.

Se haïr! (Les laquais retirent les siéges.)

LE CHEVALIER, prenant la main du marquis.

Ah! je ne demande pas mieux de t'aimer.

LA DUCHESSE.

Voilà le fruit de vos lectures philosophiques. C'est là l'éternel langage des savants, des auteurs au milieu desquels vous passez votre vie.

LE CHEVALIER.

Pourriez-vous m'en blâmer, Madame? mon père les protége.

LA DUCHESSE, passant auprès du chevalier.

Ils les protége, mais il ne les fréquente pas. Un gentilhomme doit tenir son rang. Mais d'après tout ce que je vois, je ne se-

rais point étonnée d'apprendre un jour (Regardant le chevalier.) que Monsieur se mêlât d'écrire.

LE VICOMTE.

Ah! Madame, le chevalier a trop de naissance pour cela.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous donc, vicomte? La littérature compte des noms illustres parmi nous : Buffon, Lauraguais, Choiseul, Boufflers, Florian, écrivent; et voilà bientôt soxante ans que le duc de Richelieu est de l'Académie française.

LE VICOMTE.

C'est une folie de jeunesse. Au reste, il sait parfaitement ce qu'il se doit à lui-même; car j'ai reçu avant-hier un billet du vieux maréchal, qui ne ressemble en rien à ceux de ses confrères de l'Académie. Nous avons aussi notre orthographe, nous autres.

LE CHEVALIER.

Croyez, Madame, que mes liaisons ne me feront point oublier ce que je dois à mon nom, et que mes lectures n'altéreront jamais mon respect pour ma mère. Je puis vous le prouver à l'instant même : daignez m'accorder un moment d'entretien; j'essaierai de dissiper vos préventions, et, après m'avoir entendu, vous déciderez vous-même de mon sort. (Le marquis et le vicomte sortent. Goberville sort après eux.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à son fils.

Je vous écoute.

LE CHEVALIER.

Victime d'un ordre de choses qui me prive de tous les avantages accordés à mon frère, je me suis depuis longtemps résigné à la distance que le sort a mise entre nous. Je pardonne au marquis sa fortune, ses titres, et je ne sollicite de vos bontés que la permission de vivre obscur, et peut-être heureux.

LA DUCHESSE.

Est-ce là cette soumission dont vous me parliez?

LE CHEVALIER.

Mon cœur renferme un secret dont je vous dois l'aveu. La compagne, l'amie de ma sœur, cette jeune et intéressante or-

pheline que vous avez recueillie dans votre hôtel, et dont vous faisiez si souvent l'éloge...

LA DUCHESSE, souriant.

Julie!

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu la voir sans l'aimer; tant de vertus, de grâces, de talents, m'ont inspiré l'amour le plus sincère. Daignez m'accorder la main de Julie. Si vos regards sont blessés par cet hymen, dès que je serai son époux, nous partirons, nous quitterons la France.

LA DUCHESSE, froidement.

Cette union est impossible.

LE CHEVALIER.

Julie connaît et partage mon amour; le ciel a reçu nos serments.

LA DUCHESSE.

Je vous le répète, chevalier, cette union est maintenant impossible, et vous en connaîtrez bientôt vous-même les raisons. Mon fils, on ne met point en défaut la vigilance maternelle; cette folle passion que vous avez cru me cacher, j'en ai suivi tous les progrès, j'en ai calculé les dangers, j'en ai prévenu les suites; et ma prudence a élevé entre vous et Julie une barrière insurmontable.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ma mère?

LA DUCHESSE.

Vous me remercierez un jour du parti que j'ai pris. Croyez-moi, mon fils, n'irritez point le duc par une résistance inutile, et soumettez-vous aux ordres de votre père. (La duchesse sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, seul.

Me soumettre! ah! quand je le voudrais... Mais quelle est donc cette barrière que la volonté de ma mère a opposée à mon amour?... Aurait-elle forcé Julie à s'immoler avec ma sœur? le même lieu serait-il destiné à ensevelir deux victimes de l'orgueil et de l'ambition?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

J'attendais le départ de ma mère pour te gronder. La façon dont tu t'es exprimé m'a fait une peine... Est-ce ma faute à moi, chevalier, si j'hérite des biens de la famille? C'est un ordre, un usage établi auquel j'ai dû me conformer. Mais il se présente une circonstance merveilleuse pour te rendre aussi riche que moi.

LE CHEVALIER.

Merci, mon frère, gardez les biens qui vous attendent.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas de ceux-là; épouse l'héritière qu'on me propose.

LE CHEVALIER.

Moi!

LE MARQUIS.

Il y a cent cinquante mille livres de rente; la jeune personne n'a rien de désagréable. Quant à son caractère... Elle a un fort beau château en Normandie, où elle peut se retirer; et une fois mariés, vous ne vous verrez plus; si cela vous fait plaisir.

LE CHEVALIER, souriant.

Voilà un bonheur conjugal tout à fait digne d'envie. Mon frère, si j'étais encore libre, je ne voudrais pas d'un mariage où le cœur ne serait pour rien; juges si je puis l'accepter quand j'aime.

LE MARQUIS.

Moi aussi, j'aime; mais ce n'est pas une raison. Tous les jours on aime une jeune fille, et on épouse une demoiselle.

LE CHEVALIER.

Je respecte, j'honore celle que j'aime; jamais on ne fut plus digne d'estime que Julie.

LE MARQUIS.

La pupille de ma mère?

LE CHEVALIER.

J'ai juré qu'elle serait ma femme, et je tiendrai parole.

LE MARQUIS.

Y penses-tu, chevalier? Que cette jeune fille ait été l'objet

de tes soins; qu'elle t'ait inspiré, comme à moi, le désir de lui plaire, à la bonne heure; mais l'épouser...

LE CHEVALIER.

Que lui reprochez-vous? son peu de fortune? n'est-il pas une suite des sacrifices faits par son père à notre famille? Son éducation? elle a partagé celle de ma sœur.

LE MARQUIS.

Et sa naissance? Non, chevalier, tu ne nous affligeras pas par une telle mésalliance. Moi aussi, je n'ai pu me défendre des attraits de Julie; je l'adore; mais le ciel m'est témoin que je n'ai jamais songé à l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous vouliez la séduire?

LE MARQUIS.

L'honneur de ma famille avant tout.

LE CHEVALIER, s'échauffant.

Et c'est en préparant le malheur, l'opprobre d'un être vertueux, sans défense, que vous prétendez honorer le nom de vos aïeux?

LE MARQUIS.

Chevalier, ce langage...

LE CHEVALIER, furieux.

Voilà donc les prérogatives du rang, les nobles desseins du marquis de Surgy? Ah! ne vous y trompez pas... votre sang paierait l'outrage fait à Julie.

LE MARQUIS.

Silence, chevalier; on vient. C'est le fils de notre fermier.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GÉRARD.

GÉRARD.

Pardon, Messieurs, je vous dérange; vous étiez en affaires?

LE CHEVALIER, se remettant.

Non, non, Gérard, tu ne pouvais venir plus à propos.

LE MARQUIS.

Eh bien! et ton père, nos fermes, nos vassaux, nos troupeaux?

GÉRARD.

Monsieur le marquis, vous êtes bien bon. Mon père, malgré

son grand âge, travaille encore beaucoup à la terre, et se porte à merveille; vos fermes sont dans le meilleur état; le M. duc vient d'en renouveler le bail à mon père et à mon frère aîné; et quant à moi, il vient de m'arriver un bonheur... Dieu bénisse madame la duchesse et toute sa famille.

LE CHEVALIER.

Un bonheur, Gérard! et tu n'en as encore rien dit à ton frère de lait!

GÉRARD.

Monsieur le chevalier, c'est que ce bonheur-là m'est venu comme un coup de foudre. Il s'agit pour moi d'un établissement.

LE CHEVALIER.

C'est une bonne affaire?

GÉRARD.

Ah! c'est mieux que je ne méritais.

LE MARQUIS.

Quelque bonne grosse fermière bien à son aise?

GÉRARD.

Non, monsieur le marquis, une brave et digne demoiselle, sans fortune, mais à laquelle je n'aurais jamais osé prétendre; me voilà à Paris, où, comme je vous l'ai dit, je viens m'établir avec la protection de madame votre mère. Je loge là, derrière l'hôtel Surgy.

LE CHEVALIER.

Je t'en fais compliment. Et comment cela est-il arrivé?

GÉRARD.

Vous savez qu'il y a environ un mois, mademoiselle Ernestine, votre sœur, vint habiter le château de Saint-Maurice. Elle avait avec elle une jeune demoiselle.

LE MARQUIS ET LE CHEVALIER.

Julie!

LE CHEVALIER.

Achève.

GÉRARD.

Oui, Monsieur; elle était si jolie, si aimable, que je l'aimais rien qu'à la voir; mais pour y penser, je ne l'aurais jamais osé, si ce brave M. Goberville, votre intendant, qui alors était au château, n'en avait écrit à madame votre mère, qui m'a donné une dot, son consentement, la promesse d'un établissement, et, depuis jeudi dernier, nous sommes mariés.

LE CHEVALIER.

Mariés!

GÉRARD.

A la paroisse de Saint-Maurice, par le chapelain de la duchesse.

LE CHEVALIER, à lui-même, à mi-voix.

Je comprends maintenant les paroles de ma mère : « J'ai élevé une barrière insurmontable. »

LE MARQUIS, à part.

Ah! ce drôle de Goberville se mêle de ces intrigues-là!

GÉRARD.

Mon bon monsieur le chevalier, excusez si je ne vous ai pas prévenu plus tôt, vrai, ce n'est pas ma faute; je sais combien vous vous intéressez à moi.

LE MARQUIS, à part.

Je n'en aurai pas le démenti; allons trouver le vicomte. (Il passe près du chevalier et lui prend la main.) Eh bien! chevalier, tu vois; tandis que nous nous disputions le cœur de Julie, ce rustre était plus heureux que nous. (En sortant.) Sans adieu, monsieur Gérard, je vous félicite. Présentez mes hommages à votre charmante épouse.

GÉRARD.

Monsieur le marquis, c'est bien de l'honneur pour moi.

LE MARQUIS, à part.

Oui, parbleu, je te ferai cet honneur-là.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, GÉRARD.

GÉRARD.

Qu'avez-vous donc, monsieur le chevalier? vous êtes triste, pensif.

LE CHEVALIER.

Moi!... oui, je pense.

GÉRARD, avec bonhomie.

Vous soupirez, vous n'êtes pas heureux, vous qui méritez tant de l'être; mon mariage vous rappelle peut-être quelque chagrin, quelque inclination contrariée. (Le chevalier fait un mouvement.) Ah! pardon! ce que je dis là n'est pas par curiosité au moins, mais quand on est heureux, on voudrait que tout ceux

qu'on aime, qu'on respecte, le fussent aussi. Ce n'est pas l'embarras, si je suis heureux, moi, mademoiselle Julie ne l'est guère.

LE CHEVALIER, vivement.

Comment?

GÉRARD.

Vous savez bien ce qui est arrivé à Raymond, son frère; ils l'ont enrôlé.

LE CHEVALIER.

Oui, je l'avais oublié.

GÉRARD.

Toute la journée elle ne fait que pleurer.

LE CHEVALIER, vivement.

Elle pleure!

GÉRARD.

Elle aime tant son frère! elle lui est si attachée! Nous savons que Raymond s'est déjà réclamé de vous, qu'il vous a écrit. Eh bien! y a-t-il quelque espoir?

LE CHEVALIER.

J'en avais déjà parlé; mais je verrai moi-même son colonel. Quel est-il?

GÉRARD.

Régiment de Brie, colonel Fouquet.

LE CHEVALIER.

Colonel Fouquet! c'est un parent du vicomte, et je saurai par lui...

GÉRARD.

Tenez, voilà ma femme qui vient de ce côté-ci, sans doute dans l'intention de vous en parler aussi. Moi, je vais le voir en attendant, ce beau-frère, le consoler, lui porter quelque argent.

LE CHEVALIER.

Gérard, dis à Raymond que, si je ne puis pas le délivrer, nous partirons ensemble.

GÉRARD.

Oui, monsieur le chevalier. (Bas, à sa femme, qui entre en lui montrant le chevalier.) Il n'est pas heureux; c'est bien dommage! (Il sort; moment de silence.)

SCÈNE XI.

JULIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, fort embarrassé et n'osant regarder Julie.

Je ne m'étais point préparé à recevoir la visite d'une personne...

JULIE, vivement, et avec la plus grande douceur.

Ah! monsieur de Surgy! je ne viens point me plaindre d'un malheur que, hélas! je ne pouvais prévoir : ne craignez de ma part aucun réproche.

LE CHEVALIER, étonné, avec amertume.

Des reproches! vous plaindre, vous, Julie! et de quoi?

JULIE.

Vous avez raison; orpheline, pauvre, sans naissance, de quoi me plaindrais-je? J'eus tort de croire à vos serments.

LE CHEVALIER.

Oh! vous avez un tort encore plus grand, c'est celui d'avoir oublié les vôtres.

JULIE.

Les miens!

LE CHEVALIER.

Ici, à cette même place, ne jurâtes-vous pas d'être à moi, de n'être qu'à moi? Le temps, l'absence, disiez-vous, seraient sans influence sur cet engagement; ma mort même ne devait pas le rompre! Eh bien! deux mois se sont à peine écoulés depuis cette promesse, je vis, et vous êtes la femme d'un autre.

JULIE.

Qu'ai-je fait, que suivre vos conseils, que vous obéir?

LE CHEVALIER, étonné.

M'obéir!

JULIE, lui donnant plusieurs lettres.

Tenez, reprenez ces lettres que je vous rapporte.

LE CHEVALIER, les prenant.

Ces lettres!

JULIE.

Leur lecture m'a fait assez de mal.

LE CHEVALIER, lisant les lettres.

Ma signature! Non, non, Julie, ces lettres ne sont pas de moi; je ne les ai jamais écrites.

JULIE.

Est-ce bien possible? cette écriture...

LE CHEVALIER.

N'est pas la mienne.

JULIE.

Dieu!

LE CHEVALIER.

Vos yeux ont cependant pu s'y tromper : mais votre cœur...

JULIE.

Ah! malheureuse!

LE CHEVALIER.

Je frémis du soupçon. Ces lettres vous ont été remises...

JULIE.

Par M. Goberville.

LE CHEVALIER.

L'infâme!

JULIE.

Au nom de madame la duchesse.

LE CHEVALIER, anéanti.

De ma mère!

JULIE.

Charles, elle savait tout. Elle me peignit votre changement comme un bienfait de la Providence, qui, en m'éclairant sur la légèreté de votre caractère, me préservait d'une union qui aurait fait le malheur de ma vie et le désespoir de votre famille. Votre mère fit plus encore : pour me détacher entièrement de vous, pour me sauver, pour me garantir d'une faiblesse que je ne prenais pas la peine de cacher, elle m'amena à lui promettre de donner ma main...

LE CHEVALIER.

N'achevez pas. Ah! Julie, je crois que j'aurais mieux aimé vous trouver coupable; du moins je serais le seul à plaindre. Mais vous êtes innocente, vous avez été trompée par ceux même qui vous devaient secours et protection. Notre amour effrayait leur orgueil, et cet orgueil a étouffé tous les sentiments de la nature. On m'a calomnié; et vous avez pu croire...

JULIE.

C'était votre mère, ma bienfaitrice.

LE CHEVALIER.

Non, leur perfidie n'a pu briser des nœuds que le temps avait consacrés ; elle n'a pu m'enlever votre cœur, me priver d'un bien qui m'appartenait, qui m'appartient encore! Oui, Julie, en dépit de leurs exécrables ruses, tu n'as pas cessé d'être à moi; viens, fuyons ensemble.

JULIE.

Eh! monsieur Charles, partout où j'irai, je n'en serai pas moins la femme de Gérard.

LE CHEVALIER.

Sa femme!

JULIE.

Gérard est un honnête homme, qui vous respecte, qui vous aime, qui donnerait son sang pour vous. Je ne suis que malheureuse, vous ne voudriez pas me rendre coupable.

LE CHEVALIER.

Coupable, toi! non, Julie; je respecterai, dans la compagne d'un autre, celle que j'avais choisie moi-même; mais je ne serai point témoin de son bonheur : je ne vous verrai plus.

JULIE.

Vous songez à nous quitter!

LE CHEVALIER.

Il le faut, je ne saurais plus vivre dans un pays où l'on peut impunément fouler aux pieds l'honneur, la vertu, tous les sentiments généreux, où l'on immole à sa vanité jusqu'au bonheur de son fils. Mais avant de partir, je veux au moins te rendre un dernier service : je veux rendre à ton frère la liberté qu'on lui a injustement ravie, et après cela, s'il veut me suivre, je l'emmène; il ne me quittera plus; ce sera mon compagnon, mon ami, et à lui du moins, je pourrai parler de toi.

JULIE.

Charles! ah! que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

On vient, tais-toi; ici, il n'est pas même permis de pleurer.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Madame Gérard, madame la duchesse vous demande.

JULIE.

J'y cours, Monsieur. (Bas à Charles.) Mais je vous verrai encore, n'est-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Non, plus jamais.

JULIE, à part, s'essuyant les yeux qu'elle lève au ciel.

Ah! Charles! (Elle sort.)

LE VICOMTE, la regardant aller.

Le marquis a raison, cette petite femme est charmante, elle mérite bien ce qu'il veut faire pour elle.

LE CHEVALIER.

Vicomte, j'apprends une chose assez singulière; l'homme dont je parlais ce matin au marquis, le frère de Julie, est enrôlé dans le régiment de votre oncle, du marquis de Fouquet.

LE VICOMTE.

Vraiment! c'est fort heureux pour lui.

LE CHEVALIER.

Très-heureux; car j'espère que vous ne me refuserez pas son congé.

LE VICOMTE.

Son congé! y pensez-vous, chevalier? cela fera un superbe grenadier pour la compagnie de Saint-Féréol.

LE CHEVALIER.

Mais cet homme ne s'est point donné volontairement, on a surpris sa signature.

LE VICOMTE.

Quand on aurait employé un peu de ruse, le grand mal! un homme de cinq pieds huit pouces mérite bien qu'on se donne un peu de peine pour l'engager.

LE CHEVALIER.

On l'a arraché à ses occupations, on a détruit son avenir.

LE VICOMTE.

Du tout; avec du zèle, il peut devenir caporal, sergent.

LE CHEVALIER.

Vicomte, très-sérieusement, il me faut le congé de Raymond.

LE VICOMTE.

Eh! mon Dieu! chevalier, vous êtes bien bon de vous occuper de ces gens-là. Qu'ils servent, c'est leur affaire : vous me surprenez toujours avec vos idées de philanthropie, comme

ils appellent cela. Je ne sais pas de quel siècle vous êtes, mais ce n'est pas du nôtre. Vous voilà comme le duc de Miran, le baron de Sausay, le comte de Grand-Maison, qui se font à tous propos les défenseurs d'un tas de pauvres diables.

LE CHEVALIER.

Ne sont-ce pas des hommes comme nous?

LE VICOMTE.

C'est précisément là ce qu'ils disent; mais voilà de ces erreurs que je ne pardonnerais pas même à mon père. Eh! non, mon cher, ce ne sont pas des hommes comme nous; ils sont nés pour toute autre chose. Notre lot, à nous, c'est le plaisir, partout où il se trouve; et je voudrais bien savoir ce que nous autres gens de qualité deviendrions, avec vos principes. Il faudrait donc reculer devant le moindre obstacle; professer, comme vous, un respect ridicule pour le nœud conjugal?

LE CHEVALIER.

C'est qu'aussi, Monsieur, rien n'est plus respectable.

LE VICOMTE.

A vos yeux, mais non aux nôtres. Dès qu'un mari nous gêne, nous avons toujours des moyens de l'éloigner.

LE CHEVALIER.

Et vous osez l'avouer!

LE VICOMTE.

Est-ce que ce n'est pas juste? Aujourd'hui même, je viens de rendre un service éminent à votre frère. Ce pauvre marquis, il est fou d'une jeune fille que je ne vous nommerai pas. (Riant.) Elle s'est mariée il y a trois jours... un autre se désolerait; mais le marquis est un véritable philosophe; il n'y renonce pas.

LE CHEVALIER.

Il conserverait des espérances?

LE VICOMTE.

Mieux que cela, à l'aide d'un ordre surpris et de quelques agents subalternes, ce soir nous enlevons le mari.

LE CHEVALIER.

Et vous ne craignez pas...

LE VICOMTE.

Qu'il se révolte, qu'il crie à l'injustice! Il se passera deux ou trois mois avant que sa plainte ne parvienne au chancelier, qui ne plaisante pas, lui. Nous avons là quelques mauvais sujets de commis qui nous sont dévoués... Trois mois, ce

sera tout juste nécessaire pour que le marquis ne pense plus à la belle; alors rien ne s'opposera plus à la liberté du mari.

LE CHEVALIER.

Vicomte, n'espérez pas que je vous laisse commettre une action aussi infâme. C'est donc pour cela que vous la priviez de son frère, que vous lui ôtiez son défenseur?

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Que si quelqu'un s'avise de causer la moindre peine à Julie, c'est à moi, à moi seul qu'il aura affaire.

LE VICOMTE.

Comment! vous saviez...

LE CHEVALIER.

Je prends Gérard sous ma protection.

LE VICOMTE, à demi voix.

Bon, j'entends, c'est une autre manière; mais, chevalier, je crains bien que vous n'arriviez trop tard. D'ailleurs, votre frère est l'aîné; et au moment où je vous parle, nos gens sont chez lui à l'attendre.

LE CHEVALIER.

Malheureux! quelle horreur! vous m'en rendrez raison!

LE VICOMTE.

Mais écoutez donc.

LE CHEVALIER.

Je n'écoute rien. (On entend ici le bruit de l'orchestre.)

LE VICOMTE.

Le bal commence; entendez-vous cet air nouveau? la Camargo.

LE CHEVALIER.

Eh! que m'importe!

LE VICOMTE.

Il importe à moi; les convenances avant tout.

LE CHEVALIER, voulant l'arrêter.

Un mot.

LE VICOMTE.

Impossible. Votre mère ne doit rien soupçonner de ce qui se passe; mais après le bal, je suis à vous... (Il entre dans la salle du bal.)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, seul.

La priver de son mari! de son frère! Et voilà la protection qu'on lui accorde! Non, ce double forfait ne s'accomplira pas. Mais où trouver Gérard, et comment le prévenir?

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, JULIE. Julie sort de chez la duchesse.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est vous, Julie, le ciel en soit loué!

JULIE.

Vous qui ne vouliez plus me voir; qu'avez-vous donc? N'entrez-vous pas dans la salle du bal, où l'on vous attend sans doute?

LE CHEVALIER, sans l'écouter.

Où est votre mari?

JULIE.

A la caserne de Raymond, où je vais le trouver, pour retourner ensemble chez nous.

LE CHEVALIER.

Gardez-vous-en bien, qu'il n'y retourne jamais, sa liberté est menacée.

JULIE.

O ciel! mon mari!

LE CHEVALIER.

Et ce ne sont point les seuls dangers qui l'attendent. Mais je déjouerai leurs infâmes complots. Que Gérard se cache seulement jusqu'à ce soir.

JULIE.

Mais où lui trouver un asile?

LE CHEVALIER, réfléchissant.

Où? chez M. le duc de Penthièvre. Si ce digne prince était à Paris, l'autorité de son nom, de ses nobles vertus nous protégerait. N'importe, je vais vous conduire à son hôtel, il est ouvert à tous les infortunés, son homme de confiance vous y recevra. Pendant ce temps, je me procurerai des chevaux. Dans deux heures j'irai vous chercher, et demain vous serez loin de Paris.

JULIE, se jetant dans ses bras.

Ah! comment vous remercier!

LE CHEVALIER.

En me donnant la force de t'oublier. On vient, je les entends, leurs fêtes me poursuivent jusqu'ici. (Se dégageant des bras de Julie.) Julie! Julie! pense à Gérard. (Julie pousse un cri, s'arrache des bras du chevalier, et se précipite vers la porte à gauche, tandis que celui-ci sort par la porte à droite.)

PENDANT

DRAME.

Une boutique de perruquier, garnie de ses accessoires, et ornée de gravures de l'époque. Le fond est fermé par un vitrage. A gauche de l'acteur, la porte d'un cabinet et une croisée faisant face au spectateur. A droite, une porte qui conduit à un petit caveau.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, à droite, travaillant; de l'autre côté GÉRARD, achevant de s'habiller devant son miroir.

GÉRARD.

Femme, serre mon gilet et ma carmagnole, et donne-moi mon uniforme; voilà bientôt l'heure.

JULIE.

Tu vas déjà à la section?

GÉRARD.

Il le faut bien; je suis de garde.

JULIE.

Quand je ne te vois pas, je tremble toujours.

GÉRARD.

Et voilà le mal; il faut du cœur, de la fermeté. Si dans ces jours de terreur les honnêtes gens se soutenaient, ils seraient les plus forts; car quoi qu'on en dise, ils sont encore les plus nombreux; ils s'en vont, ou ils se cachent, alors les autres se montrent; c'est tout naturel.

JULIE.

Et toi, qui t'exposes tous les jours.

GÉRARD.

Moins que tu ne crois, ils sont encore plus bêtes que mé-

chants, si c'est possible. Perruquier patriote, mon peigne et mon civisme me donnent accès chez tous leurs gros bonnets. Grâce à mon jargon patriotique, je passe pour un chaud, même aux yeux des plus ardents; ce qui m'a mis en haute estime auprès de nos *Aristides* du faubourg Antoine. Sans qu'ils s'en doutent, je leur ai fait faire plus d'une bonne action, dont ils sont innocents, et qui leur comptera peut-être un jour comme s'ils l'avaient fait exprès.

JULIE.

Toi qui sais toutes les nouvelles, en as-tu de la famille Surgy?

GÉRARD.

Tous proscrits, dispersés. Le marquis a émigré, et sans doute, dans ce moment, il est à Coblentz.

JULIE.

Et son frère, le chevalier? au moins celui-là ne doit avoir rien à craindre. Depuis son retour d'Amérique, il a toujours continué de servir en France. On l'a vu, dans les jours de péril, s'armer pour la défense du trône, et plus tard pour celle de nos frontières, où il a fait des prodiges de valeur, remporté des victoires.

GÉRARD.

Mais dans ces temps-ci, cela ne suffit pas.

JULIE.

Que veux-tu dire? et d'où viennent ces tristes pensées? Qu'as-tu donc?

GÉRARD.

Rien.

JULIE.

Aurais-tu encore des soupçons contre lui?

GÉRARD.

Moi! soupçonner notre ami, notre bienfaiteur, celui à qui je dois tout! et que pourrais-je lui reprocher? de t'avoir aimée? c'est si naturel, moi-même je t'aime comme le premier jour. Dans cette misérable boutique, si peu faite pour toi, quand je suis occupé après une pratique, je m'arrête souvent pour te regarder avec admiration, et si j'osais, je me mettrais à genoux devant toi; mais un mari, ça serait suspect.

JULIE.

Et de ce temps-ci, il y a du danger à être dans les suspects.

GÉRARD.

Oui vraiment.

JULIE.

Aussi, et s'il est vrai que tu m'aimes, dis-moi la vérité, il y a quelque chose que tu médites, et que tu me caches.

GÉRARD, embarrassé.

Moi!

JULIE.

Oui; cette nuit, tu t'es levé sans bruit, tu es descendu, ici, dans la boutique; je t'ai entendu parler à voix basse avec quelqu'un. Est-ce quelque danger qui nous menace?...

GÉRARD.

Non, sans doute.

JULIE.

N'importe, je veux tout savoir; as-tu des secrets pour moi?

GÉRARD.

Non... mais attendons à ce soir... ce soir... je te dirai tout, et tu m'approuveras, je l'espère; mais c'est à cause de cela qu'il faut absolument exécuter le projet dont je te parlais l'autre jour.

JULIE.

Quoi! encore ce divorce?

GÉRARD.

Il n'y a que cela qui puisse me rassurer. Je connais ta tendresse; tu es sûre de mon amour; rien ne nous empêche de divorcer avec confiance, pour quelques jours seulement.

JULIE.

Tu as beau dire, je ne pourrai jamais m'habituer à cette feinte.

GÉRARD.

Il le faut cependant; il faut prendre garde d'être soupçonné par cette foule d'agents secrets qui circulent dans Paris; tant de gens croient se sauver eux-mêmes en dénonçant les autres, que la délation est à l'ordre du jour.

JULIE.

Oui, les hommes comme ce misérable Goberville.

GÉRARD.

Songe donc que nous sommes presque les seuls du faubourg qui restions unis; çà peut nous faire du tort; si ces coquins-là se doutent que je suis un bon mari, et un honnête homme, ils n'auront plus confiance en moi.

JULIE.

Je le crois bien.

GÉRARD.

Cessant d'être initié à leurs conciliabules, je ne saurai plus rien de ce qu'ils projetteront, et dès lors il me sera impossible de faire prévenir les braves gens de ce qu'on trame contre eux. Et puis, étant étrangers l'un à l'autre... (A part.) Si je suis pris, elle ne sera pas compromise.

JULIE.

Que dis-tu?

GÉRARD.

Je dis que, séparée de moi, tu n'as rien à craindre; on respecte encore les femmes divorcées. Ainsi, c'est décidé, dès ce soir...

JULIE.

Tu le veux?

GÉRARD.

Ce temps-là ne peut pas durer, et dans quelques jours, je t'épouserai en secondes noces. Adieu, ma femme, voilà l'heure qui sonne à l'horloge de la municipalité. Soigne notre ménage, garde notre boutique, je vais garder la nation. (Il va prendre son fusil à gauche, il embrasse sa femme et sort.)

SCÈNE II.

JULIE, seule.

Ah! voilà un brave homme, qui a déjà rendu service à bien des gens qui le méprisaient jadis, et qui un jour l'oublieront peut-être. N'importe, il a fait son devoir, il a eu raison. Ils sont si malheureux! dépouillés de leurs biens, errants, forcés de fuir, voués à la misère, loin de leur patrie, ou à la mort, s'ils osent y rentrer; car j'ai lu ces lois terribles qui poursuivent non-seulement les proscrits, mais ceux même qui oseraient leur donner asile. Et ce sont des hommes qui ont pu faire de pareilles lois! Charles! Charles! où es-tu? O mon Dieu! pardonnez-moi; ce n'est pas y penser, que de trembler pour lui! Mais qu'entends-je? quel est ce bruit? il y a un rassemblement dans la rue. (Musique; morceau agité.)

SCÈNE III.

JULIE, LE MARQUIS, entrant par la porte de la boutique.

LE MARQUIS.

Qui que vous soyez, sauvez-moi, donnez-moi asile; les entendez-vous? ils me poursuivent. (Il jette son chapeau.)

JULIE.

Dieu! qu'entends-je! quelle voix? le marquis!

LE MARQUIS.

Julie! ô justice céleste! Eh bien! tant mieux, je n'irai pas plus loin; que mon sort s'accomplisse, livrez-moi... (Il s'assied sur une chaise auprès de la table à droite.)

JULIE.

Vous livrer? y pensez-vous? Où sont-ils?

LE MARQUIS.

Dans le faubourg.

JULIE.

Notre maison fait le coin, et au moment où vous avez tourné, ils ont dû vous perdre de vue.

LE MARQUIS.

Oui, pour un instant; mais ils vont visiter toutes les maisons de cette rue.

JULIE.

Peut-être; venez là, dans ce cabinet. (Montrant le cabinet à gauche. Le marquis entre dans le cabinet, mais reste un instant sur la porte.) Ciel! j'entends les tambours; ils approchent! (Morceau de musique avec tambours, dans le lointain, et crescendo.)

LE MARQUIS, à la porte du cabinet.

O supplice plus cruel que la mort! Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Viennent-ils?

JULIE.

Hélas! oui.

LE MARQUIS.

Et pas d'armes pour me défendre!

JULIE.

Cette chambre donne sur la place de l'Égalité... s'ils entrent, fuyez par là. (Le marquis referme la porte.) Sa mort sera du moins différée, et peut-être même, si le ciel le protége... Mais comment lui donner le temps de s'évader? (S'asseyant et prenant son ouvrage.) O mon Dieu! inspirez-moi; que n'ai-je le sang-froid de Gérard! mon émotion, mon trouble vont me trahir... (Ici finit le morceau de musique avec crescendo de tambours.)

LE MARQUIS, ouvrant la porte.

La porte de la rue est fermée.

JULIE.

Ah! c'est vrai, mon mari à la clé. (Pâle et tremblante.) Recommandez-vous à Dieu, et moi aussi. (L'air du Muletier.) Ils appro-

chent, j'entends les soldats, les voici. (A travers le vitrage du fond, et au-dessus du rideau, on aperçoit les chapeaux des soldats; on entend sur le pavé le bruit de leurs fusils qui retentissent. Un commandant de la patrouille, suivi de quelques hommes, entre dans la boutique.)

L'OFFICIER.

Commençons par cette maison-ci. (Un des soldats s'approche de Julie, qui se met devant la porte du cabinet; un autre va du côté du caveau à droite.)

GÉRARD, entrant.

Que faites-vous donc? ce n'est pas la peine; c'est ma maison et j'en réponds. Cependant, si vous voulez, voilà la citoyenne qui vous fera les honneurs.

UN DES HOMMES DE LA PATROUILLE.

Il n'y a rien à craindre, c'est la maison du patriote Gérard.

PLUSIEURS VOIX, dans la rue.

Oui, oui, c'est la maison du patriote Gérard.

GÉRARD, à sa femme.

Adieu, femme. Qu'as-tu donc? est-ce que la présence des citoyens?... Ne crains rien, je suis à toi tout à l'heure; je reviens après la patrouille. (Aux hommes de la patrouille.) Allons, allons, les traînards!

L'OFFICIER.

Un instant, citoyen Gérard, nous allons placer deux sentinelles au coin de la rue et continuer nos recherches. Marche! (Ils sortent. On entend l'officier dans la rue dire à haute voix:) Deux factionnaires au coin de la rue. (Le tambour reprend, et à mesure que le bruit s'affaiblit graduellement, Julie semble renaître.)

JULIE, ouvrant la porte du cabinet au marquis.

Venez; nous sommes sauvés, du moins pour le moment.

LE MARQUIS, se jetant dans un fauteuil.

Respirons, je n'en puis plus.

JULIE.

Comment vous trouvez-vous en France, vous qu'on disait émigré?

LE MARQUIS.

Je m'étais réfugié en Suisse. La marquise, ma femme, m'a fait passer par un des nôtres une lettre qui m'a appris que mon fils Alfred, l'unique rejeton des Surgy, était dangereusement malade. A tout prix j'ai voulu le revoir. J'ai repassé

la frontière. Ah! mon enfant, comme ils ont arrangé cette pauvre France!

JULIE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Et que de tourments avant de revoir ma famille! Voyager à pied, moi, le marquis de Surgy! Tous les soirs des gîtes affreux! Point de procédés, point d'égards; et à chaque nouveau visage des inquiétudes mortelles! Enfin, après huit jours d'une marche pénible et forcée, profitant d'un moment de désordre à la barrière Saint-Jacques, j'entre dans Paris. Quel spectacle!

JULIE.

Je le sais mieux que vous. Mais, monsieur le marquis, cela ne peut pas durer.

LE MARQUIS.

Nous en disions autant quand nous sommes partis, et tu vois, ça a été d'un train... On confisque nos biens, on brûle, on démolit nos châteaux, on proscrit nos personnes. Là-bas nos ressources diminuent, rien ne passe. Ils ont saisi à la frontière des fonds qui nous étaient expédiés : c'est une horreur; et ici c'est encore pis. Après avoir embrassé ma femme et mon fils, j'écris sur-le-champ à Goberville, notre ancien procureur, notre intendant...

JULIE.

Qu'avez-vous fait!

LE MARQUIS.

Pour lui demander un à-compte sur les sommes considérables qu'il a perçues en notre nom. Le drôle me fait répondre qu'il est désolé, mais qu'il n'est plus que le débiteur de la nation.

JULIE.

Lui apprendre que vous êtes à Paris! quelle imprudence! lui qui est du comité des recherches.

LE MARQUIS.

Je ne suis plus surpris si, un quart d'heure après sa réponse, les sbires, les alguazils étaient à notre porte!... Obligé de m'évader par une cheminée, de là sur les toits; enfin, ma chère Julie, sans ton généreux secours, je tombais entre leurs mains, et tu sais le sort qui m'était réservé. Mais quand ton mari, quand Gérard va revenir, y a-t-il sûreté pour moi? car lui aussi a un peu donné là-dedans.

JULIE.

Comme tant d'autres : dans le commencement, il voyait tout en beau, et s'imaginait qu'on ne voulait que notre bonheur à tous.

LE MARQUIS.

Oui, c'étaient là les idées de mon frère le chevalier.

JULIE.

Mais quand il s'est aperçu qu'on gâtait tout ce qui se faisait de bien, que des intrigants, des scélérats travaillaient pour leur propre compte, et faisaient la guerre à tout ce qu'il y avait en France de grand, d'honnête, de riche, oh! alors...

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'on peut se fier à lui? qu'il n'a point, comme tant d'autres, oublié ses anciens maîtres?

JULIE.

Il n'a oublié que le mal qu'on lui a fait.

LE MARQUIS.

Ah! oui, je comprends. Et mon frère, où est-il en ce moment?

JULIE.

A l'armée du Nord. Nous lui écrirons, et j'espère que son crédit pourra vous sauver.

LE MARQUIS.

Oui, oui, j'accepterai pour ma femme, pour mon fils; car, si c'était pour moi!... Et ce pauvre vicomte de La Morlière, mon ancien ami?

JULIE.

Vous savez bien qu'avant nos désastres, il était parti pour rejoindre l'expédition de M. le capitaine de La Peyrouse.

LE MARQUIS.

C'est vrai, je n'y pensais plus. Et l'on n'a pas eu de ses nouvelles ?

JULIE.

Non, Monsieur, je ne crois pas. Mais taisez-vous; j'entends chanter dans la rue. C'est mon mari qui revient.

LE MARQUIS, regardant à travers les carreaux.

Eh mais, il n'est pas le seul!

JULIE.

Il est avec Morin, le cordonnier du coin, maintenant le citoyen Caracalla qui dernièrement a été nommé municipal...

LE MARQUIS.

Un municipal!

JULIE.

Celui-là du moins n'est qu'une bête. Mais jusqu'à son départ, cachez-vous toujours, c'est le plus prudent. (Le marquis rentre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

CARACALLA, GÉRARD, JULIE.

GÉRARD, posant son fusil.

Encore une faction dans le sac à poudre. M'en voilà délivré, et grâce au ciel nous n'avons trouvé personne. Ma femme, un peignoir blanc; c'est le citoyen Caracalla qui vient se faire donner un coup de peigne.

CARACALLA.

J'étais là z'à regarder ces deux factionnaires qui sont au coin de la rue, et quasiment devant ta porte. Ils ne laissent passer personne; mais moi c'est différent, ils m'ont porté les armes parce qu'un municipal ça passe partout, ça va t'à tout. (Il donne son gilet à Julie. Julie prend le gilet et le place sur une table.) Merci, citoyenne. (Julie lui présente un peignoir.) Dis donc, Gérard, es-tu z'à l'ordre du jour? sais-tu le nouveau décret?

GÉRARD.

Lequel?

CARACALLA.

Il est z'enjoint aux citoyens de se tutoyer, sous peine d'être suspects, comme adulateurs. Quelle belle idée! comme c'est patriotique!

JULIE, lui passant le peignoir.

Comment, les hommes tutoieront les femmes? les enfants tutoieront les vieillards?

CARACALLA.

Les prérogatives de la nature!

JULIE.

Et que deviendra le respect, la politesse?

CARACALLA.

Supprimés par décret du 10 brumaire.

JULIE.

Mais comment feront, par exemple, vos domestiques?

CARACALLA.

D'abord, citoyenne, la nation ne reconnaît pas de domes-

tiques. Attache-moi cela. (Montrant les cordons du peignoir.) Elle ne reconnaît que des égaux et des perturbateurs. (Pendant ce temps, Gérard va et vient d'un côté et d'autre dans la boutique, et prépare tout ce qui lui est nécessaire pour accommoder Caracalla.) Si tu étais t'à la tête des choses, tu saurais que les domestiques ne peuvent pas exister sans qu'il y ait de ces êtres dégradés par la fortune, qu'on appelait z'autrefois des ci-devant maîtres; et la nation n'en reconnaîtra jamais... c'est invincible.

GÉRARD, à Caracalla, le faisant asseoir.

Mets-toi là.

JULIE.

Elle aurait pourtant bien besoin d'un maître, la nation; et vous autres aussi. (Elle passe à droite et s'assied sur le bras d'un fauteuil regardant toujours Caracalla.)

GÉRARD.

Y penses-tu? au lieu d'un nous en avons vingt-cinq ou trente mille, qui ne nous coûtent rien de façon.

CARACALLA, assis.

C'est juste.

GÉRARD, peignant Caracalla.

Quel beau gouvernement que celui où l'on a toujours des fonctionnaires sous la main, des municipaux qu'on va prendre au pétrin du boulanger, ou dans l'échoppe du savetier!

CARACALLA.

Certainement. (Il se lève, et d'un ton déclamateur.) Quand le peuple romain avait besoin d'un général, il allait dans les champs, et il prenait z'un cultivateur. A propos de citoyen romain, encore un sacrifice à la patrie. (Montrant sa queue.) Coupe-moi ça.

GÉRARD.

Comment, tu veux?...

CARACALLA, se rasseyant.

Le municipal, c'est sensément comme des sénateurs romains; il faut qu'ils soient z'à la Titus... Fameux citoyen Titus... A propos de queue, je t'ai vu passer tantôt z'avec la patrouille; et toi, qui ordinairement va z'en tête, tu étais dans les traînards.

GÉRARD, tout en le coiffant.

Que veux-tu, citoyen municipal, c'est que les derniers souliers que tu m'as faits me gênaient un peu.

CARACALLA.

C'est possible; depuis que j'ai t'été nommé municipal, je

néglige l'escarpin. Je ne fais plus de souliers, je fais des motions.

GÉRARD.

Aux Cordeliers?

CARACALLA.

Non, c'est des patriotes à l'eau rose; je vas à une autre société : tous purs montagnards dans celle-la. Et si la citoyenne m'entendait quand je suis t'à la tribune...

JULIE.

Je me demande toujours où vous avez appris l'éloquence.

CARACALLA, se levant.

Quand un citoyen z'actif a des principes solides, (Gérard le fait asseoir.) il a beau ne rien savoir, il est propre à tout. (Il se relève.) Voilà le résumé des droits de l'homme.

GÉRARD, le faisant asseoir.

Il a raison; un bon citoyen n'a pas besoin d'étudier! il se suffit à lui-même.

CARACALLA.

Celui-là me comprend, c'est pour cela que nous abattons tous ces monuments du despotisme; la porte Denis, la porte Martin; et un tas d'estatues et de palais, et des hôtels qui vexent le peuple. (Il se lève et va à Julie.) Raisonnons. A supposer que les places, comme tu voudrais l'inculquer, soient z'à la participation de ce que tu appelles des connaisseurs, des savants; hein... qu'arriverait-il?

JULIE.

Vous ne seriez pas en place.

CARACALLA.

Oui, mais nous retombons dans la féodalité et les accapareurs... voilà. Ainsi, citoyenne, je t'invoque à plus de... je t'y invoque. (A Gérard.) Tu as donc fini? ça fait...

GÉRARD.

Un assignat de cinq cents francs.

CARACALLA.

C'est z'un peu cher; on a eu tort de ne pas comprendre la coupe des cheveux dans le *maximum*.

JULIE.

Il n'aurait plus manqué que cela, après avoir supprimé la coiffure et la poudre.

CARACALLA.

Citoyenne, tu es t'égoïste : la révolution n'a pas été faite

pour les perruquiers; et tout de même, citoyenne, toi qui ne l'aimes pas la révolution, tu en uses. Gérard m'a tout raconté : tu es bien aise de la trouver, pour divorcer, cette pauvre révolution.

JULIE.

Moi!

CARACALLA.

C'est singulier, comme cette loi du divorce a du succès dans les ménages; les citoyennes en sont folles; c'est une loi pour les femmes. Ces coquins de législateurs, ça pense à tout. (A Gérard.) Ah çà! c'est toujours pour ce soir; et les témoins!

GÉRARD.

Toi, le pâtissier Manlius, et les deux premiers citoyens venus.

CARACALLA.

Ma foi, tu as aussi bien fait. A présent, on peut tout dire. Gérard, tu as déjà z'un remplaçant.

GÉRARD.

Moi!

JULIE.

Qu'est-ce que cela signifie?

CARACALLA.

Citoyenne, tu n'as pas la parole. (A Gérard.) J'ai rencontré ce matin la citoyenne Cornélie, la rempailleuse, une des plus intrépides tricoteuses de la section; elle a vu, hier soir à la brune, un galantin, un muscadin, tranchons le mot, un individu qui se glissait par la fenêtre basse dans la chambre de ta femme.

GÉRARD, à part.

On l'a vu!

CARACALLA.

Et comme il n'est pas sorti, faut croire qu'il y est encore, et la preuve, (Montrant le chapeau que le marquis a jeté en entrant.) voilà z'un chapeau rond qui est le sien, car toi z'et moi n'en portons pas.

JULIE, à part.

O ciel!

GÉRARD.

Tu oserais soupçonner ma femme!

CARACALLA.

Puisqu'elle ne va plus l'être. Seulement, elle a z'un peu anticipé, et voilà tout. (On frappe à la porte du cabinet à gauche.)

GÉRARD.

On frappe à cette porte qui donne sur la place de l'Égalité. Femme, va ouvrir.

JULIE, embarrassée.

Oui, oui, mon ami; oui, j'y vais.

CARACALLA, prenant son bonnet.

Va donc, citoyenne; et moi, j'ai le temps d'aller z'écouter les papiers chez Cassius le limonadier. (Donnant une poignée de main à Gérard.) Salut et fraternité. (Il sort en chantant.)

GÉRARD.

Eh bien! femme, tu n'entends pas?

JULIE.

Oui, mon ami, c'est toi qui as la clé.

GÉRARD.

C'est juste. (Il ouvre la porte du cabinet et voit le marquis.) Dieu, le marquis!

SCÈNE V.

GÉRARD, LE MARQUIS, JULIE.

LE MARQUIS, entrant.

Moi-même; je suis perdu, car celui qui frappe à cette porte, c'est notre ancien intendant, c'est Goberville; j'ai entendu sa voix.

GÉRARD, montrant la rue.

Et Dieu sait s'il vous connaît. Fuyez pendant que je vais ouvrir.

JULIE.

Et les deux factionnaires qui ne laissent sortir personne de la rue. Plutôt dans le caveau.

GÉRARD.

Non; j'ai là un trésor trop précieux pour l'exposer.

LE MARQUIS.

Adieu, mes amis; laissez-moi partir.

GÉRARD.

Partir! (A Julie.) Voilà la clé, femme, va ouvrir. (Au marquis.) Campez-vous là. Du sang-froid et de la présence d'esprit. (Il fait placer le marquis dans un fauteuil près de la table à droite, prend le plat à barbe, lui barbouille toute la figure d'écume de savon, et s'apprête à le raser.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GOBERVILLE.

(Le marquis est sur le fauteuil à droite; Gérard est occupé à le raser. Julie est assise auprès de la table à gauche. Goberville est entré Julie et Gérard.)

GOBERVILLE.

On entre donc; ce n'est pas sans peine. Il me semble, citoyen Solon, que tu laisses bien longtemps les patriotes à la porte.

GÉRARD.

Je t'ai bien entendu, citoyen Sénèque; mais ma femme, qui est malade et souffrante, n'était pas là, et je tenais une pratique que je ne pouvais pas quitter. D'ailleurs, tu pouvais bien faire le tour et entrer par ma boutique, qui est toujours ouverte à tout le monde.

GOBERVILLE.

C'était mon chemin par là; je viens de l'ancien hôtel Surgy, dont la vente est affichée. Comme j'ai besoin de toi, je viens te prendre, pour t'y emmener.

GÉRARD.

Impossible; je suis de garde. J'ai à sept heures une seconde faction; mais après, tant que tu voudras. (S'approchant de Goberville et lui parlant à voix basse.) Est-ce que tu as des vues sur ce bâtiment?

GOBERVILLE.

Il faut bien placer ses assignats. D'ailleurs, je n'achète que pour démolir. (Le marquis fait un mouvement.) Qu'est-ce qu'il a donc, le citoyen?

GÉRARD.

Tu peux parler; c'est un citoyen de la république Batave, qui n'entend pas le français; un ostrogoth de Hollandais qui viens changer ses fromages contre des assignats.

GOBERVILLE.

L'imbécile! On dit que les Surgy ont caché de l'argent là-dedans avant de partir; et, comme membre du comité des recherches, je viens, au nom de la nation, te requérir de m'aider dans l'exercice de mes fonctions, comme connaissant les êtres de la maison.

GÉRARD.

Pas beaucoup; mais ma femme, qui y a été élevée, viendra

avec nous, et nous aidera à découvrir le trésor. (Au marquis.) Mais tiens-toi donc, citoyen, (Repassant le rasoir.) et n'aie pas peur. (A Sénèque.) Bien entendu que nous partagerons également en frères?

GOBERVILLE.

C'est juste, fraternité.

GÉRARD.

Et égalité. Et n'y a-t-il pas des risques dans cette affaire-là? Si les Surgy revenaient.

GOBERVILLE.

Impossible, la loi est formelle; peine de mort. Dans quelques jours il n'y aura plus de Surgy en France.

JULIE, se levant et s'approchant de Goberville.

Et le général, qui est un bon citoyen!

GOBERVILLE.

Le général! le général! Ce n'est pas si difficile d'être général dans ce temps-ci. Il y en a des milliers dans les armées. Et, parce que celui-ci a gagné des batailles, qu'il a rossé les Autrichiens, tu crois qu'il servait la patrie? c'était un agent de *Pitt* et de *Cobourg*. Il soudoyait les émigrés, les ennemis de la nation. N'avait-il pas l'infamie d'envoyer de l'argent à sa famille?

GÉRARD.

Je m'en doutais depuis longtemps; il a toujours été un enragé de modéré.

JULIE.

Vous lui reprocheriez de secourir son père?

GOBERVILLE.

Est-ce que Brutus avait un père? c'est tout au plus s'il avait des fils; et encore avec lui ça ne durait pas longtemps. Au surplus nous l'avons mandé à la barre, il n'a pas comparu; hors la loi, et me voilà tranquille. (Julie se laisse tomber sur le fauteuil, presque évanouie.) Eh bien! qu'a donc ta femme? Je crois qu'elle se trouve mal.

GÉRARD, courant à elle.

Julie! il serait possible! Non, elle revient. Je t'avais bien dit qu'elle était malade et souffrante.

GOBERVILLE.

Allons, allons, je te laisse achever ton ouvrage. A ce soir, à neuf heures et demie. (Il va jusqu'à la porte, le marquis se lève;

mais entendant Goberville qui revient, il se rassied.) Mais à cette heure-là ta boutique sera fermée?

GÉRARD.

Tu entreras par la place de l'Égalité. . .

GOBERVILLE.

Et si tu n'es pas encore rentré; si la citoyenne est malade?

GÉRARD, à part.

Il ne partira pas?

GOBERVILLE.

Je ne me soucie pas d'attendre dans la rue. Donne-moi ta clé.

GÉRARD.

Ma clé?

GOBERVILLE.

Est-ce que ça t'effraie? est-ce qu'on ne peut pas entrer à toute heure dans le domicile d'un bon patriote?

GÉRARD.

Et que veux-tu qu'on me prenne? Femme, donne la clé. (Julie donne la clé à Goberville.)

GOBERVILLE.

A la bonne heure. Je savais bien que le citoyen Solon Gérard était la crème de la section, et je plaindrais un ci-devant qui tomberait entre ses mains. (Le marquis fait un mouvement.)

GÉRARD.

Tiens-toi donc, citoyen, tu vas te faire couper.

GOBERVILLE.

Allons, à ce soir. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté GOBERVILLE.

GÉRARD.

Enfin, il s'éloigne.

JULIE.

Charles! ils l'on condamné, il n'est plus...

GÉRARD.

Rassure-toi; il avait des amis qui l'ont prévenu à temps.

LE MARQUIS.

Mon frère : qui a pu le sauver?

GÉRARD.

Celui que tout à l'heure vous soupçonniez vous-même.

LE MARQUIS.

Moi!

GÉRARD.

Oui, vous m'avez cru capable de vous trahir; par bonheur, il est ici quelqu'un qui peut vous répondre et me justifier. (Musique peignant l'inquiétude et finissant par un forté.)

LE MARQUIS ET JULIE.

Que dit-il?

GÉRARD, allant à la porte du caveau et appelant.

Venez, général, ne craignez rien.

JULIE, tombant dans un fauteuil.

Ah! c'est lui!

LE GÉNÉRAL, qui est sorti du caveau. regarde autour de lui, et aperçoit le marquis... ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Mon frère! (Se tournant vers Gérard et Julie.) Mes amis, mes bienfaiteurs, comment m'acquitter jamais? Je vous dois la vie, et le plus grand bonheur que j'aie goûté depuis longtemps. Je retrouve mon frère.

JULIE.

Quoi! c'est vous qui depuis hier soir...

GÉRARD.

Oui, voilà mon secret; je ne voulais pas te faire partager les dangers auxquels il m'exposait. Et puis, te le dirai-je? en vous sachant sous le même toit, j'éprouvais là...

JULIE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi, tais-toi! demande au général lui-même s'il est quelqu'un au monde qui plus que toi mérite mon amour.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tu en étais digne. (Lui tendant la main ainsi que le marquis.) Viens, notre ami; viens notre frère.

LE MARQUIS, lui tendant les bras.

Oui, notre frère.

GÉRARD, essuyant ses yeux.

Allons, allons, voilà qui est bien; mais le temps presse, les mêmes dangers vous menacent. Est-il vrai, avant tout, que l'hôtel de Surgy contient une partie de vos richesses?

LE MARQUIS.

Un peu d'or et quelques diamants, dans la chambre de ma mère, derrière le second panneau à droite.

GÉRARD.

J'y cours avant le citoyen Sénèque; ensuite, et comme

maintenant votre séjour à Paris est connu de quelques misérables, il faut en repartir sur-le-champ. Avez-vous un passeport?

LE GÉNÉRAL.

Celui que tu m'as donné, et qui est loin d'être en règle.

LE MARQUIS.

Et moi celui de mon domestique.

GÉRARD.

C'est bien; mais cela ne suffit pas, il faut encore, pour sortir de Paris, la permission d'un municipal. (Prenant le deux papiers.) Je m'en charge; je vais au district, à la municipalité. (Il revient et se place auprès de Julie, à qui il dit :) Pourvu qu'il soit encore temps; car, si cette nuit ils n'ont pas quitté Paris, demain je ne réponds pas d'eux.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

GÉRARD.

Rien. (A Julie.) Allons, femme, voilà près de huit heures et demie, on peut fermer la boutique sans être suspect; allume la lampe, la chandelle, puisque nous sommes assez heureux pour les recevoir, fais-leur les honneurs de la maison. Adieu, patientez jusqu'à mon retour. (Gérard sort, on entend à haute voix, en dehors :) Qui vive? qui va là?

GÉRARD.

N'aie pas peur, patrouille, c'est moi : je peux bien sortir de ma maison?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE GÉNÉRAL, JULIE, qui, pendant ce temps, allume la lampe et la chandelle.

LE MARQUIS.

Il paraît que les factionnaires sont toujours là.

LE GÉNÉRAL.

Ah! Julie!

JULIE.

Laissez-moi fermer cette boutique; car je craindrais qu'à travers les vitraux on ne vous aperçût.

LE GÉNÉRAL.

Nous allons t'aider.

JULIE.

Non, non, causez ensemble, vous devez en avoir besoin.

LE MARQUIS, prenant la main de son frère.

Si tu savais tout ce que j'ai souffert loin de toi!

LE GÉNÉRAL.

Nous nous revoyons enfin.

LE MARQUIS.

Mais dans quel temps! Voilà donc, mon cher, où nous ont conduits ces idées de changement dont tu étais enthousiaste!

LE GÉNÉRAL.

Ah! ne confonds point la liberté avec les excès que l'on commet en son nom. La liberté, comme nous l'entendions, est amie de l'ordre et des devoirs; elle protége tous les droits. Elle veut des lois, des institutions, et non des échafauds.

LE MARQUIS.

Hélas! à quoi t'ont servi ton courage et la sagesse de tes opinions? tu es dénoncé, réduit comme moi à te cacher après avoir versé ton sang pour eux.

LE GÉNÉRAL.

Non pour eux, mais pour la France : et ce qu'on fait pour son pays, on ne le regrette jamais. L'honneur de notre patrie s'était réfugié aux armées, je l'y ai suivi. J'ai fait un peu de bien; j'ai empêché beaucoup de mal; et, si j'avais encore à choisir, je suivrais la même route. (On entend dans la rue : Voilà la grande conspiration découverte par le comité de salut public.) Encore quelques nouvelles victimes.

LE MARQUIS.

Ceux qui n'ont pas respecté les vertus de Malesherbes, les talents de Lavoisier, la jeunesse de Barnave, reculeront-ils devant un crime de plus?

LE GÉNÉRAL.

Les honnêtes gens se lasseront de n'avoir que le courage de mourir. La France se réveillera plus forte et plus unie, car le malheur rapproche tous les rangs, toutes les opinions; et déjà, tu le vois, nous, jadis divisés, nous nous entendons enfin, et nous nous aimons plus que jamais.

LE MARQUIS, se jetant dans ses bras.

Ah! tu dis vrai! (En ce moment, Julie a fermé tout le fond de la boutique avec des volets. Il ne reste plus que la porte du fond, qu'elle va fermer également, lorsque Caracalla se présente et entre brusquement.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CARACALLA.

CARACALLA, apercevant les deux frères qui s'embrassent.

Bravo, citoyens, l'accolade fraternelle.

LE MARQUIS, à part.

Ciel!

CARACALLA.

Ne vous dérangez pas.

LE MARQUIS à part.

Nous sommes perdus.

CARACALLA.

Les citoyens viennent pour le divorce de Gérard?

JULIE.

Précisément. Nous attendons qu'il soit rentré.

CARACALLA.

Ma foi, citoyens, savez-vous que la patrie a bien du bonheur? voici la quatorzième fois qu'on la sauve ce mois-ci, et nous ne sommes encore qu'au 17. (Pendant ce temps, Julie a fermé la porte, s'assied et travaille, tout en prenant part à la scène.)

LE GÉNÉRAL, à son frère.

Ce n'est qu'un imbécile.

CARACALLA.

Vous avez entendu le colporteur?

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui.

CARACALLA.

J'ai là les détails. (Il montre le papier au général.) Quand on est fonctionnaire, il faut s'instruire soi et les autres. J'ai mon fils Cicéron, un enfant de sept ans, qui me tient au courant des conspirations. C'en est z'encore une que l'on a découverte dans la journée; je ne sais pas où ils vont les chercher, au comité de salut public, mais ils en découvrent une tous les matins. (Offrant le papier au général.) Si ça peut vous distraire...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je ne serais pas fâché...

CARACALLA, au général.

Voilà le papier. (Au marquis.) Citoyen, sans te commander, approche la chandelle. (Le marquis tient le flambeau, le général lit.)

LE GÉNÉRAL.

« Décret du comité de salut public, qui met hors la loi les

individus ci-après dénommés, comme atteints et convaincus d'avoir conspiré le renversement de la chose publique. »

CARACALLA.

Les noms ! les noms !

LE GÉNÉRAL.

« Le ci-devant comte d'Orgeval, le ci-devant duc de Surgy. »

LE MARQUIS, avec douleur.

Mon père !

LE GÉNÉRAL, plus fort.

« Le commandeur de Surgy, le ci-devant marquis de Surgy. » (Mouvement.)

CARACALLA.

Il y en a encore d'autres.

LE GÉNÉRAL, plus fort.

« L'ex-général Surgy. » (Les deux frères se prennent la main.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GÉRARD.

GÉRARD.

Eh ! que diable faites-vous là, tous les trois ? vous avez l'air d'un rassemblement.

CARACALLA.

Nous nous amusions à lire la liste des traîtres mis hors la loi par le comité.

GÉRARD.

Bah ! ça court les rues ; mais les uns sont hors du territoire, et les autres échapperont encore probablement.

CARACALLA.

C'est ce que nous verrons. (Au général.) Achève-moi cela. (Ils achèvent tous trois de lire la liste à demi voix auprès de la table à gauche ; pendant ce temps, Julie, qui est au coin du théâtre à droite, s'approche de Gérard.)

JULIE.

Quelles nouvelles ?

GÉRARD.

Mauvaises. On se doute que les deux frères sont dans Paris ; des espions sont envoyés aux Messageries, aux barrières, et les municipaux ne veulent délivrer de permis qu'aux personnes elles-mêmes. C'est un arrêté qu'ils viennent de prendre ce soir.

JULIE, montrant Caracalla.

Celui-là était-il au district?

GÉRARD, de même.

Non.

JULIE, de même.

Il l'ignore peut-être.

GÉRARD, de même.

Tu as raison.

CARACALLA, au marquis et au général.

C'est bon, c'est bon; rendez-moi cette liste. Il y en a quelques-uns là-dedans dont je suis sûr, et qui ne m'échapperont pas.

GÉRARD, passant entre les deux frères.

Bah! avec de l'or. (Leur donnant à chacun une bourse.) Voilà ce que j'ai trouvé; (Haut.) et ces gens-là en ont.

CARACALLA.

L'or n'y fait rien; au contraire, c'est cela qui les fera pincer. Les Surgy, par exemple; c'est moi qui suis chargé de les arrêter; et avant ce soir ils seront coffrés.

LE GÉNÉRAL, riant.

Bah! et comment cela?

GÉRARD.

Tu sais donc où ils sont?

CARACALLA.

J'en ai z'une idée.

GÉRARD.

Ce diable de Caracalla en a toujours.

CARACALLA, entre Gérard et le général.

On a dit ce matin z'au district qu'il y avait des monceaux d'or et d'argent cachés dans les murs de leur hôtel; bon, me suis-je dit z'à part moi, c'est z'un renseignement; si l'émigré z'est à Paris... (Au marquis.) écoute ça, citoyen, il ira rendre une visite domiciliaire à son hôtel, pour à cette fin de faire du tort à la nation, en lui prenant ses écus.

GÉRARD.

C'est sûr.

CARACALLA.

Alors j'ai z'envoyé deux z'émisphères en faction pour surveiller les individus qui entrent ou qui sortent, et si un ci-devant se présente, pincé et incarcéré; c'est là de la malice et de l'esprit!

GÉRARD.

C'est drôle, ça me fait l'effet d'une bêtise.

CARACALLA.

Une bêtise, citoyen, une bêtise arrêter les Surgy!

GÉRARD.

Sans doute; il vaudrait mieux arrêter leur trésor.

CARACALLA, surpris.

Ah! diable! c'est vrai! c'est une autre idée. (Bas, à Gérard.) Mais le moyen?

GÉRARD, de même.

J'en ai un; je sais où est le trésor; et, si tu veux m'aider, au nom de la nation...

CARACALLA.

C'est dit; partons vite.

GÉRARD.

Un instant, il faut d'abord nous débarrasser de ces deux-là qui voudraient partager, et du citoyen Sénèque qui viendra tantôt pour le même objet.

CARACALLA.

Ce coquin de Sénèque, il n'haït pas les richesses; ce sera difficile.

GÉRARD.

Je m'en charge; mais pour ceux-là, ça te regarde.

CARACALLA.

Comment cela?

GÉRARD, à haute voix.

Quand la patrie est en danger, comme cela lui est encore arrivé ce matin, il faut que les bons citoyens se rendent à leur poste.

CARACALLA.

Oui, il faut que tous les bons patriotes se rendent à leur poste.

GÉRARD.

Et voilà le citoyen Thomas, un oncle de ma femme, et mon cousin Girardot, qui est en congé et qui va rejoindre, qui voudraient quitter Paris ce soir.

CARACALLA.

N'est-ce que cela?

GÉRARD.

Il faut donc, comme municipal, que tu leur signes un permis

CARACALLA, les regardant.

Un permis à eux ? impossible.

JULIE, à part.

O ciel!

GÉRARD.

Tu refuses un patriote, moi, Gérard, qui suis leur caution?

CARACALLA.

Je ne peux pas faire autrement sans me compromettre.

JULIE.

Refuser de signer!

CARACALLA.

J'ai z'une raison invulnérable.

JULIE ET GÉRARD.

Et laquelle?

CARACALLA, à demi voix.

C'est... c'est que je ne sais pas écrire, vous le savez bien, et vous compromettez là un municipal. (Haut.) Tout ce que je peux faire pour les citoyens, c'est de les prendre sous le bras, et de les conduire où ils voudront aller.

GÉRARD.

Cela vaut encore mieux : à la Messagerie nationale qui part ce soir.

CARACALLA.

C'est à deux pas.

GÉRARD.

Mais tu m'en réponds ?

CARACALLA.

Je ne les quitterai pas que la voiture ne soit partie, et je viens te rejoindre.

GÉRARD.

Ici même, où je t'attendrai.

CARACALLA.

En route ! Avec ma protection, vous irez en enfer sans passe-port. (Il prend le général et le marquis sous le bras, et ils vont sortir par la porte du fond. On entend à droite le bruit d'une clé dans la serrure.)

LE MARQUIS.

Qui vient là ?

JULIE, effrayée.

C'est Goberville qui avait la clé.

GÉRARD.

C'est Sénèque.

CARACALLA, quittant le bras des deux frères.

Je vais lui parler.

GÉRARD, vivement.

Au contraire, qu'il ne te voie pas chez moi.

CARACALLA.

C'est juste.

GÉRARD, fermant vivement la porte que Goberville vient d'entr'ouvrir.

Un instant, citoyen, on n'entre pas.

GOBERVILLE, par la fenêtre vitrée qui donne en face du spectateur.

Je viens te prendre avec la citoyenne.

GÉRARD.

Elle achève sa toilette. (A Caracalla et aux deux frères.) Partez.

JULIE.

Et que Dieu les protége! (Julie a ouvert la porte du fond, Caracalla sort en tenant les deux frères, pendant que Gérard les suit des yeux en tenant toujours fermée la porte du cabinet, où l'on voit Goberville.)

APRÈS

VAUDEVILLE

Un magnifique salon de l'hôtel du général comte de Surgy. Une table à droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERNEVAL, MORIN.

MORIN.

C'est vous, monsieur Derneval, qui frappez de si bonne heure à la porte de l'hôtel?

DERNEVAL.

Oui, j'apportais à madame la comtesse et à sa fille cette romance d'Othello, qu'elle avait désirée hier soir. Ces dames sont-elles visibles?

MORIN.

Point z'encore.

DERNEVAL.

Et le général?

MORIN.

Monsieur le comte de Surgy? il est dans son cabinet. Voulez-vous lui parler?

DERNEVAL.

Oui, sans doute. C'est-à-dire, non; il pourrait croire... Remets-lui seulement ces papiers.

MORIN.

C'est pour son procès?

DERNEVAL.

Justement.

MORIN.

Une belle affaire, qui vous a fait z'honneur : je m'y connais, parce qu'un avocat, c'est censément z'un orateur, et que je l'ai z'été autrefois.

DERNEVAL.

Toi, Morin?

MORIN.

Oui, Monsieur.

AIR de *Oui et non.*

Instruit ou non, ça ni fait rien,
On est z'orateur de naissance;
Et l'on vous comprend toujours bien
Quand on parle avec z'éloquence.
Pour l'orthographe, j' m'en passais,
Car ell' m'a toujours t'nu rancune,
Et l'on peut être bon Français
Sans le parler z'à la tribune.

Mais ce que je vous en dis là, c'était dans les temps. Vous êtes trop jeune, monsieur Derneval, pour avoir vu ces temps-là, et vous ne savez pas tout ce que les honnêtes gens t'ont souffert; quand on a, comme moi, tout perdu z'à la révolution; qu'on a z'été compromis pour avoir sauvé des nobles, pour avoir fait z'évader une famille entière.

DERNEVAL.

Vraiment! ce brave Morin!

MORIN.

Et c'est en mémoire d'un service pareil, que j'ai t'autrefois rendu z'involontairement au général et à son frère, qu'il m'a nommé depuis concierge de son hôtel, ce qui est toujours plus sûr que les honneurs et l'administration publique, surtout quand on n'est pas né dans la patrie; et puis, il y a des profits au jour de l'an, à la fête de Monsieur et de Madame, et dans les solennités de famille, et j'espère que nous allons t'en avoir une. Un mariage.

DERNEVAL.

Que me dis-tu là? quoi! mademoiselle de Surgy?..

MORIN.

C'est un secret; mais il n'y en a pas pour les portiers. Mam'zelle va z'épouser monsieur Alfred, son cousin, le fils de l'ancien marquis, ce jeune pair de France, qui est si aimable.

DERNEVAL, à part.

Il est donc vrai!

MORIN.

On l'attend même c' matin z'à déjeuner, et je parierais que c'est pour terminer z'invariablement.

DERNEVAL.

Ah! il n'y a plus à hésiter; (il se met à la table et écrit.) il en arrivera ce qu'il pourra.

MORIN.

Que faites-vous donc?

DERNEVAL, écrivant toujours.

Rien. Puisque monsieur Alfred va venir à l'instant, j'ai un service à te demander.

AIR des *Comédiens*.

Pourras-tu bien remplir avec mystère
La mission dont je vais te charger?

MORIN.

Avec plaisir, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger.

DERNEVAL, se levant.

Remets-lui donc...

MORIN.

Parlez, que faut-il faire?

DERNEVAL.

Ce seul billet.

MORIN.

C'est aisé: de grand cœur.
Et puis après?

DERNEVAL.

Ne rien dire et te taire.

MORIN.

C'est moins aisé quand on est z'orateur.

ENSEMBLE.

DERNEVAL.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger;
Et tu sauras remplir avec mystère
La mission dont je veux te charger.

MORIN.

Mais c'est égal lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger;
Et je saurai remplir avec mystère
La mission dont on veut me charger.

DERNEVAL.

On sonne, c'est le général. Adieu. (Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

MORIN, LE GÉNÉRAL, sortant de l'appartement à droite.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! Morin, et mes lettres, et mes journaux?

MORIN.

Voici d'abord les papiers que vient de me remettre monsieur Derneval.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi n'est-il pas entré? Un brave jeune homme, un homme de talent, qui a plaidé pour moi deux ou trois causes importantes; un ami de la maison, que j'ai toujours du plaisir à voir.

MORIN.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Voilà vos journaux que je monte;
Mais je d'manderai pour ma part
Une faveur à monsieur l' comte.

LE GÉNÉRAL.

C'est le portier le plus bavard...
De paroles sois économe.

MORIN.

M'sieur lit les journaux qu'il a reçus,
Et si j' l'ennui, ça s'ra tout comme
S'il lisait un articl' de plus.

C'est z'au sujet de mon petit-fils Charlot, que mon général a z'eu la bonté de faire élever et d'envoyer à l'enseignement mutuel. Voilà z'à peine un mois qu'il y est, et il en sait déjà plus que moi, qui n'ai jamais su ni lire, ni écrire, comme mon général le sait bien.

LE GÉNÉRAL.

Et où est le mal?

MORIN.

Le mal, c'est que tous les concierges mes confrères, et celui de la vieille marquise, le suisse du numéro 9, disent que c'est dangereux, et que ça peut lui donner de mauvaises idées.

LE GÉNÉRAL.

Que diable viens-tu me chanter là?

MORIN.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ils dis'nt que loin d' quitter l'ornière,
Il faut suivr' les chemins battus;
Qu' c'est pour vouloir êtr' plus qu' leur père
Que les enfants se sont perdus.
A la routine, enfant, restez docile,
Dussiez-vous y marcher tout seul;
Et votre aïeul fût-il un imbécile,
Soyez plutôt ce que fut votre aïeul.

LE GÉNÉRAL, le regardant.

Si ce diable de Caracalla savait lire, je croirais quelquefois qu'il lit là... ou bien... Fais-moi le plaisir de me laisser tranquille, et de retourner à ta loge.

MORIN.

Ne vous fâchez pas, Monsieur, j'y pensais. Aussi bien je me rappelle qu'il y a là un vieux monsieur qui vous attend depuis un quart d'heure.

LE GÉNÉRAL.

Et tu ne l'as pas fait entrer sur-le-champ?

AIR du *Piége*.

Je vous l'ai dit, je prétends et je veux
Que cet usage soit le vôtre,
Que nul ne fasse antichambre en ces lieux
Un vieillard bien moins que tout autre.
Redoublant vos soins empressés,
Dès qu'il paraît je veux l'entendre;

Ses cheveux blancs doivent vous dire assez
Que lui n'a pas le temps d'entendre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, entrant.

Annoncez le vicomte de La Marlière.

LE GÉNÉRAL.

Quel nom ai-je entendu ?

LE VICOMTE.

Monsieur le duc de Surgy.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas moi, Monsieur; je suis le général comte de Surgy.

LE VICOMTE.

Il serait possible! ce petit chevalier... Je suis donc bien changé, si vous ne reconnaissez pas en moi l'ami de votre frère, le compagnon de votre jeunesse?

LE GÉNÉRAL, le serrant dans ses bras.

Quoi! c'est vous, vous que depuis si longtemps nous croyions avoir perdu?

LE VICOMTE.

Oui, ça fait événement, ça fait coup de théâtre.

« Les morts après trente ans sortent-ils du tombeau. »

Quand je dis trente ans, c'est pour le vers, car il y en a quarante et plus que je suis disparu et que je n'ai mis le pied en Europe.

LE GÉNÉRAL.

Et d'où venez-vous donc?

LE VICOMTE.

De l'autre monde, du fond de l'Atlantide. Ne vous souvient-il plus que j'étais parti pour rejoindre les vaisseaux de La Peyrouse, que j'ai retrouvés à Botany-Bay en février 88, et que je n'ai plus quittés? J'étais à bord de *l'Astrolabe* au moment de son naufrage, et je fus jeté sur une des îles *Malicolo* avec deux de mes compagnons, des gens de qualité comme moi, le chevalier et le vicomte d'Osage, que vous connaissez.

LE GÉNÉRAL.

Vous n'étiez que trois?

LE VICOMTE.

Oui, et puis deux matelots. Nous avons vécu là pendant

quarante ans, ignorés de toute la terre, qui nous croyait perdus, et j'y serais encore, si le vaisseau du capitaine Jarry n'y avait pas abordé par hasard.

LE GÉNÉRAL.

En effet, les journaux anglais nous ont appris l'an passé qu'on avait découvert les derniers débris de l'expédition.

LE VICOMTE.

Ces débris, c'était moi. Le capitaine Jarry est un homme fort aimable pour un Anglais, car il n'entendait pas un mot de français, ni lui, ni personne de son équipage : impossible alors d'avoir aucune nouvelle de vous; et arrivé au Havre hier, je n'ai eu que le temps de me mettre dans une chaise de poste, et de rouler toute la nuit, tant j'avais hâte de me trouver à Paris.

LE GÉNÉRAL.

Je le crois sans peine.

LE VICOMTE.

J'ai dit au postillon de me mener à mon hôtel ordinaire, l'hôtel Saint-Féréol. Croiriez-vous qu'il m'a dit : Je ne connais pas l'hôtel Saint-Féréol. — Enclos des Capucines, près les Feuillants, où nous descendions toujours, nous autres mousquetaires, quand nous venions de Versailles. Alors je me suis chargé de le conduire. Mais voici un bien autre événement; impossible de trouver le jardin des Capucines.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment!

LE VIOCMTE.

Disparu, enlevé en plein jour dans le quartier le plus populeux, ce jardin si sombre et si agréable, où nous avions toujours des rencontres. Vous vous rappelez quand le soir il fallait mettre l'épée à la main pour rentrer chez soi; au lieu de cela, qu'est-ce que j'ai trouvé? une grande rue qui n'en finit plus.

LE GÉNÉRAL.

Celle qui mène place Vendôme, au ministère de la justice; la rue de la Paix.

LE VICOMTE.

Précisément.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Il n'est plus temps*, etc.

Oui c'est là son nom désormais;

Chez nous où les lois sont chéries,
On voit la justice et la paix
Tout à côté des Tuileries.
Et le dieu de nos libertés
Qui veut qu'aujourd'hui tout s'accorde,
Met la chambre des députés
Près la place de la Concorde

LE VICOMTE.

Et puis le long des Tuileries, cette rue immense, comment la nommez-vous?

LE GÉNÉRAL.

La rue de Rivoli.

LE VICOMTE.

On se perd là-dedans. C'est un amas de pierres, un horizon de moellons; ce n'est plus une ville, c'est une carrière. Je ne reconnais plus mon Paris.

LE GÉNÉRAL.

On vous l'a un peu embelli.

LE VICOMTE.

On me l'a gâté. Mais où donc est le marquis? il me tarde de l'embrasser.

LE GÉNÉRAL.

Mon frère; nous l'avons perdu, il y a dix-neuf ans, à Wagram.

LE VICOMTE.

Wagram? qu'est-ce que c'est que ça? une de ses terres?

LE GÉNÉRAL.

Non, morbleu! une bataille, où la victoire nous est restée. Le marquis, qui était alors duc et chambellan, fut ramené par moi à Vienne, où il a succombé.

LE VICOMTE.

A Vienne? en Dauphiné?

LE GÉNÉRAL.

Non, la capitale de l'Autriche.

LE VICOMTE.

Et comment vous trouviez-vous là tous les deux?

LE GÉNÉRAL.

Avec trois cent mille hommes, qui y étaient entrés en vainqueurs.

LE VICOMTE.

Vous êtes entrés à Vienne?

LE GÉNÉRAL

Ce n'était pas la première fois, et à Berlin aussi; et dans toutes les capitales de l'Europe.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que vous me dites là? qu'est-ce que c'est que des folies pareilles? Et au milieu de tout cela, mon pauvre chevalier, comment se sont trouvées vos affaires?

LE GÉNÉRAL.

Assez bien. Je suis maintenant un des premiers propriétaires de France, grâce aux fabriques que j'ai établies, aux manufactures que j'ai créées.

LE VICOMTE

Vous! dans le commerce! Ah! mon cher ami, qu'est-ce que vous m'apprenez là? Votre famille doit être dans la désolation?

LE GÉNÉRAL.

Non vraiment, vu que nous partageons tout, et que je viens d'établir, en faveur de mon neveu Alfred, le fils de mon frère, un majorat de vingt mille écus de rente.

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

Sans préjugé chacun exerce
Son industrie et ses talents;
Nos vicomtes font le commerce,
Nos chevaliers sont fabricants.
Et dans ce siècle où l'on respecte
Le mérite avec ou sans nom,
Un marquis est mon architecte,
Et mon médecin est baron.

LE VICOMTE.

Oui; mais la considération?..

LE GÉNÉRAL.

Maintenant, mon cher, on est toujours considéré quand on paye à l'État vingt-cinq mille francs d'impôt.

LE VICOMTE.

Vous payez la taille!

LE GÉNÉRAL.

C'est ce qui arrive à tout le monde.

LE VICOMTE.

Les bourgeois, c'est bien; mais le comte de Surgy! mais moi! Je ne paierai pas, je ne paierai jamais.

LE GÉNÉRAL.

On vous fera saisir.

LE VICOMTE.

Le vicomte de La Morlière!

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi pas?

LE VICOMTE.

Un homme de qualité!

LE GÉNÉRAL.

Tout comme un autre.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'un régime comme celui-là?

LE GÉNÉRAL.

Celui des lois.

LE VICOMTE.

Nous sommes au-dessus d'elles, nous autres et je m'en moque.

LE GÉNÉRAL.

Prenez garde, et ne dites pas de mal de nos lois; car voilà mon neveu qui est pair de France, et qui en fait tous les jours.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED.

ALFRED.

Bonjour, mon oncle. Comment cela va-t-il? J'apporte de bonnes nouvelles.

LE GÉNÉRAL.

Et moi aussi, car je te présente au vicomte de La Morlière, l'ancien ami de ton père.

ALFRED.

Un ami de mon père! (Lui donnant la main.) J'espère que cette amitié-là sera héréditaire, et que vous daignerez la transmettre à son fils?

LE VICOMTE.

Oui, oui, mon jeune ami; entre nous autres tout se transmet, je le vois, jusqu'aux bons sentiments.

LE GÉNÉRAL.

C'est un ancien compagnon de La Peyrouse, qui, après quarante ans d'exil, revient en son pays, qu'il trouve un peu changé.

ALFRED.

Mais sa fortune doit aussi l'être?

LE GÉNÉRAL.

Pour cela, nous n'en avons pas parlé, parce que cela me regarde.

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Ces postillons.*

D'un commerçant si l'état vous fait honte,
Vous pourriez bien refuser sans façon
L'industriel, mais non le noble comte ;
Car je le suis, et dans l'occasion,
Je fais valoir et mon titre et mon nom.

LE VICOMTE, lui prenant la main.

Malgré vos torts, malgré votre richesse,
Ah! dans ce cœur si prompt à m'obliger,
Il est un fonds d'immuable noblesse
Qui ne peut déroger.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure. Vous acceptez, et vous voilà aussi de la famille. Tu disais donc, mon cher Alfred, qu'il y avait de bonnes nouvelles?

ALFRED.

Oui, mon cher oncle, les élections s'annoncent bien, et j'espère qu'aujourd'hui la Chambre aura en vous un bon député de plus.

LE VICOMTE.

Les élections, la Chambre; qu'est-ce que cela?

LE GÉNÉRAL.

Ce serait trop long à vous expliquer en un jour; car il a fallu quarante ans pour en arriver là : quarante ans d'orage!

AIR de *la Sentinelle.*

Vous souvient-il qu'autrefois je disais :
Cet horizon annonce la tempête?
Elle est venue... horrible en ses excès,
Et trop longtemps gronda sur notre tête.
Mais des débris dispersés, confondus,
L'ordre renaît.

LE VICOMTE.

Et tous, après l'orage,

A leur place sont revenus.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tous... excepté les abus,
Qui sont restés dans le naufrage.

(Le général va s'asseoir auprès de la table à droite.)

LE VICOMTE.

Je ne comprends pas; mais c'est égal. (A Alfred.) Et les plaisirs, et la jeunesse, comment vous autres gentilshommes menez-vous tout cela?

ALFRED.

A merveille.

LE VICOMTE.

C'est bien, c'est très-bien, je me reconnais là; ça me rajeunit. Et les dettes, les créanciers, en as-tu beaucoup?

ALFRED.

Pas un seul.

LE VICOMTE.

Ton oncle les a donc payés ce matin?

ALFRED.

Apprenez que je paye moi-même ce que je dois.

LE VICOMTE.

Est-il bourgeois, le pair de France! Et ta petite maison, j'espère qu'elle est jolie, et que tu m'y mèneras, que tu nous donneras un petit souper?

ALFRED.

C'est qu'on ne soupe plus.

LE VICOMTE.

Ah! mon Dieu!

ALFRED.

Mais c'est tout comme, on dîne à sept heures.

LE VICOMTE.

Plus de petits soupers, plus de petites maisons; je ne reconnais plus la jeunesse d'à présent; je la retrouve toute dérangée. Et à quoi, je vous le demande, s'occupent les jeunes gens?

ALFRED.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Aussi galants que vous, aussi fidèles,
Mais moins légers, moins futiles enfin,
Ils vont gaîment du boudoir de nos belles

A l'atelier de *Gérard*, de *Gudin*,
Ils vont entendre, admirer *Villemain*.
Vers les beaux-arts, les plaisirs, la science,
Courons, amis, courons en tilbury,
Dépêchons-nous : le siècle rajeuni
Avec ardeur vers la gloire s'élance,
Tâchons d'aller aussi vite que lui.

Mais, à propos de plaisirs, comment ma tante et ma cousine se sont-elles trouvées de la représentation d'hier? Je ne vous ai pas encore demandé de leurs nouvelles?

LE VICOMTE.

Comment, mon cher comte, vous êtes marié? et vous ne me le dites pas, et vous ne me faites pas faire connaissance avec votre jeune femme?

LE GÉNÉRAL.

Jeune! jeune en notre genre; et puis ensuite, vous la connaissez déjà. Tenez, la voici. (Alfred va au-devant de sa tante, et lui offre la main.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

LE GÉNÉRAL.

Arrivez, chère amie, c'est aujourd'hui le jour des reconnaissances, et voici le vicomte de La Morlière qui désire vous présenter ses hommages et ses compliments.

LE VICOMTE.

O ciel! en croirai-je mes yeux?

LE GÉNÉRAL.

Quoi! vous la reconnaissez encore? Eh bien! mon ami, en fait de compliments, vous ne pouviez pas lui en adresser un plus flatteur.

LE VICOMTE.

C'est la petite Julie! c'est la femme de Gérard!

LE GÉNÉRAL.

C'est la mienne à présent. Gérard, qui fut notre sauveur, notre protecteur, notre ami, est mort à Austerlitz comme un brave qu'il était.

LE VICOMTE.

Austerlitz!

LE GÉNÉRAL.

Oui, encore une que vous ne connaissez pas; et j'ai pu enfin acquitter la dette de l'amour et de l'honneur.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ma destinée à la sienne est unie,
Après tant de maux, de tourments;
Autrefois je lui dus la vie,
Et le bonheur depuis vingt ans.

JULIE.

Oui, pour nos cœurs où la paix est rentrée,
Sur nos vieux jours le bonheur luit enfin,
Profitons-en; une belle soirée
Fait oublier l'orage du matin.

LE GÉNÉRAL, au vicomte qui est dans la dernière agitation, et qui veut sortir.

Eh! mais, vicomte, qu'avez-vous donc?

LE VICOMTE.

Je ne puis rester dans cette maison, je m'en vais.

LE GÉNÉRAL ET ALFRED.

Et pourquoi donc?

LE VICOMTE.

Je ne puis supporter de pareilles mésalliances, et j'en rougis d'indignation! Un Surgy s'allier à une famille!...

LE GÉNÉRAL.

Aussi illustre que la nôtre, mon cher; quand on est la sœur d'un maréchal de France... (Alfred passe auprès de Julie.)

LE VICOMTE, se levant.

O ciel! que dites-vous? (Saluant Julie.) Comment! Madame n'était point la sœur de ce petit Raymond?

LE GÉNÉRAL.

Si vraiment.

AIR des *Scythes.*

Mais ce Raymond dont votre esprit se raille,
Et qui partit son paquet sur le dos,
Lui qui jadis, au quai de la Ferraille,
Fut, grâce à vous, rangé sous nos drapeaux,
Et malgré lui forcé d'être un héros,
Eut bientôt pris sa gloire en patience;
Et de soldat, mon beau-frère Raymond
S'est trouvé prince et maréchal de France.

LE VICOMTE.

Et de quel droit?

LE GÉNÉRAL.

Par le droit du canon.
Le voilà prince et maréchal de France.
Et c'est, morbleu, par le droit du canon.

LE VICOMTE.

C'est fini, je n'en reviendrai pas; je crois lire les Mille et une Nuits. (Au général.) Voyez pourtant si je vous avais cru! Voilà un gaillard qui me doit ce qu'il est; c'est moi qui suis la cause de sa fortune.

JULIE.

Après cela... il y a bien aidé.

LE VICOMTE.

Cependant, sans moi...

ALFRED.

Mais ma cousine, où est-elle donc; je ne la vois pas?

JULIE.

Alfred pense toujours à sa cousine.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a pas de mal; et si mes vœux sont exaucés, si mes projets se réalisent, bientôt, je l'espère, nous pourrons voir parmi nous un bon ménage de plus; n'est-ce pas, mon cher Alfred?

ALFRED.

Ah! mon oncle!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MORIN.

MORIN, à Alfred, qui se trouve seul à la droite du théâtre.

Monsieur le duc, voici z'une lettre que j'ai depuis ce matin.

LE GÉNÉRAL, à Julie et au vicomte.

Oui, je veux confondre nos biens, nos fortunes; ne plus faire qu'une seule et même famille. Depuis dix-huit ans, c'est le rêve de ma vie, et nos enfants ne l'ignorent pas.

ALFRED, qui a lu la lettre.

Ah! mon Dieu!

JULIE.

Qu'est-ce donc?

ALFRED.

Rien, ma tante; c'est une affaire qui me concerne particulièrement, et dont je parlerai au général.

JULIE.

Je vous laisse, et vais rejoindre ma fille qui est à sa leçon de piano.

LE VICOMTE, prêt à s'en aller.

Suis-je de trop?

ALFRED.

Un ami de mon père ne peut jamais l'être.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, ALFRED, LE VICOMTE.

ALFRED.

Voici une lettre à laquelle j'étais loin de m'attendre, mais dont il m'est impossible de ne pas vous donner connaissance. Tenez, mon oncle, lisez.

LE GÉNÉRAL, regardant la signature.

Derneval! l'espoir de notre barreau... un jeune homme plein de talent, à qui je dois beaucoup de reconnaissance.

ALFRED.

Vous en aurez peut-être un peu moins après avoir lu cette épître.

LE GÉNÉRAL, regardant la lettre et l'adresse.

« A Monsieur Alfred de Surgy. — Monsieur le duc, vous êtes « riche, noble et brave, jouissant de l'estime universelle; vous « avez tout pour vous, je n'ai rien. Je ne suis qu'un pauvre « avocat inconnu encore; mais le malheur rapproche les dis- « tances; et celui qui se voit sans espoir n'a plus rien à mé- « nager. Vous allez épouser une jeune personne que j'adore « depuis cinq ans; et quoique je ne lui aie jamais parlé de « mon amour, j'ai quelques raisons de penser qu'il est partagé. « Vous êtes le premier à qui j'aie fait une pareille confidence, « et j'ose croire que vous vous en montrerez digne, en me « disputant un prix que je n'ai, il est vrai, aucun droit d'ob- « tenir, mais que personne du moins n'obtiendra de mon vi- « vant. — DERNEVAL. » (Le général reste anéanti, et la tête dans ses mains.)

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que j'entends là? un avocat défier un homme comme il faut! Donnez-moi cette lettre. Je me rends à Ver-

sailles, j'obtiens un ordre du ministre, et ce soir il est à la Bastille.

ALFRED.

Eh! Monsieur, cela ne se passe pas ainsi. (Il va à la table à droite, et écrit pendant que le général et le vicomte parlent ensemble.)

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est la ruine de toutes mes espérances. Pouvais-je m'attendre à un pareil amour? Je vais trouver ma fille, en parler avec elle, lui en parler en ami.

LE VICOMTE.

Y pensez-vous, corbleu? est-ce ainsi qu'un père de famille parle à ses enfants? Rappelez-vous que dans une circonstance à peu près pareille, c'était en 87 ou 88, la duchesse de Surgy, votre mère, me fit l'honneur de m'appeler aussi dans un conseil de famille où vous étiez, vous et votre frère.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je ne l'ai point oublié.

LE VICOMTE.

Eh bien! Monsieur, vous devez vous rappeler quelle dignité, quelle fermeté elle y déploya.

LE GÉNÉRAL.

Oui, et ce fut cette fermeté qui, pendant vingt ans, nous condamna tous au malheur.

LE VICOMTE.

Ça, c'est une autre affaire... mais elle soutint ses droits.

ALFRED.

Et mon oncle oubliera les siens pour faire le bonheur de sa fille, pour l'unir à celui qu'elle aime.

LE VICOMTE.

L'unir à un avocat!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, puis DERNEVAL.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Derneval.

LE GÉNÉRAL.

Dieu! c'est lui!

DERNEVAL salue tout le monde, et fait un geste de surprise en apercevant Alfred.

Monsieur Alfred, pardon, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

ALFRED.

J'ai reçu votre lettre, Monsieur, et j'achevais ma réponse : j'aurai l'honneur de vous voir aujourd'hui à trois heures.

DERNEVAL.

Je vous remercie, monsieur le duc; je vous avais bien jugé, et je n'attendais pas moins de vous.

LE GÉNÉRAL, passant entre Alfred et Derneval. Il prend la main à Alfred, lui fait signe de garder le silence, et s'adressant à Derneval :

Il me semble, Monsieur, que c'était à moi d'abord que vous auriez dû vous adresser.

DERNEVAL.

Je venais, Monsieur, réclamer cette grâce; j'aurais désiré vous parler seul.

LE GÉNÉRAL.

Maintenant le secret serait inutile, je n'en ai point pour ma famille, pour mes amis : parlez sans crainte. (Le vicomte s'assied sur un fauteuil à gauche.)

DERNEVAL.

Si jusqu'à présent, Monsieur, je n'ai osé me déclarer, c'es qu'orphelin et sans fortune, on aurait pu croire qu'en deman dant en mariage une riche héritière, j'étais guidé par un autre motif que celui de l'amour le plus pur. Depuis quelques instants seulement ma position vient de changer; j'ai un oncle qui m'a élevé, et de qui, malgré ses immenses richesses, je n'avais le droit de rien exiger! car en me donnant de l'éducation, et le moyen de faire moi-même ma fortune, il avait rempli tous les devoirs d'un bon parent; le reste me regardait; mais aujourd'hui, prêt à le quitter, peut-être pour jamais, j'ai cru devoir lui faire mes adieux, et lui rendre compte des motifs qui me faisaient agir. En entendant votre nom, celui de votre fille, il a tressailli, et se soutenait à peine; une extrême agitation se faisait remarquer dans tous ses traits. « Plût au ciel, me dit-il, qu'un tel mariage fût possible ! ce serait le repos du reste de mes jours. Va dire au général que, s'il veut consentir à cette union, je te donne cinq cent mille francs; et après moi, toute ma fortune, dont je voulais disposer en faveur des hospices. »

TOUS.

Il serait possible !

DERNEVAL.

Puis, s'arrêtant, il m'a dit : « Non, de telles considératio n.

ne suffiront pas auprès du général; il en est d'autres plus puissantes : il faut que je lui parle moi-même. » Et alors il s'est mis à son bureau, et a écrit cette lettre qu'il m'a prié de vous apporter moi-même.

ALFRED.

Voyez, mon oncle, lisez vite.

LE GÉNÉRAL, lisant la lettre.

Un rendez-vous qu'on me demande. Mais cette écriture, que je crois connaître; le baron de Goberville!

LE VICOMTE, se levant.

Goberville! cet ancien procureur qui faisait l'usure et les affaires de votre famille!

LE GÉNÉRAL.

L'auteur de tous nos maux.

LE VICOMTE.

Un spoliateur, un fripon.

DERNEVAL.

Monsieur, il est mon oncle, il fut mon bienfaiteur; et devant moi je ne dois pas souffrir...

LE GÉNÉRAL.

Il a raison. (A Derneval.) Pardon, Monsieur, je n'ai pas été maître d'un premier mouvement. (Montrant la lettre.) Lui, votre oncle! ah! voilà ce que je ne savais pas.

LE VICOMTE.

J'espère maintenant qu'il n'y a plus à hésiter, et que toute alliance est désormais impossible avec un... (Regardant Derneval et se reprenant.) avec un procureur : cela suffit; et s'il osait se présenter...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MORIN.

MORIN, à voix basse.

Monsieur, voilà quelqu'un qui descend de voiture, et qui demande à vous parler.

LE GÉNÉRAL.

Quel est-il?

MORIN.

Vous ne le croiriez jamais! il a un parler si humble et si doux; et puis ses gens, sa livrée, jusqu'à ses chevaux, tout cela a z'un air si digne, que j'osais t'à peine le regarder, lorsqu'en

levant les yeux, je reconnais dans ce seigneur si respectable mon ancien collègue, le citoyen Sénèque.

LE GÉNÉRAL, bas.

Silence. (Haut.) C'est M. Goberville : qu'il entre.

LE VICOMTE.

Oui, qu'il entre! (Bas, à Alfred.) J'en suis charmé, nous allons à nous deux le jeter par la fenêtre.

ALFRED.

C'était bon avant la révolution; mais maintenant on ne jette plus personne par les fenêtres, pas même ses créanciers.

LE VICOMTE.

Et qu'est-ce qu'on leur fait donc?

ALFRED.

On les paye.

LE VICOMTE.

Quel absurde régime!

LE GÉNÉRAL.

Alfred, Derenval, j'exige que l'affaire de ce matin n'ait pas de suite, et j'espère vous revoir après mon entretien avec votre oncle.

DERNEVAL, s'inclinant.

Monsieur, je suis à vos ordres. (Il sort, le général le reconduit.)

ALFRED.

Et moi, alors, je cours trouver ma tante et ma cousine, les prévenir de ce qui se passe. (Au vicomte.) Venez.

LE VICOMTE, à Alfred qui l'entraîne.

Oui, tu as raison, je ferai mieux de m'en aller; car la vue seule d'un procureur...

AIR : *J'ai vu le Parnasse.*

Si j'en vois jamais sur ma route...

ALFRED.

Ils sont supprimés.

LE VICOMTE.

Tout de bon?
C'est un grand bienfait.

ALFRED.

Oui, sans doute,
De notre révolution.

LE VICOMTE.

Voici donc la première chose ..
Que les destins en soient loués!..

ALFRED, à part.

Ne lui disons pas, et pour cause,
Qu'il nous reste les avoués.

(Derneval, Alfred et le vicomte entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, M. DE GOBERVILLE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le baron de Goberville.

LE GÉNÉRAL.

Qu'il entre.

GOBERVILLE, saluant le général après un moment de silence.

La Providence, dont les desseins nous sont cachés, a sans doute eu ses raisons, monsieur le général, pour que nous nous retrouvions enfin, après un laps de temps aussi considérable...

LE GÉNÉRAL.

Oui, voilà vingt années à peu près que je n'avais entendu parler de vous.

GOBERVILLE.

Vous devez me trouver bien changé?

LE GÉNÉRAL.

Je désire pour vous que cela soit.

GOBERVILLE.

Et moi, s'il y a eu jadis entre nous des motifs de ressentiment, des sujets de haine, je désire, monsieur le général, qu'ils soient bannis de votre mémoire comme je les ai effacés de la mienne.

LE GÉNÉRAL.

Quoi! vraiment! vous avez eu la honté d'oublier tout ce que?..

GOBERVILLE.

Qui de nous, Monsieur, n'est sujet à l'erreur? mais on est souvent plus méritoire par la réparation qu'on n'avait été coupable par l'offense; et il me semble, monsieur le comte, qu'en donnant à mon neveu et à mademoiselle votre fille une partie de mes biens...

LE GÉNÉRAL.

Cela vous rend, aux yeux du monde, paisible possesseur du reste : c'est comme si je vous donnais quittance dans l'opinion publique.

GOBERVILLE.

Quand on a des places, de l'argent, de la réputation auprès de certaines personnes qui ont daigné m'admettre dans leur intimité, et de l'estime dans plusieurs journaux où je travaille incognito, on tiendrait à avoir un peu celle du public; et le mariage de mon neveu avec mademoiselle votre fille peut seul me la procurer.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Ce modeste habit de village.*

Quoi! vous aussi, de la publique estime,
Malgré votre or, vous sentez le besoin?
(A part.)
De notre âge, éloge sublime!
Si le vicomte en était le témoin...
Oui, c'est l'honneur que seul on considère;
Et dans notre siècle à présent,
L'estime publique est si chère,
(Montrant Goberville.)
Qu'il n'en a pas même pour son argent.

GOBERVILLE.

Alliance honorable pour moi, j'en conviens, mais qui aujourd'hui peut être utile pour vous.

LE GÉNÉRAL.

Comment?

GOBERVILLE.

Dans ce moment, vous êtes comme moi sur les rangs pour la députation.

LE GÉNÉRAL.

Vous, député!

GOBERVILLE.

Pas encore, mais c'est arrangé. Eh bien! nous pouvons l'être encore tous les deux.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire?

GOBERVILLE.

J'ai fait tant de bien depuis la clôture de la session, que ma nomination est sûre. J'ai pour moi les suffrages de tous les électeurs qui ont dîné chez moi; et si vous le voulez, leurs voix, dont je puis disposer, jointes à celles de vos amis, peuvent également assurer votre succès.

LE GÉNÉRAL, avec indignation.

Monsieur, j'aurais été disposé en faveur de votre neveu (et je n'en étais pas éloigné peut-être), qu'une telle proposition aurait suffi pour tout rompre entre nous.

AIR : *Au dieu d'amour, à la jeunesse.*

Les honneurs plaisent à mon âge,
Et je serais fier, j'en conviens,
D'obtenir le libre suffrage
De mes nobles concitoyens.
Mais les payer est un outrage,
C'est cesser d'être homme de bien :
Qui peut acheter un suffrage
N'est pas loin de vendre le sien.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE, ALFRED, LE VICOMTE, AMIS DU GÉNÉRAL, qui l'entourent et le félicitent.

CHŒUR.

AIR : *Honneur et gloire* (de LA MUETTE DE PORTICI.)

Ah ! qu'elle heureuse nouvelle !
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.

GOBERVILLE.

Quoi ! l'on vient de l'élire !
Quel collége ?

JULIE.

Le sien.

GOBERVILLE.

Ah ! tant mieux, je respire,
Ce n'est pas dans le mien.
(A part.)
Moi son collègue, il va se désoler !
Quel prétexte qu'il allègue,
Il sera bien forcé de m'appeler
Mon honorable collègue.

CHŒUR.

Ah ! quelle heureuse nouvelle !
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.

Sur cet heureux événement,
Recevez notre compliment.

LE GÉNÉRAL ET JULIE.

De cet heureux événement
Que mon cœur est fier et content!

LE VICOMTE.

Non, je n'y comprends rien, vraiment :
Qu'ont-ils donc tous en ce moment?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DERNEVAL.

GOBERVILLE.

Mais, grâce au ciel, voilà aussi des nouvelles de notre arrondissement, mon neveu en arrive; eh bien! je suis nommé?

DERNEVAL.

Non, mon oncle.

GOBERVILLE.

Et qui donc?

DERNEVAL.

Le général.

GOBERVILLE.

Dans deux colléges à la fois... et mes nombreux amis?

DERNEVAL.

Vous ont tenu parole; car Monsieur ne l'emporte que d'une ou deux voix.

GOBERVILLE.

Il serait possible! j'espère au moins, quoi que tu m'en aies dit hier, que j'ai eu la tienne?

DERNEVAL.

Je vous en avais prévenu, et ne veux point vous tromper; comme mon parent, mon bienfaiteur, je vous respecte, je vous aime; vous pouvez disposer de tout ce que je possède; mais de mon vote, de ma conscience, cela ne se pouvait pas.

GOBERVILLE.

Eh bien! tu seras déshérité! voilà ce qu'il y aura gagné.

LE GÉNÉRAL.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur; il n'y aura rien perdu.

GOBERVILLE.

Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL, serrant la main à Derneval.

Que je ne punis point les enfants des fautes de leur père,

et que le mérite et l'honneur, partout où ils se trouvent, ont droit à notre estime. Oui, (Montrant sa femme.) vous avez la nôtre, celle de mon neveu, qui renonce pour vous à tous ses droits; et si ma fille vous aime, quoiqu'il m'en coûte encore de renoncer à des idées qui m'étaient chères, je les sacrifie sans hésiter au bonheur de mes enfants.

DERNEVAL.

Ah! Monsieur!

ALFRED.

O le meilleur des hommes! (Au vicomte.) Eh bien! que dites-vous de tout cela?

LE VICOMTE.

Rien; j'en ai déjà tant vu, que je commence à m'y habituer.

LE GÉNÉRAL.

Et nous, mes amis, mes concitoyens, qui, après tant d'orages, sommes enfin arrivés au port, et qui goûtons, à l'abri du trône et des lois, cette liberté sage et modérée que tous nos vœux appelaient depuis quarante ans, conservons-la bien; nous l'avons payée assez cher! Toujours unis, toujours d'accord, ne songeons plus au mal qu'on a fait, ne voyons que le bien qui existe; éloignons les tristes souvenirs, et disons tous, dans la France nouvelle : (Tendant une main à Derneval.) Union (Montrant dans le coin opposé Goberville resté seul, et le regardant d'un air de pitié.) et oubli.

CHŒUR.

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.
Sur cet heureux événement,
Recevez notre compliment.

FIN DE AVANT, PENDANT ET APRÈS.

MALVINA

OU

UN MARIAGE D'INCLINATION

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 8 décembre 1828.

PERSONNAGES.

M. DUBREUIL, riche négociant.
MALVINA, sa fille.
MARIE, sa nièce.
ARVED DUBREUIL, son neveu.
M. DE BARENTIN, ami de la maison.
CATHERINE, femme de charge et gouvernante de Dubreuil.

La scène se passe aux environs de Nantes, dans une maison de campagne appartenant à M. Dubreuil.

ACTE PREMIER.

Un grand salon; porte au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, MARIE, assise sur le devant, à gauche, est occupée à dessiner.

CATHERINE, entrant.

Comment! mademoiselle Marie, vous êtes restée à la maison toute seule à travailler? vous n'êtes pas à la promenade du matin?

MARIE.

Non; mais je les ai vu partir. La calvacade était magnifique : mon oncle était dans la calèche; Malvina, ma cousine, était à la portière, et elle a tant de grâce à cheval; elle monte si bien!

CATHERINE.

Joli talent, pour une demoiselle!

MARIE.

Et où est le mal?

CATHERINE.

Les convenances avant tout, Mademoiselle, les convenances; et quand je pense aux accidents...

MARIE.

Il n'y avait rien à craindre, puisque M. de Barentin, ce jeune élégant, qui est l'ami de la maison, caracolait à ses côtés, sur son beau cheval anglais.

CATHERINE.

Son cheval qui appartient à monsieur votre oncle.

MARIE.

Comme il s'en sert toujours, c'est le sien.

CATHERINE.

A ce compte, cette maison de campagne serait aussi la sienne.

AIR du *Ménage de garçon*.

Sans façon, et deux ans de suite,
Il est venu loger ici.

MARIE, quittant son dessin et allant auprès de Catherine.

C'est un jeune homme de mérite,
Un philosophe sans souci,
Un sage, qui n'a rien à lui.

CATHERINE.

Je conçois bien cette sagesse,
Car il peut, grâce à son aplomb,
Se passer toujours de richesse,
Tant que les autres en auront.
Il peut se passer de richesse,
Tant que les autres en auront.

MARIE.

Toi qui, l'année dernière, l'avais vu arriver avec tant de plaisir!

CATHERINE.

Sans doute, le premier abord est pour lui : un joli cavalier, une jolie tournure; et ses malheurs dont il parlait toujours... et ce service qu'il avait rendu à votre oncle... ce spectacle, où il avait pris sa défense sans le connaître... et puis, vous le dirai-je, j'ai cru d'abord que c'était un prétendu pour vous.

MARIE.

Pour moi?

CATHERINE.

Oui, il était galant, assidu, il ne vous quittait pas; et j'aime tout de suite ceux qui vous aiment; mais soudain cela a cessé, et pourquoi, je vous le demande?

MARIE.

Je m'en vais te le dire. Il y a un an, quand il est venu ici pour la première fois, il n'y avait que moi; car ma cousine Malvina était à Paris. A mon aspect il parut troublé; toutes ses phrases, qu'il n'achevait jamais, étaient toujours précédées et terminées par un soupir; quand je le rencontrais dans le jardin, c'était dans des allées solitaires, un mouchoir à la main, les yeux rouges, et un air de désespoir et d'égarement qui me faisait peine et qui me faisait peur... car il avait l'air d'un roman... mais d'un roman au cinquième volume... au moment des catastrophes.

CATHERINE.

Voyez-vous cela!

MARIE.

Mon oncle même s'en était aperçu et ne nous laissait jamais ensemble; et un jour que j'étais à travailler, comme aujourd'hui, dans le salon, il prit une chaise, s'assit à côté de moi : « Mariè, me dit-il, Marie... » Il leva les yeux au ciel, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et la conversation en resta là.

CATHERINE.

C'était fort embarrassant.

MARIE.

Aussi ne sachant que lui dire, je me mis à lui parler de tout le monde, de ma famille, de mon oncle Dubreuil. Je lui appris qu'il était le plus riche négociant de la Bretagne, qu'il adorait sa fille unique, qu'il s'occupait de son établissement; que ma cousine Malvina, qui était dans ce moment à Paris, chez une de nos tantes, aurait un jour une dot superbe; tandis que moi, pauvre orpheline, élevée par les bontés de mon oncle, je n'avais rien à attendre, rien à espérer; et, pendant que je parlais, je voyais sur sa physionomie une expression toute particulière. Dans ce moment on sonna le dîner, auquel, contre son habitude, il fit le plus grand honneur; le soir, au salon, il prit du punch; le lendemain, sa mélancolie était partie; et quelques jours après il fit comme elle.

CATHERINE.

Vraiment!

MARIE.

Il allait à Paris, disait-il, pour des affaires importantes; et cette année, au moment où on l'attendait le moins, il est revenu, toujours galant et empressé auprès de moi; mais ce n'est que quand il y a du monde, et quand on nous regarde.

CATHERINE.

C'est singulier, et, en attendant,

AIR de *Qui et non*.

Il commande dans la maison,
Plus haut que votre oncle peut-être.

MARIE.

C'est bien vrai. (Elle va reprendre son dessin.)

CATHERINE.

Pour prendr' chez nous un pareil ton,
Après tout, est-il notre maître?
Quoique souvent il en ait l'air,
A le servir qu' d'autres essaient;
Je n'en suis pas, moi : j'ai le cœur fier,
J' n'obéis qu'à ceux qui me paient.
Oui, Mademoisell', j'ai l' cœur fier,
J' n'obéis qu'à ceux qui me paient.

MARIE.

Ce n'est pas vrai; car moi, qui n'ai rien, qui ne te donne rien...

CATHERINE.

Quelle différence! vous êtes mon enfant d'adoption, vous, et votre cousin Arved que j'ai nourri, que j'ai élevé... (Regardant le dessin de Marie.) Ah! mon Dieu! ce dessin que vous faites là! mais c'est lui! c'est lui-même!

MARIE.

Oui : d'après le portrait qui est là-bas dans le salon.

CATHERINE.

Quelle différence! celui-ci est bien plus ressemblant.

MARIE.

Tu l'as reconnu! tant mieux. C'est une surprise que je ménage à mon oncle, pour sa fête. (Elle se lève.)

CATHERINE.

Si je l'ai reconnu, ce cher enfant! depuis qu'il est parti pour l'armée, je n'ai plus que vous à qui je puisse parler de lui, car mademoiselle Malvina, la fille de notre maître... ce n'est pas ma faute si je ne la chéris pas autant que vous

deux. Elle est bien aimable, bien brillante dans un salon; mais, si j'étais homme, si j'étais à marier, si je voulais être heureux tous les jours, ce n'est pas elle que je choisirais; c'est vous.

MARIE.

Y penses-tu, ma bonne Catherine? ne parlons plus de cela.

CATHERINE.

Et pourquoi donc?

MARIE.

Parce que, probablement, je ne me marierai jamais, car, vois-tu bien, dans le temps où nous vivons, quand on n'a pas de dot...

CATHERINE.

Est-ce que votre oncle ne vous en donnera pas une?

MARIE.

Je le crois; mais, si j'accepte sa dot, il faudra, en même temps, accepter le mari qu'il me donnera; et je tiendrais à choisir.

CATHERINE.

C'est aisé.

MARIE.

C'est selon; peut-être suis-je difficile. Non que je veuille, comme ma cousine, de grands sentiments, de grandes passions : je me rends justice, je suis peu faite pour les inspirer.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Pour jamais sortir de ma sphère,
Je n'ai pas assez de talents;
C'est pour cela qu'il me faudrait, ma chère,
Un mari comme je l'entends,
Qui, me comprenant tout de suite,
Se contentât d'être chéri,
Et voulût bien prendre pour du mérite
Tout l'amour que j'aurais pour lui.

Mais pour cela, je lui voudrais un caractère, des qualités...

CATHERINE.

Que vous avez rêvés.

MARIE.

Non, que je connais, que j'ai vu quelque part.

CATHERINE.

Votre cousin Arved, par exemple.

MARIE.

Mais, oui, si je choisissais un mari, je voudrais qu'il lui ressemblât. Il est si bon, si aimable! et je me dis souvent, ma bonne Catherine, que celle qu'il épousera sera bien heureuse.

CATHERINE.

Et pourquoi ne serait-ce pas vous?

MARIE.

Y penses-tu? Arved est déjà maître d'une fortune considérable, il fera un beau chemin dans le militaire, mon oncle a des vues sur lui, j'en suis sûre; et moi, qui dois tout à ses bontés, pourrais-je penser à contrarier les plans de bonheur qu'il forme pour sa fille? Non, Catherine, qu'il n'en soit plus question : et comme Arved ne peut jamais être mon mari, eh bien! je resterai demoiselle; il y a encore de vieilles filles qu'on aime bien, quand elles sont bonnes, et pas trop ennuyeuses. Mais j'entends la calèche.

CATHERINE.

C'est votre oncle qui revient avec monsieur de Barentin.

(Marie rentre dans la chambre à gauche, en emportant son carton de dessin.)

SCÈNE II.

CATHERINE, DUBREUIL, à qui BARENTIN donne le bras.

BARENTIN.

AIR de la *Guarrache* (de LA MUETTE DE PORTICI).

Sur mon bras, de grâce,
Allons, appuyez-vous;
Ah! loin qu'il me lasse,
Ce poids est bien doux.
Soin touchant, qui semble
Un soin filial;
Tableau dont l'ensemble
Est patriarcal.

DUBREUIL.

Oui, c'est la jeunesse
Qui, je le sens bien,
Doit à la vieillesse
Servir de soutien.

BARENTIN.

Ainsi, dans la vie,
Bien souvent, dit-on,

On voit la folie
Guider la raison.

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

C'est assez, de grâce,
J'irai bien sans vous;
Rien ne nous menace,
Nous voici chez nous.
C'est, en conscience,
Un soin filial;
A sa complaisance,
Non, rien n'est égal.

BARENTIN.

Sur mon bras, de grâce,
Allons, appuyez-vous;
Ah! loin qu'il me lasse,
Ce soin est bien doux.
Soin touchant, qui semble
Un soin filial;
Tableau dont l'ensemble
Est patriarcal.

CATHERINE.

J'admire sa grâce,
Aimable pour tous;
Jamais rien ne lasse
Des soins aussi doux.
C'est, en conscience,
Un soin filial;
A sa complaisance,
Non, rien n'est égal.

BARENTIN.

Eh bien! Catherine, vous ne pensez pas à donner un fauteuil à Monsieur? Vous ne pensez à rien. (A Dubreuil.) Asseyez-vous donc. (Dubreuil s'assied sur un fauteuil que Barentin lui a donné. Barentin reste debout à sa gauche, Catherine à sa droite. Barentin s'adressant à Catherine.) Vous direz aussi à Joseph de promener mon cheval, de lui donner du vin chaud; ces chevaux anglais demandent tant d'égards! je sais cela, moi qui, avant mes malheurs, en avais dix dans mon écurie... Et un tabouret sous ses pieds!... monsieur Dubreuil... donne, donne, Catherine.

DUBREUIL.

Vous êtes trop bon, et vous vous donnez trop de peine; vous

me feriez croire à la fin plus vieux que je ne le suis. Tiens, Catherine, prends-moi mon chapeau. (Barentin prend le chapeau de Dubreuil et le pose sur une chaise. Catherine se retire avec humeur.) Eh bien ! tu t'en vas?

CATHERINE.

Puisque Monsieur est là, vous n'avez pas besoin de moi; et vous pourriez vous passer de tous vos domestiques.

DUBREUIL.

Catherine !

BARENTIN.

Laissez-la dire ; moi, j'aime les duègnes, les gouvernantes ; il faut qu'elles soient toujours de mauvaise humeur! privilége touchant de la fidélité; et puis celle-ci vous rend de grands services.

CATHERINE.

Monsieur en convient donc?

BARENTIN.

Certainement; la vieillesse fait ressortir encore mieux celle qui est aimable et indulgente; à ce titre, il faut garder votre gouvernante; vous ne trouverez jamais mieux.

CATHERINE.

Monsieur...

DUBREUIL.

Allons, Catherine, tais-toi, et laisse-nous.

CATHERINE.

On m'impose silence : c'est là le plus fort. (Marie rentre, Barentin va au-devant d'elle, et lui parle bas pendant que Catherine chante son couplet.)

AIR du vaudeville de *l'Homme Vert*.

Me faire taire, je suffoque,
Je n'y tiens plus, et je m'en vais;
Sachez, c'est là ce qui me choque,
Que chiens, chevaux, femmes et laquais,
Il prend tout, de tout il dispose,
Du vieux aussi bien que du neuf;
Bien heureux, Monsieur, et pour cause,
Que, grâce au ciel, vous soyez veuf.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

BARENTIN, à Marie.

Combien j'étais impatient du retour ! car vous savez, mademoiselle Marie, qu'il n'est point de plaisir où vous n'êtes pas.

DUBREUIL.

Voilà déjà monsieur Barentin dans ses galanteries et ses déclarations. Et ma fille, où est-elle donc?..

BARENTIN.

Elle n'était pas encore descendue de cheval ; car elle en a un dont elle voulait former le caractère, un cheval anglais que l'on prendrait pour un naturel du pays, pour un franc breton, tant il a de ténacité dans les idées ! il en a une, entre autres, que j'appellerais une idée fixe ; c'est de rester en place quand il aperçoit une barrière : et mademoiselle Malvina a voulu absolument lui faire franchir celle de la cour ; je l'ai vue qui s'éloignait au galop pour prendre du champ.

DUBREUIL.

Et vous ne vous y êtes pas opposé ? vous n'êtes pas resté près d'elle ?

BARENTIN.

L'empressement que j'avais de vous donner le bras... et de revoir Mademoiselle...

DUBREUIL.

Eh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agissait ! courons vite...

SCÈNE IV.

MALVINA, en amazone et la cravache à la main; DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

MALVINA.

Je le savais bien, qu'il m'obéirait.

DUBREUIL.

Comment ! cette barrière, tu l'aurais franchie ?

MALVINA.

Trois fois de suite : mon cheval ne s'est abattu qu'à la dernière.

DUBREUIL.

Imprudente que tu es ! et il ne t'est rien arrivé ?

MALVINA.

J'étais à terre avant lui.

MARIE.

Et tu n'as pas eu peur?

MALVINA.

Si, un instant; mais il y a, dans le danger que l'on brave, une certaine émotion qui n'est pas sans plaisir.

DUBREUIL.

Et tu n'as pas pensé à ton vieux père, qu'une pareille imprudence pouvait condamner à des regrets éternels?

MALVINA.

Ah! vous avez raison; je me le reproche maintenant. Pardonnez-moi, mon père, cela ne m'arrivera plus.

DUBREUIL.

En attendant, c'est tous les jours quelque folie pareille. Depuis que je t'ai laissé faire ce voyage à Londres, tu as pris des manières anglaises, tu n'es plus de notre pays.

MALVINA.

Ah! mon père!

DUBREUIL.

Et notre pays en vaut bien un autre, entendez-vous, Mademoiselle? Je ne suis pas un Anglais, je ne suis pas un milord, grâce au ciel, car je ne les aime pas; j'ai fait ma fortune dans le commerce, je l'ai faite en France, et je ne me soucie pas de la manger en pays étranger : et ici, depuis quelque temps,

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

On est plutôt à Londres qu'en Bretagne :
Romans anglais, paris, course à cheval,
Combats de coqs; enfin, dans ma campagne,
On prend du thé, qui toujours me fait mal,
Et que je hais par goût national.
Mais le bordeaux, mais le champagne même,
C'est différent : ce sont mes vieux amis;
Et fier du sol qui nous les a produits,
Lorsque je bois de ces bons vins que j'aime,
Je crois que j'aime encor plus mon pays.

BARENTIN.

Et vous avez raison, je partage vos sentiments.

DUBREUIL.

Je le sais, et mon vin aussi; car chez moi, vous êtes le seul qui me teniez tête; mais, pour ma fille... (Regardant Malvina.)

Qu'est-ce que c'est ? te voilà fâchée ! ce que je t'en dis, mon enfant, ce n'est pas pour te faire de la peine, c'est pour le monde, c'est pour les autres; car, pour moi, je te trouve toujours bien, et je voudrais que chacun fût de mon avis : ainsi, voyons, ne boude pas, et embrasse-moi.

MARIE, à part.

Je m'y attendais; c'est là la fin ordinaire de tous les sermons. (Elle sort par la porte du fond.)

DUBREUIL.

Nous voilà raccommodés, n'est-il pas vrai?

MALVINA.

A une condition, c'est que vous viendrez tantôt à cette partie de chasse où le nouveau préfet nous a invités.

DUBREUIL.

Comment! encore ?

MALVINA.

Cette fois, c'est dans un but utile, une chasse aux renards : et vous viendrez, n'est-il pas vrai? dans l'intérêt public.

DUBREUIL.

Dire que je ne peux rien lui refuser. (Marie entre suivie du domestique qui porte un guéridon sur lequel est le déjeuner.) Nous verrons... le déjeuner porte conseil... c'est pour cela que je voudrais bien le voir arriver.

MARIE,

Le voici, mon oncle.

DUBREUIL.

Très-bien. Marie est une bonne fille qui est toujours à son affaire.

MARIE, lui donnant les journaux.

De plus, voici vos lettres et vos journaux.

DUBREUIL, se mettant à table.

Plus tard, on ne peut pas faire tout à la fois.

BARENTIN, de même.

Ne suis-je pas là ? N'est-ce pas moi qui suis votre lecteur ordinaire?

DUBREUIL.

Vraiment, monsieur de Barentin, vous êtes d'une complaisance... et de plus un homme universel; vous me lisez le matin, vous faites le soir ma partie de piquet... (Ils se mettent à table dans l'ordre suivant : Barentin, Marie, Dubreuil, Malvina.)

MALVINA.

Ce ne sont pas les seuls services que Monsieur vous ait rendus.

DUBREUIL.

Non, sans doute ; et je n'oublierai pas que, l'année dernière, il s'est exposé pour moi avec une générosité...

BARENTIN.

Je n'ai fait que mon devoir. (A Marie qui lui sert du thé.) Assez, assez de thé, je vous en prie. Ces spectacles de province sont si mal composés... des jeunes gens de si mauvais ton... et défendre un vieillard respectable qu'on insulte est une cause si belle... (A Malvina.) je vous demanderai un peu de sucre... que j'ai été trop heureux de venger vos cheveux blancs.

MALVINA.

Et vous ressentez-vous encore de la blessure que votre adversaire vous a faite?

BARENTIN.

Heureusement.

AIR de *Turenne*.

Oui, de ce bras je suis encore malade.

DUBREUIL.

Et c'est celui, je crois m'en souvenir,
Que vous m'offrez toujours en promenade.

BARENTIN.

C'est vrai; mais fier d'un si doux souvenir,
Chaque douleur est un plaisir.

MALVINA.

A cet honneur il a droit de prétendre;
Votre vieillesse à lui doit se fier,
Et sans crainte peut s'appuyer
Sur le bras qui sut la défendre,
Sur le bras qui sut la défendre.

BARENTIN.

Mademoiselle a raison : l'idée seule de votre amitié peut compenser les chagrins qui ont assailli le matin de ma vie.

MARIE.

A votre âge, déjà!

BARENTIN.

Oui, jeune encore, j'ai appris le malheur; c'est même la seule chose que je sache complétement.

MALVINA.

N'allez-vous pas lui rappeler de pareils souvenirs? Monsieur nous avait promis de lire les journaux, et les nouvelles sont si intéressantes!

MARIE.

Surtout quand on est à cent lieues de Paris.

DUBREUIL.

Pour moi, depuis que les ennemis sont entrés en France, leur lecture me fait plus de mal que de bien. Je sais que la paix a été signée avec les monarques alliés et que mon neveu Arved n'a été ni tué, ni blessé; je n'en demande pas davantage.

BARENTIN.

Voici pourtant des documents, des détails historiques sur les affaires du mois dernier, entre autres, sur la bataille de Montereau.

MALVINA, demandant le journal à Barentin.

Ah! voyons. (Barentin lui donne le journal. Elle lit.) « Un des régiments d'élite, vivement pressé par l'armée autrichienne, avait ordre de se retirer, et de faire sauter tous les ponts. Déjà les ennemis paraissaient sur l'autre rive, et, quoique le feu eût été mis, la mine ne partait pas encore. On ordonne à un soldat d'y retourner, et, prêt à obéir à cet ordre périlleux, il s'arrête un instant. — « A quoi penses-tu? lui crie le comte Dubreuil, « son colonel. — A ma femme et à mes trois enfants. Adieu, « mon colonel, je vous les recommande. — Tu as raison, s'é- « crie le comte Dubreuil en l'arrêtant, donne-moi, je suis « garçon! » Et saisissant la mèche enflammée, il s'élance sous une grêle de balles; et quelques minutes après, le pont avait sauté.

MARIE.

Et ce brave colonel, que lui est-il arrivé? en est-il revenu?

MALVINA.

On n'en dit rien; mais, s'il a péri, je ne m'en consolerai jamais.

BARENTIN.

Y pensez-vous?

MALVINA.

Oui, Monsieur; cela est si beau, si généreux... sur un trait pareil, j'adorerais le comte Dubreuil. (Ils se lèvent; le domestique emporte le guéridon.)

BARENTIN.

L'adorer? c'est un peu fort; et je vous conseillerais de vous en tenir à l'admiration, ce qui est bien assez.

DUBREUIL.

Mais attendez donc... Dubreuil... il me semble que ce nom-là... ce doit être un de nos parents... il est vrai qu'excepté mon neveu Arved, ils sont tous dans le commerce.

MARIE.

Et puis, le comte Dubreuil... Vous savez bien qu'il n'y a pas de noble dans notre famille.

DUBREUIL.

AIR de *Préville*.

Eh! oui, c'est juste, et puis, au bout du compte,
Notre famille, on le sait bien,
N'a pas besoin d'un baron ni d'un comte;
Mais un bon cœur, mais un homme de bien,
Un tel parent ne gâte jamais rien.
(Prenant le journal que lui donne Malvina.)
Fier de ce titre où le courage brille,
Avec orgueil, chez soi, dans sa maison,
On le conserve, et c'est avec raison;
Car ce sont là des papiers de famille
Qui valent bien les titres d'un baron.
(Il rend le journal à Marie.)

BARENTIN, passant auprès de Dubreuil.

Je suis tout à fait de votre avis; car j'ai beaucoup connu le comte Dubreuil autrefois, quand j'étais à l'armée.

MARIE.

Monsieur a été militaire?

BARENTIN.

Oui, Mademoiselle, nous étions frères d'armes. (Dubreuil va s'asseoir sur un fauteuil à gauche, et parcourt quelques lettres.)

MALVINA.

Il serait vrai!

BARENTIN.

Partageant les mêmes périls, logeant sous la même tente.

DUBREUIL.

En effet, je reçois justement une lettre où l'on me parle de vous, monsieur Barentin.

BARENTIN, troublé.

De moi?

DUBREUIL.

Je vois que vous avez été dans les gardes d'honneur.

BARENTIN.

Il est vrai; et ce mot seul a réveillé des souvenirs et des idées de gloire, dont je ne croyais plus que mon âme flétrie fût désormais susceptible.

MALVINA.

Et pourquoi donc, Monsieur? pourquoi vous décourager?... rien n'est perdu, tant qu'il y a encore des périls et de la gloire à acquérir.

DUBREUIL, qui a décacheté une seconde lettre.

Dieu! qu'ai-je vu! Marie, va dire à Catherine de préparer la plus belle chambre, à tous mes gens de se tenir prêts. (Il se lève.)

MARIE.

Qu'est-ce donc?

DUBREUIL.

Arved, mon neveu Arved! il sera ici dans quelques heures.

MALVINA ET BARENTIN.

O ciel!

MARIE.

Est-ce bien vrai? ne vous trompez-vous pas?

DUBREUIL.

Il m'écrit de Nantes, trois lieues d'ici, qu'il y arrive en garnison, et que, s'il peut s'échapper, il viendra passer quelques jours avec nous.

AIR des *Comédiens*.

Le ciel enfin daigne donc nous le rendre!

MARIE.

Ah! quel bonheur de revoir son cousin!
A tout le monde, ici, je vais l'apprendre,
Et puis je cours m'établir au jardin.
(A part.)
Du pavillon, en ouvrant la fenêtre,
De loin, d'avance, on peut l'apercevoir;
(Regardant Malvina.)
Oui, pour une autre, hélas! il vient peut-être;
Mais je serai la première à le voir.

ENSEMBLE.

Le ciel enfin daigne donc nous le rendre, etc.

MALVINA.

A le revoir j'étais loin de m'attendre.
Pourquoi vient-il, et quel est son dessein?
Au fond du cœur, hélas! je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

DUBREUIL.

A le revoir j'étais loin de m'attendre.
Je pourrai donc accomplir mon dessein;
Ah! quel bonheur! ici je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

BARENTIN.

A ce retour j'étais loin de m'attendre.
Qu'avions-nous donc besoin de ce cousin;
Au fond du cœur, ici je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

(Marie sort.)

SCÈNE V.

BARENTIN, DUBREUIL, MALVINA.

BARENTIN, à part.

C'est cela; toutes les têtes renversées!.. Il n'y a rien que je déteste comme les reconnaissances de famille, et la sensibilité en sortant de table.

DUBREUIL.

Voilà près de trois ans que je ne l'ai embrassé, car c'est à la fin de 1811 qu'il est parti, comme capitaine, pour cette campagne de Russie, d'où j'ai cru qu'il ne reviendrait jamais. Eh bien! ma chère amie, eh bien! tu ne vas pas t'habiller pour le recevoir?

MALVINA.

A quoi bon? pour un cousin, il n'y a pas besoin de cérémonies.

BARENTIN.

Mademoiselle a raison; c'est une si belle parure que la simplicité et le naturel! sans compter que c'est peut-être la plus rare.

DUBREUIL, le regardant.

Je ne dis pas non; mais dans cette circonstance, j'ai des motifs... (A Malvina.) pour que le premier coup d'œil soit à ton avantage; tu connais mes projets, je ne te les ai pas laissé ignorer...

MALVINA.

Non, certainement; mais je ne sais pas comment vous l'expliquer... il est des inclinations, des sympathies qui naissent d'un coup d'œil... et ces sentiments-là, jamais Arved ne pourra me les inspirer... non que je ne lui reconnaisse d'excellentes qualités... c'est un brave garçon, bien rond, bien uni : mais pas d'élévation dans les idées, pas d'enthousiasme, d'imagination; en un mot, il ne fera jamais qu'un honnête homme, et pas autre chose.

DUBREUIL.

Et un bon mari.

MALVINA.

C'est ce que je voulais dire; et jamais nous ne pourrions nous comprendre. Dès l'enfance, nous n'étions jamais d'accord : élevés ensemble, avec lui et Marie, ma jeune cousine, il prenait toujours son parti contre moi, me contrariait à tout propos, et nous étions toujours en guerre.

DUBREUIL.

Et c'est pour un pareil motif que tu refuses le plus riche parti de la Bretagne?

MALVINA.

Eh! mon père, qu'avons-nous besoin de tant de richesse? Quant à moi, si j'étais maîtresse de mon choix, je préférerais celui qui, pauvre et malheureux, sait aimer et souffrir en silence; je serais fière de réparer envers lui les torts de la fortune; et je croirais faire mon bonheur, en l'enchaînant à moi par l'amour, par la reconnaissance, par tous les sentiments qui ont du pouvoir sur un cœur généreux.

BARENTIN.

Ah! Mademoiselle, une telle manière de penser vous fait trop d'honneur.

DUBREUIL.

Oui, c'est magnifique... en théorie; et ces mariages-là font toujours admirablement bien dans les romans; mais, dans le monde, c'est autre chose.

SCÈNE VI.

BARENTIN, MARIE, accourant, DUBREUIL, MALVINA.

MARIE.

Le voilà! le voilà! je l'ai aperçu du bout de l'avenue, sur un

beau cheval, qui arrive au galop; et, si vous saviez, mon oncle, comme il a bonne tournure !

DUBREUIL.

Allons tous à sa rencontre. (A Malvina.) Viens.

MALVINA.

Mon père... puisque vous le voulez... je vais...

DUBREUIL.

Où donc ?

MALVINA.

A ma toilette.

DUBREUIL.

A la bonne heure. Tu vas donc te faire bien jolie! je t'en remercie; viens m'embrasser, tu es une bonne fille. Va, va, mon enfant. (Malvina sort par la gauche.)

BARENTIN.

Pour moi, si vous le permettez, je vais faire un tour de parc; je craindrais de gêner les épanchements de la nature, et je vous laisse en famille. (Il sort par la droite.)

DUBREUIL.

Comme vous voudrez.

SCÈNE VII.

MARIE, CATHERINE, ARVED, DUBREUIL, CHŒUR DE PAYSANS.

CHŒUR.

(Musique de M. Hus-Desforges.)

Enfin il revoit le séjour
Témoin de sa jeunesse,
Enfin il revoit ce séjour,
Pour nous quel heureux jour!

ARVED, qui est entré, tenant la main de Catherine, s'élance dans les bras de Dubreuil.

Je me retrouve dans vos bras.
Sur mon cœur je vous presse.

CATHERINE.

Moi, de plaisir j'en pleure, hélas!

MARIE, à part.

Et moi, qu'il ne voit pas!

ARVED ET LE CHŒUR.

Enfin { me / le } voilà de retour.

Aux lieux de { ma / sa } jeunesse.

Enfin { me / le } voilà de retour.

Ah! pour { moi / lui } quel beau jour!

ARVED, à Dubreuil.

Et mes cousines, où sont-elles?
Et Marie, et puis Malvina?
Donnez-moi donc de leurs nouvelles.
(Se retournant et apercevant Marie.)
Qu'ai-je vu! ma sœur, te voilà!

MARIE, avec joie, courant à Arved.

Il m'a reconnue.

ARVED.

Et sans peines;
Ton souvenir ne m'a jamais quitté;
Et quoique, hélas! sur des rives lointaines,
Près de vous, mes amis, mon cœur était resté.

CHŒUR.

Enfin le voilà de retour, etc., etc., etc.

(A la fin de cette reprise, Dubreuil fait signe aux paysans de se retirer. Catherine les conduit jusqu'à la porte du fond, et se place ensuite à la gauche de Dubreuil.

ARVED.

Voici donc ces lieux que je désespérais de revoir, et auxquels tant de fois j'ai cru dire un éternel adieu; et je reviens, et je suis au milieu de ceux que j'aime! Mon Dieu! que je suis heureux.

DUBREUIL ET MARIE.

Et nous donc!

CATHERINE.

Ce cher enfant! combien il a souffert! aussi je le trouve changé.

DUBREUIL.

Il en peut dire autant de nous.

ARVED.

Non; je vous trouve toujours les mêmes. Nous voilà encore comme nous étions, il y a trois ans; et maintenant, il ne me semble pas que je sois parti, car rien ici n'est changé, excepté Marie, que je trouve embellie, et beaucoup.

MARIE.

Vraiment, mon cousin ?

DUBREUIL.

Que sera-ce donc, quand tu verras Malvina ? c'est la beauté du pays, et nous ne manquons pas d'adorateurs, car c'est à qui me la demandera en mariage ; mais moi, j'ai mes idées, dont nous parlerons ; car tu restes ici quelques jours ? tu en as la permission de ton colonel ?

ARVED, souriant.

Je n'en ai pas besoin ; je me la suis donnée.

MARIE, avec joie.

Est-ce que tu serais devenu colonel ?

ARVED.

Mieux que cela, ma cousine.

DUBREUIL.

Général de brigade ?

ARVED.

Vous l'avez dit.

DUBREUIL.

A moins de trente ans, il serait possible ! la belle chose que la guerre ! J'ai un neveu qui est général !

MARIE.

Et moi qui n'ai pas mis d'épaulettes à un seul de ses portraits !

DUBREUIL.

Toi qui, après la bataille de Hanau, n'étais que chef d'escadron !

ARVED.

C'est que, depuis quelque temps, mon oncle, cela a été vite.

DUBREUIL.

J'entends ; il y a eu de l'avancement. Et M. Gérard, ton ami, ton lieutenant-colonel, dont tu me parlais dans toutes tes lettres ?...

ARVED.

Mort dans un jour de victoire ! mort à Montmirail.

DUBREUIL.

Ah ! mon Dieu ! Et ton brave colonel, qui t'avait pris en amitié, qui te traitait comme son fils ?...

ARVED.

Mort à Champ-Aubert !

DUBREUIL, secouant la tête.

Je conçois... je conçois alors que, de chef d'escadron on devienne général en quelques mois. (Soupirant.) C'est une belle chose que la guerre, mon neveu Arved; je crois, malgré cela, que j'aime mieux le commerce; mes commis ne vont pas si vite, mais ils durent plus longtemps. Et toi-même?... et ces blessures dont on nous avait parlé?

ARVED.

Ce n'est rien, mon oncle; il en est d'autres plus difficiles à guérir, d'autres plus douloureuses encore pour le cœur d'un soldat; ces drapeaux étrangers, que, tant de fois, j'avais vus fuir devant nous... Allons, allons, n'y pensons plus; que cette larme soit la dernière que je donne au passé!

DUBREUIL.

Si mon pauvre Edmond... si ton père était là!...

ARVED.

Vous le remplacerez, mon oncle, vous me tiendrez lieu de ce père que je regrette, et que je retrouve en vous : désormais nous ne nous quitterons plus. Quand on a vu de près d'aussi grandes catastrophes, toute idée ambitieuse s'éloigne de notre âme, qui n'aspire plus qu'au repos, à la tranquillité; et c'est ici que je les retrouverai. Mon seul désir, maintenant, est de m'établir près de vous, en famille, avec ma femme et mes enfants, que d'avance je chéris déjà; car tout le long de la route je m'occupais de leur bonheur, de leur avenir; et j'étais encore avec eux, quand j'ai aperçu de loin les tourelles de votre château.

DUBREUIL.

C'est un présage, et moi, j'y crois; mais va donc voir, Catherine, si ma fille est prête, et dis-lui de descendre.

ARVED.

Comment! des cérémonies! je te sais gré, Marie, de n'en avoir pas fait pour moi.

MARIE.

Aussi je suis moins belle.

ARVED.

Oui; mais aussi je t'ai vue plus tôt. (A Catherine qui passe auprès de lui.) Et Charlot, ton fils et mon frère de lait!... et tous mes filleuls?... car j'étais, je crois, le parrain de tout le village.

CATHERINE.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Ils n' sont pas tous à leur aise;
La guerr' fait tant d' malheureux!
Aussi, l'année est mauvaise,
Et les indigents nombreux.
Les indigents sont nombreux.

MARIE.

Mais à ceux qu'en sa bienfaisance
Mon oncle n'a pu secourir,
A ceux qu'il ne peut secourir,
Je dis : « Prenez patience,
Mon cousin va revenir. »

(Catherine sort.)

ARVED.

Et tu as bien fait, je t'en remercie; allons-y ensemble, viens les voir. (Il prend Marie sous le bras et veut sortir avec elle.)

DUBREUIL, les arrêtant.

Un instant; nous avons à parler affaire, et d'affaires importantes : ainsi, Marie, laisse-nous.

MARIE.

Oui, mon oncle. (A part.) A peine arrivé, déjà lui parler d'affaires, ne pas lui laisser le temps d'être heureux, et à nous aussi...

DUBREUIL.

Marie...

MARIE.

Je m'en vais. (En s'éloignant, elle regarde Arved.) Adieu, mon cousin. (Sur un nouveau signe de Dubreuil.) Oui, mon oncle, je m'en vais.

SCÈNE VIII.

ARVED, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Tu te doutes bien, mon garçon, du sujet dont je veux t'entretenir; car, entre nous, nous pouvons parler sans façon; il s'agit donc du rêve de ma vie entière, du bonheur de ma fille, que je veux te confier.

ARVED.

Je sais, mon oncle, que cette union a toujours été le désir de mon père et le vôtre; et moi-même, avec mes idées de ma-

riage, je serais enchanté que cela pût réussir; mais, avant tout, il faut que cela convienne à Malvina; et puis, vous le dirai-je? j'ai toujours eu au fond du cœur un faible pour ma cousine Marie; et, depuis que je l'ai revue, je la trouve si bonne et si gentille!

DUBREUIL.

Ne vas-tu pas te passionner d'avance, et sans voir seulement celle que je te destine?

ARVED.

Non, mon oncle.

DUBREUIL.

Je te dirai donc, que pour Marie j'avais d'abord d'autres vues. Nous avons ici un M. de Barentin, qui, l'année dernière, lui a fait une cour très-assidue.

ARVED.

Vous en êtes bien sûr ?

DUBREUIL.

C'étaient des langueurs, des soupirs; il en était amoureux fou, au point même de m'inquiéter.

ARVED.

Et Marie?

DUBREUIL.

On ne sait jamais au juste ce que pensent les petites filles, je crois cependant qu'elle le voyait avec plaisir; et comme cette année il s'occupe beaucoup plus de moi et du soin de me plaire que de plaire à Marie, j'ai pensé qu'il avait son aveu, et qu'ils étaient d'accord.

ARVED, ému.

Ah! vous croyez? alors, mon oncle, il ne faut plus penser à rien qu'au bonheur de Marie.

DUBREUIL.

Tu entends bien que mon dessein est de l'établir, de lui donner une dot convenable; mais avant tout, et en ma qualité d'oncle, j'ai d'abord été aux informations, ce qui était assez difficile à cause du mystère dont s'enveloppait ce monsieur de Barentin. Cependant, comme il prétendait avoir servi dans les gardes d'honneur, j'ai pris des renseignements à ce sujet; et ceux que je viens de recevoir ce matin sont très-incomplets. On croit qu'il est d'une bonne famille de Rouen, qu'il avait autrefois une belle fortune qu'il a perdue... comment?.. c'est

ce qu'on ignore ; car on ne sait même pas si Barentin est son véritable nom ; et tout cela ne me plaît pas beaucoup.

ARVED.

Peut-être l'a-t-on calomnié.

DUBREUIL.

Et comment s'en assurer?

ARVED, prenant la lettre.

Je m'en charge, donnez, donnez ; j'ai dans un de mes régiments deux compagnies entières qui sont de la Seine-Inférieure, des jeunes gens de Rouen ; je vais écrire, et, dans peu, vous aurez les renseignements les plus exacts... tout le monde se connaît en province.

DUBREUIL.

En attendant, je crois convenable de le prévenir avec égards, car je lui en dois, que nous attendons du monde, des amis à toi... enfin des phrases très-polies qui lui permettent de retourner à la ville, sauf à le rappeler plus tard.

ARVED.

Certainement ; et s'il est digne de ma cousine, eh bien! mon oncle, il faudra les marier ; quoique, je ne vous le cache pas, cela me fasse un peu de peine.

DUBREUIL.

Quand tu auras vu Malvina, tu n'y penseras plus ; elle est si jolie!.. et tiens... tiens, regarde-la donc. (Il remonte le théâtre et montre à Arved Malvina qui entre par la porte à gauche.)

ARVED.

Vous avez raison, mon oncle ; il est impossible d'être plus belle et plus séduisante.

DUBREUIL.

Je te le disais bien : courage, mon garçon ; courage, mon gendre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MALVINA, mise élégamment, entrant par la gauche.

DUBREUIL.

Approche, approche, mon enfant ; voici un beau militaire qui t'attendait avec impatience.

MALVINA.

Je suis enchantée, Monsieur, de votre heureux retour... dans notre famille.

ARVED.

Monsieur!... eh mais! cousine, j'ai cru que tu allais... je veux dire, que vous alliez, comme ma petite Marie, me traiter sans cérémonie et en cousin.

DUBREUIL.

Il a raison; entre cousins, on s'embrasse, c'est par là que l'on commence.

MALVINA.

Oui, quand nous étions enfants; mais maintenant que nous sommes raisonnables... Arved, j'en suis sûre, ne tient pas plus que moi à ces vaines démonstrations.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Mon cousin, qu'ici je retrouve,
N'en a pas besoin dans ce jour,
Pour croire au plaisir que j'éprouve
En le voyant parmi nous de retour.
(Elle tend la main à Arved.)

DUBREUIL, parlant.

Une poignée de main; à la bonne heure. (Il passe à droite d'Arved et lui dit bas :)

Vois-tu, mon cher, c'est à l'anglaise.
A Londres, on s'aime et l'on s'embrasse ainsi.

ARVED, de même.

J'aimerais mieux, je vous l'avoue ici,
Que l'on m'aimât à la française.

DUBREUIL.

Ah çà! mon garçon, nous avons tantôt une partie de chasse, qui ne me plaisait pas beaucoup; mais te voilà, elle me convient, parce que tu nous accompagneras; et tu verras ma fille qui est une intrépide amazone, qui n'a peur de rien : cela doit te faire plaisir à toi, à un militaire.

ARVED.

Eh mais! je ne déteste pas les femmes qui ont peur. Pardon... mon ancienne franchise qui revient.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Il me sied mal, grave censeur,
De me permettre ici le blâme.

MALVINA.

Parlez, de grâce !

ARVED.

D'une femme
La faiblesse plaît à mon cœur.
Mais quand son âme peu craintive
Hardiment brave le danger,
Rien ne peut nous dédommager;
Car son courage, hélas! nous prive
Du bonheur de la protéger.

MALVINA.

Monsieur sera-t-il des nôtres?

ARVED.

Si cela peut vous faire plaisir... si je suis nécessaire... mais vous ne comptiez pas sur moi; et, si vous voulez bien me le permettre, j'aime autant rester ici.

DUBREUIL.

Comment! tu as refusé ma fille! mais c'est la première fois que cela lui arrive.

ARVED.

J'espère que ma cousine ne m'en voudra pas; j'arrive, je suis fatigué, nous avons marché toute la nuit, et, en enfant de la maison, je vous demanderai la permission de dormir quelques heures, avant le dîner.

MALVINA.

Vous êtes le maître.

ARVED.

D'ailleurs, cousine, je crois que vous n'aurez pas beau temps pour votre chasse, le ciel est couvert, et je crains de la pluie.

MALVINA.

Vous! un militaire! qui par état devez braver tous les éléments?

ARVED.

Oui, quand il le faut : raison de plus pour s'en priver quand il ne le faut pas.

DUBREUIL.

Il a raison; ce n'est pas chez soi qu'il faut se gêner. Ainsi, mon garçon, liberté entière, et je t'en donne l'exemple. Je vais écrire à M. de Barentin la lettre en question. (A Malvina.) Viens-tu, mon enfant?

MALVINA.

Non, mon père, je reste; je tiendrai compagnie à mon cousin.

DUBREUIL.

Il serait possible! (Bas, à Arved.) Jamais je ne l'ai vue aussi aimable pour personne. (Haut.) Eh bien! mes enfants, causez ensemble. (Bas, à Arved.) Cela va à merveille, j'en étais sûr. (Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE X.

ARVED, MALVINA.

ARVED, après un moment de silence.

Je pense bien, ma cousine, que mon refus ne vous fâche pas; sans cela, à pied, comme à cheval, je suis prêt à suivre la chasse, toute la journée, s'il le faut.

MALVINA.

C'est inutile; car moi-même j'ai changé d'idée, je n'irai pas.

ARVED.

Vous qui disiez tout à l'heure...

MALVINA.

Oui, j'y tenais pour m'y trouver avec vous.

ARVED.

Vraiment?

MALVINA.

Vous n'y allez pas, vous restez, je reste aussi.

ARVED.

Que dites-vous? je serais assez heureux?..

MALVINA.

Ne vous hâtez pas de me remercier. J'ai besoin de vous parler à vous seul, sans qu'on puisse nous interrompre; puis-je compter, mon cousin, que tantôt, pendant qu'ils seront tous à la chasse, vous m'accorderez un moment d'entretien?

ARVED.

Moi, ma cousine, je suis à vos ordres; et, quel que soit l'objet de cette conversation, quelque demande que vous ayez à me faire, j'y souscris d'avance, je vous le jure.

MALVINA.

Vraiment?

ARVED.

Et j'espère alors que vous quitterez avec moi ce ton froid et

solennel qui me tient toujours à distance : nous avons l'air de deux partis ennemis qui se craignent et s'observent.

Air du vaudeville du *Petit Courrier*.

Assez longtemps, par ses méfaits,
La guerre a dévasté le monde;
Rois et sujets, tous à la ronde
S'unissent pour vouloir la paix.
Et dans l'Europe, ainsi qu'en France,
Quand nul ne se dispute plus,
Pourquoi de la Sainte-Alliance
Les cousins seraient-ils exclus?

MALVINA.

Cela dépendra de vous. Vous avez vu mon père? il vous a parlé?...

ARVED.

Du seul objet qui l'occupe, de vous, de sa fille chérie.

MALVINA.

Ainsi, vous connaissez ses projets?

ARVED.

Oui, ma cousine; il m'en a fait part.

MALVINA.

Et qu'en dites-vous?

ARVED.

Rien encore.

MALVINA.

Comment? votre idée à vous?

ARVED.

Je n'en ai pas; j'attends les vôtres, et je crains bien qu'elles ne me soient pas favorables. Je me connais, ma cousine, je me rends justice; et plus je vous regarde, plus je trouve de raisons pour que vous me refusiez; mais je n'en vois aucune pour que vous doutiez de mon amitié, et j'espère que vous me traiterez du moins comme un frère et un ami.

MALVINA, lui tendant la main.

Arved!

ARVED.

A la bonne heure; le premier pas est fait, et nous allons nous entendre. Voyons, ma jolie cousine, ces projets que nos pères avaient formés depuis lontemps... ce bonheur qu'ils avaient arrangé pour nous, sans nous consulter... ce mariage, enfin, ne vous plaît pas beaucoup?

MALVINA.

Mais...

ARVED.

Il vous déplaît, je comprends, et je m'explique maintenant la froideur de votre accueil; vous redoutiez mon arrivée, vous aviez peur de moi. Ah! je suis bien malheureux d'avoir pu vous causer un instant de crainte ou de chagrin! Si j'avais pu le penser, je vous aurais crié en arrivant : « Ma cousine, embrassez-moi et aimez-moi; je ne vous épouse pas. »

MALVINA.

Vraiment! une telle générosité?..

ARVED.

Mon Dieu! cousine, pas de remerciements, je suis fait à ces malheurs-là, et ça ne m'étonne pas; je n'ai jamais pu être aimé, je ne suis pas né pour cela. Tout ce que je puis faire, c'est de chérir les gens de tout mon cœur, de tout sacrifier au monde pour les rendre heureux; mais pour leur plaire, pour m'en faire aimer, pour les prévenances, les soins, les attentions, en un mot pour tout ce qui est essentiel, je n'y entends rien. Il me serait plus aisé de me faire tuer pour une personne que j'aime, que de lui adresser un compliment. Vous comprenez alors qu'avec un pareil système, je n'ai pas dû être étonné de votre refus, je m'y attendais; et je cours trouver mon oncle, pour tout lui raconter.

MALVINA, le retenant.

Non... mon père... ce mariage, il l'a tellement à cœur, que, quand il saura mon refus, il m'accablera de reproches; il me maudira peut-être!

ARVED.

O ciel!

MALVINA.

Et cependant, comment faire?

ARVED.

Eh bien! voyons, ma cousine, il ne faut pas vous désoler; cherchons un moyen, cherchons tous deux.

MALVINA.

Il n'y en a pas.

ARVED.

Et pourquoi donc? Si, par exemple, le refus venait de moi?

MALVINA.

Que dites-vous?

ARVED.

Ce n'est guère croyable; mais enfin...

MALVINA.

AIR d'*Aristippe*.

Dieu! qu'entends-je? ô surprise extrême!
Vous, Arved, vous pourriez, hélas!
Braver un oncle qui vous aime,
(Tendrement.)
Pour moi qui ne vous aime pas!

ARVED.

Ah! de grâce n'achevez pas;
Oui, ce mot qui me désespère,
A vous servir ne fait que m'animer.
Obligeons ceux qui ne nous aiment guère,
Pour les forcer à nous aimer.

MALVINA, avec émotion.

Ah! que je vous connaissais peu! Plus tard, Arved, plus tard vous saurez... Oui, mon cousin, oui j'ai besoin de toute votre amitié, de vos conseils; je ne vois que vous au monde à qui je puisse me confier.

ARVED, lui tendant la main.

Que dites-vous? achevez.

MALVINA, retirant sa main, et s'éloignant de lui.

Silence! on vient.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE, entrant avec DUBREUIL.

MARIE.

Oui, mon oncle; c'est un beau militaire, un lancier, qui apporte des dépêches pour le général.

MALVINA.

Le général!

MARIE, à demi voix.

Et il y a dessus, écrit en grosses lettres : « Au général comte Dubreuil. »

MALVINA.

Le comte Dubreuil! Comment! ce que nous lisions ce matin?

MARIE.

C'était lui! cela ne m'étonne pas.

ARVED, levant la tête.

Qu'est-ce donc?

DUBREUIL.

Comment! mon ami, tu serais comte?

ARVED.

Oui, mon oncle; où est le surprenant?

DUBREUIL.

Et tu ne nous en disais rien?

ARVED.

A quoi bon? ce n'était pas le comte Dubreuil qui venait vous voir, c'était votre neveu; et je crois trop à votre amitié pour penser qu'un titre puisse y ajouter quelque chose.

DUBREUIL.

Non certainement, parce que moi, tu me connais, les titres, les dignités, je n'y tiens pas; mais un comte dans notre famille, c'est honorable; et puis celle que tu épouseras sera madame la comtesse. (Regardant Malvina et Arved.) Ah çà! mes enfants; eh bien! qu'en dites-vous? j'étais sûr qu'avec le temps vous finiriez par vous entendre : aussi je ne suis pas pour brusquer les choses; mais enfin, voyons, entre nous, à quand la noce?

MARIE, à part.

O ciel !

ARVED ET MALVINA.

Que dites-vous?

DUBREUIL.

Il n'y a pas ici d'étrangers, nous sommes en famille.

AIR de *Téniers*.

Oui, tous les deux vous vous aimez de même :
Rien ne peut plus vous séparer;
Comblez les vœux d'un père qui vous aime;
C'est son bonheur; pourquoi le différer?...
Lorsque l'on a passé la soixantaine,
De se presser, ma fille, on a besoin;
Hâte-toi d'être heureuse; à peine
Ai-je le temps d'en être le témoin.

MALVINA.

Mon père!

DUBREUIL.

Tu baisses les yeux, tu rougis : tu l'aimes, n'est-ce pas?

MALVINA, troublée.

Ah! je le sens, personne, plus que lui, ne mérite d'être

aimé : aussi je l'aime... (Se reprenant.) Comme un ami, comme un frère.

MARIE, à part, avec étonnement.

Que cela?

DUBREUIL.

C'est comme un époux qu'il faut le chérir.

ARVED.

Mon oncle, soumise à vos volontés, ma cousine était prête à vous obéir.

DUBREUIL.

Dis-tu vrai?

ARVED.

C'est moi, moi seul, que des obstacles invincibles éloignent de cette alliance...

MARIE, à part.

Qu'entends-je!

DUBREUIL.

Toi, Arved! toi, mon fils, tu me ferais un pareil chagrin! tu refuserais ma fille, l'amie de ton enfance, celle que ton père mourant t'avait destinée!

MARIE, pleurant.

Oh! mon cousin, vous ne le pouvez pas.

ARVED.

Aussi... croyez bien... que c'est malgré moi... et que des promesses antérieures...

DUBREUIL.

Tu me trompes; oui, maintenant j'en suis sûr, tu me l'aurais dit ce matin, quand je t'ai parlé de mes projets de cet hymen auquel tu consentais; et tu manquerais à tes promesses, à ta parole! Non, ce n'est pas possible, tu es mon neveu, tu es un honnête homme.

MALVINA, vivement.

Il l'est toujours.

ARVED.

Que faites-vous?

MALVINA.

Mon devoir. Que penseriez-vous de moi, mon cousin, si je souffrais que votre générosité portât atteinte à votre honneur? Oui, mon père, c'est moi qui, pour différer cet hymen, l'avait supplié...

DUBREUIL.

Toi?

MALVINA.

Ne m'y obligez pas... du moins, dans ce moment, je vous en conjure.

DUBREUIL.

Non, l'instant de la faiblesse est passé, et tu l'épouseras aujourd'hui même.

ARVED.

Écoutez-moi!

DUBREUIL, passant à droite.

Je n'écoute rien; elle t'épousera, je l'entends ainsi.

ARVED.

Et moi, mon oncle, j'entends que ma cousine soit libre et maîtresse de son choix, que vous lui laissiez le temps qu'elle demande pour se décider en ma faveur, ou en faveur de tout autre; sinon, je pars, je quitte ces lieux; vous ne me reverrez plus.

MARIE.

Ah! que c'est bien à toi! je te reconnais là.

MALVINA.

Mon cousin! mon ami! quelle générosité! (Elles lui prennent la main chacune de son côté, comme pour le remercier.)

DUBREUIL, à Arved.

Et toi aussi, ne vas-tu pas te fâcher? les voilà tous contre moi, parce que je veux les rendre heureux! (Ils s'approchent tous trois de M. Dubreuil qu'ils entourent.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BARENTIN, portant les châles de Malvina et de Marie, et le manteau de M. Dubreuil.

BARENTIN, entrant et les voyant ainsi groupés.

Pardon de déranger un groupe de famille. Voici l'heure de la chasse, et j'apportais à ces dames leurs chapeaux et leurs châles, ainsi que le manteau de M. Dubreuil.

DUBREUIL.

Ah! Monsieur...

BARENTIN.

Non, vraiment, les derniers jours d'avril sont encore très-froids, et nous ne voudrions pas qu'une partie de plaisir devînt

pour nous un sujet d'alarmes. (Passant auprès d'Arved, qu'il salue.) J'apprends à l'instant, par Catherine, votre nouveau grade, général, dont je vous félicite, ainsi que de votre heureux retour dans vos foyers.

DUBREUIL, à Arved.

C'est M. de Barentin. (Marie passe à la gauche de Malvina.)

MALVINA.

Un ami de la famille.

BARENTIN.

Titre honorable, que bientôt, j'espère, vous daignerez confirmer. Épris de tout ce qui est noble et généreux, je suis un ami de la gloire; c'est déjà être le vôtre. Malheureusement je suis obligé de vous quitter, général, de partir dès demain.

MALVINA.

Que dites-vous?

BARENTIN.

Une lettre importante que je reçois à l'instant de Paris...

DUBREUIL, bas, à Arved.

C'est la mienne.

BARENTIN.

M'empêchera de cultiver une connaissance...

DUBREUIL.

Qui était déjà bien avancée..... vous qui, à l'armée, logiez sous la même tente que le comte Dubreuil...

BARENTIN.

Comment! le comte Dubreuil!..

MARIE.

Vous nous l'avez dit.

BARENTIN.

Pardon, pardon; il y a erreur : le comte Dubreuil, dont je voulais parler, est celui qui a fait la campagne de Pologne. C'est là que je l'ai connu; et puis, dans l'armée il y a tant de braves, que l'on peut aisément confondre..... Mais je crains que ces dames ne fassent attendre; car voici toute la société qui vient les chercher.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CHASSEURS, PAYSANS, et PAYSANNES.

FINALE.

AIR du COMTE ORY : *Venez, suivez-moi tous.*

ENSEMBLE.

ARVED ET LE CHOEUR.

Chasseurs joyeux, il faut partir;

La chasse { vous / nous } invite,
Au plaisir { courez / courons } vite,
Il ne faut pas le laisser fuir.

DUBREUIL, MARIE, BARENTIN, MALVINA.

Voici l'instant, il faut partir;
Le plaisir fuit si vite;
Hélas! il fuit si vite,
Au passage il faut le saisir.

MALVINA, MARIE, BARENTIN, DUBREUIL.

Le plaisir fuit si vite,
Au passage il faut le saisir.

ARVED.

Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

MALVINA ET LE CHŒUR.

Pour que l'on en profite,
Au passage il faut le saisir.

ARVED.

Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

MALVINA, MARIE, DUBREUIL.

Ne le laissons pas fuir,
Non, non, ne le laissons pas fuir.

ENSEMBLE.

BARENTIN ET LES CHASSEURS.

Il faut, il faut partir,
Il faut partir.

ARVED.

Pour moi, je vais dormir,
Je vais dormir.

(Dubreuil va prendre son manteau que Marie lui donne; Arved parle avec les chasseurs; Barentin et Malvina restent seuls sur le devant de la scène.)

BARENTIN, bas, à Malvina et à part.

Tantôt, après la chasse, il faut que je vous parle.

MALVINA, de même.

Impossible; je ne le puis.

BARENTIN.

Il le faut.

MALVINA.

Monsieur...

BARENTIN.

Je le veux.

MALVINA.

J'obéirai.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ARVED.

Partez, le temps se passe;
Bonne chasse
Et retour joyeux.

ENSEMBLE.

DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

Voici l'instant, il faut partir;
Le plaisir fuit si vite,
Pour que l'on en profite,
Au passage il faut le saisir.

MALVINA.

Il faut les suivre, il faut partir.
Ah! quel trouble m'agite!
D'effroi mon cœur palpite;
Que faire, hélas! que devenir!

ARVED.

Chasseurs joyeux, il faut partir,
Au plaisir courez vite;
Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

LE CHŒUR.

Chasseurs joyeux, il faut partir,
La chasse nous invite;
Au plaisir courons vite,
Il ne faut pas le laisser fuir.

(Barentin donne la main à Marie, Dubreuil prend celle de Malvina; ils sortent par le fond : Arved par la droite.)

ACTE II.

Une chambre à coucher élégante; le fond est occupé par un lit. A la gauche de l'acteur, la porte d'entrée, auprès de laquelle se trouve un cabinet à porte secrète. A droite, la porte qui conduit dans l'intérieur; une table à écrire auprès de cette porte. Au lever du rideau, Arved dort profondément sur un canapé placé auprès de la porte secrète.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARVED, dormant.

Mon oncle, embrassons-nous encore. Malvina!.... Marie!....

Marie! quel dommage! (Catherine entre en ce moment par la porte du fond.)

SCÈNE II.

ARVED, CATHERINE.

ARVED, se réveillant brusquement.

Qui va là?.. qui vive?.. Soldats, à vos armes!.. Hein?.. où suis-je?.. C'est toi, Catherine?.. pardon...

CATHERINE.

Que je suis fâchée de vous avoir éveillé!

ARVED.

Il n'y a pas de mal. Je me croyais surpris par les Autrichiens ou par les Russes. Combien donc ai-je dormi?

CATHERINE.

Près de trois heures.

ARVED, se levant.

C'est une nuit entière; mais on repose si bien dans le château de ses pères!

AIR de *Partie et Revanche*.

Oui, pour nous autres militaires,
Dont chaque jour menace le destin,
Il n'est que des plaisirs précaires;
Mais aujourd'hui, mon bonheur est certain,
Et je crois même au lendemain.
Dans un bon lit la nuit s'achève,
Sans qu'un hourra trouble notre sommeil.
Pour des dangers, on n'en a plus qu'en rêve,
Et le bonheur nous attend au réveil.

CATHERINE.

Au moins, étiez-vous bien?

ARVED.

Tu me demandes cela, à moi qui, depuis longtemps, n'avais pas d'autre chambre à coucher que le bivouac? je me trouve ici dans un palais.

CATHERINE.

Dame! c'est la plus belle chambre du château! c'est celle qu'occupait M. de Barentin; et, pendant qu'ils sont à la chasse, je l'ai déménagé pour vous y installer.

ARVED.

J'en suis fâché.

CATHERINE.

Et moi, j'en suis ravie. Qui donc sera bien logé, si ce n'est le fils de la maison? c'est aux étrangers à lui faire place.

ARVED.

Tu aurais pu attendre, vu qu'il part demain.

CATHERINE.

Dieu soit loué! il part, et vous voilà! on a bien raison de dire qu'un bonheur n'arrive jamais seul. Aussi, j'étais venue pour vous dire... que... attendez donc... pourquoi étais-je venue? ah!... d'abord, pour vous voir... car je ne peux pas m'en lasser... et puis, pour vous donner cette lettre qu'on vient d'apporter... C'est charmant; depuis que nous avons ici un officier supérieur, les estafettes et les courriers se succèdent à chaque instant; le château a l'air d'un quartier général, sans compter qu'il faut donner à boire à tous ces gaillards-là, et que, pendant qu'ils boivent, je les fais causer de vous et de vos campagnes.

ARVED, pendant ce temps, a ouvert la lettre.

Ah! ce sont les renseignements que j'avais demandés sur M. de Barentin. (Lisant.) « Mon général, nous connaissons parfaitement le jeune compatriote dont vous nous parlez. On « le nommait autrefois Duhamel; mais il est très-vrai qu'il « avait près de Rouen, à Barentin, une fabrique assez considérable, d'où il aura pris probablement son nouveau nom. » (S'interrompant.) C'est la mode maintenant! et si ce n'est que cela, il n'y a pas grand mal. (Continuant la lecture de la lettre.) « C'est un « excellent garçon. Son père, qui jouissait de l'estime générale, « était un des premiers confiseurs de Rouen. »

CATHERINE.

Il serait possible! lui qui nous donnait toujours à entendre qu'il était un grand seigneur déguisé à cause des événements politiques.

ARVED, lisant.

« M. Duhamel le père laissa en mourant vingt-cinq à trente « mille livres de rentes, qu'il avait mis quarante ans à amasser, et que son fils a mangées en quelques années, d'une « manière originale. Né avec une complexion assez délicate, « les médecins de Rouen ne lui avaient donné que cinq ou six « ans à vivre. Alors, et pour ne rien laisser après lui, il s'était « imposé, pour système financier, de dépenser cent mille francs « par an. Mais à mesure que sa fortune s'en allait, sa santé

« revenait; de sorte, qu'au bout de six ans, il s'est trouvé guéri « et ruiné; et il n'a conservé de sa maladie que son goût pour « la dépense, qui, probablement, ne le quittera jamais.

« Forcé de partir ensuite dans les gardes d'honneur, il s'y « est fort bien conduit, et était très-aimé du régiment, auquel « il donnait tous les jours à dîner. En un mot, mon général, « c'est ce que les pères de famille appellent un mauvais sujet, « et ce que, nous autres militaires, appelons un bon enfant. « Tels sont, mon général, les renseignements que nous avons « l'honneur de vous faire passer à son avantage, etc. » (Il ferme la lettre.)

Ils sont jolis! Un mauvais sujet, un dissipateur, qui cherche à refaire ses affaires par un bon mariage, et qui mangerait la fortune de sa femme, comme il a déjà mangé la sienne. Du reste, cela ne me regarde pas; c'est à mon oncle d'en juger : tu lui remettras cette lettre.

CATHERINE.

Et avec plaisir; Monsieur qui ne voulait jamais me croire, quand je lui répétais... Mais, puisqu'il s'en va, je n'en dirai pas davantage ; je suis trop heureuse aujourd'hui pour en vouloir à personne. Adieu, monsieur le général ; adieu, mon fils Arved.

ARVED.

Adieu, ma bonne nourrice. (Catherine sort par la droite.)

SCÈNE III.

ARVED, seul, se rejetant sur le canapé.

Ah! les braves gens! quel bonheur de me trouver parmi eux! de m'y fixer, de m'y établir! mais jusqu'à présent cela commence mal.

AIR de *Lantara.*

Bien loin que l'hymen les engage,
Mes deux cousines, je le vois,
Malgré l'amitié du jeune âge,
Pour m'épouser ne pensent guère à moi;
Personne, hélas! ne veut de moi.
Je ne sais pas quels destins sont les nôtres,
Et si jamais le bonheur me viendra;
En attendant, rendons heureux les autres;
Peut-être un jour quelqu'un me le rendra.

Eh mais!.. une porte s'ouvre..... une porte que je ne connais-

sais pas... Qui peut venir ainsi dans ma chambre? (Reconnaissant Malvina.) Qu'ai-je vu! Malvina!

SCÈNE IV.

MALVINA, ARVED.

MALVINA est entrée par la porte secrète du cabinet à gauche; elle va d'abord vers le fond; puis, se retournant, elle voit Arved sur le canapé, et courant à lui, elle lui dit:

Ah! vous êtes là?

ARVED.

Oui, ma cousine.

MALVINA, effrayée.

Dieu! c'est Arved!

ARVED.

Est-ce que vous ne vous attendiez pas à me trouver ici?

MALVINA, troublée.

Oh! mon Dieu! si... je vous cherchais, je voulais vous parler.

ARVED.

En effet, il est un secret que ce matin vous aviez promis de m'apprendre.

MALVINA, tremblante.

Moi!... Ah! vous avez raison; à qui pourrais-je me confier, si ce n'est à vous, dont le cœur généreux!... Ah! mon cousin, je suis bien malheureuse! je me suis défiée de mon père et de sa bonté! je me suis privée de son appui, de ses conseils, de son amitié; je n'ai plus d'amis. Ah! je me suis trompée! vous voilà, il m'en reste un, qui me protégera, qui prendra ma défense.

ARVED.

Oui, ma cousine, oui, ma sœur; je le jure; mais quel malheur, quel chagrin a pu vous atteindre?

MALVINA.

Oh! je m'en vais tout vous dire. J'avais été passer l'autre hiver à Paris, chez une de mes tantes, et, dans les bals, dans les soirées où elle me conduisait, plusieurs adorateurs empressés m'offraient ces hommages qui reviennent de droit à une riche héritière, et qui me touchaient fort peu. Un jeune homme, un seul, que je rencontrais partout, et dont les regards suivaient constamment les miens, ne m'avait jamais

adressé la parole; je ne connaissais de lui que son nom, car il s'était fait présenter chez ma tante, lorsqu'une lettre que je reçois de mon père m'apprend qu'ici, à Nantes, ce même jeune homme lui a rendu, quelques semaines auparant, un très-grand service, qu'il a exposé ses jours pour lui, et qu'il a reçu une blessure en le défendant. Touchée de sa générosité, je lui en témoignai ma reconnaissance, en m'étonnant de sa discrétion à ce sujet et de sa réserve habituelle. « Ah! me répondit-il, vous êtes riche, je ne le suis pas; et parmi tant d'hommages adressés à votre fortune, auriez-vous pu distinguer ceux qui ne s'adressaient qu'à vous seule? » Et depuis ce moment, il reprit ses manières tristes et silencieuses, et se tint toujours éloigné de moi. Depuis ce moment aussi, je l'avouerai, je pensai à lui, et je m'en occupai malgré moi.

ARVED.

Eh bien?

MALVINA.

Eh bien! ce fut alors que je quittai Paris. Les armées ennemies avaient envahi nos frontières; et mon père, tremblant pour sa fille, et ne voyant de salut pour moi qu'en pays étranger, me fit passer en Angleterre, dans la famille d'un de ses correspondants. Tous nos amis nous firent les plus tendres adieux, des offres de services, des protestations de dévouement; un seul ne dit rien, mais les larmes qui roulaient dans ses yeux attestaient assez sa douleur; et, en arrivant à Londres, la première personne que je rencontrai ce fut lui.

ARVED.

Il vous avait suivie?

MALVINA.

Oui, vraiment; il avait quitté pour moi sa patrie, il s'exilait pour partager mon exil, et, sur cette terre étrangère, nous voyant tous les jours rapprochés et unis par le malheur, comment rester insensible à la tendresse qu'il me témoignait? Oui, je n'écoutai que cet enthousiasme, cette exaltation de la jeunesse. Je crus l'aimer... oui, je l'aimai; quand, tout à coup, mon père m'écrit que le danger est passé, qu'il n'y a rien à craindre, que je peux revenir, qu'enfin il m'attend pour réaliser ses plus chères espérances, et pour m'unir à vous.

ARVED.

Grand Dieu!

MALVINA.

Vous jugez de notre surprise, de notre désespoir! « Si vous retournez en France, me disait-il, sans être à moi, sans m'appartenir, je vous perds à jamais; qu'ici, avant votre départ, un prêtre reçoive nos serments! » Et je résistais encore! mais il voulait s'arracher la vie; il voulait se tuer à mes yeux! Que vous dirai-je?... je cédai à ses prières... je formai des nœuds que mon père n'a point bénis... et maintenant je suis à lui... je suis sa femme.

ARVED.

Vous, mariée! Ah! ma cousine!... mais ce n'est pas à vous qu'on doit faire des reproches, c'est à lui; et il ne peut les expier maintenant qu'en consacrant sa vie entière à vous rendre heureuse.

MALVINA.

Heureuse! je le suis, Arved, je le suis... si on peut l'être, quand on craint les regards et les reproches d'un père.

AIR de la romance de *Benjamin* (dans JOSEPH).

Oui, je serais moins misérable,
S'il me punissait de mes torts;
Mais les bontés dont il m'accable
Redoublent encor mes remords.
Craignant les caresses d'un père,
Je les évite, et souvent j'ai rougi
D'usurper l'amour de celui
Dont je mérite la colère.

ARVED.

Pourquoi alors ne pas lui avouer?.. Le choix que vous avez fait serait-il donc?..

MALVINA.

Digne de lui, à tous les égards... de la naissance, un nom honorable... Son seul tort, je vous l'ai dit, c'est d'être sans fortune.

ARVED.

Ah! n'est-ce que cela? ce n'en est pas un à mes yeux, et je brûle de lui offrir mon amitié; parlez, où est-il?

MALVINA.

Taisez-vous, le voici.

ARVED, apercevant Barentin.

Ciel! Barentin!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BARENTIN, entrant par la gauche.

BARENTIN.

Mille pardons de déranger un tête à tête... je suis vraiment désolé...

ARVED.

C'est moi, Monsieur, qui a des excuses à vous faire de ce qu'on s'est permis de vous déranger, et de me donner un appartement qui était le vôtre. (Bas, à Malvina.) Adieu, cousine, adieu, je vous laisse; plus tard, nous nous reverrons. Ah! Malvina!... (Il s'éloigne en jetant un regard sur Malvina, et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

BARENTIN, MALVINA.

BARENTIN.

A qui en a-t-il donc, M. le général? Je ne révoque point en doute son mérite, mais je sais qu'entre autres talents il a celui de me déplaire souverainement.

MALVINA.

Que dites-vous?

BARENTIN.

Vous étiez autrefois de mon avis, vous en avez changé; je ne sais pourquoi, mais je me défie de ce cousin.

MALVINA.

Lui! le plus généreux des hommes!

BARENTIN.

Précisément; je me défie, chère amie, de l'affection soudaine que vous avez pour lui.

MALVINA, troublée.

Moi! qui peut vous faire croire?...

BARENTIN.

Pardon; quand on aime bien, quand on aime réellement, la jalousie est si naturelle... mais enfin, puisque j'ai le bonheur de vous trouver seule, parlons un peu raison. (S'asseyant dans le fauteuil, pendant que Malvina reste debout à côté de lui.) Je suis rompu; cette partie de chasse était si fatigante et si ennuyeuse, et puis ces petits soins, ces attentions continuelles auxquelles je me suis astreint pour tout le monde... jusqu'à cette petite

Marie, votre cousine, à laquelle il faut, de temps en temps, faire la cour, pour détourner les soupçons... tout cela, chère amie, est terrible, surtout pour un homme marié, et je n'y tiens plus.

MALVINA.

Autrefois, cela vous coûtait si peu!

BARENTIN, qui est toujours dans le fauteuil.

Vous l'exigiez, cela me suffisait; mais cela me coûtait beaucoup; car, avant tout, la franchise; et c'est pour cela que la position n'est pas tenable, et offre même des inconvénients auxquels vous ne pensez pas. (Il se lève.) Ainsi, aujourd'hui même, il faut tout déclarer à votre père.

MALVINA.

Moi! un pareil aveu!... plutôt mourir.

BARENTIN.

Ce sont des idées; on ne meurt pas... on ne meurt jamais... pour des affaires de famille; cela finit toujours par s'arranger, tandis qu'en gardant le silence... demain je pars, et alors que faire? quel parti prendrez-vous?

MALVINA.

Celui de vous suivre, Monsieur; c'est mon devoir maintenant; je quitterai, avec vous, la maison paternelle, ma patrie, s'il le faut.

BARENTIN.

Une fuite! c'est très-bien, c'est très-agréable, et je vous en remercie; mais à quoi cela nous mènera-t-il? En pays étranger, comme ailleurs, on est bien près du ridicule quand on n'a rien : et nous en sommes là.

MALVINA.

Eh! Monsieur, qu'importe?

BARENTIN.

Il importe beaucoup. Il ne s'agit pas ici de romanesque, il s'agit de ménage; et, en ménage, chère amie, il faut du positif.

MALVINA.

Ce n'est pas là, Monsieur, ce que vous disiez autrefois, quand vous méprisiez les richesses, quand vous vouliez vous ensevelir avec moi dans un désert.

BARENTIN.

Autrefois, certainement j'avais raison de le dire, et je le dirais encore, car je le pense toujours. Quand on s'aime bien,

on peut s'aimer partout, dans un désert comme ailleurs. Mais s'il y a moyen de s'adorer ailleurs, chez soi, par exemple, dans un bon hôtel, avec cinquante mille francs de rentes, où est le mal? Soyez persuadée, chère amie, que cet amour-là est aussi réel, aussi durable qu'un autre; peut-être davantage.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Je ne conçois, je n'entends l'existence
Qu'en la parant des roses du plaisir.
Mais dans les maux, les travaux, la souffrance,
Passer ses jours! plutôt mourir.
Je n'y tiens pas, je suis prêt à partir.
La vie en soi n'est qu'un ennui, ma chère;
Et si de vivre on veut se consoler,
Il faut alors vivre millionnaire,
Ou ne pas s'en mêler.

Et songez bien que ce que j'en dis, c'est pour vous, pour votre bonheur avant tout.

MALVINA.

Eh bien! s'il en est ainsi, je vous avouerai que je viens de confier notre secret à mon cousin Arved..

BARENTIN.

A lui! et sans m'en prévenir!

MALVINA.

Lui seul peut nous servir, nous défendre auprès de mon père.

BARENTIN.

Et je vous déclare, moi, que je ne veux rien lui devoir, que nous n'avons pas besoin de ses services. J'ajouterai même que vos tête à tête avec lui me déplaisent au dernier point, et que vous me ferez le plaisir de ne plus lui parler, si c'est possible.

MALVINA.

Lui, mon plus proche parent! le seul ami qui me reste, le seul qui prenne notre défense, et dont le généreux dévouement!...

BARENTIN.

Raison de plus. (A part.) Avec une imagination comme la sienne. (Haut.) Enfin, je l'entends ainsi, je le veux.

MALVINA.

Encore! Ah! Monsieur, vous, qui autrefois... soumis à mes moindres volontés...

BARENTIN.

Autrefois, chère amie, autrefois, et maintenant, c'est tou-

jours la même chose; dans un ménage bien uni, il n'y a jamais qu'une volonté : que ce soit la vôtre ou la mienne, peu importe. (Passant à la gauche de Malvina.) Eh! mais! Dieu me pardonne, je crois que vous pleurez?

MALVINA.

Moi, Monsieur!... non... je n'en ai pas le droit.

BARENTIN, à part.

Allons, encore des brouilles, des raccommodements; c'est ce qu'il y a de plus terrible au monde. (Haut.) Je conviens que j'ai peut-être eu tort; Malvina, chère amie, pardonne-moi, je t'en supplie, (La baisant sur le front.) et que tout soit oublié.

DUBREUIL, en dedans.

Il doit être chez lui...

MALVINA, s'éloignant.

On vient. Dieu! c'est mon père! (Barentin entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBREUIL, entrant par la droite.

DUBREUIL, tenant à la main une lettre ouverte qu'il referme; à Malvina :

Ah! te voilà ici?

MALVINA.

Oui, mon père; j'étais venue pour savoir... pour m'informer...

DUBREUIL.

C'est bien, mon enfant, c'est très-bien, il faut que des maîtres de maison veillent à ce que rien ne manque à leurs hôtes; c'est pour cela que je venais, et, en même temps, pour causer avec Arved de la lettre qu'il vient de m'envoyer par Catherine. Je l'attendrai ici. Que je ne te retienne pas; va au salon, où nous attendons ce soir un grand monde; car nous avons un bal pour célébrer le retour de mon neveu : et ce bal-là, je l'espère, ne sera que le prélude de celui de tes noces. (Pendant qu'il va s'asseoir près de la table à droite, Barentin sort doucement du cabinet, à gauche.)

BARENTIN, bas, à Malvina.

Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre; parlez-lui, c'est le moment. (Il sort par la porte à gauche.)

MALVINA, timidement.

Mon père, j'aurais voulu vous dire... vous demander... mais je ne sais... je n'ose...

DUBREUIL, assis.

C'est donc un secret?

MALVINA, tremblante.

Oui, mon père.

DUBREUIL, se levant et prenant la main à Malvina.

Voyons, mon enfant; voyons ce que c'est. Eh bien! te voilà toute tremblante; c'est donc bien terrible?

AIR de *Colalto*.

Tous tes chagrins, tous tes secrets
Sont les miens; va, crois-moi, ma chère,
Le malheur n'atteindra jamais
L'enfant qui cherche abri dans les bras de son père.
Ta confiance est, hélas! mon seul bien,
Et d'un vieillard exauçant la prière,
Ce que tu fais pour le bonheur d'un père,
Le ciel le fera pour le tien.

Allons, dis toujours. . eh bien? qui est-ce qui vient là? Marie... et M. de Barentin...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE, entrant par la droite, BARENTIN, rentrant par la gauche.

DUBREUIL, à Marie.

Qu'est-ce que tu viens faire ici?

MARIE, tristement.

Je venais vous avertir...

DUBREUIL.

Eh mais! tu as les yeux rouges.

MARIE, les essuyant vivement.

Moi, mon oncle, au contraire... je venais vous avertir du monde qui arrive au salon.

BARENTIN.

C'est pour cela que je venais?..

MARIE.

Et puis votre commis qui attend vos ordres pour partir.

DUBREUIL.

C'est vrai; mais plus tard, car cette petite fille vient nous déranger au moment le plus intéressant, quand j'allais apprendre un secret que ma fille a déjà assez de peine à m'avouer.

MARIE.

Si ce n'est que cela, mon oncle, je crois que je connais ce secret.

MALVINA ET BARENTIN.

O ciel!

MARIE.

Et je puis lui éviter la peine de vous le dire. (A Malvina.) Aussi bien, cousine, c'est te rendre service.

MALVINA.

Je me meurs!

DUBREUIL, à Marie.

Eh bien donc! parle vite.

MARIE.

Eh bien! mon oncle, c'est que Malvina, qui ce matin vous avait résisté, qui s'était opposée à vos volontés, ne sait comment faire pour vous avouer qu'elle aime mon cousin Arved.

MALVINA.

Que dis-tu?

BARENTIN, à part.

Qu'entends-je!

DUBREUIL, ambrassant Malvina.

Mon enfant! ma chère enfant! c'est là ce secret que tu craignais de m'avouer, ce secret qui me comble de joie?

MALVINA, à Barentin.

Non, Monsieur; (A Dubreuil.) non, mon père, ne la croyez pas; elle s'abuse elle-même.

MARIE, tristement.

Oh! je le sais, je l'ai vu, j'en ai la preuve.

DUBREUIL, avec joie.

C'est cela; nous la tenons! nous en avons des preuves! (A Marie.) Tu en as, n'est-il pas vrai?

MARIE.

Oui. Tout à l'heure, en revenant de la chasse, elle est entrée au salon, et, sans s'apercevoir seulement que j'y étais, elle a regardé le portrait d'Arved, avec une expression... et en portant la main là!... Si ce ne sont pas des preuves...

MALVINA.

De mon amitié pour lui.

DUBREUIL.

A d'autres. (A Barentin.) Nous n'en croyons pas un mot, n'est-il pas vrai? (A Malvina.) Et maintenant, tu auras beau dire et beau faire... (Se retournant, et voyant Arved qui rentre.)

SCÈNE IX.

MARIE, DUBREUIL, ARVED, en uniforme élégant, entrant par la droite, MALVINA, BARENTIN.

DUBREUIL.

Viens, mon garçon, viens, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre... (A Barentin.) Vous, en attendant, daignez, mon cher ami, me remplacer un instant au salon.

BARENTIN.

Si toutefois cela est possible; je l'essaierai, Monsieur. (Bas, à Malvina.) Il faut parler, ou je vais croire que cette petite fille a dit vrai. (Il sort.)

DUBREUIL, à Arved.

Je voulais donc te dire...

MARIE.

Mon oncle, et votre premier commis...

DUBREUIL.

C'est vrai... car il faut la renvoyer aussi... (Il se met à la table et écrit. Malvina suit des yeux Barentin qui est sorti par la porte à gauche.)

MARIE, à part.

Allons, tout est fini; qu'ils soient heureux! et pourvu que je n'en sois pas témoin... (A Arved.) Mon cousin, moi, qui ne vous ai jamais rien demandé, j'attends de vous une grâce; daignez parler pour moi à mon oncle. (Pendant le reste de cette scène, Malvina, debout et appuyée sur le dos du canapé, paraît plongée dans le plus profond chagrin.)

ARVED.

Comment? et elle aussi!

MARIE.

Je venais tout à l'heure le prier de me laisser quitter ce château, de me laisser à Paris, dans une pension, pour un an seulement.

ARVED.

Comment, Marie, tu veux t'éloigner? tu veux partir quand j'arrive?

MARIE.

Oui, mon cousin, je le veux; et comme mon oncle ne le voudra peut-être pas, je vous supplie de l'y déterminer.

ARVED.

Ah! j'étais loin de m'attendre... moi qui espérais, au con-

traire... mais tu le veux, je lui en parlerai; et plus tard, nous verrons.

MARIE.

Non, mon cousin, tout de suite.

DUBREUIL.

Marie...

MARIE.

Oui, mon oncle; (A Arved.) tout de suite; et je vais revenir dans l'instant pour savoir sa réponse. (Elle s'approche de Dubreuil.)

SCÈNE X.

DUBREUIL, assis près de la porte à droite, et lisant la lettre qu'il tenait en entrant, ARVED, MALVINA.

MALVINA, s'approchant d'Arved, et à voix basse.

Tout est perdu : il croit que je vous aime et veut nous marier; c'est fait de moi.

ARVED.

Du courage; je viens à votre secours.

MALVINA, de même.

Il faut tout déclarer.

ARVED.

Oui, mais je le vois si heureux, que je ne sais comment le préparer à une nouvelle qui peut lui donner le coup de la mort. (Dubreuil reconduit Marie jusqu'à la porte; Marie sort et Dubreuil vient auprès d'Arved.)

DUBREUIL, d'un air riant.

Eh bien! mon cher ami, je n'ai pas voulu te troubler dans ta conférence avec Marie; car il paraît que vous avez aussi des secrets ensemble.

ARVED.

Oui... oui, mon oncle.

DUBREUIL, de même.

Qui, peut-être, ont rapport à cette lettre que tu m'as envoyée par Catherine, que je relisais là avec attention. Eh mais, tu parais inquiet, embarrassé!

ARVED.

Je le suis en effet; car Malvina et moi sommes chargés tous les deux d'implorer votre bonté, votre clémence en faveur d'une personne qui fut bien coupable sans doute...

MALVINA.

Oh! oui, plus coupable que je ne peux le dire.

DUBREUIL, passant entre eux deux.

Eh mais! mes enfants, qu'est-ce que c'est donc? voilà que vous m'effrayez... et ce que Marie te disait tout à l'heure... est-ce que ce serait d'elle qu'il s'agirait?

ARVED, hésitant.

Mais... peut-être bien. (Malvina fait un mouvement de surprise; Arved lui fait signe de se contenir, et parlant à Dubreuil:) Vous me parliez ce matin de ma cousine Marie, et des soins que l'année dernière, que cette année encore, M. Barentin avait l'air de lui rendre?

DUBREUIL.

C'est vrai.

ARVED.

Eh bien! que diriez-vous si... si elle l'aimait?

DUBREUIL.

Ce que je dirais? je dirais : Tant pis pour elle, parce qu'elle ne l'épousera pas, parce que jamais je ne consentirai à ce mariage.

ARVED.

Et si, prévoyant vos refus, et n'osant braver votre colère... si, en un mot, sa jeunesse, son inexpérience...

DUBREUIL.

Que dis-tu?

ARVED.

Si elle s'était engagée à lui par des nœuds solennels...

DUBREUIL.

Ce n'est pas possible; vous vous abusez.

ARVED.

Non, mon oncle, c'est la vérité; ils sont unis, mariés secrètement.

DUBREUIL, furieux.

Un mariage secret!

MALVINA, suppliant.

Mon père!

DUBREUIL.

Non, tu essaierais en vain de la défendre; nos lois ne reconnaissent pas de pareils mariages; il est nul, il sera rompu : j'en ai le droit.

ARVED.

Je le sais; mais vous ne voudrez pas en user, pour son hon-

neur, pour celui de votre famille; car enfin, mon oncle, elle est à lui, elle lui appartient, elle est sa femme.

DUBREUIL.

Il est donc vrai?

ARVED.

Et vous ne voudriez pas réduire au désespoir une personne que vous aimez, que nous aimons tous... quand, d'un seul mot, vous pouvez la rendre heureuse.

DUBREUIL.

Heureuse! mais c'est ce qui te trompe, elle ne le sera jamais.

MALVINA.

Que dites-vous?

DUBREUIL.

Quand cette passion qui l'aveugle, quand ses premières illusions seront dissipées, et ce ne sera pas long, elle pleurera elle-même sur son imprudence, et se repentira du choix qu'elle a fait.

MALVINA.

Et pourquoi donc? A la fortune près, que pourrait-on y blâmer? n'est-il pas d'une honnête naissance, d'une famille distinguée?

DUBREUIL.

Oui, le fils d'un confiseur.

MALVINA.

O ciel! ce n'est pas possible!

DUBREUIL, montrant la lettre qu'il tient.

J'ai là ses titres et ses parchemins.

ARVED.

Eh! qu'importe? le fils d'un honnête négociant n'en vaut-il pas un autre? Et après tout, mon oncle, qui sommes-nous? N'est-ce pas aussi dans le commerce que notre famille s'est enrichie?

DUBREUIL.

Oui; mais moi j'en suis fier, je m'en vante.

AIR du vaudeville de *Partie carrée*.

De père en fils, quand on a l'avantage,
Et l'honneur d'être commerçant,
On ne va pas d'un noble personnage
Prendre le nom et le déguisement!
Oui, quelque état que le sort nous désigne,

On en est fier alors qu'on l'ennoblit;
Mais je me dis qu'on n'en est jamais digne
Sitôt qu'on en rougit.

Et ces grands malheurs, ces persécutions dont il se vantait... Lui! persécuté! et par qui? par ces créanciers.

MALVINA.

Grand Dieu!

DUBREUIL.

Un prodigue! un dissipateur! un mauvais sujet!

ARVED, voulant l'arrêter.

Mon oncle, je vous en supplie...

MALVINA.

Mon père!

DUBREUIL, à Malvina.

Oui, ma chère enfant, c'est comme je te le dis, j'en ai les preuves! et voilà pourtant comme, avec de grandes phrases et une feinte passion, une jeune personne se laisse séduire. O jeunesse imprudente! quand vos parents, quand un père lui-même, malgré toutes les recherches, toutes les précautions, tous les soins de la tendresse la plus vive, peut encore se tromper sur le choix d'un gendre, vous, n'écoutant que les rêves de votre imagination, vous jouez ainsi au hasard votre bonheur et l'espoir de votre vie entière.

ARVED, cherchant toujours à l'arrêter.

Mon oncle! et quels que soient ses torts, me refuserez-vous la première grâce que je vous demande?

DUBREUIL.

Tu le veux, mon fils? puis-je rien refuser à toi, à ma fille, à vous qui êtes mes enfants; vous qui devez faire ma joie et ma consolation?

ARVED.

Grand Dieu!

DUBREUIL.

Parle, mon ami; guide-moi, dis-moi ce qu'il faut faire : je suivrai tes conseils.

ARVED.

Eh bien! à votre place, j'écrirais d'abord à M. Barentin.

DUBREUIL.

Lui écrire! (Se mettant à la table à droite.) M'y voici : dicte toi-même; j'écris.

ARVED, dictant.

« Monsieur, vous avez de grands torts envers moi : je vous les pardonne. »

DUBREUIL.

Lui pardonner!

MALVINA, suppliant.

Mon père!

DUBREUIL.

Allons, tu le veux aussi; le mot est écrit.

ARVED, dictant.

« Je vous les pardonne, si vous rendez heureuse celle à qui votre sort est uni. »

DUBREUIL.

Après?

ARVED.

Voilà tout. (Regardant Malvina.) N'est-il pas vrai?

DUBREUIL.

Et je signe : « Votre oncle. »

ARVED, l'arrêtant.

Non; je ne signerais pas ce mot-là.

DUBREUIL.

Et pourquoi?

ARVED.

Ah! c'est que... Silence! c'est Marie.

MALVINA, à part.

C'est fait de moi.

ARVED, à Dubreuil, qui s'avance vers Marie, et qu'il s'efforce d'arrêter.

Ne lui parlez pas encore; que devant elle, il ne soit question de rien, je vous en conjure.

DUBREUIL.

Pour quelles raisons?

ARVED.

Vous le saurez : venez, passons dans votre cabinet. (Il va à Marie; Malvina passe auprès de son père.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE, entrant par la gauche.

MARIE, timidement.

Eh bien! mon cousin, consent-il?

ARVED, à demi voix.

Oui; mais silence.

DUBREUIL, regardant Marie avec colère.

Et elle ose se présenter devant moi!

MARIE.

Qu'y a-t-il donc? quel regard sévère!

DUBREUIL.

Oui, Mademoiselle!

ARVED, lui faisant signe de se modérer.

Mon oncle!

DUBREUIL.

Je me taierai, je l'ai promis, et je vais t'attendre; tu viens, n'est-il pas vrai? (Il sort en regardant toujours Marie.)

ARVED.

Oui, mon oncle, je vous suis. (Malvina suit des yeux son père qui s'éloigne; quand il a disparu, elle va se jeter aux genoux d'Arved dont elle baise les mains. Arved voulant la retenir.) Ma cousine, y pensez-vous? je n'ai rien fait encore; mais bientôt, je l'espère... (La relevant et l'embrassant.) Du courage! du courage, et attendez-nous. (Il sort par la même porte que Dubreuil. Malvina reste auprès de la porte, et le suit des yeux.)

SCÈNE XII.

MALVINA, MARIE.

MARIE.

Que se passe-t-il donc?

MALVINA, toujours auprès de la porte.

Bientôt tu le sauras.

MARIE.

Et dites-moi, ma cousine, pourquoi, en s'en allant, mon oncle avait-il l'air si en colère contre moi? est-ce que tout à l'heure?... Mais vous ne m'écoutez pas!

MALVINA, regardant vers la gauche.

Si vraiment.

MARIE.

Il a donc été bien fâché quand mon cousin lui a dit que je voulais partir?

MALVINA, allant à elle.

Comment! tu nous quittes? tu t'éloignes?

MARIE.

Vous le savez bien; puisque vous étiez là.

MALVINA.

Oui, c'est vrai... j'étais là... mais pour quelle raison, surtout dans un pareil moment?

MARIE.

Oui, au moment où vous allez épouser Arved.

MALVINA, à part.

O ciel!

MARIE.

Au moment de votre bonheur, ce n'est pas bien à moi, je le sais; vous qui m'avez toujours traitée comme une sœur... mais voyez-vous, ma cousine, il le faut, je ne pourrais pas rester ici, j'en mourrais.

MALVINA.

Que dis-tu? et toi aussi, tu souffres! tu es malheureuse!

MARIE.

Ah! plus que je ne puis vous le dire; mais j'aurai de la force, du courage. Cela se passera... pourvu que je m'en aille et que je ne voie pas ce mariage.

MALVINA.

Qu'ai-je entendu? ce trouble, ces larmes! Arved... tu l'aimerais?

MARIE.

Moi! qui vous l'a dit?

MALVINA.

Oui, tu l'aimes, et j'en suis sûre. (A part.) O mon Dieu! qu'est-ce que j'éprouve là? il ne me manquait plus que ce dernier tourment. (Haut.) Aime-le, Marie, aime-le; c'est le meilleur, le plus généreux des hommes : un pareil amour ne te condamne ni aux regrets ni aux remords. (S'arrêtant avec effroi, et lui faisant signe de la main.) Tais-toi.

MARIE.

Qu'avez-vous donc? pourquoi tremblez-vous!

MALVINA.

C'est mon père! je l'entends. Va-t'en, va-t'en. (Marie, effrayée, s'enfuit.) Que je sois seule au moins à subir mon arrêt.

SCÈNE XIII.

DUBREUIL, MALVINA.

(Dubreuil est pâle et défait; il s'approche lentement de Malvina, qui, sans prononcer une seule parole, joint les mains et tombe à ses genoux.)

DUBREUIL, froidement, parlant avec effort.

Je sais tout; et si je n'avais écouté que ma juste colère...

Mais Arved, mais mon fils... car lui seul est maintenant mon fils... il a prié pour toi; et lui, qui n'est pas coupable, il a, comme toi, embrassé mes genoux; enfin il m'a menacé, si je ne te pardonnais pas, de m'abandonner aussi, et je n'ai pas voulu renoncer à un fils que j'aime, pour un enfant ingrat que je n'aime pl...

MALVINA.

Mon père!

DUBREUIL, la relevant.

Ah! malgré moi, je t'aime encore; et je n'ai plus la force de te plaindre. Quel sort tu t'es préparé, ma fille!

MALVINA.

Je le supporterai sans me plaindre, sans murmurer, et mon courage, peut-être, me rendra votre estime; mais lui, du moins... lui pardonnerez vous aussi?

DUBREUIL.

Je voulais le bannir, le chasser de ces lieux, mais Arved a encore prié pour lui : et quant à la fortune, quant à l'avancement de ce... de ton mari, ce n'est pas moi, c'est lui qui s'en charge.

MALVINA.

Arved! ô mon appui! ô mon dieu tutélaire!

DUBREUIL.

Oui, voilà celui que tu as repoussé, que tu as dédaigné. Malheureuse enfant! je t'avais donné le meilleur des amis et des époux, le modèle de toutes les vertus!

MALVINA.

Ah! ne m'accablez pas, car, dussé-je en mourir de honte, vous connaîtrez toute l'étendue de mes maux. (A voix basse.) Je l'aime, mon père, je l'aime de toutes les forces de mon âme!

DUBREUIL.

Tu l'aimes! ah! le ciel est juste! il te punit de ta désobéissance par le malheur de ta vie.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE, et MARIE, entrant par la gauche.

MARIE.

Ah! mon Dieu! mon oncle, qu'est-ce que cela signifie? et quel est ce bruit qui se répand dans tout le château?

CATHERINE.

On dit que mademoiselle Malvina est mariée?

MARIE.

Et que ce n'est point à mon cousin Arved?

CATHERINE.

Où donc alors est ce nouvel époux? et quel est-il?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, ARVED, entrant par la droite.

ARVED.

M. de Barentin.

CATHERINE.

Grand Dieu!

MARIE.

M. de Barentin?

ARVED.

Lui-même, que des considérations particulières avaient forcé jusqu'ici à cacher ce mariage. (Bas, à Dubreuil.) Et qui, malgré le pardon que je lui ai promis en votre nom, n'ose encore se présenter devant vous.

MARIE, à Malvina à demi voix.

O ma cousine, que je suis fâchée maintenant de partir!

MALVINA, de même.

Sois tranquille, tu ne partiras pas.

DUBREUIL, à Malvina.

Je veux croire, comme me l'a assuré mon neveu, que M. de Barentin ne t'a épousée que par amour, et sans penser à ma fortune?

MALVINA.

Ah! je vous l'atteste.

DUBREUIL.

C'est à sa conduite à me le prouver, et à mériter ce qu'un jour peut-être je ferai pour ma fille.

ARVED, passant entre Dubreuil et Malvina.

Il a déjà commencé à se rendre digne de vous. Il a accepté la sous-lieutenance que je lui ai proposée. Nous marcherons ensemble désormais dans la même carrière, nous la parcourrons avec honneur; et quant aux torts de sa jeunesse, c'est sur le champ de bataille qu'il saura les réparer.

MALVINA.

Ah! mon cousin, je ne sais comment vous remercier, et je n'ai plus qu'un moyen de vous prouver ma reconnaissance, en m'occupant aussi de votre bonheur. Les vœux de votre père et du mien étaient de resserrer encore tous nos liens de famille; que cet espoir que j'ai déçu soit par vous réalisé, et que ma cousine Marie, que vous aimiez dès l'enfance... (Dubreuil va s'asseoir auprès de la table.)

ARVED.

Ah! ce fut le rêve de mes jeunes années! ce fut toujours mon unique pensée! mon oncle vous le dira.

MARIE.

O ciel!

ARVED.

Mais je ne suis pas heureux, ma cousine, dans mes projets, ni dans mes amours. Marie veut s'éloigner; elle veut quitter ces lieux au moment où j'arrive.

MALVINA.

Vous croyez? et moi j'ai idée que si vous la priiez de rester...

ARVED, passant près de Marie.

Serait-il vrai! Marie, ma cousine, toi que j'ai toujours regardée comme la compagne de ma vie, veux-tu combler mes plus chères espérances? (Malvina s'éloigne.)

MARIE, hors d'elle-même, et regardant Catherine.

Moi!

ARVED.

Oui, veux-tu accepter et mon cœur et ma main ?

MARIE, à part.

Ah! j'en mourrai de joie.

ARVED, à Malvina.

Vous voyez, elle hésite.

MARIE, vivement.

Non, mon cousin, non, j'accepte.

ARVED.

Il serait possible! toi, du moins, tu ne m'as donc pas repoussé? tu veux bien de mon amour? ah! j'emploierai ma vie entière à t'en remercier, à prévenir tous tes vœux, à embellir ces jours que tu veux bien me consacrer.

CATHERINE, à demi voix.

Et moi je ne puis souffrir son erreur; je veux qu'il sache à quel point il est aimé.

MARIE, de même.

Tais-toi donc, je le lui dirai bien moi-même. (On entend au dehors un prélude de contredanse.)

DUBREUIL, se levant; Malvina passe à sa droite.

Entendez-vous ? c'est ce bal, c'est tout ce monde que j'avais invité pour un autre motif. Allons leur présenter les nouveaux mariés, et tous mes enfants; (Il passe entre Arved et Marie qu'il presse dans ses bras, et tend la main à Malvina qui est à sa droite. A Arved :) car tu es toujours mon fils, n'est-il pas vrai?

ARVED, le serrant dans ses bras.

Oui, toujours.

DUBREUIL, essuyant une larme.

Ah! c'est égal, ce n'est pas la même chose. Allons, n'y pensons plus. Venez tous. (Ils vont pour sortir.)

MALVINA, seule, à gauche, la main appuyée sur le dos du canapé, et regardant Arved qui s'éloigne.

Ah! je l'aimerai toute ma vie! (La contredanse reprend plus fort.)

FIN DE MALVINA.

THÉOBALD

OU

LE RETOUR DE RUSSIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

En société avec M. Varner

Dédiée à madame Sophie Gay.

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 12 février 1829.

PERSONNAGES.

RAYMOND, docteur en médecine.
BERNARDET, substitut du procureur du roi.
THÉOBALD, jeune officier.
MADAME DE LORMOY.
CÉLINE, sa petite-fille.
LA BARONNE DE SAINVILLE, sa nièce.

La scène se passe à Bordeaux, dans la maison de madame de Lormoy.

Un salon ; porte au fond, deux portes latérales, la porte à la droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Lormoy. Sur le deuxième plan, à droite et à gauche, la porte de deux cabinets. Sur le devant de la scène, à droite, une table avec écritoire, plumes, papier et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLINE, LA BARONNE, MADAME DE LORMOY, BERNARDET.

(Au lever du rideau, tout le monde est assis autour d'une table ronde placée à gauche, et sur laquelle on est en train de déjeuner. Un domestique debout, derrière madame de Lormoy.)

BERNARDET, présentant une tasse.

Très-peu, pour ma belle-mère.

CÉLINE.

Soyez tranquille, je sais ce qu'il lui faut.

BERNARDET.

Vous vous rappelez ce que dit le docteur : plus on est faible, moins il faut manger ; et avec ce régime-là peu à peu l'on reprend des forces.

MADAME DE LORMOY.

Moi, qui commence à me trouver mieux, je crois que je pourrais m'écarter un peu du régime qu'on m'a prescrit.

CÉLINE.

Ma mère, attendons le docteur.

MADAME DE LORMOY.

Mais, viendra-t-il aujourd'hui ?

BERNARDET.

Je sors de chez lui; c'est le médecin de Bordeaux le plus occupé; il était sorti; mais à son retour, on nous l'enverra; ainsi, jusque-là, rien de plus que l'ordonnance. (Ils se lèvent, le laquais enlève la table, et range les fauteuils.) Oui, belle-mère, en ma qualité de substitut, je suis pour qu'on exécute les ordonnances à la rigueur.

LA BARONNE.

Oh! vous, messieurs les magistrats, vous êtes d'une sévérité !

BERNARDET.

C'est possible, sous la toge; c'est notre état qui veut ça; moi, par exemple, je requiers tous les jours des condamnations; je suis la terreur des coupables; j'ai l'air très-méchant... (A Céline.) Oui, Mademoiselle, je me fâche tous les jours; mais jamais pour mon compte, c'est toujours pour celui de la société et de la morale. Dès que j'ai déposé les foudres du ministère public, je suis l'homme le plus doux, le plus facile... je ferai un époux excellent, quand la belle-mère voudra bien le permettre; car il y a assez longtemps que je suis en instance.

MADAME DE LORMOY, à Céline.

J'en conviens, cette union était le plus cher désir de ta mère; et je ne demanderais pas mieux, si ton frère, si mon petit-fils était ici.

BERNARDET.

Oui, mais comme il n'y est pas, comme il y a force majeure...

MADAME DE LORMOY.

Oh! il reviendra, j'en suis sûre! ne me dites pas le contraire.

BERNARDET.

M'en préserve le ciel! Mais il me semble que sa sœur pourrait toujours se marier en attendant.

CÉLINE.

Non, ma bonne maman.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Faut-il que mon hymen s'apprête
Quand de nous mon frère est si loin !
Pour que ce soit un jour de fête,
Il faut qu'il en soit le témoin.
Autrement, dans la foule immense
Que d'un hymen attire la splendeur,
Loin, hélas! de voir mon bonheur,
Vous ne verriez que son absence.

BERNARDET, à part.

Je n'ai jamais vu de jeune personne aussi peu pressée de se marier.

MADAME DE LORMOY.

Songez donc qu'à chaque instant nous pouvons le voir paraître. Tous les jours, il arrive des prisonniers du fond de la Russie. N'est-ce pas, ma chère baronne?

LA BARONNE.

Oui, ma tante.

MADAME DE LORMOY.

Tu y es intéressée autant que nous, toi qui aimais ce cher Léon, qui étais sur le point de l'épouser. Ne nous disait-on pas hier, que le fils de madame de Valbelle, dont tous les journaux avaient annoncé la mort, était tout à coup revenu, au moment où l'on s'y attendait le moins?... (Voyant Céline et la baronne qui détournent la tête.) Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire? je vois des larmes dans tes yeux.

LA BARONNE.

Non, ma tante.

MADAME DE LORMOY.

Tu sais quelque chose?

LA BARONNE.

Non, rien, absolument rien ; et voilà ce qui me désole.

MADAME DE LORMOY.

Et moi, c'est ce qui me rassure sur le sort de mon petit-fils, de ton prétendu. Tant qu'il n'y a pas de nouvelles, elles peuvent être bonnes, et pourvu qu'on n'empêche pas d'espérer... Il y a si longtemps que j'en suis là!

BERNARDET.

Et voilà ce que je ne comprends pas, que vous, qui aimez tant votre petit-fils, vous ayez pu vivre aussi longtemps sépa-

rés, et que vous n'ayez pas trouvé quelque moyen de vous réunir.

MADAME DE LORMOY.

Et comment le vouliez-vous?

CÉLINE.

Ma mère, vous allez vous fatiguer.

MADAME DE LORMOY.

Non, non; cela ne me fatigue jamais de parler de mes enfants. Songez donc qu'à une fatale époque, toute notre famille a été obligée de se réfugier aux colonies; et quand il fut permis à mon gendre de revoir la France, il ramena avec lui son fils Léon, qui avait alors huit ans, confiant à mes soins sa femme, trop souffrante pour le suivre, et ma petite Céline qui venait de naître.

CÉLINE, à la baronne.

Ah, mon Dieu! oui; je suis créole.

BERNARDET.

Je sais bien tout ça. Mais, plus tard, ne pouviez-vous vous rejoindre?

MADAME DE LORMOY.

Plus tard la guerre éclata.

CÉLINE.

La route des mers nous fut fermée.

BERNARDET, à la baronne.

Je n'y pensais pas.

MADAME DE LORMOY.

Et lorsque après seize ans d'exil, nous sommes rentrées toutes deux en France; toutes deux (car depuis longtemps nous avions perdu sa mère), mon gendre n'existait plus, et mon petit-fils Léon venait de partir pour la Russie.

BERNARDET.

C'est vrai; cette année-là nous partions tous. Tel que vous me voyez, j'ai fourni un remplaçant. Mais au moins, belle-mère, vous avez ici une consolation, celle de la correspondance.

CÉLINE.

Les lettres qu'il m'écrit sont si tendres, que nous nous sommes aimés tout de suite, comme si nous y avions été élevés... Et il me semble que, quand je le verrai, je le reconnaîtrai sur-le-champ.

MADAME DE LORMOY.

C'est comme moi. Je l'ai là, devant mes yeux, je le crois, du moins; et ce vague, cette incertitude se prêtent au plus douces illusions de l'amour maternel. Si je rencontre un jeune homme beau, bien fait, je me dis « : Mon petit-fils doit être comme cela. » Si j'entends parler d'une belle action, d'un trait de courage, je me dis : « Voilà ce qu'aurait fait mon petit-fils. » Je me plais ainsi à le parer de tout ce qui peut le faire aimer; et il me semble que je l'en aime davantage.

BERNARDET.

Eh bien! que l'on dise encore que les absents ont toujours tort. (A la baronne.) Il faudra que j'en essaye. (On entend la ritournelle de l'air suivant.)

CÉLINE.

Maman, voilà M. Raymond.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

RAYMOND.

AIR : *Vivent les amours qui toujours.*

En docteur savant
Et prudent,
Je suis toujours dispos et bien portant,
Pour donner à chaque client
L'échantillon vivant
De mon talent.

MADAME DE LORMOY.

Que ne veniez-vous déjeuner?

RAYMOND.

C'est déjà fait...
(A part.)
Je viens de me soigner.
J'estime fort la diète, mais
Je la prescris et ne m'y mets
Jamais.

RAYMOND ET LES AUTRES.

En docteur savant
Et prudent,
Je suis / Il est } toujours dispos et bien portant,
Pour donner à chaque client

L'échantillon vivant
De mon } talent.
De son }

BERNARDET.

On vous a dit, docteur, que j'étais passé chez vous?

RAYMOND.

Non, vraiment. Je viens de moi-même; car je n'étais pas rentré au logis.

BERNARDET.

Eh bien! vous y trouverez du monde. Un jeune homme de fort bonne tournure, qui vous attend avec impatience. Il vient de Montauban.

RAYMOND.

Encore une consultation!

BERNARDET.

Et quand je lui ai dit que vous ne rentreriez peut-être que pour dîner, il a dit: « J'attendrai. »

RAYMOND.

Il attendra donc jusqu'à ce soir, car je dîne chez le préfet, et d'ici-là, tout mon temps est employé, des visites essentielles, des malades à l'extrémité.

AIR de *Partie carrée*.

Avec ceux-là j'agis en conscience;
Je les visite autant que ça leur plaît:
Car du malade endormant la souffrance,
Notre présence est un dernier bienfait.
Oui, le docteur, par sa douce parole,
Lui rend l'espoir aux portes du trépas;
Et c'est le moins qu'un médecin console
Ceux qu'il ne guérit pas.

CÉLINE.

Vous ne pouvez cependant pas refuser un pauvre jeune homme qui, pour vous consulter, vient de trente lieues d'ici.

BERNARDET.

En poste.

RAYMOND.

Ah! il est en poste?

BERNARDET.

Une calèche et trois chevaux qui étaient encore à la porte, tout attelés.

RAYMOND.

Voilà qui est différent. Cela me gênera beaucoup; mais n'importe, il faudra voir ce que c'est.

CÉLINE.

La calèche et les trois chevaux font donc quelque chose à la maladie?

RAYMOND.

Sans doute; cela prouve que c'est une maladie pressée, puisqu'elle prend la poste. Aujourd'hui, à cinq heures, je rentrerai chez moi exprès pour cela... (Tâtant le pouls à madame de Lormoy.) Allons, il y a du mieux; néanmoins le pouls est un peu agité; je trouve encore de l'émotion; c'est qu'on vous aura parlé de votre fils.

MADAME DE LORMOY.

C'est vrai; cela me fait tant de plaisir!

RAYMOND.

Cela vous fait aussi beaucoup de mal.

MADAME DE LORMOY.

AIR : *Muse des bois.*

Vous ignorez combien une grand'mère
Garde d'amour pour ses petits-enfants;
Rêve dernier, espérance dernière,
Qui dans l'hiver nous ramène au printemps.
Vieille, on revit dans le fils qu'on adore,
Et l'on se dit, par un espoir confus :
Grâce à son âge, il peut m'aimer encore
Longtemps après que je ne serai plus.

(Après ce couplet, Bernardet passe entre Céline et madame de Lormoy.)

RAYMOND.

Songez donc que vous êtes à peine convalescente d'une maladie terrible, qui a demandé tous mes soins. Encore j'ai eu bien peur, et vous aussi, convenez-en.

MADAME DE LORMOY.

Peur de mourir! oh! non; mais j'avais peur de ne pas voir mon fils.

RAYMOND.

Ah! mon Dieu, il reviendra; il reviendra ce cher enfant que j'aime autant que vous; car c'est moi qui l'ai vu naître, et qui l'ai vacciné; et de plus, je l'ai soigné dans ses dernières blessures. Il reviendra, c'est moi qui vous en réponds,

et vous serez bien surprise, un beau matin, quand je vous l'amènerai.

MADAME DE LORMOY.

Surprise ! non, car je l'attends toujours. Tous les jours en me levant, je me dis : « C'est aujourd'hui que je vais voir mon fils. » (A Céline.) Tu me demandais ce matin pourquoi je voulais me faire aussi belle? c'était pour lui.

RAYMOND.

Allons, allons, voilà que nous recommençons. Je défends qu'on en parle davantage. Vous devez fuir les émotions; vous avez surtout besoin de calme et de repos. Si vous n'êtes pas raisonnable...

CÉLINE ET BERNARDET.

Au fait, maman, il faut être raisonnable.

MADAME DE LORMOY.

Ne me grondez pas. Je vais rentrer dans mon appartement; je n'y recevrai personne, je n'entendrai parler de rien.

RAYMOND.

A la bonne heure.

BERNARDET, donnant le bras à madame de Lormoy.

AIR du ballet de *Cendrillon*.

Ah ! permettez que je guide vos pas,
C'est à moi, ma belle grand'mère,
A m'acquitter de ce doux ministère,
Et comme gendre, ici, j'offre mon bras.
J'estime fort la vieillesse, et par goût
Je la fréquente et je l'honore;
Il faut soigner nos grands-parents,
(A part.)
Surtout
Quand ils ne le sont pas encore.

(Cécile passe à la gauche de madame de Lormoy, et lui donne aussi le bras.)

ENSEMBLE.

BERNARDET.

Ah! permettez que je guide vos pas, etc.

MADAME DE LORMOY.

Soyez mon guide et soutenez mes pas,
Votre appui m'est bien nécessaire;
Un jour viendra, qui n'est pas loin, j'espère,
Où mon Léon pourra m'offrir son bras.

CÉLINE, RAYMOND, LA BARONNE.

Avec prudence il va guider vos pas,
Son appui vous est nécessaire;
Gendre futur, à sa bonne grand'mère,
Avec plaisir Monsieur offre son bras.

(Madame de Lormoy, s'appuyant sur le bras de Bernardet, rentre dans son appartement; Céline l'accompagne.)

SCÈNE III.

CÉLINE, RAYMOND, LA BARONNE.

RAYMOND, retenant Céline, qui s'apprête à suivre madame de Lormoy.

Vous avez grand tort, ma chère enfant, de lui parler de votre frère. Il faut, en pareil cas, une prudence, des ménagements dont nous seuls possédons le secret : car il est malheureusement trop certain que ce pauvre Léon n'existe plus.

LA BARONNE, chancelant.

C'est fait de moi!

RAYMOND.

Eh bien! qu'est-ce donc?

CÉLINE, à Raymond.

Qu'avez-vous fait!.. (A la baronne.) Sophie, Sophie, ce n'est pas vrai.

RAYMOND.

Certainement, ce n'est pas vrai. Moi, qui n'y pensais pas... devant sa cousine!.. Dans cette maison-ci, on ne devrait jamais parler... Pardon, madame la baronne, je ne sais ce que je dis; ce sont des craintes, mais sans aucune espèce de preuves.

LA BARONNE.

Vraiment?

RAYMOND.

Et puis, nous autres docteurs, nous nous trompons si souvent. J'ai eu plus de cent malades que j'ai crus morts, que j'ai abandonnés, et qui se portent à merveille, et *vice versâ*.

LA BARONNE.

Ah! vos craintes ne sont que trop réelles. Sa dernière lettre était datée de Moscou, et depuis, n'avoir trouvé aucun moyen d'écrire à sa famille, à celle qu'il aimait!

RAYMOND.

Est-ce que c'était possible? Toutes les communications n'é-

taient-elles pas interceptées? Les Hulans, les Baskirs, les Cosaques, c'est la mort aux estafettes.

LA BARONNE.

Oui, c'est possible. Je vous crois, docteur; mais c'est égal, vous m'avez fait un mal...

RAYMOND.

C'est ma faute, et je m'en accuse. C'est le résultat de cette maudite conversation. Ainsi jugez de l'effet sur votre mère.

CÉLINE, avec inquiétude.

Vous la trouvez donc bien malade?

RAYMOND.

Pas précisément : mais elle est bien faible, hors d'état de résister à une secousse un peu forte. La moindre émotion peut compromettre sa santé, et même son existence.

CÉLINE, effrayée.

Grand Dieu!

RAYMOND.

Ne vous alarmez point. Il est facile, avec des soins, des précautions... mais pour cela il faut m'écouter toutes les deux. (A la baronne.) Vous, d'abord, faites-moi le plaisir de retourner chez vous; car, dans ce moment, cette maison-ci ne vous vaut rien. Il faut prendre l'air, vous tranquilliser.

LA BARONNE.

Je n'ai demandé ma voiture que dans quelques heures.

RAYMOND.

La mienne est en bas à vos ordres.

LA BARONNE.

Et vos visites? et ce jeune homme de Montauban qui est chez vous?

RAYMOND.

Je le verrai tantôt en rentrant. Pour mes autres visites, en attendant que vous me renvoyiez ma voiture, j'en ferai quelques-unes à pied dans le quartier, à des clients près de qui ma réputation est faite, et avec ceux-là, je ne suis pas obligé d'avoir équipage. (A Céline.) Vous, retournez près de votre mère; je l'ai trouvée très-émue, très-agitée. Je vais m'occuper de réparer le mal. Ce sera l'objet d'une ordonnance que je vais écrire pour madame de Lormoy, (A la baronne.) et qui vous conviendrait aussi. Je vais prescrire quelques gouttes de mon élixir. (Il s'assied près de la table, et écrit.)

AIR de *Renaud de Montauban.*

Élixir anti-lacrymal,
Que j'ai composé pour l'usage
Des dames qui se trouvent mal ;
De tout Paris il obtient le suffrage...
Au théâtre il a du succès...

CÉLINE.

Oui, j'entends... pour les tragédies.

RAYMOND.

Non vraiment, pour les comédies
Qu'on donne à présent aux Français.

CÉLINE ET LA BARONNE, en s'en allant.

Adieu! adieu! monsieur le docteur. (La baronne sort par le fond. Céline entre dans la chambre de madame de Lormoy.

SCÈNE IV.

RAYMOND, assis près de la table, ensuite THÉOBALD.

RAYMOND, continuant d'écrire.

Dépêchons-nous de rédiger notre formule, de continuer mes visites. Ce jeune homme de Montauban, qui peut-il être? le fils du préfet...

THÉOBALD, entrant par le fond, à part et sans voir Raymond.

Me voici donc arrivé chez madame de Lormoy; j'ai cru que je n'aurais jamais le courage de monter jusqu'ici; la mission que j'ai à remplir est si pénible!

RAYMOND, apercevant Théobald, mais continuant d'écrire.

Un jeune homme, un inconnu!

THÉOBALD, voyant Raymond.

Monsieur...

RAYMOND, à part.

C'est à moi qu'il en veut. Peut-être une consultation, peut-être mon jeune homme de Montauban, qui s'est lassé d'attendre. (Se levant et allant vers Théobald.) Monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

THÉOBALD.

Je désirerais parler à madame de Lormoy.

RAYMOND, à part.

Je me trompais, ce n'est pas un malade. (Haut.) Monsieur, elle n'est point en état de vous recevoir.

THÉOBALD.

Vous croyez?

RAYMOND.

Je dois le savoir, je suis son médecin.

THÉOBALD.

Tant mieux. Je puis alors vous dire...

RAYMOND.

Je vous demande bien pardon; mais j'ai des malades qui m'attendent, et qui peut-être ne m'attendraient pas, si je restais plus longtemps. Je vais entrer chez madame de Lormoy, et vous envoyer sa fille, ou faire prévenir son gendre.

THÉOBALD, avec étonnement.

Son gendre! Est-ce que mademoiselle Céline serait mariée?

RAYMOND.

Pas encore; mais ça ne tardera pas. Tout est convenu, réglé. Il ne s'agit plus que de remplir les formalités ordinaires : et alors... vous comprenez.

THÉOBALD, avec embarras.

Parfaitement.

RAYMOND, à part.

Ce jeune homme m'a bien l'air d'un soupirant retardataire.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Il avait compté sans son hôte,
Oubliant le prix des instants,
Pourquoi vient-il aussi tard !.. c'est sa faute...
Pour les docteurs, les époux, les amants,
Le tout est d'arriver à temps.
Aussi, de crainte de disgrâce,
Soyez à l'heure, amants, docteurs, époux...
Sinon, docteurs, sans vous on passe,
Sinon, maris, l'on se passe de vous.

(Pendant le couplet de Raymond, Théobald s'est assis et paraît préoccupé; le docteur le salue, et s'apercevant qu'il ne fait pas attention à lui, il entre chez madame de Lormoy.)

SCÈNE V.

THÉOBALD, seul.

Infortuné Léon! mon digne et malheureux frère d'armes! Comment m'acquitter du triste devoir que ton amitié m'a légué? Quelle émotion j'éprouve en entrant dans cette maison, au sein de cette famille que jamais je n'ai vue et que je con-

nais si bien! Ce médecin, ce doit être M. Raymond. Cette jeune dame, qui montait en voiture, au moment où je rentrais, ce doit être Sophie, cette veuve, cette cousine qu'il adorait. Pauvre femme!.. Et Céline! et sa jeune sœur, dont nous parlions sans cesse, dont chaque jour nous relisions les lettres, dont nous aimions à contempler les traits si séduisants; celle, enfin, qu'il me destinait, et que déjà je m'étais habitué à chérir. Elle est engagée, unie à un autre! Le moment qui nous rapproche est celui d'une séparation éternelle. Amour, amitié, espérance! en te perdant, Léon, j'ai tout perdu. (Regardant autour de lui.) On ne vient point; tant mieux. Ce moment sera si affreux! Ces parents, cette famille désolée, comment leur dire?.. Le pourrais-je jamais! Si du moins quelques mots de ma main les préparaient à cette funeste nouvelle? Oui, écrivons. (Se mettant à la table, et écrivant.)

« MADAME,

« Mon nom est Théobald. Compagnon de Léon, votre fils, nous servions dans le même régiment, et l'amitié la plus tendre nous a toujours unis. Partageant les mêmes périls, et prisonniers ensemble lors de la retraite de Moscou, nous fûmes conduits dans le gouvernement de Tobolsk, et enfermés dans la forteresse de *Tioumen*, au bord de la Tura. Après cinq mois de la plus horrible captivité, un moyen d'évasion nous fut offert; mais un de nous deux pouvait seul en profiter. Dans sa généreuse amitié, Léon voulait que ce fût moi. Mais il avait une famille qui le pleurait en France. Moi, j'étais orphelin, ce fut lui qui partit. » (Il cesse d'écrire.) Ah! je me rappelle encore ses derniers mots : « Si je succombe dans ma fuite, me disait-il; si, plus heureux que moi, tu revois la France, va porter à ma pauvre grand'mère et à ma sœur (Fouillant dans sa poche.) ce portrait qu'elles m'avaient envoyé, ces lettres, et mes derniers adieux. Tâche d'en adoucir l'amertume. Ménage surtout le cœur d'une mère. Remplace-moi auprès de la mienne. Deviens son appui, celui de ma sœur. » (Posant sur la table le portrait et les lettres, et reprenant la plume.) Ah! comment achever? comment lui dire le reste? (Il se lève.) Des fenêtres de ma prison, j'ai vu les soldats du fort tirer sur cette nacelle qui portait mon malheureux ami. Atteint du plomb mortel, je l'ai vu, tout sanglant, tomber et disparaître dans ce fleuve rapide. Ah! non, ne leur offrons point une pareille image.

AIR de *Lantara.*

Pour leur cœur elle est trop terrible :
Différons ce coup redouté ;
Par degrés, le plus tard possible,
Apprenons-leur la vérité,
Apprenons-leur la triste vérité.
Oui, dans le doute où les tient son absence,
D'un songe heureux éprouvant les bienfaits,
Ils dorment tous bercés par l'espérance,
Ah ! puissent-ils ne s'éveiller jamais !

(Il prend sa lettre qu'il plie et qu'il tient à la main au moment où Bernardet entre.)

SCÈNE VI.

THÉOBALD, BERNARDET.

BERNARDET, entrant par le fond, et parlant à un domestique.

Un monsieur, dis-tu, qui désire me parler?.. (Voyant Théobald.) C'est lui, sans doute.

THÉOBALD.

Pardon, Monsieur, j'avais demandé à voir madame de Lormoy.

BERNARDET.

Ma belle-mère?

THÉOBALD, à part.

Sa belle-mère ! c'est donc lui ?

BERNARDET.

Impossible, dans ce moment elle ne reçoit pas.

THÉOBALD.

C'est ce qu'on m'a dit. Mais je voudrais seulement lui faire parvenir cette lettre que j'ai à peine achevée.

BERNARDET.

Une lettre... permettez... s'il s'agit d'affaires, nous ne pouvons pas prendre sur nous. Le docteur l'a défendu. Elle est si faible en ce moment, que la moindre émotion pénible lui ferait un mal affreux.

THÉOBALD, avec intérêt.

Vraiment !

BERNARDET.

Le moral est si affecté depuis l'éloignement de son fils. Le docteur prétend même qu'une secousse violente, ce que nous

appelons un contre-coup, une révolution, la tuerait net, comme un coup de foudre.

THÉOBALD.

Que me dites-vous là? Je n'insiste plus pour que vous lui remettiez cette lettre. Il vaut mieux attendre un autre moment, et lui parler moi-même. Ce que j'ai à lui confier demande tant de ménagements, tant de précautions! et croyez, Monsieur, que je ne voudrais pas...

BERNARDET.

J'en suis persuadé. Mais dès qu'il s'agit de précautions adroites, en magistrat prudent, ne puis-je savoir?..

THÉOBALD.

Daignez lui apprendre seulement qu'un officier qui arrive de Russie lui demande, plus tard, un moment d'entretien.

BERNARDET.

Vous arrivez de Russie! vous avez vu Léon; vous apportez de ses nouvelles?

THÉOBALD.

Pas un mot de plus, je vous en prie.

BERNARDET.

C'est différent. Elle sera trop heureuse de vous voir. (On entend une sonnette dans l'appartement de madame de Lormoy.) Je crois l'entendre. Entrez là un moment; (Lui montrant le cabinet à gauche de l'acteur.) seulement le temps de la prévenir.

THÉOBALD, entrant dans le cabinet.

Oui, Monsieur, oui, j'attendrai... Pauvre famille!

SCÈNE VII.

BERNARDET, seul, le regardant.

Il y a du mystère... il y en a... et pour nous autres qui avons l'habitude d'en trouver partout... (Il s'approche de la table.) Moi, d'abord, il ne me faut qu'un rien, un indice... et ce jeune homme, cet air ému... (Il aperçoit le portrait et le paquet de lettres que Théobald a laissés sur la table.) Quel est ce portrait?.. celui de mademoiselle Céline... (Regardant les lettres.) L'écriture de ma prétendue... celle de ma belle-mère... (Il en prend une, dont il lit l'adresse.) « A M. Léon, capitaine au 6e de hussards, quartier général de la grande armée. » C'est lui, c'est mon beau-frère, c'est M. Léon.

SCÈNE VIII.

CÉLINE, MADAME DE LORMOY, BERNARDET, ensuite THÉOBALD.

MADAME DE LORMOY, qui est entrée avec Céline, sur les derniers mots de Bernardet.

Mon fils! qui a parlé de mon fils?.. C'est vous, Bernardet?

BERNARDET.

Oui, belle-mère; oui, c'est moi qui, grâce au ciel, espère bientôt être votre gendre.

MADAME DE LORMOY.

Que dites-vous?

BERNARDET.

Je dis que, si vous voulez être bien raisonnable, on a peut-être de bonnes nouvelles à vous apprendre.

MADAME DE LORMOY ET CÉLINE.

Il serait possible?

BERNARDET.

Mais pour cela, il faut me promettre de ne pas avoir d'émotion.

MADAME DE LORMOY.

Je n'en ai pas, je n'en ai pas, je vous le jure.., le bonheur ne me fait pas de mal; au contraire.

BERNARDET, leur montrant le portrait et les lettres.

Eh bien, connaissez-vous ce portrait, ces lettres?

CÉLINE.

Celles que j'écrivais à mon frère.

MADAME DE LORMOY.

A mon fils...

BERNARDET.

AIR des *Deux Journées*.

Et que diriez-vous maintenant,
Si je pouvais... ce cher enfant,
A vos regards le faire ici paraître?

MADAME DE LORMOY.

Que dites-vous?

CÉLINE.

Où peut-il être?

MADAME DE LORMOY.

Je le verrais!.. ne me trompez-vous pas?

BERNARDET.

Qui, moi?

MADAME DE LORMOY.

Ne me trompes-vous pas?
Je verrais mon fils dans mes bras!

CÉLINE.

Mon frère serait dans nos bras!
Ah! Dieu! ne me trompez-vous pas?

BERNARDET, se tournant du côté du cabinet.

Venez, venez donc dans leurs bras,
Léon, venez donc dans leurs bras.

(Madame de Lormoy et Céline entrent dans le cabinet, et en sortent un instant après avec Théobald qu'elles pressent dans leurs bras.)

MADAME DE LORMOY, CÉLINE, BERNARDET.

O céleste Providence!
Que je bénis tes bienfaits!
Plus de crainte, plus de regrets!..
O ciel! que je bénis tes bienfaits!..

THÉOBALD.

O ciel! quel embarras!..
Comment les détromper, hélas!

MADAME DE LORMOY.

C'est toi, c'est bien toi. Le ciel a exaucé ma prière. Je ne mourrai donc pas sans t'avoir vu.

BERNARDET.

Et à qui le devez-vous? c'est à moi.

THÉOBALD.

Je crains... je tremble... qu'une telle surprise...

MADAME DE LORMOY.

Non, je le disais tout à l'heure; et je l'éprouve maintenant, la joie ne fait pas de mal, c'est le chagrin, c'est la douleur qui vous tue.

THÉOBALD, à part.

Grand Dieu!

CÉLINE.

Pauvre frère! sa main tremble dans la mienne.

THÉOBALD.

Je suis confus de tant de bontés.

CÉLINE.

Oh! tu en verras bien d'autres.

(AIR : *Ces postillons.*)

Après une si longue absence,
Il faudra bien t'y soumettre, entends-tu

Car mon cœur s'est promis d'avance
De réparer le temps qu'il a perdu...
A cet égard il tiendra ses promesses;
Pendant quinze ans, loin de toi, je t'aimais...
Et je te dois pour quinze ans de caresses,
Avec les intérêts.
(Elle passe auprès de sa mère, à droite.)

THÉOBALD, à part.

Si elle savait.

BERNARDET.

Ah çà! il faut fêter le retour de Léon, donner un dîner de famille. Beaucoup de monde, de la joie, du bruit; ça distrait, ça occupe, ça empêche d'être trop heureux. Il vous faut cela.

MADAME DE LORMOY.

C'est que je ne suis guère en état de donner des ordres.

BERNARDET.

Comme beau-frère, je m'en charge. Je ne veux rien épargner. L'enfant prodigue est de retour; il faut tuer le... Cela me regarde. Je me mettrai en quatre, s'il le faut.

THÉOBALD, à part.

C'est cela! pour que la nouvelle se répande dans toute la ville. Comment faire? à qui me confier?.. ah! le médecin que j'ai vu ici...

MADAME DE LORMOY.

Qu'as-tu donc?

THÉOBALD, troublé.

Rien... mais votre ancien ami... le docteur Raymond...

CÉLINE.

Qui ce matin encore nous parlait de toi?

THÉOBALD.

Je désirerais le voir pour une importante affaire dont on m'a chargé, et qui ne souffre point de retard.

MADAME DE LORMOY.

Demain, il viendra à son heure ordinaire, l'heure de sa visite.

THÉOBALD.

Oui, mais auparavant, je voudrais qu'il eût cette lettre, à laquelle je vais ajouter quelques mots. (Il va s'asseoir à la table, et écrit.)

CÉLINE.

N'est-ce que cela? sois tranquille, il la recevra aujourd'hui à cinq heures, car il nous a dit qu'il rentrerait à cette heure-là. (A Bernardet.) Vous vous rappelez bien?

BERNARDET.

Oui, vraiment; et, pour plus de sûreté, je me charge de la faire remettre chez lui.

MADAME DE LORMOY.

Et en même temps (Prenant Bernardet à part, à gauche du théâtre, pendant que Théobald écrit à la table à droite.) passez chez ma nièce, chez cette pauvre baronne. Dites-lui que j'ai besoin d'elle, qu'elle vienne... Mais, je vous en supplie, pas un mot sur Léon. Ne lui parlez pas du bonheur qui l'attend. Je veux jouir de sa surprise.

BERNARDET.

Vous avez raison, ce sera charmant!

MADAME DE LORMOY.

Et mon fils, qui doit la croire à Paris! qui ne sait pas qu'elle nous a suivis! Je pourrai lui rendre le bonheur qu'il vient de me causer.

BERNARDET, à demi voix.

Soyez tranquille, c'est dit... (Haut.) M. Léon a fini ses dépêches.

AIR de la valse de *Robin des Bois*.

Je vais porter la lettre à son adresse...
(Bas, à madame de Lormoy.)
Puis m'acquittant d'un emploi délicat,
Sans lui rien dire avertir votre nièce :
On est discret quand on est magistrat.
Puis, reprenant ma course diligente,
Pour le repas je vais tout ordonner;
Car la justice, hélas! qu'on dit si lente,
Ne l'est jamais alors qu'il faut dîner.
(Théobald lui donne la lettre.)

ENSEMBLE.

Je vais porter la lettre à son adresse, etc.

MADAME DE LORMOY.

Allez porter la lettre à son adresse,
Puis, remplissant un devoir délicat,
De notre part, avertissez ma nièce;
Soyez discret... vous êtes magistrat.

CÉLINE.

Il va porter la lettre à son adresse;
Il était temps vraiment qu'il s'en allât;

Il me gênait... Pour Léon ma tendresse
Craint d'éclater devant un magistrat.

THÉOBALD.

Oui, le docteur, qui connaît sa faiblesse,
Peut seul, hélas! éviter un éclat,
Et sans danger, détrompant leur tendresse,
Pour moi remplir un devoir délicat,
(Bernardet sort.)

SCÈNE IX.

THÉOBALD, MADAME DE LORMOY, CÉLINE.

MADAME DE LORMOY.

Il nous laisse : je n'en suis pas fâchée. Je suis avare de ta vue, et j'avais besoin d'en jouir seule.

CÉLINE, souriant.

Avec moi, cependant, car j'en veux aussi... (Elle passe à la droite de Théobald.) Allons, mon frère, place-toi entre nous deux. Il faut absolument que tu te partages.

THÉOBALD, à part.

Je suis au supplice !

MADAME DE LORMOY.

Tu nous raconteras tout ce que tu as fait, tout ce que tu as souffert.

CÉLINE.

Nous avons tant de choses à lui demander, et tant de choses à lui dire, moi, surtout. Si tu savais combien de fois je t'ai désiré ; je me disais : « Si mon frère était près de moi, ce serait un confident, un ami, je n'aurais plus de chagrins ! »

MADAME DE LORMOY.

Comment ?

CÉLINE.

Je sais bien, maman, que vous êtes là : mais ce n'est pas la même chose. On a toujours, au fond du cœur des idées, des secrets, qu'on n'ose dire à personne qu'à soi-même, ou à son frère. Aussi, que de confidences je te gardais, à commencer par ce mariage !

THÉOBALD.

Ce mariage !...

MADAME DE LORMOY.

Est-ce que, par hasard ?...

CÉLINE.

Non, maman, non; ce n'est rien. Je dirai cela à mon frère, en secret, et puis il te le dira de même.

MADAME DE LORMOY, souriant.

Tu as raison; c'est bien différent. Mes enfants, je me sens un peu fatiguée.

THÉOBALD, qui a été chercher un fauteuil.

De grâce, reposez-vous.

MADAME DE LORMOY.

Merci, mon fils. Mais ne me quittez pas. Asseyez-vous auprès de moi. Léon, donne-moi ta main. (Théobald s'assied auprès de madame de Lormoy, à sa gauche.) Me voilà tranquille, tu ne m'échapperas pas.

CÉLINE, qui est debout à la droite de madame de Lormoy.

Oh! il n'a plus envie de nous quitter. (A Théobald.) N'est-ce pas?

THÉOBALD, regardant tendrement Céline.

Non; c'est impossible une fois que l'on vous a vue.

CÉLINE.

Ne voilà-t-il pas qu'il fait le galant! C'est beau dans un frère, parce qu'on dit que c'est rare... Mais regardez donc, maman, comme il est bien! Ce n'est pas pour lui faire un compliment, mais il est bien mieux encore que je ne le croyais.

MADAME DE LORMOY.

Vraiment!

CÉLINE.

Oui; je m'étais imaginé un frère, un bon enfant, qui me sauterait au cou, et m'embrasserait sans faire attention à moi, tandis que Léon a quelque chose de si aimable, de si expressif... Rien qu'à la manière dont il me regarde... (Théobald, qui la regardait, détourne la tête.) Il ne faut pas que cela t'empêche. Il y a dans ses yeux je ne sais quoi de tendre et de mélancolique qui va là... Ah! que c'est gentil, un frère!

MADAME DE LORMOY, qui a commencé à fermer les yeux, s'étendant sur son fauteuil.

Allons, cause un peu avec ta sœur... Que je ne vous gêne pas.

CÉLINE.

Merci, maman, nous allons user de la permission.

MADAME DE LORMOY, s'endormant.

Il est si doux de pouvoir ouvrir son cœur, et de...

CELINE, à Théobald.

AIR : *Garde à vous* (de LA FIANCÉE).

Taisons-nous. (*bis.*)
Je crois qu'elle sommeille :
Que rien ne la réveille;
De son repos jaloux,
Taisons-nous. (*ter.*)
J'en suis sûre d'avance,
C'est à toi qu'elle pense :
Que son sommeil est doux!
Pas de bruit... taisons-nous.

ENSEMBLE.

THÉOBALD.

Oui, faisons, faisons silence :
Serait-ce à moi qu'elle pense?
Taisons-nous.
Que son sommeil est doux!
Taisons-nous.

CÉLINE.

Taisons-nous,
Taisons-nous,
Taisons-nous.

DEUXIÈME COUPLET.

THÉOBALD, se levant, et à part.

Taisons-nous. (*bis.*)
Comment près de sa mère
Éclaircir le mystère
Qui les abuse tous?
Taisons-nous. (*ter.*)
Oui, l'amour, la prudence,
M'obligent au silence :
Pour leur bonheur à tous,
Il le faut, taisons-nous.

ENSEMBLE.

THÉOBALD.

L'amour, la prudence,
Nous obligent au silence;
Taisons-nous.
Pour leur bonheur à tous,

Taisons-nous.

(Il se rassied.)

CÉLINE.

Taisons-nous,
Taisons-nous,
Taisons-nous.

CÉLINE, se rapprochant de Théobald. Ils sont assis sur le devant de la scène; madame de Lormoy, endormie, se trouve presque cachée par eux.

Tu sauras donc que ce grand secret dont je veux te parler...

THÉOBALD, à part.

Je ne sais si je dois...

CÉLINE.

Tu me gronderas peut-être; mais c'est égal... Tu as vu ce M. Bernardet, qu'on me destine?..

THÉOBALD.

Eh bien?

CÉLINE.

Maman est si faible et si souffrante, que je n'ai jamais osé lui donner la moindre contrariété. Mais la vérité est que ce prétendu-là, je ne l'aime pas du tout.

THÉOBALD, avec joie.

Vraiment!

CÉLINE.

Cela ne te fâche pas... J'ai tâché d'abord... je me suis donné un mal... Quand j'ai vu que je ne pouvais pas y parvenir, je me suis raisonné; je me suis dit : « Je ferai comme tant d'autres, je l'épouserai sans l'aimer. » Et cela me coûtait beaucoup; car tu sauras... mais tu n'en diras rien, au moins... (Elle se lève, passe derrière le fauteuil de madame de Lormoy, va auprès de Théobald, et tous deux s'avancent sur le devant du théâtre, à la gauche de madame de Lormoy.) Je crois... j'ai idée... que peut-être j'en aime un autre.

THÉOBALD, après avoir fait un mouvement de dépit.

O ciel! Et quel est celui que vous préférez?

CÉLINE, d'un ton mystérieux.

Un inconnu.

THÉOBALD.

Un inconnu!

CÉLINE.

Ah! mon Dieu, oui. Et cela ne doit pas t'étonner. Nous au-

tres demoiselles, avant que le prétendu qu'on nous destine se présente, nous nous en créons un à notre manière. C'est toujours un beau jeune homme, bien fait, tendre, spirituel; presque toujours un militaire, brun ou blond; cela dépend. J'en étais à choisir la couleur, lorsque nous avons reçu ta première lettre. Tu nous y parlais d'un de tes compagnons d'armes : celui qui t'avait sauvé la vie à Smolensk; un modèle accompli de bravoure, d'esprit et de grâce. La peinture que tu nous en traçais était si séduisante!...

AIR : *Et voilà tout ce que j'en sais* (de LÉOCADIE).

Cédant à la reconnaissance,
Je l'ai d'abord aimé pour toi;
Puis, grâce à ta correspondance,
Je l'ai bientôt aimé pour moi... (*bis.*)
Maintenant, quelle différence!

THÉOBALD.

O ciel!

CÉLINE.

Quand je pense aujourd'hui
A son mérite, à sa vaillance,
Je crains bien de l'aimer pour lui:
A son mérite quand je pense,
Je crains bien de l'aimer pour lui.

Voyons, Léon, parle-moi franchement : est-il aussi bien, aussi aimable que tu me l'as dit?

THÉOBALD.

Mais...

CÉLINE.

Vous hésitez, Monsieur; c'est un mauvais signe.

THÉOBALD, troublé.

Malheureusement pour lui, cela dépend peut-être de l'idée que vous vous en faites... Comment voudriez-vous qu'il fût.

CÉLINE, tendrement.

Comme toi.

THÉOBALD, vivement.

Serait-il vrai?

CÉLINE, passant à la droite de madame de Lormoy, tandis que Théobald reste toujours à la gauche, en reprenant sa place sur la chaise.

Tais-toi, elle va se réveiller.

MADAME DE LORMOY, endormie.

Mon fils! mon fils!

CÉLINE, qui a repris sa place auprès de sa mère.

Non, elle rêve. Elle est toujours avec toi. Elle est si heureuse avec son fils!

THÉOBALD, à part.

Ah! ce bonheur n'est qu'un songe!

CÉLINE.

Qu'est-ce que tu dis?... A quoi penses-tu?... (Elle se lève, et passe à la gauche de Théobald, qui est toujours assis.) Au lieu de me regarder, tu détournes la tête. Tu te parles tout seul, au lieu de me dire des choses agréables.

THÉOBALD.

Si vous saviez la contrainte que j'éprouve.

CÉLINE.

C'est ta faute. Pourquoi cette contrainte?... Fais comme moi. Je n'aime pas à aimer seule; et, pour commencer, j'exige que tu me tutoies.

THÉOBALD.

Comment, vous voulez?...

CÉLINE.

Absolument. Sans cela, je me fâche, et je ne réponds pas.

THÉOBALD.

Eh bien! j'obéirai, Céline. Mais souvenez-vous... (Céline lui tourne le dos.) Souviens-toi...

CÉLINE.

A la bonne heure! j'aime qu'on soit docile. Cela mérite une récompense : (L'embrassant.) la voici... En vérité, je crois que tu t'éloignes? Ne dirait-on pas que je t'effraye?

THÉOBALD, à part.

Je n'y tiens plus. Il faut tout lui avouer... (Haut.) Céline... (Il se lève.)

CÉLINE.

Quoi?

THÉOBALD.

Je voudrais te parler.

CÉLINE.

Parle.

THÉOBALD.

Mais il ne faut pas que ta mère puisse m'entendre.

CÉLINE.

Eh bien! ce soir, quand tu l'auras embrassée, quand elle

se sera retirée dans son appartement, viens dans le mien. C'est un bon moyen, nous serons seuls.

THÉOBALD.

Non, cela ne se peut.

CÉLINE.

Pourquoi donc?... (Regardant madame de Lormoy.) Eh bien! elle dort : dis-moi tout de suite...

THÉOBALD.

Je ne puis... je n'oserai jamais. Il y va de ce que j'ai de plus cher au monde.

CÉLINE.

O ciel! il s'agit de la baronne, de ma cousine qui t'aime tant... Est-ce que, par hasard, vous ne l'aimeriez plus?

THÉOBALD.

Que dis-tu?

CÉLINE.

Chut! la voilà qui se réveille : mais je ne renonce pas à ton secret; j'ai une envie de le connaître!... je viendrai te rejoindre ici, dès que je le pourrai.

THÉOBALD.

J'attendrai.

MADAME DE LORMOY, appelant d'une voix faible.

Léon!... (Théobald et Céline prennent place à côté de madame de Lormoy, mais Théobald se trouve placé à sa droite, et Céline à sa gauche. Madame de Lormoy, en s'éveillant, porte ses yeux sur le fauteuil qu'occupait Théobald; elle paraît surprise de ne pas le voir d'abord; mais, en se retournant, elle l'aperçoit à sa droite, et lui prenant la main.) Qu'il est doux de te trouver là, au réveil, avec ta sœur... (A Céline, qui est restée debout.) Céline, est-ce que ton futur n'est pas rentré?

CÉLINE, avec indifférence.

Je ne sais. Il avait tant d'ordres à donner pour ce dîner, pour cette soirée!

MADAME DE LORMOY, se levant.

C'est vrai, le retour de mon fils est un jour de fête, et nous allons avoir tous nos amis. Je ne puis les recevoir en négligé du matin... Ma fille, tu vas m'aider.

CÉLINE.

AIR de la valse des *Comédiens*.

Quoi, vous parer! quelle coquetterie!
Ma grand'maman, à quoi bon de tels soins?
De vingt-cinq ans vous semblez rajeunie.

MADAME DE LORMOY.

C'est qu'à présent, j'ai des chagrins de moins.
De tous mes maux enfin voici le terme...

(Faisant quelques pas vers Théobald, qui s'est un peu éloigné d'elle.)

Et de longs jours me sont encor promis.

CÉLINE.

Oui, vous marchez déjà d'un pas plus ferme.

MADAME DE LORMOY, montrant Théobald et Céline dont elle prend le bras.

C'est qu'à présent j'ai là mes deux appuis.

ENSEMBLE.

A ma toilette, en ce jour, chère amie,
J'ai résolu de donner quelques soins;
De vingt-cinq ans je me sens rajeunie,
C'est qu'à présent j'ai des chagrins de moins.

CÉLINE.

Quoi! vous parer... quelle coquetterie!
Ma grand'maman, à quoi bon de tels soins?
De vingt-cinq ans vous semblez rajeunie,
Car vous avez tous vos chagrins de moins.

THÉOBALD.

De leur malheur quand j'ai l'âme remplie,
De leur transport mes yeux sont les témoins;
Tu crois avoir, ô famille chérie!
Un fils de plus et des chagrins de moins.

(Madame de Lormoy rentre dans son appartement, accompagnée de Céline qui, de la main, fait un signe à Théobald de rester là, et qu'elle va venir le retrouver.)

SCÈNE X.

THÉOBALD, seul.

Ah! je n'y peux plus tenir. En les abusant ainsi, en prolongeant leur erreur, n'est-ce pas devenir coupable? Oui, il y va de mon honneur, de mon repos. Chaque regard de Céline, chaque instant que je passe près d'elle, augmente un amour que je voudrais enfin me cacher. Il faut détruire une illusion qui m'est bien chère. Hâtons-nous; car bientôt je n'en aurais plus la force... On vient : n'est-ce pas le docteur?... Non, c'est mon rival.

SCÈNE XI.

BERNARDET, THÉOBALD.

BERNARDET, entrant par le fond.

J'espère que l'on sera content de l'ordonnance de la fête. J'ai invité, je crois, toute la ville.

THÉOBALD, à part.

J'en étais sûr... (Haut, à Bernardet.) Je vous demande pardon de la peine que je vous donne.

BERNARDET.

Laissez donc, entre beaux-frères... Quand je dis beaux-frères, c'est moi qui suis dans mon tort, parce qu'avant tout, les formalités d'usage. Dans la magistrature, nous sommes à cheval sur le cérémonial et l'étiquette. (Il met ses gants.)

THÉOBALD.

Que faites-vous?

BERNARDET.

Mon devoir... (Gravement.) Monsieur, mon nom est Bernardet. Ma famille s'est longtemps distinguée dans la robe. J'ai un peu de figure, de la fortune, de l'éloquence, une réputation qui s'augmente à chaque cour d'assises. Pour l'esprit, je n'en parle pas, parce qu'à présent tout le monde en a au Palais, jusqu'aux greffiers. D'après ces considérants, je conclus à ce que vous daigniez regarder comme bonnes et valables les promesses qu'on m'a déjà faites. Et c'est à vous, Monsieur, comme chef de la famille, que je viens demander officiellement la main de mademoiselle votre sœur.

THÉOBALD.

A moi, Monsieur? à moi? (A part.) Quelle situation!

BERNARDET.

C'est de vous que cela dépend maintenant. Votre grand'mère me l'a répété plus de vingt fois; et je ne doute point de votre consentement.

THÉOBALD.

Mon consentement. C'est ce qui vous trompe.

BERNARDET.

Comment! vous refusez?

THÉOBALD.

Oui, Monsieur. Il est des motifs.

BERNARDET.

Et quels sont-ils?

THÉOBALD.

C'est que Céline... (A part.) Allons, je lui rendrai du moins ce service... (Haut.) C'est que Céline, c'est que ma sœur, tout en rendant justice à votre mérite, n'en est encore qu'à l'estime.

BERNARDET, d'un ton suffisant.

Vous croyez? Eh bien! vous êtes dans l'erreur.

THÉOBALD, vivement.

Que dites-vous?

BERNARDET.

Que je suis sûr de mon fait, que je suis sûr d'être aimé. Sans cela, je serais le premier à refuser.

THÉOBALD, avec joie.

Vraiment?

BERNARDET.

Dans notre profession, il faut croire à l'amour de sa femme.

AIR de *Turenne*.

Pour parler avec éloquence,
Pour avoir la tête aux débats,
Il faut, pendant qu'on est à l'audience,
Être sûr que sa femme, hélas!
De son côté n'en donne pas.
Oui, régner seul et sans partage,
Voilà les plans qu'en hymen j'ai conçus...
Moi, qui déjà suis dans les substituts,
Je n'en veux pas dans mon ménage.

THÉOBALD.

Je comprends.

BERNARDET.

Aussi, je vous répète que si mademoiselle Céline ne m'aime pas, je me mets moi-même hors de cause... Mais je l'entends, vous pouvez l'interpeller devant moi.

SCÈNE XII.

BERNARDET, CÉLINE, THÉOBALD.

CÉLINE.

Mon frère, mon frère. Je suis parvenue à m'échapper, et j'arrive toujours courant. Aussi, sens mon cœur comme il bat! (Théobald retire sa main.) N'as-tu pas peur?. . Et puis, tu ne ne sais pas une surprise que ma mère veut te faire? une chaîne

de mes cheveux qu'elle a tressée elle-même, et qu'elle veut te donner. Ça te fera plaisir, n'est-ce pas?... Eh bien! Monsieur, répondez donc... On dit : « Ma petite sœur, ah! que je te remercie; ça ne me quittera jamais... » Dieu! que c'est froid un frère! ça vous regarde à peine. Moi, je te dévore des yeux. Je t'embrasserais toute la journée; mais je me retiens, parce que je crains de te contrarier.

BERNARDET.

Ah! si j'étais à sa place!...

CÉLINE, regardant Bernardet.

Hein!... quoi donc?

BERNARDET.

Je dis... que si j'étais à sa place... je me laisserais faire.

CÉLINE, à Théobald.

Ah çà! je t'ai dit mon secret, tu vas me dire le tien; car je brûle d'impatience.

THÉOBALD, bas, à Céline.

Nous ne sommes pas seuls.

CÉLINE, regardant Bernardet.

C'est juste. (Bas, à Théobald.) Je vais t'en débarrasser. (Haut, à Bernardet.) Monsieur Bernardet...

BERNARDET, d'un ton aimable et riant.

Mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

CÉLINE.

Je voudrais causer avec mon frère.

BERNARDET.

Eh bien! causons. Est-ce que je suis de trop, moi qui suis presque de la famille?

CÉLINE.

C'est égal. (D'un ton caressant.) Vous qui êtes si complaisant, faites-nous le plaisir de... nous laisser. Vous voyez, j'agis sans façons.

BERNARDET, s'inclinant.

Comment donc... (Passant entre Céline et Théobald; bas, à Théobald.) Vous l'entendez, cette douce familiarité! On n'en agit ainsi qu'avec ceux que l'on aime. Il n'y a que l'amitié qui ose vous dire : « Allez-vous-en. » Aussi je suis digne de la comprendre, et je m'en vais... (A Céline.) Enchanté, Mademoiselle, de pouvoir vous être agréable. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

CÉLINE, THÉOBALD.

CÉLINE.

Il est parti, tu peux parler... Eh bien! tu hésites?

THÉOBALD.

Oui sans doute : plus je vous vois, plus mon sort me semble digne d'envie. Et il est si cruel d'y renoncer!

CÉLINE.

Y renoncer!...

THÉOBALD.

Il le faut. Chaque instant rend cet aveu plus difficile et plus nécessaire. Et cependant, si je parle, je vais perdre tous mes droits à votre amitié.

CÉLINE.

Moi? jamais!

THÉOBALD.

Promettez-moi du moins de ne pas me haïr, de me pardonner, de vous rappeler que, dans tout ce qui est arrivé, rien n'a dépendu de moi. Que mon seul crime, le seul dont je sois coupable, et que je ne puis empêcher, c'est de vous aimer plus que moi-même.

CÉLINE, le pressant dans ses bras, et d'un ton caressant.

Ce crime-là, je te le pardonne, et je t'en remercie. C'est tout ce que je désirais.

THÉOBALD.

Vous ne parlerez pas ainsi, quand vous saurez que je... vous ai trompée.

CELINE.

Toi, mon frère!

THÉOBALD.

Et si je n'étais pas votre frère?

CÉLINE, s'éloignant de lui avec vivacité.

Qu'entends-je!... Et qui donc êtes-vous?

THÉOBALD.

Son ami, son compagnon d'armes, ce Théobald...

CÉLINE.

O ciel! venir sous son nom surprendre nos secrets! remplir notre famille de joie, pour rendre ensuite notre douleur plus amère!

THÉOBALD.

Une fatale méprise a causé tous mes torts; ils sont involontaires.

CÉLINE.

Et comment le prouver? C'est affreux à vous, Monsieur, c'est indigne.

AIR de *Céline*.

User d'un pareil stratagème!
Et moi qui, dans cet entretien,
N'ai pas craint de dire à lui-même...

THÉOBALD, parlant.

Comment?

CÉLINE, se reprenant.

Ce n'est pas vrai, n'en croyez rien.

THÉOBALD.

Je perds à la fois votre estime,
Et mes droits à votre... amitié;
Car je vois qu'excepté mon crime,
Votre cœur a tout oublié.

Et si, pour vous justifier à tous les yeux, il ne faut que mon témoignage, je vais moi-même publier la vérité.

CÉLINE.

Et ma mère! ma pauvre mère, à qui cette nouvelle imprévue peut donner le coup de la mort!

THÉOBALD.

Il n'est que trop vrai... Attendons le docteur que j'ai prévenu, à qui j'ai tout écrit; et jusqu'à son arrivée du moins ne trahissez pas ce mystère.

CÉLINE.

Moi! devenir votre complice! consentir à une pareille ruse! jamais. Et cependant, comment faire? Si encore je ne le savais pas.

THÉOBALD.

Soumis à vos ordres, je suis prêt à vous obéir. Serai-je Léon, ou Théobald? Parlez, que décidez-vous?

CÉLINE.

Je décide, Monsieur, je décide que je vous déteste, que je vous abhorre. (Apercevant madame de Lormoy qui entre.) Dieu! ma mère!... Eh bien! Léon, tu disais donc...

THÉOBALD, à demi voix.

Vous le voulez?

CÉLINE.

Il le faut bien... A condition, Monsieur, que vous ne me parlerez pas, que vous ne m'approcherez pas; je vous le défends sur l'honneur.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BERNARDET, MADAME DE LORMOY.

BERNARDET.

Oui, belle-mère, on m'avait mis à la porte. J'ai été obligé de faire antichambre, et de me promener de long en large. Pour me distraire, j'ai composé un réquisitoire.

MADAME DE LORMOY, à Théobald.

Me voilà prête; et tandis que nous ne sommes encore que nous, je t'apporte un présent de ta sœur; cette tresse de ses cheveux.

CÉLINE, bas, à Théobald.

Refusez, Monsieur, refusez.

MADAME DE LORMOY.

Tiens, Céline, c'est à toi de la lui donner. Place-la toi-même à son cou.

CÉLINE.

Mais, ma mère...

MADAME DE LORMOY.

Allons donc... toi qui t'en faisais une fête... (A Théobald.) Incline-toi devant elle. (Théobald met un genou à terre.)

CÉLINE, bas, à Théobald, en lui passant la tresse de cheveux autour du cou.

Eh bien! Monsieur, puisqu'il le faut.

BERNARDET.

Le tableau est vraiment délicieux.

MADAME DE LORMOY, à Théobald.

Comment! tu ne la remercies pas?

THÉOBALD, avec hésitation.

Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance.

MADAME DE LORMOY.

Embrasse-la; c'est bien le moins.

CÉLINE, bas, à Théobald.

Je vous le défends.

THÉOBALD.

Je n'ose pas.

MADAME DE LORMOY.

Comment! tu n'oses pas. (A Bernardet, en riant.) Il n'ose pas.

(Se tournant du côté de Théobald qu'elle encourage à embrasser Céline.) Allons...

CÉLINE, à Théobald, sans le regarder.

Allons donc, Monsieur, maman vous regarde. (Théobald l'embrasse.)

MADAME DE LORMOY.

C'est fort heureux!... (Prêtant l'oreille.) Qu'entends-je! une voiture qui entre dans la cour.

BERNARDET.

C'est une autre surprise que nous lui ménagions. J'ai été avertir la jeune baronne, celle qu'il aimait, et la voilà.

THÉOBALD.

O ciel!

CÉLINE, bas.

Comment faire?

THÉOBALD, de même.

Ne peut-on pas la prévenir? (Il va pour sortir.)

BERNARDET.

Voyez-vous comme il est déjà troublé? l'effet du sentiment!

MADAME DE LORMOY, arrêtant Théobald qui était déjà à la porte.

Non, non, mon fils... Viens donc. (Elle ramène Théobald, qui, en descendant la scène, se trouve à sa droite.)

CÉLINE.

Je cours au-devant d'elle.

MADAME DE LORMOY, la retenant aussi.

Non, vraiment. Je veux être témoin de sa surprise. (A Théobald.) Tiens-toi là, à l'écart. (A Bernardet.) Cachez-le bien, qu'elle ne le voie pas d'abord. (Elle fait placer Théobald à l'écart, à droite, de manière qu'il soit caché par Bernardet.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE.

LA BARONNE, entrant vivement.

Ma tante, ma tante. Qu'ai-je appris? Serait-il vrai?...

MADAME DE LORMOY.

Qu'a-t-elle donc? Est-ce que malgré mes ordres on t'aurait parlé?

LA BARONNE.

Non, je ne sais rien; mais il est une nouvelle qui se répand dans la ville; et puis M. Bernardet m'avait donné à entendre...

BERNARDET.

Quelques mots au hasard, pour préparer la reconnaissance.

LA BARONNE.

La reconnaissance. Que dites-vous?

MADAME DE LORMOY.

Eh! oui, je ne veux pas plus longtemps te laisser dans l'incertitude, je ne veux plus différer ton bonheur. Celui que tu aimes, que tu dois épouser, mon fils, mon cher Léon, nous est enfin rendu.

LA BARONNE.

Ah! je ne puis le croire encore. Que je le voie; où est-il?

MADAME DE LORMOY.

Près de toi; le voilà.

LA BARONNE.

Lui... Ah!... (Prête à s'élancer dans les bras de Théobald, elle le regarde, pousse un cri et tombe sans connaissance dans un fauteuil.)

MADAME DE LORMOY.

Ah! malheureux! qu'avons-nous fait?

BERNARDET.

C'est l'excès de la joie.

THÉOBALD.

Il faut se hâter de la secourir.

BERNARDET.

Lui faire respirer des sels. Je dois avoir mon flacon. J'en ai toujours un sur moi, à l'usage des dames qui fréquentent la cour d'assises.

MADAME DE LORMOY.

Céline, chez moi, cette potion que le docteur m'a donnée ce matin.

CÉLINE.

Dans votre appartement?

MADAME DE LORMOY.

Non, là-haut.

CÉLINE.

Oui, maman; mais où? je ne sais pas.

MADAME DE LORMOY.

Non, non, tu ne la trouverais pas. C'est là-haut. J'y vais moi-même; restez près d'elle. (Elle rentre dans son appartement.)

BERNARDET, pendant qu'elle sort.

Belle-mère, belle-mère, c'est inutile; je crois qu'elle revient; oui, elle ouvre les yeux.

SCÈNE XVI.

THÉOBALD, BERNARDET, LA BARONNE, CÉLINE.

LA BARONNE, revenant à elle.

Ah! Monsieur, quel mal vous m'avez fait! ce n'est pas lui.

BERNARDET.

Que dites-vous?

LA BARONNE.

Non, ce n'est pas Léon.

BERNARDET, à Céline et élevant la voix.

Ce n'est pas votre frère?

CÉLINE.

Silence!

BERNARDET, passant entre la baronne et Céline.

Je ne me tairai point; car il y a là un mystère qui devient de ma compétence. On connaîtra ses projets téméraires.

THÉOBALD.

Ah! Monsieur, je n'en avais point, je m'acquittais d'un devoir; vous ne m'avez pas donné le temps de m'expliquer. Votre imprudence et votre indiscrétion ont causé l'erreur de toute la famille.

BERNARDET.

Et pourquoi ne pas la détruire sur-le-champ?

THÉOBALD.

Le pouvais-je? le puis-je encore?

CÉLINE.

Quand nous venons de voir par elle-même (Montrant la baronne.) ce qu'une pareille nouvelle ferait de mal à une mère.

BERNARDET.

Trouvez alors quelques moyens de lui apprendre... vous-même à l'instant... ou je m'en charge.

LA BARONNE.

Y pensez-vous?

BERNARDET.

Oui, Madame, je ne laisserai pas plus longtemps, avec le titre et les priviléges de frère, auprès de mademoiselle Céline, qui connaissait la vérité...

CÉLINE, avec indignation.

Quel indigne soupçon!.. Vous pouvez penser...

THÉOBALD.

Monsieur! vous m'en ferez raison.

BERNARDET.

Non; mais je vous ferai un procès en substitution de personnes.

LA BARONNE.

Taisez-vous, c'est ma tante; je crois l'entendre.

BERNARDET, remontant la scène.

Tant mieux.

CÉLINE, l'arrêtant.

Monsieur, au nom du ciel! voulez-vous donc la tuer?

BERNARDET, à voix basse et avec vivacité.

Non, mais je veux qu'elle sache la vérité; c'est à vous trois à la lui faire connaître; je vous donne dix minutes pour cela; sinon, c'est mon état de parler, et je parlerai.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE LORMOY, qui pendant la fin de la scène précédente est entrée lentement.

MADAME DE LORMOY, tenant un flacon.

Pardon de ne pouvoir aller plus vite à ton secours!.. Eh bien! eh bien! je vois avec plaisir que c'est inutile.

LA BARONNE.

Oui, ma tante.

MADAME DE LORMOY, posant le flacon sur la table.

Sa présence était le remède le plus sûr... Eh! mais, comme tu es encore émue! (Regardant Théobald.) Et lui aussi; (Regardant de même Céline.) jusqu'à Céline, tandis que moi... En vérité, mes enfants, je crois maintenant que c'est moi qui suis la plus forte de vous tous.

BERNARDET, bas, à Céline.

Vous l'entendez, on peut parler.

CÉLINE, passant auprès de madame de Lormoy.

Ma mère...

MADAME DE LORMOY.

Que me veux-tu, mon enfant?

CÉLINE, à part.

Si le docteur arrivait.

BERNARDET, à madame de Lormoy.

Mademoiselle Céline avait quelque chose à vous apprendre.

CÉLINE.

Moi, non; c'est ma cousine.

MADAME DE LORMOY.

J'entends; quelque confidence qui regarde Léon ?

LA BARONNE.

Oui, ma tante. Oui, c'est cela même, et Monsieur (Désignant Théobald.) pourrait mieux que personne...

MADAME DE LORMOY.

Eh bien! mon fils, parle. (Théobald s'approche de madame de Lormoy, qui lui prend la main.) Eh! mais ta main est froide et tremblante; tu détournes les yeux. (Regardant tour à tour la baronne et Céline.) Vous aussi!..

AIR : *Le Luth galant.*

D'où vient ici le trouble où je vous voi?
Vous gardez tous le silence... pourquoi ?
Vous avez l'air contraint... vos yeux semblent me plaindre ;
Parlez, je vous écoute, et le puis sans rien craindre ;
Le malheur désormais ne saurait plus m'atteindre,
Mon fils est près de moi.

RAYMOND, en dehors.

C'est bien, c'est bien ; je les trouverai tous au salon.

TOUS, avec joie.

C'est Raymond!

LA BARONNE.

C'est le docteur!

CÉLINE.

Dieu soit loué! (Ils vont tous au-devant de lui.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

MADAME DE LORMOY.

Venez, docteur, venez, vous êtes de la famille, et, dans ce moment, vous la voyez un peu dans l'embarras.

RAYMOND, souriant.

Je m'en doute.

MADAME DE LORMOY.

Je ne sais pas ce qu'ils ont tous.

RAYMOND, de même.

Eh bien ! moi, je le sais ; c'est quelque chose qu'ils voudraient vous dire, et ils ne savent comment s'y prendre.

MADAME DE LORMOY.

Vraiment ?

RAYMOND.

Un pur enfantillage.

MADAME DE LORMOY.

Ah ! tant mieux ; vous me rassurez.

RAYMOND.

Nous en parlerons plus tard, quand nous serons seuls. (A demi voix.) Cela a rapport à cette lettre, que tantôt votre fils a envoyée chez moi.

CÉLINE ET THÉOBALD, vivement.

Et que vous avez lue ?

RAYMOND.

Vous le voyez, puisque j'arrive à votre secours.

MADAME DE LORMOY, souriant.

J'y suis, quelques folies de jeunesse, et on craignait de m'en parler.

RAYMOND.

Non ; c'est l'action d'un digne et honnête jeune homme, et il en sera récompensé. (Madame de Lormoy s'assied sur un fauteuil que lui donne Théobald ; Raymond s'assied auprès d'elle et lui prend le bras.) Voyons d'abord... Pas mal, pas mal ; je dirai même excellent.

MADAME DE LORMOY, regardant Théobald.

Je crois bien, cela va de mieux en mieux, à mesure que je le regarde... Mais, docteur, je suis femme, ce qui veut dire un peu curieuse, et je voudrais bien savoir tout de suite...

RAYMOND.

Je ne demande pas mieux ; nous y arriverons plus tard. Procédons par ordre ; car j'ai vu aujourd'hui tant de monde, j'ai appris des aventures si singulières, qu'il faut que je vous dise avant tout celle qui vient de m'arriver.

CÉLINE ET LA BARONNE.

Docteur, de grâce !..

RAYMOND.

Ah ! vous savez que nous autres médecins, nous avons toujours des histoires à raconter ; ce sont les trois quarts de la

visite; il n'en faut plus qu'un quart pour le talent, et encore. (A madame de Lormoy.) A moins cependant que cela ne fatigue la malade.

MADAME DE LORMOY.

Non, docteur, je vous l'assure.

RAYMOND.

Il faut alors que le pouls reste comme il est; car, à la moindre pulsation un peu vive, je m'arrête, et vous en serez fâchée; parce que c'est une anecdote curieuse, et surtout véritable, je l'atteste, quoique la scène se passe à Bordeaux.

MADAME DE LORMOY ET LES AUTRES.

Mais voyons donc, docteur, voyons donc.

RAYMOND.

Ah! vous êtes tous pressés!.. Eh bien! donc, mes amis, quoique Racine ait dit quelque part :

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie,

je soutiens qu'il a tort. Nous avons vu des gens en revenir, rarement il est vrai, surtout nous autres docteurs; mais enfin, c'est possible.

MADAME DE LORMOY.

Témoin mon fils, que nous avons cru mort, et que voilà.

RAYMOND.

Ah! bien oui! votre fils! ce n'est rien, rien du tout. Vous en conviendrez vous-même, quand vous m'aurez entendu.

CÉLINE, bas.

Il me fait trembler.

BERNARDET, à part.

Il arrive enfin... (Haut.) Eh bien! docteur?..

RAYMOND.

Eh bien! je venais de rentrer chez moi, où l'on m'avait remis cette fameuse lettre dont nous parlerons plus tard. J'achevais à peine de la lire, lorsqu'un jeune homme descend vivement l'escalier, se précipite dans mes bras, et me serre dans les siens, de façon à m'étouffer. « Mon ami, mon père! c'est vous que je revois. Vous voilà donc enfin. Depuis ce matin que je vous attends chez vous. »

BERNARDET.

Comment! c'était...

RAYMOND.

Un ancien malade à moi, un client, votre jeune homme de ce matin.

MADAME DE LORMOY, riant.

Celui de Montauban?

RAYMOND.

Précisément. Je savais bien que la rencontre vous étonnerait. Il arrive en effet de Montauban; mais il venait de plus loin, de Russie.

MADAME DE LORMOY.

Comme mon fils.

RAYMOND.

D'où il n'avait échappé que par miracle; car ses compagnons d'armes eux-mêmes l'avaient cru mort. Aussi il brûlait du désir de revoir sa famille, sa jolie fiancée, et surtout d'embrasser sa mère.

MADAME DE LORMOY, à Théobald.

Comme toi, mon ami.

RAYMOND.

Et c'est chez moi qu'il était descendu d'abord, pour me prier de me rendre chez elle, et de trouver quelque moyen adroit de la préparer peu à peu à un retour aussi extraordinaire.

MADAME DE LORMOY.

Il me semble, docteur, que rien n'est plus aisé.

BERNARDET.

En effet...

RAYMOND.

Point du tout. Et c'est là que l'histoire se complique. Ma mission était d'autant plus difficile que sa place était déjà prise.

TOUS.

O ciel!

CÉLINE ET THÉOBALD.

Que dites-vous?

LA BARONNE, dans le plus grand trouble.

Quelle idée!

RAYMOND, froidement.

Ce n'est pas une idée. Sa place, dans la maison paternelle, était réellement occupée...

BERNARDET, regardant Théobald.

Par un imposteur?

RAYMOND, le regardant aussi.

Non, par un ami qui lui est bien cher, qui deux fois lui a sauvé la vie; un ami, qu'une méprise involontaire a jeté au

sein de sa famille, dans les bras d'une mère, et qui n'ose s'en éloigner de peur qu'une émotion funeste... (Prenant le bras de madame de Lormoy.) Vous en avez, votre pouls bat plus vite.

MADAME DE LORMOY, regardant alternativement Théobald et le docteur.

Non, non, je vous le jure.

THÉOBALD, CÉLINE ET LA BARONNE, regardant Raymond d'un air suppliant.

De grâce, achevez.

RAYMOND, les regardant.

Et vous aussi! Qu'est-ce que cela signifie?

LA BARONNE, à demi voix, et s'appuyant sur le fauteuil du docteur.

Achevez, ou je me meurs.

RAYMOND, lui prenant la main.

Non, non, vous ne mourrez point, vous vivrez pour le bonheur; mais vous réprimerez l'excès d'une joie qui pourrait être fatale à votre mère.

LA BARONNE, hors d'elle-même.

A ma mère!

RAYMOND.

A celle, du moins, que bientôt vous nommerez ainsi.

THÉOBALD.

Il est donc vrai!.. Mon ami, mon frère...

MADAME DE LORMOY, à moitié levée de son fauteuil.

Mon cher Léon.

RAYMOND, lui tenant toujours le pouls.

C'est bien, c'est bien; je suis content. (Se levant.) Oui, il existe. Je viens de le voir, de l'embrasser, et vous êtes la plus heureuse des mères! Au lieu d'un fils, vous en avez deux; car Léon ne vient ici que pour unir sa sœur à son ami Théobald. C'est à cette condition qu'il consent à paraître. (Mouvement de Bernardet.) Et Monsieur. (Montrant Bernardet.) est trop galant pour retarder une entrevue si désirée.

BERNARDET.

Qui... moi?.. non certainement... (A part.) Surtout après ce que...

RAYMOND.

C'est ce que j'ai dit à Léon, qui a dû sortir de chez moi une demi-heure après mon départ, (Regardant à sa montre.) en sorte qu'en ce moment il pourrait bien être en route.

MADAME DE LORMOY, CÉLINE, LA BARONNE, THÉOBALD.

Vraiment!

RAYMOND.

Peut-être même est-il dans la rue.

TOUS.

Comment!..

RAYMOND.

Et tout près de cette maison, où il doit m'annoncer son arrivée par trois coups bien distincts, frappés à la porte cochère. (On entend un coup.)

TOUS.

O ciel!

RAYMOND, remontant le théâtre et prêtant l'oreille.

Attendez, pas de fausse joie, ce n'est peut-être pas lui. (On entend un second coup. — Mouvement général. — Tout le monde penche la tête pour écouter avec plus d'attention.)

RAYMOND, souriant.

Malgré cela j'ai de l'espoir. (On entend un troisième coup.)

TOUS.

Mon fils, mon ami, mon frère, courons au-devant de lui. (Ils se précipitent tous vers la porte.)

FIN DE THÉOBALD.

LOUISE

OU

LA RÉPARATION

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

En société avec MM. Mélesville et Bayard

Théâtre du Gymnase-Dramatique. — 16 novembre 1829.

PERSONNAGES.

MADAME BARNECK, veuve d'un riche négociant.
LOUISE, sa nièce.
M. DE MALZEN, jeune baron.
SALSBACH, avocat.
FRITZ, domestique de madame Barneck.
SIDLER, ami de Malzen.
PLUSIEURS JEUNES GENS de Malzen.
DAMES INVITÉES A LA NOCE.

La scène se passe dans le grand-duché de Bade.

ACTE PREMIER.

Un salon de la maison de madame Barneck. Porte au fond. Portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame Barneck.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BARNECK, SALSBACH.

MADAME BARNECK.

Est-il possible? monsieur Salsbach parmi nous! je vous croyais à Saint-Pétersbourg.

SALSBACH.

Après deux ans d'absence j'arrive aujourd'hui, ma chère madame Barneck, et viens passer quelques jours avec vous. Je me suis arrêté d'abord à Carlsruhe, pour rendre compte de ma mission à S. A. le grand-duc : il était absent, je ne l'ai pas attendu, et ma seconde visite est pour mes anciens amis, mes excellents clients; car c'est votre mari, feu M. Barneck,

qui m'a lancé dans la carrière. Votre fortune n'en a pas souffert; car si j'ai souvent plaidé pour vous...

MADAME BARNECK.

Nous avons toujours gagné.

SALSBACH.

Je le crois bien; avec vous, c'est facile: vous avez de l'argent et de l'obstination; c'est tout ce qu'il faut dans un procès.

MADAME BARNECK.

Moi de l'obstination!

SALSBACH.

Ou, si vous aimez mieux, du caractère... un caractère noble, généreux et têtu, qui fait que, quand vous avez une idée là... vous aimeriez mieux ruiner vous et les vôtres que d'y renoncer un instant. Du reste, la meilleure femme du monde, qui mettez à obliger les gens la même ténacité qu'à leur nuire, et dont la bourse est toujours ouverte à l'amitié. J'en sais quelque chose, et les malheureux du pays encore plus que moi.

MADAME BARNECK.

Monsieur Salsbach.

SALSBACH.

J'espère, du reste, que vos affaires, votre famille, tout cela va bien?

MADAME BARNECK.

A merveille! et vous? votre négociation?

SALSBACH.

Un plein succès. Nos voisins allaient obtenir à notre détriment un traité de commerce fort désavantageux pour nos mines de Badenville et nos vignobles du Rhin, on ne savait comment l'empêcher.

AIR du *Piége*.

Il nous fallait pour réussir
Dans ces affaires délicates,
Des gens qui pussent parvenir,
Esprits fins, adroits diplomates;
Hommes de génie, à peu près;
Mais dans notre diplomatie,
Les hommes ne manquent jamais:
Il ne manque que du génie.

Alors notre excellent prince a pensé à moi. Il s'est dit: puisqu'il ne s'agit que d'embrouiller l'affaire, j'ai là le premier

avocat de Carlsruhe, M. Salsbach, que je vais leur adjoindre. Et il a eu raison, tout a réussi au gré de ses désirs; aussi j'espère bien que le grand-duc saura reconnaître mes services, et avant de quitter Carlsruhe je lui laisse une demande. Je sollicite, vous savez, ce qui a toujours été l'objet de mes désirs, de mon ambition, des lettres de noblesse.

MADAME BARNECK.

Des lettres de noblesse!

SALSBACH.

Pourquoi pas? vous qui vous êtes enrichie dans le commerce, qui avez des millions, qui êtes la première bourgeoise de la ville, vous n'aimez pas les grands seigneurs ni la noblesse; tous les industriels en disent autant, et demandent des cordons; mais moi c'est différent, le titre de *conseiller* ou de *baron* fait bien pour les clients, cela les fait payer double, et rien que ce mot *de, de Salsbach*, mis au bas d'une consultation, savez-vous ce que cela fera?

MADAME BARNECK.

Cela allongera vos plaidoyers, et voilà tout.

SALSBACH.

Allons, nous voilà déjà en querelle.

MADAME BARNECK.

Certainement, je ne trouve rien de plus ridicule que les gens qui achètent la noblesse.

SALSBACH.

Ne disputons pas là-dessus, surtout un jour d'arrivée, et daignez plutôt me présenter à votre aimable nièce, à votre fille d'adoption, la petite Louise, qui, depuis trois ans, doit être bien embellie.

MADAME BARNECK.

Grâce au ciel!

SALSBACH.

Je me rappelle les soins que vous preniez de son éducation; vous ne la quittiez pas d'un instant, et vu que c'est votre seule parente, celle-là peut se vanter d'avoir un jour une belle fortune.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Que son sort est digne d'envie!
Être à la fois riche et jolie,
C'est trop pour un seul prétendant :
De nos jours on n'en veut pas tant.

L'un la prendrait pour sa richesse,
Un autre pour sa gentillesse;
Ce qu'elle a pour faire un heureux
Suffirait pour en faire deux.

Aussi quand elle se mariera...

MADAME BARNECK, lui prenant la main d'un ton solennel.

Elle se marie aujourd'hui, mon cher monsieur Salsbach.

SALSBACH.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

MADAME BARNECK, de même.

Dans une heure.

SALSBACH.

Et vous ne me le disiez pas, et j'arrive exprès pour cela! J'espère, par exemple, que vous avez jeté les yeux sur ce qu'il y a de mieux, que son époux est jeune, aimable et bien fait?

MADAME BARNECK.

Je ne sais, on le dit.

SALSBACH.

Comment! vous qui aimiez tant votre nièce, qui deviez être si difficile sur le choix de son mari, vous ne le connaissez pas?

MADAME BARNECK.

Je l'ai vu une fois; mais j'aurais peine à me le rappeler.

SALSBACH.

Cependant, quand il venait faire sa cour à votre nièce...

MADAME BARNECK, s'animant.

Lui, venir ici! lui, mettre les pieds chez moi! si cela lui était arrivé, s'il avait osé...

SALSBACH.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME BARNECK.

Ah! mon cher monsieur Salsbach, pourquoi étiez-vous absent? c'est dans une pareille affaire que vos conseils et votre expérience m'auraient été bien utiles.

SALSBACH.

Parlez, de grâce!

MADAME BARNECK.

Chut! Un de nos gens; pas un mot devant lui.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FRITZ.

FRITZ.

Pardon, Madame, si j'entre comme cela.

SALSBACH.

Eh! c'est Fritz, votre garde-chasse.

FRITZ.

Salut, monsieur Salsbach; vous vous portez bien tout de même.

SALSBACH.

Ah! tu me reconnais?

FRITZ.

Parbleu! c'est vous qui avez fait mon mariage; et mieux que cela; c'est vous qui avez fait mon divorce. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas. Ce bon monsieur Salsbach!

SALSBACH.

Tu me parais engraissé.

FRITZ.

Dame! le calme et la tranquillité, c'est-à-dire, pour le moment, je viens d'avoir une révolution, vu que le futur, pour qui j'avais une commission de Madame, m'a reçu la cravache à la main.

SALSBACH.

Hein!

MADAME BARNECK.

Est-ce qu'il t'a frappé?

FRITZ.

Je ne crois pas, mais c'en était bien près. Il gesticulait en marchant dans la cour de Malzen.

SALSBACH.

De Malzen! Comment! ce serait ce jeune baron de Malzen, dont le père, ancien ministre du prince, se croit le premier gentilhomme de l'Allemagne?

MADAME BARNECK.

Lui-même.

FRITZ.

J'allais donc le prévenir, de la part de Madame, que la cérémonie était pour quatre heures, et qu'il eût à se trouver ici, au château d'Ober-Farhen, pour y recevoir la bénédiction nuptiale, comme le jugement l'y condamne.

SALSBACH.

Le jugement!

FRITZ.

Ah! dame, il avait l'air vexé.

MADAME BARNECK.

Vraiment?

FRITZ.

Ça faisait plaisir à voir; il se mordait les lèvres en disant : « Je le sais, j'ai reçu l'assignation; mais ta maîtresse est bien pressée. — Oh! que je lui ai dit d'un petit air en dessous, elle ne s'en soucie pas plus que votre seigneurie; mais quand il y a jugement, faut obéir à la loi. »

MADAME BARNECK.

Très-bien.

SALSBACH.

Si j'y comprends un mot...

FRITZ.

Ça l'a piqué, il s'est avancé, je crois, pour me payer ma commission, et comme Madame m'avait défendu de rien recevoir, j'y ai tourné le dos, au galop.

MADAME BARNECK.

Et tu as bien fait; va, mon garçon, je suis contente. Va voir si tout est disposé dans la chapelle; et fais dresser la table pour le souper.

FRITZ.

Oui, Madame, et je souperai aussi. (Fritz sort par le fond, Salsbach le reconduit, et en descendant le théâtre il se trouve à la droite de madame Barneck.)

SCÈNE III.

SALSBACH, MHDAME BARNECK.

SALSBACH.

L'ai-je bien entendu! un mariage par arrêt de la cour?

MADAME BARNECK.

Eh bien! oui, c'est la vérité; vous savez que, quand je plaide une fois, j'y mets du caractère, et j'aurais dépensé un million en assignations, plutôt que de ne pas obtenir la réparation qu'il devait à notre famille.

SALSBACH.

J'entends. Ces jeunes nobles se croient tout permis, et le baron de Malzen aura tenté de séduire Louise.

MADAME BARNECK.

La séduire!

AIR : *Un jeune page aimait Adèle.*

Que dites-vous? dans mon expérience
N'a-t-elle pas un modèle, un soutien?

Oui, de son cœur, où règne l'innocence,
Je vous réponds, Monsieur, comme du mien.
Aussi, malgré tout l'amour qu'elle inspire,
Le plus hardi n'eût osé s'avancer;
Car, pour tenter de la séduire,
C'était par moi qu'il fallait commencer.

La pauvre enfant, grâce au ciel, n'a rien à se reprocher, et elle me disait hier encore, en caressant le petit Alfred, son fils...

SALSBACH.

O ciel! vous seriez grand'tante?

MADAME BARNECK.

D'un enfant beau comme le jour.

SALSBACH.

Miséricorde! voilà du nouveau.

MADAME BARNECK.

Un enfant dont je rafolle, je ne peux pas vivre sans lui; c'est moi, Monsieur, qui suis sa marraine.

SALSBACH.

J'y suis. Vous si bonne, si indulgente! vous avez pardonné à votre nièce.

MADAME BARNECK.

Lui pardonner! et quoi donc? est-ce sa faute si le baptême est venu avant les fiançailles? est-ce sa faute si un rapt, un enlèvement?... Ne parlons pas de cela; car je me mettrais en colère; et depuis trois ans, je ne fais pas autre chose. Je serais morte de chagrin, sans le désir d'obtenir justice, et de désoler ces grands seigneurs, ces barons que je ne puis souffrir. Il n'y avait que cela qui me soutenait. Je me suis d'abord adressé à l'ancien ministre, au vieux Malzen.

SALSBACH.

C'était bien, c'était la marche à suivre.

MADAME BARNECK.

Croiriez-vous qu'il a eu l'audace de me répondre, en l'absence de son fils qui voyageait alors en Italie, que si réellement le jeune homme s'était oublié avec une petite bourgeoise, il ne se refuserait pas à payer des dommages, et la pension d'usage.

SALSBACH, avec colère.

Une pension! des dommages-intérêts, pour réparer!..

MADAME BARNECK, vivement.

Oui, Monsieur, ce qui est irréparable. Je répondis que les Barneck, enrichis par le travail et le commerce, valaient un peu mieux que les Malzen, barons ruinés par l'orgueil et la paresse.

SALSBACH.

A la bonne heure.

MADAME BARNECK.

Que c'était moi qui croyais me mésallier en faisant un pareil mariage; mais que je voulais qu'il eût lieu pour rendre l'honneur à ma nièce, un rang à son fils, car je veux que mon filleul soit baron. Ce cher enfant, il le sera.

SALSBACH.

Vous qui ne les aimez pas?

MADAME BARNECK.

Ah! dans ma famille, c'est différent.

SALSBACH.

Et M. de Malzen?..

MADAME BARNECK.

Se permit de m'envoyer promener.

SALSBACH.

L'insolent!

MADAME BARNECK.

Moi, je le menaçai d'un procès.

SALSBACH.

Il fallait commencer par là. Un procès! et je n'y étais pas! Comme je l'aurais mené! J'y aurais mangé sa fortune et la vôtre.

MADAME BARNECK, lui prenant la main.

Ah! mon ami!

SALSBACH.

Voilà comme je suis! C'est dans ces cas-là qu'on se retrouve.

MADAME BARNECK.

En votre absence, je fis marcher les huissiers; on plaida, et, en moins d'un an, je gagnais en deux instances.

SALSBACH.

Bravo! je n'aurais pas mieux fait.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Le bon droit enfin l'emporta.

MADAME BARNECK.

Mais par une chance fatale,

Le vieux baron nous échappa;
Il était mort dans l'intervalle.
J'ai toujours, je le connaissais,
Des soupçons sur sa fin précoce;
Et je crois qu'il est mort exprès
Pour ne point paraître à la noce.

SALSBACH.

Mais son fils?...

MADAME BARNECK.

Son fils, revenu depuis peu de ses voyages, doit se présenter aujourd'hui pour exécuter la sentence.

SALSBACH.

Il paraît que ce n'est pas de trop bonne grâce.

MADAME BARNECK.

Oh! vous n'avez pas d'idée de tout ce qu'il a fait pour nous échapper, jusqu'à nous menacer de se brûler la cervelle.

SALSBACH.

Vraiment!

MADAME BARNECK.

Toutes les chicanes possibles! Mais il n'y a pas moyen pour lui de se soustraire ni à l'arrêt, ni à la noce; car, grâce au ciel, il y est contraint, et par corps.

SALSBACH.

C'est bien.

MADAME BARNECK.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le procès a été jugé à huis clos, et que, dans l'intérêt même de ma nièce, je n'ai pas laissé ébruiter l'affaire. Une seule chose me contrarie, c'est l'indifférence de Louise. Elle ne sent pas comme nous le plaisir de la vengeance. Vous ne croiriez pas que ce matin elle ne voulait pas entendre parler de ce mariage; et voyez où nous en serions si le refus venait d'elle. Heureusement que vous voici, et je compte sur vous pour la décider à être baronne.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

MADAME BARNECK.

Mais j'entends déjà les voitures; sans doute nos jeunes gens. Bravo! courons à ma toilette.

SALSBACH.

Comment? du monde?

MADAME BARNECK.

Eh! oui. Vous ne savez pas! M. de Malzen avait demandé, pour se sauver une humiliation, que ce mariage se fît sans bruit, sans témoins.

AIR de *Ma tante Aurore.*

Mais je ne lui fais pas de grâce :
Il craint l'éclat, et sans façons,
Moi j'ai fait inviter en masse
Tous les nobles des environs.
Quel dépit quand on va lui faire
Des compliments à l'étourdir!
Et puis au bal quelle colère!
Avec lui je prétends l'ouvrir.

SALSBACH.

Vous danserez!

MADAME BARNECK.

Ah! quel plaisir!
A quinze ans je crois revenir.
La vengeance fait rajeunir.
Ah! quel plaisir!

(Elle rentre dans son appartement.)

SALSBACH.

Elle en perdra la tête, c'est sûr. Quant à sa nièce, je vais...

SCÈNE IV.

SALSBACH, SIDLER, PLUSIEURS JEUNES GENS EN TOILETTE.

CHŒUR.

AIR : *Au lever de la mariée.*

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix ;
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

SALSBACH.

Ma chère cliente avait raison, ce sont tous les gentilshommes des environs.

SIDLER.

Monsieur, nous avons l'honneur... (Bas aux autres.) Figure

respectable, air gauche. S'il y a un père, c'est lui. (Haut.) Nous nous rendons à l'aimable invitation de notre ami Malzen, qui, à ce qu'il paraît, n'est pas encore arrivé.

SALSBACH, froidement.

Non, Messieurs. Vous êtes plus pressés que lui.

SIDLER.

Il est vrai que nous sommes venus si vite; et il fait une chaleur... (Bas, aux jeunes gens.) Il me semble qu'il pourrait nous offrir des rafraîchissements, ou du moins un siége. (Haut, à Salsbach.) Monsieur est un parent de la mariée?

SALSBACH, froidement.

Non, Monsieur, un ami.

SIDLER.

Chargé peut-être de nous faire les honneurs?

SALSBACH.

Je ne suis chargé de rien.

SIDLER.

Je m'en doutais. Il est impossible alors de remplir avec plus d'exactitude et de fidélité les fonctions que vous vous êtes réservées.

SALSBACH.

AIR des *Amazones*.

Le fat! j'étouffe de colère.

SIDLER, en riant, à ses amis.

Que dites-vous du compliment?

SALSBACH.

Mais attendons, j'aurai bientôt, j'espère,
Comme eux, droit d'être impertinent.
Depuis longtemps ils l'ont par leur naissance;
Mais qu'un jour je l'aie obtenu,
Plus qu'eux encor j'aurai de l'insolence,
Pour réparer du moins le temps perdu.

(Salsbach passe à gauche, Sidler et les jeunes gens à droite.)

SIDLER, qui pendant ce temps s'est rapproché de la porte du fond.

Mes amis, mes amis, j'aperçois le marié; il entre dans la cour.

TOUS.

Est-il bien beau?

SIDLER.

Non, vraiment, en bottes, en éperons, costume de cheval,

singulier habit de noce! Mais il paraît qu'ici (Regardant Salsbach en riant.) tout est original.

SALSBACH, à part.

Encore, morbleu! Allons trouver Louise, et faire prévenir la tante de l'arrivée de son estimable neveu. (Il entre dans l'appartement de madame Barneck.)

SIDLER.

Allons, Messieurs, le compliment d'usage au marié.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MALZEN, entrant; SIDLER et LES AUTRES, l'entourant.

REPRISE DU CHŒUR.

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix,
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

MALZEN.

Que vois-je! comment, vous êtes ici; qui vous y amène?

SIDLER.

Et lui aussi! c'est aimable. Il paraît que c'est le jour aux réceptions gracieuses. Ingrat! nous venons assister à ton bonheur.

MALZEN.

Que le diable les emporte! (Haut.) Je suis bien reconnaissant; mais, de grâce, qui a daigné vous prévenir?

SIDLER, lui présentant une lettre.

Toi-même; vois plutôt, la circulaire de rigueur.

MALZEN, prenant la lettre.

Hein! plaît-il! (La parcourant des yeux.) « Le baron de Malzen vous prie de lui faire l'honneur, *et cœtera.* » Allons, encore un tour de cette vieille folle. Décidément, c'est une guerre à mort.

SIDLER.

Est-ce que ce n'est pas toi qui nous a invités?

MALZEN.

Je m'en serais bien gardé; non pas que je ne sois charmé... mais dans la position où je me trouve...

SIDLER.

Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose; tu n'es pas très-bien avec la famille?

MALZEN.

On ne peut pas plus mal.

SIDLER.

Je comprends. La jeune personne... une passion...

MALZEN.

Du tout, elle ne peut pas me souffrir.

SIDLER.

Bah! alors c'est donc toi?..

MALZEN.

Moi! je la déteste.

SIDLER.

J'y suis. C'est tout à fait un mariage de convenance.

MALZEN.

Il n'y en a aucune.

SIDLER.

Et tu l'épouses?

MALZEN.

Peut-être.

SIDLER.

Ah çà! mais à moins d'y être condamné...

MALZEN.

Précisément, je le suis.

TOUS.

Que dis-tu?

SIDLER.

Oh! pour le coup, je m'y perds; explique-toi!

MALZEN.

C'est bien l'aventure la plus maussade et la plus comique en même temps; car si elle était arrivée à l'un de vous, j'en rirais de bon cœur, parce qu'au fond le malheur ne me rend pas injuste. Au fait, le commencement était assez agréable : une jeune fille, jolie et fraîche comme les amours, seize ans au plus, simple comme au village, du moins je le croyais; car maintenant je suis sûr que j'avais affaire à la coquette la plus

adroite! C'était dans un bal. Eh! mais, Sidler, tu y étais aussi, il y a trois ans?

SIDLER.

Chez le grand bailli! parbleu, je m'en souviens; je faillis étouffer quand le feu prit à la salle; tout le monde courait.

MALZEN.

C'est cela. Tremblant pour les jours de ma jolie danseuse, je l'enlevai dans mes bras, et la portai au bout du jardin, dans un pavillon isolé, où, vu la distance, il était impossible que le feu arrivât. Mais je n'avais pas prévu un autre danger, la petite s'était évanouie pendant le trajet; j'étais fort embarrassé pour avoir du secours; je n'osais la quitter. (Souriant.) Et puis, entre nous, j'ai le malheur de ne pas croire aux évanouissements! Bref, je ne sais, mais je n'appelai personne... et... enfin, c'est trois mois après, lorsque j'étais au fond de l'Italie, que j'apprends qu'on me suscite le procès le plus ridicule.

SIDLER.

C'est drôle, cette histoire-là; tu aurais dû nous l'écrire.

MALZEN.

Oui, autant la mettre dans la gazette, et puis cela a été si vite. Se trouver tout de suite époux et père, par arrêt de la cour, et avec dépens.

AIR de *l'Artiste*.

D'un fils on me menace,
J'ignorais qu'il fût né;
Et, père contumace,
Me voilà condamné.
J'arrive par prudence,
Et sans retard aucun,
De peur que mon absence
Ne m'en coûte encore un.

SIDLER.

C'est donc une famille qui a du crédit, une famille noble?

MALZEN.

Eh! non, de la bonne bourgeoisie, et voilà tout.

SIDLER.

Il fallait en appeler.

MALZEN.

Nous n'y avons pas manqué; et nous avons encore perdu.

SIDLER.

C'est une horreur! mais cela ne me surprend pas, la justice à présent est si bourgeoise! elle est pour tout te monde. Mais elle a beau faire, nous sommes au-dessus d'elle, et à ta place...

MALZEN.

Qu'est-ce que tu ferais?

SIDLER.

Je m'en irais; je me moquerais de l'arrêt. (Les jeunes gens remontent la scène, Malzen et Sidler seuls se trouvent sur le devant.)

MALZEN.

Et si je ne l'exécute pas, je suis privé de mon grade, déshonoré, je ne puis plus servir, ma carrière est perdue.

SIDLER.

Il fallait alors t'adresser au prince, dont ton père a été ministre; il t'aime, et si tu lui présentais requête...

MALZEN.

C'est ce que j'ai fait inutilement. Hier encore je lui en ai adressé une nouvelle. La réponse n'arrive pas, l'heure s'avance, et pour la mémoire de mon père, pour ma propre dignité, il ne me reste plus qu'un moyen, que j'aurais dû peut-être tenter plus tôt. Chut! (Regardant par la porte à gauche.) Quelqu'un paraît au bout de cette galerie.

SIDLER.

Est-ce la mariée?

MALZEN.

Eh! non, c'est la tante.

SIDLER.

Dieu! quelle toilette!

MALZEN.

Et quel port majestueux! un vrai portrait de famille. Décidément il n'est pas permis d'avoir une tante comme ça. Laissez-moi, j'ai à lui parler.

SIDLER.

Veux-tu que nous restions là pour te soutenir?

MALZEN.

Du tout.

SIDLER.

Mais tu ne seras pas en force.

MALZEN.

Air du *Siége de Corinthe.*

Laissez-moi seul avec ma tante.

SIDLER.

Vous laisser ainsi tous les deux!
Avec femme si séduisante,
Le tête à tête est dangereux.
Si dans tes bras en pamoison soudaine,
Comme sa nièce, elle allait se trouver!
Crains sa faiblesse.

MALZEN.

Ah! crains plutôt la mienne.
Je ne pourrais à coup sûr l'enlever.

ENSEMBLE.

MALZEN.

Oui, morbleu! je brave la tante,
Laissez-nous ici tous les deux;
L'entretien qui vous épouvante,
N'a rien pour moi de dangereux.

SIDLER ET LE CHŒUR.

Allons, puisqu'il brave la tante,
Laissons-les ici tous les deux;
Mais pour lui cela m'épouvante;
Le tête à tête est dangereux.

(Sidler et les jeunes gens entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

MALZEN, MADAME BARNECK, en grande parure.

MADAME BARNECK.

Monsieur, on me prévient à l'instant...

MALZEN.

Madame, vous voyez un ennemi que le sort des armes n'a pas favorisé, et qui se rend à l'invitation que vous avez eu la bonté de lui faire signifier.

MADAME BARNECK.

C'est un peu tard, monsieur le baron; mais quand on y met autant de grâce et de bonne volonté... (A part.) Il étouffe. Oh! que cela fait du bien.

MALZEN.

J'aurais pourtant quelques reproches à vous faire.

AIR du *Premier prix*.

Pourquoi ces gens cet étalage?
Nous étions convenus...

MADAME BARNECK.

Pardon,
Vous savez qu'en un mariage...

MALZEN.

Ah! ne lui donnez pas ce nom.
C'est un combat, c'est une guerre.

MADAME BARNECK.

Rendez alors grâce à mes soins;
Car dans un combat, d'ordinaire,
Vous savez qu'il faut des témoins.

Tout est prêt, Monsieur, et si vous voulez me suivre...

MALZEN.

Permettez, Madame, je désirerais, avant tout, un moment d'entretien.

MADAME BARNECK.

Comme ce n'est pas moi qui suis la fiancée, je vais appeler ma nièce, (Appuyant.) madame la baronne de Malzen.

MALZEN.

La baronne! (Froidement.) Non, Madame, la présence de mademoiselle votre nièce est inutile; c'est avec vous seule que je veux causer un instant, si vous consentez à m'entendre.

MADAME BARNECK.

Oui, Monsieur, avec calme et sans vous interrompre : dût-il m'en coûter, je vous le promets. (Ils s'asseyent.)

MALZEN, après un court silence.

Ce qui s'est passé, Madame, a pu vous donner de moi une opinion assez défavorable; mais j'ose croire que, lorsque vous me connaîtrez, vous me jugerez mieux. J'ai eu des torts, j'en conviens, et je ne les ai que trop expiés. C'est votre obstination qui a causé la mort de mon père...

MADAME BARNECK.

Quoi! Monsieur...

MALZEN.

Oui, Madame, voilà ce que je ne pardonnerai jamais. Jugez alors si je puis entrer dans votre famille, et si ce mariage n'est pas impossible.

MADAME BARNECK.

Impossible, Monsieur, si c'est pour cela...

MALZEN.

Ah! Madame, vous m'avez promis de ne pas m'interrompre : oui, un mariage impossible ; car il ferait mon malheur, celui de votre nièce; et vous ne voudriez pas la punir aussi, en la forçant à épouser quelqu'un qu'elle n'aime point, et qui n'anra jamais d'amour pour elle.

MADAME BARNECK.

S'il y avait eu d'autres moyens...

MALZEN.

Il en est un, Madame; je vous dois un aveu et je le ferai, quelque pénible qu'il puisse être pour moi. Vous me croyez riche, vous vous trompez; je ne le suis pas. Mon père ne m'a rien laissé que son nom et ses titres. Tout ce que je puis donc faire pour réparer mes torts, c'est de reconnaître mon fils, de lui donner ce nom, ces titres, désormais mon seul bien. Et pour que vous soyez sûre que personne au monde ne pourra les lui disputer, je promets dès aujourd'hui de ne jamais me marier, de renoncer à toute alliance, et je suis prêt à en donner toutes les garanties que vous désirerez.

AIR du *Baiser au porteur*.

Ma parole n'est pas trompeuse,
Je vous le jure sur l'honneur!
Que votre nièce soit heureuse;
Pour moi, je renonce au bonheur.
Ainsi, Madame, et sans vaine chicane,
Mon crime peut être effacé,
Et l'avenir auquel je me condamne
Expîra les torts du passé.

Voilà, Madame, la satisfaction que je vous offre.

MADAME BARNECK, se levant.

Et moi, Monsieur, je la refuse...

MALZEN, se levant.

Madame!

MADAME BARNECK.

Mais, Monsieur, la famille Barneck est riche, très-riche. Ce n'est ni la fortune, ni le titre d'un baron qui peut la satisfaire dans son honneur; il lui faut mieux que cela.

MALZEN.

Oui, le baron lui-même.

MADAME BARNECK.

Un bon mariage, bien public, bien solennel.

MALZEN.

Un mariage ! toujours ce maudit mariage.

MADAME BARNECK.

Et il se fera aujourd'hui, dans une heure.

MALZEN.

Mais je vous répète que je n'aime point votre nièce.

MADAME BARNECK.

Quand on se marie à l'amiable, cela peut être nécessaire; mais dans les mariages par arrêt de la cour, on peut s'en passer.

MALZEN.

Eh bien ! Madame, apprenez donc la vérité : je l'abhorre, je la déteste.

MADAME BARNECK.

Nous en avons autant à vous offrir; mais quand la loi est là, il faut bien s'y soumettre.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

MADAME BARNECK.

L'arrêt vous condamne à épouser, et vous épouserez.

MALZEN, hors de lui-même.

Plutôt vous épouser vous-même.

MADAME BARNECK.

Eh mais! s'il y avait jugement, il le faudrait bien.

MALZEN.

Je ne sais où j'en suis, et je serais capable de tout. Eh bien ! Madame, puisque votre absurde tyrannie m'y contraint, il faudra bien devenir votre neveu; mais je vous préviens qu'aujourd'hui même, aussitôt le mariage célébré, je forme ma demande en séparation.

MADAME BARNECK.

La nôtre est déjà prête. La loi permet en pareil cas de se séparer au bout de vingt-quatre heures; et nous comptons bien profiter du bénéfice de la loi.

MALZEN.

Moi aussi.

AIR : *Non, non, vous ne partirez pas.*

Ah ! j'y consens, je suis tout prêt.

MADAME BARNECK.

C'est combler mon plus cher souhait.

MALZEN.

D'avance mon cœur s'y soumet.

MADAME BARNECK.

C'est un bonheur.

MALZEN.

C'est un bienfait.

MADAME BARNECK, vivement.

Alors plus de querelle.

MALZEN, de même.

Car enfin, grâce au sort,
La rencontre est nouvelle,
Nous voilà donc d'accord..

TOUS DEUX, avec ironie.

Toujours d'accord, toujours d'accord.
(A part, avec colère.)
Quel caractère ! ah! c'est trop fort.
Je lui jure une guerre à mort.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SIDLER et SES COMPAGNONS, arrivant.

(*Suite de l'air.*)

ENSEMBLE.

SIDLER ET LES AMIS.

Qu'avez-vous? quel est ce transport?
Et pourquoi donc crier si fort?
La méthode est vraiment nouvelle,
Mais pourquoi crier si fort
Si vous êtes d'accord?

MADAME BARNECK ET MALZEN, criant.

De grâce, calmez ce transport.
Grâce au ciel, nous voilà d'accord.
(A part.)
Ah! de cette injure nouvelle
Je veux me venger encor :
Tous deux être d'accord!
Non, non, c'est une guerre à mort.

SIDLER.

A merveille, voici que vous vous entendez.

MALZEN.

Joliment!

SIDLER.

Est-ce qu'elle tient toujours à ses idées matrimoniales?

MALZEN.

Plus que jamais.

SIDLER.

Allons, mon cher, il faut se résigner. Je sors du salon, où la mariée vient d'arriver; vrai, elle n'est pas mal, et, si tu n'y étais pas obligé, je t'en ferais mon compliment.

MALZEN.

Je n'y tiens pas.

SIDLER.

Mais console-toi, nous sommes là, nous ne sommes pas tes amis pour rien.

MALZEN.

Vous en êtes bien les maîtres. Le ciel m'est témoin que je ne vous empêche pas de m'enlever ma femme.

MADAME BARNECK.

Quelle indignité!

MALZEN.

Mais je ne vous le conseille pas; car Madame vous ferait un procès en dommages-intérêts.

SIDLER, riant.

Pas possible.

MALZEN.

Et comme aujourd'hui même nous sommes séparés, elle peut vous faire condamner dès demain à épouser en secondes noces.

MADAME BARNECK, prête à s'emporter.

Monsieur! (Se retenant.) Mais, vous avez beau faire, vous ne me mettrez pas en colère. Je suis trop heureuse, car vous nous épouserez, oui vous nous épouserez.

SIDLER.

Voilà bien la femme la plus entêtée...

MALZEN, à part.

Dieu, si ce n'était pas ma tante, si c'était seulement mon oncle, comme je l'aurais déjà fait sauter par la fenêtre. Qui vient là?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRITZ.

FRITZ.

Madame, c'est un courrier à la livrée du prince, qui arrive en toute hâte de la part du grand-duc.

MALZEN, à Sidler.

Quel espoir!

MADAME BARNECK, étonnée.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRITZ.

Il apporte deux lettres de Son Altesse : l'une est pour M. Salsbach, qui doit être ici.

MADAME BARNECK.

C'est bien. Je me doute de ce que c'est, je la lui remettrai.

FRITZ.

L'autre est adressée à monsieur le baron de Malzen.

MALZEN.

Donne vite. Eh bien! est-ce que tu n'oses avancer?

FRITZ.

C'est que je vous vois la même cravache que ce matin.

MALZEN, prenant vivement la lettre.

Eh! donne donc. Dieu soit loué! c'est la lettre que j'attendais; et je triomphe enfin.

MADAME BARNECK.

Que dit-il?

MALZEN, vivement et avec joie.

Oui, Madame, j'avais écrit au prince, et lui rappelant les services de mon père et les miens, je l'avais supplié de refuser son consentement à ce mariage.

MADAME BARNECK.

Vous auriez osé?...

MALZEN.

Vous m'aviez fait condamner, je me suis pourvu en grâce.

MADAME BARNECK.

Si un souverain osait commettre une pareille injustice...

MALZEN, qui tout en parlant a décacheté la lettre, vient de jeter les yeux dessus et fait un mouvement de douleur.

O ciel!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

MALZEN, lisant d'une voix émue.

« Mon cher Malzen, il y a un pouvoir au-dessus du mien : « c'est celui des lois. Elles ont prononcé ; je dois me taire, et « donner le premier à mes sujets l'exemple du respect qu'on « doit à la justice. Votre affectionné maître. » (Froissant la lettre avec dépit.) Quelle indignité !

SIDLER.

Quel absolutisme !

MADAME BARNECK.

Ah ! le bon prince ! le grand prince ! le magnanime souverain ! Dès demain, j'irai me jeter à ses pieds ; mais, aujourd'hui, nous devons avant tout songer au mariage : car l'heure est près de sonner. (A Malzen.) Rassurez-vous, monsieur le baron, on vous laissera un instant pour votre toilette, car je conçois que ce costume...

MALZEN.

Ce costume, Madame, je le trouve fort bon ; et je n'en changerai rien, absolument rien.

MADAME BARNECK.

A la bonne heure. (A part.) Encore un affront qu'il veut nous faire ; mais c'est égal, on enrage en frac aussi bien qu'en grand uniforme, et voilà ma vengeance qui arrive, voilà la mariée.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GENS DE LA NOCE, SALSBACH, donnant la main à LOUISE, qui est habillée en mariée. Toute la noce sort de l'appartement de madame Barneck.

CHŒUR.

AIR : *Enfin il revoit ce séjour* (de MALVINA).

Enfin, voici l'heureux moment
Qui tous deux les engage ;
Pour son mari quel sort charmant !
Qu'il doit être content !

SALSBACH, bas, à Louise.

Eh mais ! pourquoi donc cet effroi ?
Un peu plus de courage.
(Il passe à la droite de madame Barneck.)

MADAME BARNECK, à Louise.

Allons, mon enfant, calme-toi,
N'es-tu pas près de moi ?

Enfin, voici l'heureux moment, etc.

CHŒUR.

Enfin, voici l'heureux moment, etc.

SALSBACH, bas, à madame Barneck.

Ce n'est pas sans peine que je l'ai décidée; mais enfin grâce à mon éloquence...

MADAME BARNECK.

C'est bien. (A Louise.) Ne t'avise pas de pleurer; tu le rendrais trop heureux.

SIDLER, de l'autre côté du théâtre, bas, à Malzen.

Quand je te disais qu'elle n'était pas mal, surtout ainsi, les yeux baissés...

MALZEN, la regardant avec dépit.

Laisse-moi donc tranquille! un petit air hypocrite.

MADAME BARNECK.

Partons, l'on nous attend dans la chapelle. (Bas, à Salsbach.) Ayez soin, aussitôt après le mariage, de dresser l'acte de la séparation : c'est vous que j'en charge.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

MADAME BARNECK.

Et puis j'oubliais, une lettre qui vient d'arriver pour vous, de la part du grand-duc.

SALSBACH.

Il serait possible! une place de conseiller, mes lettres de noblesse!

TOUS.

Partons, partons.

SIDLER, à Salbach.

Monsieur l'ami de la famille ne vient pas?

SALSBACH, tenant la lettre.

Non, je reste.

MALZEN.

Je conçois, quand on n'y est pas condamné...

MADAME BARNECK.

Allons, madame la baronne.

CHŒUR.

Enfin, voilà l'heureux moment, etc.

(Malzen engage Sidler à donner la main à Louise. Dépit de madame Barneck en voyant sa nièce conduite par Sidler; Malzen offre la main à madame Barneck. Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE X.

SALSBACH, seul.

Il me tardait qu'ils s'éloignassent; car, devant tout ce monde, je n'aurais pu être heureux à mon aise. Le cœur me bat en pensant que j'ai là dans ma main mes lettres de noblesse. Qui seraient bien étonnés, s'ils le savaient? ce sont ces jeunes fréluquets de ce matin, ce baron de Malzen, et surtout mon père, le maître d'école, s'il revenait au monde. Le cachet est rompu. C'est sans doute de la chancellerie? Non, de la main même du prince. Des lettres closes, quel honneur! Lisons.

« Monsieur,

« Le baron de Malzen a imploré ma protection contre la famille Barneck, dont vous êtes l'ami et le conseil. J'ai dû respecter la justice en refusant mon intervention... je vois d'ailleurs avec plaisir, dans mes États, les alliances des familles riches et des familles nobles. J'entends donc que ce mariage, devenu nécessaire, ait lieu aujourd'hui même. » (S'interrompant.) C'est aussi notre intention, et Son Altesse sera satisfaite, car, dans ce moment, sans doute, bon gré, mal gré, les époux sont bénis. (Continuant.) « Mais je sais que, dans ce cas-là, la loi autorise quelquefois une séparation, à laquelle Malzen est décidé à avoir recours. » (S'interrompant.) Il n'est pas le seul, sa femme aussi. (Continuant.) « Il y a eu déjà trop de scandale dans cette affaire; cette séparation en serait un nouveau que je veux empêcher; et, pour cela, je compte sur vous. » Sur moi! (Continuant.) « Je suis tellement persuadé que votre intervention et vos soins conciliateurs amèneront cet heureux résultat, que j'ai différé jusque-là de vous accorder ce que vous sollicitez. » Ah! mon Dieu! (Continuant.) « Mais au premier enfant qui naîtra du mariage contracté aujourd'hui, je vous promets cette grâce, que vous méritez du reste à tant de titres, etc., etc., etc. » Qu'est-ce que je viens de lire! et de quelle mission le prince s'avise-t-il de me charger!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Y pense-t-il? quelle folie?
Moi qui dois l'exemple au palais;
Il veut que je les concilie,
Et que j'accommode un procès.

Cet usage n'est pas des nôtres ;
Mais il l'exige... par égard,
Arrangeons-le... quitte plus tard
A se rattraper sur les autres.

D'ailleurs mes lettres de noblesse en dépendent. Mais comment désarmer la tante, la plus obstinée des femmes, et rapprocher des jeunes gens qui s'abhorrent, qui se détestent? Un enfant! Eh mais! il y en a un. (Relisant la lettre.) « Qui naîtra du mariage contracté aujourd'hui. » C'est clair: celui qui a précédé ne compte pas. Eh mais! je les entends. C'est toute la noce qui vient.

SCÈNE XI.

SALBACH, LOUISE, MADAME BARNECK, MALZEN, SIDLER, FRITZ, PAYSANS, GARDES-CHASSE, GENS DE LA NOCE.

(En entrant, Malzen donne la main à Louise, mais aussitôt madame Barneck les sépare et se met entre eux.)

FINALE.

AIR : Fragment du premier finale de *la Fiancée*.

CHŒUR.

Ils sont unis. Ah! quelle ivresse!
Quel doux moment! quel jour heureux!
Qu'à les fêter chacun s'empresse;
Pour leur bonheur formons des vœux.

MADAME BARNECK, radieuse, et bas, à Salsbach.

Je triomphe.

MALZEN, avec embarras.

A l'arrêt j'ai souscrit, Madame,
Et votre nièce est donc ma femme.

SALSBACH, le regardant.

Pauvre garçon!

MALZEN.

Mais du bienfait
Dont vous avez flatté mon âme
J'ose espérer l'heureux effet.
Pour nous séparer l'acte est prêt.

MADAME BARNECK, vivement.

Moi-même aussi je le réclame.

SALSBACH, à part.

Ah! diable! (Haut.)
Comme ils y vont! Mais un moment.

MADAME BARNECK.

On peut signer.

MALZEN.

Dès ce soir.

MADAME BARNECK.

A l'instant.

SALSBACH, passant entre Malzen et madame Barneck.

Non pas, non pas, la loi est formelle; elle ordonne qu'avant la séparation les époux restent au moins vingt-quatre heures ensemble, et sous le même toit.

MALZEN.

C'est trop fort.

MADAME BARNECK.

Non, jamais.

SALSBACH.

Aimez-vous mieux que le mariage soit bon et inattaquable?

MALZEN ET MADAME BARNECK.

Ce serait encore pire.

ENSEMBLE.

MALZEN, à part.

L'aventure est cruelle.
Quoi! j'aurais la douleur
D'habiter près de celle
Qui cause mon malheur!

LE CHŒUR.

L'aventure est nouvelle.
Un autre plein d'ardeur,
Dans cette loi cruelle
Trouverait le bonheur.

MADAME BARNECK, à part.

L'aventure est cruelle.
Quoi! j'aurais là douleur
De le voir près de celle
Dont il fit le malheur!

SALSBACH, à part.

L'aventure est nouvelle.
J'espère au fond du cœur
Que cette loi formelle
Sauvera mon honneur.

MALZEN, avec effort.

Jusqu'à demain, puisqu'il nous faut attendre,
Soumettons-nous.

SALSBACH, souriant.

C'est le plus court parti.

MALZEN.

Mais la justice, en m'ordonnant ainsi
Malgré moi de rester ici,
A rien de plus ne peut prétendre.

MADAME BARNECK, montrant l'appartement à gauche.

Dans notre appartement, ma nièce, il faut nous rendre.

MALZEN, montrant celui qui est à droite.

Je pense que le mien est de ce côté-là?

MADAME BARNECK, vivement.

Oui, dans l'aile du nord.

SALSBACH.

Le plus froid, c'est cela.
L'un ici, l'autre là!

ENSEMBLE.

SALSBACH, à part.

Quel doux accord, quel bon ménage!
Comment, hélas! les réunir?
Ah! c'en est fait, je perds courage,
Et, comme lui, je vais dormir.

MADAME BARNECK.

Par cet affront, par cet outrage,
Il croit peut-être nous punir;
Mais au fond du cœur il enrage,
Et cela double mon plaisir.

MALZEN, à part.

Allons, allons, prenons courage,
Mon supplice est près de finir;
Et de cet indigne esclavage
Je saurai bientôt m'affranchir.

LE CHŒUR.

Ah! quel affront! ah! quel outrage!
Nous qui comptions nous réjouir,
Nous inviter au mariage
Pour nous envoyer tous dormir.

(Madame Barneck emmène Louise dans son appartement. Malzen, Sidler et les jeunes gens sortent du côté opposé. Le reste de la noce sort par le fond.)

ACTE II.

L'appartement de Louise. Au fond, une alcôve. Deux portes latérales : celle de droite conduit à l'appartement de la tante; celle de gauche est la porte d'entrée. Au fond, deux croisées avec balcon extérieur. Auprès de la porte à droite et sur le devant une table de toilette. Deux flambeaux allumés.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, en négligé du matin, assise auprès de la toilette, et la tête appuyée sur sa main; SALSBACH, entr'ouvrant la porte.

SALSBACH.

Peut-on entrer chez la mariée? (Louise ne l'entend pas; il entre, et, venant auprès d'elle, il répète encore :) Peut-on entrer chez la mariée?

LOUISE, se levant.

Ah! c'est vous, monsieur Salsbach.

SALSBACH.

Pardon de me présenter ainsi. Vous n'avez paru ni au déjeuner, ni au dîner; et j'étais impatient de savoir des nouvelles de *madame la baronne*, car vous voilà baronne maintenant: et la chère tante à beau dire, c'est un titre assez agréable.

LOUISE.

Que l'on ne me donnera plus dès ce soir, je l'espère.

SALSBACH.

Pourquoi donc? c'est indélébile, impérissable; quand on a été baronne, ne fût-ce qu'un quart d'heure, il n'y a plus de raison pour que ça finisse.

LOUISE.

Peu m'importe, je n'y tiens pas, pourvu que la séparation soit prononcée aujourd'hui même.

SALSBACH, à part.

Nous y voilà.

AIR d'*une Heure de mariage*.

A se rapprocher tous les deux,
Comment pourrais-je les contraindre?

LOUISE, l'observant.

Mais vous paraissez soucieux.
Avons-nous quelque obstacle à craindre?

SALSBACH, à part.

Non, non, Madame, aucun encor!

(Haut.)
Vous êtes, sans qu'on vous y force,
Tous deux parfaitement d'accord.
C'est ce qu'il faut pour un divorce.

Vous ne l'avez pas vu depuis hier soir?

LOUISE.

Non, sans doute.

SALSBACH, à part.

Ni moi, non plus. (Haut.) Je viens de le rencontrer tout à l'heure; il paraît qu'il voudrait vous parler.

LOUISE, effrayée.

A moi!

SALSBACH.

Oui; il m'a chargé de vous demander un moment d'entretien. (A part.) Il se pendrait plutôt que d'y songer.

LOUISE.

Que me dites-vous là? Ah! mon Dieu! cette idée me rend toute tremblante.

SALSBACH.

Eh bien! eh bien! pourquoi donc? est-ce que je ne suis pas là? Certainement, je ne vous conseillerai jamais d'aimer votre mari, le ciel m'en préserve! mais cela n'empêche pas de l'écouter; si ce n'est pas pour vous, c'est peut-être pour d'autres, pour le monde, pour l'honneur de la famille.

LOUISE, avec calme et résolution.

Monsieur Salsbach, je n'ai pas encore votre expérience; je connais peu ce monde dont vous me parlez, et qui m'a punie autrefois de la faute d'un autre. On m'a dit que, pour le satisfaire, il fallait un mariage, une réparation; et quoique j'eusse de la peine à comprendre qu'il fût au pouvoir de quelqu'un que je n'estime pas de me rendre l'honneur, qu'en c'était lui qui s'était déshonoré, j'ai obéi, j'ai consenti à ce mariage, à condition qu'il serait rompu sur-le-champ; et maintenant, c'est moi qui crois de ma dignité, de mon honneur, de réclamer cette séparation. Ma tante m'a fait demander pour ce sujet. Monsieur Salsbach, souffrez que je passe chez elle. (Elle salue et sort.)

SCÈNE II.

SALSBACH, seul.

Et elle aussi, qui s'avise maintenant de montrer du caractère! Elle, autrefois si bonne, si douce, si patiente! Comme le mariage change une jeune personne! Le mari à gauche, la femme à droite; joli débu pour mes lettres de noblesse! Ces gens-là, cependant, étaient faits l'un pour l'autre : même fierté, même obstination; et je suis sûr qu'ils s'aimeraient beaucoup, s'ils ne se détestaient pas! Voyons, voyons; peut-être qu'en embrouillant l'affaire... ça ma réussi quelquefois, et... chut! voici le mari; est-ce qu'il aurait changé d'idée?

SCÈNE III.

SALSBACH, MALZEN, introduit par Fritz.

MALZEN.

C'est vous que je cherchais, Monsieur.

SALSBACH, d'un air riant.

Qu'est-ce qu'il y a, mon cher monsieur? quelque chose de pressé, à ce qu'il paraît; car pour venir jusque dans la chambre de la mariée...

MALZEN.

Ah! c'est... pardon!... si je l'avais su...

SALSBACH, souriant.

Pourquoi donc? vous avez bien le droit d'y entrer.

MALZEN.

Je n'y resterai pas longtemps; les vingt-quatre heures sont expirées, nous n'avons plus qu'à signer l'acte de séparation. Ainsi, terminons, je vous prie; j'ai fait seller mon cheval, et je veux partir avant la nuit.

SALSBACH, à part.

Quand je disais qu'il y avait sympathie... (Regardant à sa montre. Haut.) Permettez, Monsieur, permettez, il s'en faut encore de trois quarts d'heure.

MALZEN, impatienté.

Ah! Monsieur!

SALSBACH.

Non pas que nous y tenions... Mais il faut au moins le temps de dresser l'acte, de le rédiger.

MALZEN, montrant un papier.

C'est inutile, le voici.

SALSBACH.

Déjà ! très-bien, Monsieur. (Il sonne.)

MALZEN.

Que faites-vous? vous ne lisez pas?

SALSBACH.

Mon devoir est de le soumettre d'abord à la tante de madame la baronne. (A Fritz qui paraît.) Portez cela à votre maîtresse. (Fritz reçoit le papier, et entre chez madame Barneck.) Et maintenant que tout est fini, jeune homme, je ne vois pas pourquoi vous refusez l'entrevue que madame de Malzen vous à fait demander.

MALZEN.

Madame de Malzen?

SALSBACH.

Oui, avant de partir, votre femme veut vous parler; on vous l'a dit?

MALZEN.

Du tout.

SALSBACH.

Eh bien! je vous l'apprends. (A part.) Qu'est-ce que je risque? ça ne peut pas aller plus mal.

MALZEN.

Me parler! et de quoi?

SALSBACH.

Mais de vos intérêts communs.

MALZEN, vivement.

Nous n'en aurons jamais.

SALSBACH.

De votre fils peut-être; car vous n'avez pas oublié, Monsieur, que vous avez un enfant. (Avec sensibilité.) Un enfant savez-vous bien, jeune homme, tout ce que ce mot renferme de sacré, de touchant, quels devoirs il impose?

MALZEN.

Je vous dispense...

SALSBACH.

Et quel bonheur il promettrait à votre vieillesse, surtout si vous en aviez plusieurs, beaucoup même? le ciel protége les familles nombreuses.

MALZEN, avec impatience.

Il suffit. J'ai pourvu au sort de mon fils, autant qu'il était en moi : ainsi cette entrevue est inutile.

SALSBACH, vivement.

Pardonnez-moi, elle est indispensable.

MALZEN.

Monsieur...

SALSBACH.

Et vous êtes trop galant homme...

MALZEN, avec colère.

Eh! morbleu!

SALSBACH.

Justement, voici madame la baronne.

MALZEN, s'arrêtant.

Dieu!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, apercevant le baron.

Que vois-je!

SALSBACH, à part.

C'est le ciel qui l'envoie.

MALZEN, à part.

Je suis pris! c'était arrangé entre eux.

LOUISE, bas, à Salsbach, d'un ton de reproche.

Ah! monsieur Salsbach!

SALSBACH, bas.

Ce n'est pas ma faute, madame la baronne; j'ai voulu le renvoyer, mais il a tant insisté... Vous aurez plus tôt fait de l'écouter.

LOUISE, de même.

Eh! mon Dieu! et savez-vous ce qu'il me veut?

SALSBACH, de même.

Non, madame la baronne. (A part.) Il serait bien embarrassé lui-même... (Allant à Malzen qui est de l'autre côté.) Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous engager à la modération, au calme. (Bas à Louise.) Du courage, Madame! (A Malzen.) Je vous laisse! (A part, et s'essuyant le front.) Dieu! se donner tant de mal, et pour les enfants des autres! Ils finiront peut-être par s'entendre. (Il se retire à pas de loup, et entre chez madame Barneck.)

SCÈNE V.

LOUISE, MALZEN.

MALZEN, à part.

Voilà bien la plus sotte aventure!... Que peut-elle me vouloir?

LOUISE, à part.

Qu'a-t-il à me dire?

MALZEN, à part.

N'importe, il faut l'entendre.

LOUISE, à part.

Puis qu'on le veut, écoutons-le. (Moment de silence.)

MALZEN.

Elle a bien de la peine à se décider.

LOUISE.

Comme il se consulte!

MALZEN, à part.

Allons, il faut être généreux, et venir à son secours. (Haut.) Eh bien! Madame, vous avez désiré me parler?

LOUISE, étonnée.

Comment! Monsieur, il me semble que c'est vous.

MALZEN.

Moi! Je n'y pensais pas.

LOUISE, blessée.

Ah! Monsieur, ce dernier trait manquait à tous les autres.

MALZEN.

Que voulez-vous dire?

LOUISE, se contraignant.

Rien, Monsieur; j'y suis habituée, je ne vous fais aucun reproche. Tout ce que j'ai éprouvé depuis trois ans, tout ce que j'ai souffert pour vous, ne me donnait aucun droit à votre affection, je le sais; mais peut-être m'en donnait-il à vos égards.

MALZEN.

Madame.

LOUISE.

AIR : *Pour la chercher je cours en Allemagne.*

Je sais pour moi votre haine profonde,
Mais un seul point me rassurait;
J'ai toujours vu jusqu'ici dans le monde
Que de respects chacun nous entourait.

Ce n'est pas moi plus que toute autre.
Mais, des égards... je croyais, entre nous,
Qu'une femme, fût-ce la vôtre,
Devait en attendre de vous.

MALZEN, embarrassé.

Je vous assure, Madame, que je n'ai jamais eu l'intention de rendre notre position plus pénible; elle l'est déjà bien assez. J'ai cru... on m'avait dit... on m'a trompé, je le vois... et si quelque chose dans mes paroles a pu vous offenser, il faut me le pardonner. (D'une voix émue.) Je suis si malheureux!

LOUISE, baissant les yeux.

Du moins, vous ne l'êtes pas par moi. (Malzen la regarde et baisse les yeux à son tour.) Si l'on m'avait écoutée, croyez, Monsieur, que ce procès n'aurait jamais eu lieu! Le bruit et l'éclat ne vont pas à une femme, même quand elle a raison! ce qu'elle peut y gagner ne vaut pas ce qu'elle y perd! Mais je je n'étais pas la maîtresse; tout ce que j'ai pu faire, c'est que votre sort ne fût pas enchaîné pour longtemps; et, grâce à moi, vous allez être libre.

MALZEN, interdit.

Madame, je dois à mon tour me justifier sur des procédés...

LOUISE.

C'est inutile : puissiez-vous les oublier, Monsieur, comme moi-même je les oublie!

MALZEN, confondu, à part, avec dépit.

Eh bien! j'aimerais mieux la tante avec ses emportements que cet air de résignation qui vous met dans votre tort. (Haut.) Permettez-moi seulement, Madame, de vous expliquer...

LOUISE, avec émotion.

Oh! non, non, point d'explication, je vous en conjure; je vous prie seulemeut d'avoir pitié de moi, de vouloir bien abréger cette entrevue, et, s'il est vrai, comme on me l'a assuré, que vous ayez quelque chose à me demander...

MALZEN.

Oui, oui, Madame; avant de m'éloigner, me sera-t-il permis de voir mon fils?

LOUISE.

Je vais donner des ordres, vous le verrez.

MALZEN, troublé.

Un mot encore : je ne sais comment vous exprimer... je vois que je suis plus coupable que je ne pensais... et j'ai re-

gret maintenant d'avoir envoyé à madame votre tante, avant de vous l'avoir soumis, cet acte qui doit fixer ...

LOUISE.

J'étais près d'elle quand on l'a apporté. Je l'ai lu, Monsieur.

MALZEN, vivement.

Vous l'avez lu? je vous demande pardon d'avance pour quelques expressions... je l'ai fait dans un premier mouvement, et vous avez dû être choquée...

LOUISE.

Non; mais j'y ai trouvé des choses qui m'ont paru peu convenables, et que je me suis permis de changer.

MALZEN.

AIR : *Je n'ai point vu ce bouquet de lauriers.*

Sans les connaître à l'instant j'y souscris :
Quoi qu'on ait fait, je l'approuve d'avance.
(A part.)
Car avec elle, et plus j'y réfléchis,
Je suis honteux de mon impertinence.
(Haut.)
Oui, j'en conviens, injuste en mes dédains,
Depuis qu'un fatal mariage
A dû réunir nos destins,
J'eus tous les torts...

LOUISE, avec douceur.

Et moi tous les chagrins,
Je préfère mon partage.

MALZEN.

Ah! Madame, s'il dépendait de moi...

LOUISE, l'interrompant.

C'est bien, Monsieur; j'aperçois votre ami, qui, sans doute, vous rapporte cet écrit.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SIDLER, entrant par la gauche.

SIDLER, sans voir Louise.

Victoire! mon cher baron; voici l'acte bienfaisant...

MALZEN, bas, et lui serrant la main.

Veux-tu te taire!

SIDLER, voyant Louise.

Oh ! mille pardons, Madame. Je veux dire que... voici l'acte douloureux qu'on a cru nécessaire...

LOUISE.

Je vous laisse. (Elle fait un pas pour sortir.)

SIDLER, l'arrêtant.

Pourquoi donc? puisque vous voilà réunis, nous pouvons toujours signer.

MALZEN, regardant l'acte.

Oui; mais je dois d'abord effacer quelques mots. Que vois-je? c'est de votre main, Madame?...

LOUISE, avec embarras.

Oui, Monsieur.

MALZEN, qui a commencé à lire l'acte.

O ciel! quoique séparés, vous voulez que la communauté des biens continue?

SIDLER.

Est-il possible?

LOUISE, lui faisant signe de continuer.

Lisez, Monsieur; vous verrez que vous ne me devez aucun remerciement : je n'ai rien fait pour vous.

MALZEN, continuant.

« Cette donation, que ma tante approuvera, j'espère, je la fais, non pour un homme que je n'aime (Hésitant.) ni n'estime, mais pour mon fils seul! je ne veux pas que celui dont il porte le nom se trouve dans une position indigne de son rang et de sa naissance. Je ne veux pas que mon fils puisse me reprocher un jour d'avoir permis que son père connût la gêne et le malheur. »

SIDLER.

Par exemple, voilà une générosité...

MALZEN.

Dites un affront; non, je n'accepte point, je n'accepterai jamais. Et quelques torts que j'aie eus, Madame, je ne mérite pas cet excès d'humiliation, et je vous demande en grâce de m'écouter.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BARNECK, donnant la main à SALSBACH.

MADAME BARNECK, qui a entendu les derniers mots.

Il n'est plus temps, Monsieur; l'heure a sonné.

MALZEN.

Comment!

MADAME BARNECK.

Dieu merci, ma nièce est libre, et vous pouvez vous éloigner.

MALZEN.

Pas encore, Madame.

MADAME BARNECK.

Qu'est-ce à dire, Monsieur? quand tout est convenu, arrêté; quand la séparation est prononcée?

MALZEN, vivement.

Elle ne l'est pas encore, Madame; votre nièce n'a pas signé.

MADAME BARNECK, prenant l'acte.

Ce sera fait dans l'instant, Monsieur. Allons, Louise. (Elle lui donne la plume.)

SIDLER.

Permettez...

SALSBACH.

Un moment.

MALZEN, à Louise.

Madame, je vous en conjure, au nom du ciel, ne signez pas avant de m'avoir entendu; je puis me justifier, et... (Louise signe.)

SALSBACH.

Elle a signé.

MALZEN, accablé.

Ah!

MADAME BARNECK, présentant la plume à Malzen.

A votre tour, Monsieur.

MALZEN, prend la plume, garde le silence un instant, puis la jetant avec vivacité, il s'écrie :

Non, Madame!

MADAME BARNECK.

Comment?

MALZEN.

Je ne signerai pas.

SIDLER.

Qu'est-ce que tu dis donc!

SALSBACH, à part.

Très-bien.

MALZEN.

Non, je ne signerai pas un acte qui me déshonore. Il suffit de lire la clause que votre nièce a ajoutée.

MADAME BARNECK.

Je ne la connais pas, Monsieur, et je l'approuve d'avance; la baronne de Malzen ne peut rien vouloir que de juste, d'honorable. Ainsi, terminons ce débat et signez sur-le-champ.

MALZEN, hors de lui.

Non, vous dis-je; mille fois non!

MADAME BARNECK.

On vous y forcera, Monsieur.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

MADAME BARNECK.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Les tribunaux décideront l'affaire.

MALZEN.

Vous le voulez? Eh bien! soit, j'y consens.

MADAME BARNECK.

Nous plaiderons!

SALSBACH.

C'est là ce qu'il faut faire.

TOUS.

Nous plaiderons!

SALSBACH, à part.

Quel bonheur je ressens!

(Haut.) (A part.)

Un bon procès! En voilà pour longtemps.

SIDLER.

C'est son mari!

MADAME BARNECK.

Non pas!

SALSBACH.

La cause est neuve!

Avant qu'un arrêt solennel
Ait décidé ce qu'il est; grâce au ciel,
Elle aura le temps d'être veuve.

LOUISE, tremblante.

Ma tante, je vous en supplie...

MADAME BARNECK, en colère.

C'est qu'on n'a jamais vu un pareil caractère; il a fallu un

jugement pour le marier, il en faut un pour le séparer, il en faudrait peut-être... Nous l'obtiendrons, Monsieur, nous l'obtiendrons; et dès demain, je présenterai requête. (A Salsbach.) Monsieur Salsbach!

SALSBACH, passant auprès de madame Barneck.

Je suis prêt, Madame; mais il y aurait peut-être moyen d'arranger à l'amiable...

MADAME BARNECK.

Du tout, je veux plaider; et en attendant, j'espère, Monsieur, que vous allez vous retirer. Il est nuit, votre cheval est sellé depuis longtemps.

MALZEN.

Il attendra; car je ne partirai pas sans avoir parlé à ma femme.

MADAME BARNECK.

A votre femme!

SASLBACH.

Votre femme provisoirement, c'est vrai; mais on verra.

MALZEN.

Tant que durera le procès, vous ne pouvez pas empêcher que je ne sois son mari; et j'ai bien le droit...

MADAME BARNECK.

Vous n'en avez aucun.

MALZEN.

Je lui parlerai.

MADAME BARNECK.

Malgré moi?

MALZEN.

Malgré tout le monde. (Avec force.) Je suis ici chez elle, chez moi, dans la chambre de ma femme; et nul pouvoir ne m'en fera sortir. (Il s'assied sur une chaise à gauche.)

MADAME BARNECK, s'approchant de Louise, qui à l'air de se trouver mal.

Qu'as-tu donc, Louise?

AIR : *Sortez, sortez* (de LA FIANCÉE).

O ciel! la pauvre enfant! la force l'abandonne.

MALZEN, courant à elle.

Malheureux que je suis!

MADAME BARNECK.

Sortez, je vous l'ordonne!

Monsieur, voulez-vous dans ces lieux
La voir expirer à vos yeux

ENSEMBLE.

MADAME BARNECK.

Sortez, ou bien j'appellerai :
Il sortira, je l'ai juré.

SALSBACH, à Malzen.

Sortez, mon cher, je vous suivrai;
Faites les choses de bon gré.

SIDLER.

Sortons, mon cher, et de bon gré ;
C'est moi qui vous consolerai.

MALZEN.

Puisqu'il le faut j'obéirai;
Mais dans ces lieux je reviendrai.

(Salsbach et Sidler emmènent Malzen. Tous les trois sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, MADAME BARNECK.

MADAME BARNECK.

Je reviendrai! Qu'il en ait l'audace!

LOUISE.

Comment? ma tante, est-ce que vous croyez?..

MADAME BARNECK.

Pure bravade! Mais n'importe, je vais donner des ordres pour que l'on veille toute la nuit.

LOUISE, tombant dans un fauteuil.

Ah! ma tante, quelle scène!

MADAME BARNECK.

Pauvre petite! j'espère que je me suis bien montrée. C'est d'autant mieux à moi, que je ne savais pas trop de quoi il était question, ni le motif de sa résistance.

LOUISE.

Je vous l'expliquerai ; mais je dois convenir que c'est d'un honnête homme.

MADAME BARNECK.

Hum! ce n'est pas cela, et j'ai bien une autre idée.

LOUISE.

Quoi donc, ma tante?

MADAME BARNECK.

Une idée qui m'est venue comme un coup de foudre, et qui rendrait notre vengeance complète. As-tu remarqué son trouble, son agitation? s'il s'avisait de t'aimer réellement?

LOUISE, troublée.

Lui!

MADAME BARNECK.

Je donnerais tout au monde pour que ce fût vrai; quel bonheur de le désoler!

LOUISE.

Je n'y tiens pas.

MADAME BARNECK.

Et tu as tort. Dieu! si c'était de moi qu'il fût amoureux! Adieu, mon enfant, adieu; ne t'inquiète pas, ne te tourmente pas, je me charge du procès, de la séparation; toi songe seulement qu'il est parti désolé, désespéré. Ah! qu'il est doux de se venger, et quelle bonne nuit je vais passer! (Elle embrasse Louise, et rentre chez elle.)

SCÈNE IX.

LOUISE, seule.

En vérité, ma tante a des idées que je ne conçois pas. (Elle s'assied.) Et ce qu'elle disait tout à l'heure... cette émotion... c'est singulier, je l'avais remarquée aussi; mais s'il était vrai!.. ce serait une raison de plus pour hâter cette séparation. Oui, mon indifférence pour lui est dans ce moment la seule vengeance qui me soit possible. (On frappe doucement à la porte à gauche.) On a frappé à ma porte. (Elle se lève.) Qui peut venir au milieu de la nuit. (On frappe un peu plus fort.) Impossible de ne pas répondre. (D'une voix émue.) Qui est là?

SALSBACH, en dehors.

Moi, madame la baronne.

LOUISE.

C'est la voix de Salsbach! que veut-il?

SALSBACH, à voix basse.

Si vous n'êtes pas couchée, j'ai un mot à vous dire, c'est très-pressé.

LOUISE, allant ouvrir.

Ah! mon Dieu! il va réveiller ma tante. Mais taisez-vous

donc, monsieur Salsbach, vous faites un tapage... (Elle lui ouvre.)

SCÈNE X.

SALSBACH, LOUISE.

SALSBACH, entrant.

Pardon, je craignais que vous ne fussiez endormie.

LOUISE.

Qu'y a-t-il donc?

SALSBACH, regardant dans l'appartement.

Madame Barneck est rentrée dans son appartement, tant mieux!

LOUISE.

Mais pourquoi donc ces précautions? qu'avez-vous à me dire?

SALSBACH.

Une chose fort délicate. M. de Malzen...

LOUISE.

Eh bien?

SALSBACH.

Vous saurez que je l'avais emmené et reconduit jusqu'à la grande porte, qui s'est refermée sur lui.

LOUISE.

Grâce au ciel le voilà donc sorti!

SALSBACH.

Pas encore.

LOUISE.

Que dites-vous?

SALSBACH.

Je viens de le retrouver dans le parc, dont probablement il avait franchi les murs, au risque de se casser le cou. Il voulait rester, j'ai répondu, il a répliqué. Je suis avocat; mais il est amoureux : il crie encore plus fort que moi, et comme on pouvait nous entendre, j'ai transigé. Il consentait à s'éloigner, à condition que je me chargerais pour vous d'une lettre qu'il allait écrire.

LOUISE.

J'aurais refusé.

SALSBACH.

Vous aimez donc mieux qu'il passe la nuit dans le parc, sous vos fenêtres? car il y est dans ce moment?

LOUISE.

M. de Malzen!

SALSBACH.

Exposé aux coups des gardes-chasse, qui, la nuit, peuvent le prendre pour un malfaiteur, et tirer sur lui.

LOUISE.

O ciel! il valait mieux prendre la lettre.

SALSBACH.

C'est ce que j'ai fait.

AIR de *Marianne*.

C'était un parti des plus sages.
Je l'ai vu tracer au crayon
Ce petit mot de quatre pages
Que je vous apporte.

LOUISE, le prenant.

C'est bon.

SALSBACH, la suivant des yeux.

On la reçoit!
C'est fort adroit;
Par ce moyen
Mes affaires vont bien.

(Louise, sans lire la lettre, la déchire et jette les morceaux à terre.)

Ciel! sans la lire,
On la déchire!
O sort fatal!
Mes affaires vont mal!

LOUISE.

Qu'avez-vous? quel effroi vous presse?

SALSBACH, à part.

Moi? rien. Hélas! dans ce billet,
Il m'a semblé qu'on déchirait
Mes lettres de noblesse.

(Haut.) Quoi! Madame, voilà le cas que vous en faites?

LOUISE.

Oui, Monsieur.

SALSBACH.

Mais cependant, Madame...

LOUISE, sèchement.

Pas un mot de plus. Et maintenant, qu'il s'éloigne à l'instant!

SALSBACH.

Je m'en vais lui dire de s'en aller. Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Il passe à la gauche, Louise va auprès de la toilette; elle fait un mouvement. Il s'arrête.) Vous dites?..

LOUISE.

Monsieur?

SALSBACH.

J'ai cru que vous me parliez. Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Un silence.) Vous n'avez plus rien à m'ordonner?

LOUISE.

Non.

SALSBACH.

Bonsoir, bonsoir, madame la baronne.

LOUISE.

Bonsoir, monsieur Salsbach.

SALSBACH, à mi-voix.

Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Il sort.)

SCÈNE XI.

LOUISE, seule; elle va fermer la porte et pousse le verrou.

Fermons cette porte. Je suis toute tremblante. (Elle s'assied.) En vérité, tant d'audace commence à me faire peur. Et ce M. de Malzen! mais qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qui lui prend maintenant? un caprice, l'esprit de contradiction. Grâce au ciel, tout est fini, et nous en voilà débarrassées. (Elle se lève.) Il faut tâcher surtout que ma tante ne se doute point de cette dernière extravagance. (Regardant à terre.) Et les morceaux de cette lettre que l'on pourrait trouver! (Elle les ramasse et les regarde.) Quatre pages! M. Salsbach a dit vrai, les voilà. Comment m'a-t-il écrit quatre pages?.. qu'est-ce qu'il a pu me dire, à moi? (Elle lit.) « Louise... » C'est sans façon! comment! m'appeler Louise tout uniment! (Lisant avec émotion.) « Louise, vous devez me haïr, et je ne puis vous dire à quel point je me déteste moi-même! Avoir méconnu tant de charmes, tant de vertus! Ma vie entière suffira-t-elle pour expier mes injustices? » (S'interrompant.) Oh! non, sans doute. (Lisant.) « J'ai vu

notre enfant. Avec quelle émotion, quel bonheur, j'ai retrouvé dans ses jeunes traits ceux d'un coupable. » (Avec un air de satisfaction.) C'est vrai, il lui ressemble. (Elle lit.) « Les miens finiront, j'espère, par vous paraître moins odieux en regardant souvent votre fils. Je ne puis exprimer ce que j'éprouve depuis une heure; j'ai mille choses à vous dire, il faut absolument que je vous parle. Je sais qu'il y va de ma vie, mais je brave tout; et dussé-je périr sous vos yeux... » (On entend un coup de fusil dans le jardin.) Qu'entends-je! Ah! le malheureux! il aura été aperçu! (Elle court à la fenêtre à gauche, l'ouvre précipitamment pour voir ce qui se passe, et aperçoit Malzen sur le balcon.)

SCÈNE XII.

LOUISE, MALZEN.

LOUISE, reculant et jetant un cri.

Ah!

MALZEN, à voix basse, et la main étendue vers elle.

Ne criez pas, ou je suis perdu.

LOUISE, tremblante.

Que vois-je!

MALZEN, de même.

J'étais poursuivi par un garde qui a crié : *Qui vive?*

LOUISE.

O ciel!

MALZEN.

Ne craignez rien, je me suis bien gardé de répondre. Aussi, me prenant pour un voleur, il m'a ajusté; mais, caché par un massif, j'ai eu le temps de m'élancer au treillage de ce balcon.

LOUISE, s'appuyant sur un meuble.

Je me soutiens à peine.

MALZEN.

Calmez-vous.

LOUISE, le regardant.

Ah! mon Dieu!

MALZEN, à la fenêtre, à droite, et prêtant l'oreille en dehors.

Chut, je vous en prie. On ouvre une fenêtre.

LOUISE, écoutant.

C'est celle de ma tante.

MALZEN, écoutant.

Elle s'inquiète, elle s'informe de ce bruit. On lui répond que c'était une fausse alerte. Très-bien. Elle recommande la plus grande surveillance. La fenêtre se referme.

LOUISE.

Je respire.

MALZEN, s'éloignant de la fenêtre.

Tout est tranquille maintenant. (Se tournant vers Louise.) Ah! Madame! que d'excuses je vous dois! Combien je me repens de la frayeur que je vous ai causée!

LOUISE, troublée.

En effet, cette manière d'arriver est si extraordinaire... Mais maintenant, Monsieur, qu'allez-vous devenir? J'espère que vous allez repartir sur-le-champ.

MALZEN.

Et par où, Madame?

LOUISE.

Mais, par le même chemin.

MALZEN.

Impossible ; les gardes-chasse sont là.

AIR : *Pour le chercher je cours en Allemagne.*

Songez qu'on me poursuit encore :
Je ne pourrai, malgré l'obscurité,
Leur échapper ; aussi j'implore
Les droits sacrés de l'hospitalité.

LOUISE.

Comment! Monsieur...

MALZEN, l'imitant.

Faut-il donc qu'on réclame
De tels bienfaits? je croyais, entre nous,
Qu'un malheureux, fût-ce un époux, Madame,
Devait les attendre de vous.

LOUISE, vivement.

Je ne dis pas non, Monsieur, mais vous ne pouvez pas rester là ; il faut vous éloigner à l'instant, je l'exige.

MALZEN, allant à la porte à droite.

Peut-être que cette porte...

LOUISE, l'arrêtant.

C'est la chambre de ma tante.

MALZEN.

Ah! diable! (Montrant la porte à gauche.) Celle-ci?...

LOUISE.

Oui, elle donne sur l'escalier; et... (Elle se dispose à l'ouvrir, et s'arrête en écoutant.) J'entends marcher.

FRITZ, en dehors et à voix basse.

Madame la baronne.

LOUISE, bas.

C'est Fritz.

FRITZ, de même.

Ne vous effrayez pas de ce bruit, ce n'est rien. Mais pour qu' personne ne puisse entrer dans la maison, madame votre tante m'a dit de veiller dans ce collidor. Ainsi, dormez tranquille, j' suis là.

LOUISE.

Oh! mon Dieu! et quel moyen?..

MALZEN.

Il n'y en a qu'un, et au risque de ma vie... (Courant à la fenêtre à gauche.) Cette fenêtre...

LOUISE, l'arrêtant.

O ciel! non, Monsieur, je vous en prie. (Se reprenant.) Il ne manquerait plus que cela, grand Dieu! quelqu'un que l'on verrait s'échapper de chez moi. (Elle descend sur le devant du théâtre, à droite.)

MALZEN, allant auprès d'elle et souriant.

Il n'y aurait que le mari qui pourrait s'en fâcher, et nous sommes sûrs de lui.

LOUISE.

Monsieur...

MALZEN.

Mais vous le voulez, Madame, je vous obéis. Je reste.

LOUISE, à part.

Allons, c'est moi maintenant qui l'empêche de s'en aller. (Elle va s'asseoir auprès de la toilette.)

MALZEN, regardant autour de lui.

Me voici donc dans votre chambre! dans cette chambre qui devait être la nôtre, et dont je m'étais exilé moi-même. J'y suis près de vous, mais par grâce, comme un banni, un fugitif, à qui l'on accorde quelques instants d'hospitalité, et demain...

LOUISE.

Ah! demain est loin encore.

MALZEN, faisant quelques pas, et s'approchant de Louise.

Moi, je ne me plaindrai pas : le temps ne s'écoulera que trop rapidement.

LOUISE, effrayée.

Monsieur, Monsieur, je vous en supplie...

MALZEN, retournant à sa place.

C'est juste; pardon, Madame. C'est bien le moins, puisque vous m'accordez un asile, que je ne sois pas incommode. Soyez tranquille, je ne vous gênerai pas, je me tiendrai là, sur une chaise. Vous permettez, Madame ?

LOUISE.

Mais il le faut bien, Monsieur.

MALZEN.

Que vous êtes bonne! (Il s'asseoit. Moment de silence.) Je vous en prie, Madame, que je ne vous empêche pas de reposer. Je sens bien que, dans notre situation, c'est difficile : on dit que les plaideurs ne dorment pas; mais nous pouvons, du moins, parler de notre procès; car maintenant c'est vous qui voulez plaider, c'est vous qui m'y forcez, et je vous préviens, Madame, que je me défendrai avec acharnement, que je vous ferai toutes les chicanes possibles. Vous ne pouvez pas m'en vouloir.

LOUISE, le regardant.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez beaucoup. Il me semble que nous avons tout à fait changé de rôle, et ce matin encore...

MALZEN, se levant et allant auprès de Louise.

Ne me parlez pas de ce matin, d'hier, de ces deux années. J'étais un insensé, un fou...

LOUISE.

Et maintenant vous vous croyez plus sage ?

MALZEN, se levant.

Non, mais plus juste, car j'ai appris à vous apprécier. Il est des préjugés que je ne prétends pas défendre, mais que je devais respecter : car c'étaient ceux de ma famille.

AIR de *l'Angelus*.

Mon père, dans cet union,
Voyait une honte certaine,
Une tache pour notre nom.

LOUISE.

J'entends, et vous avez sans peine
Contre nous partagé sa haine.

MALZEN.

Oui, mon père était tout pour moi,
Et dans mon âme prévenue,
J'ai fait comme lui, mais je croi
Qu'il eût bientôt fait comme moi,
Si jamais il vous avait vue.

Mais ne vous connaissant point, décidé à vous repousser, la perte de ce procès l'a conduit au tombeau.

LOUISE.

O ciel ! (Elle se lève.)

MALZEN.

Jugez alors des sentiments qui m'animaient pendant ce mariage; jugez si ma haine était légitime. En vous accablant de mes odieux procédés, il me semblait que je vengeais mon père. Un mot de vous a changé toutes mes résolutions, m'a fait connaître l'étendue de mes torts, et je n'ai plus qu'un seul désir, celui de les réparer, d'obtenir mon pardon, et de vous rendre au bonheur.

LOUISE, avec émotion.

Au bonheur! Et qui vous dit, Monsieur, qu'il soit encore possible ?

MALZEN, étonné.

Comment?

LOUISE.

Qui vous dit que cet hymen que vous voulez m'imposer ne soit pas un supplice éternel pour moi?

MALZEN.

Qu'entends-je!

LOUISE.

Savez-vous, lorsqu'un sort fatal m'a fait vous rencontrer, si ma famille n'avait pas déjà disposé de moi? si moi-même je n'avais pas fait un choix dans lequel j'eusse placé les espérances de toute ma vie? Quel droit aviez-vous de changer ma destinée? Et pour tant de maux, tant d'offenses, quelle réparation? que m'offrez-vous? la main d'un homme que je ne connais pas, qui m'a vouée au mépris, et que peut-être je devrais haïr.

MALZEN.

O ciel! vous en aimeriez une autre! il serait vrai!

LOUISE, froidement.

De quel droit voulez-vous connaître mes sentiments?

MALZEN.

Ce n'est pas un mari qui vous interroge. Dès ce moment je ne le suis plus; mais parlez, de grâce.

LOUISE, avec calme.

Je n'ai, Monsieur, nulle réponse à vous faire.

MALZEN.

Ah! votre silence en est une. (Froidement.) Écoutez, Louise; je vous ai outragée, et pendant trois ans je vous ai rendue bien malheureuse; mais ce jour seul vient de vous venger. Oui, soyez satisfaite, et jouissez à votre tour de votre triomphe et de mon tourment. (Avec force.) Je vous aime!

LOUISE.

Que dites-vous?

MALZEN.

De toutes les forces de mon âme. Depuis que je vous ai vue apparaître à mes yeux comme un ange de bonté, depuis surtout que j'ai embrassé mon fils, je ne puis vous dire quelle révolution s'est opérée en mon cœur. Je ne puis vivre sans vous, et c'est dans ce moment que je vous perds à jamais, que vous m'abandonnez, que vous en aimez un autre!

LOUISE.

Qui vous l'a dit?

MALZEN.

Vous-même, votre silence.

LOUISE.

Pourquoi l'interpréter ainsi?

MALZEN, avec joie.

O ciel! vous n'aimez personne? vous le jurez?

LOUISE.

Je n'ai pas dit cela non plus.

MALZEN.

Et qui donc serait digne de tant de bonheur? Ah! s'il est dû à celui qui vous aime le mieux, qui plus que moi pourrait y aspirer? Je vous dois mon sang, ma vie entière, en expiation de mes fautes. Elle se passera à vous adorer, à implorer ma grâce. Et peut-être un jour, convaincue de mon amour, vous consentirez à me pardonner.

LOUISE, troublée.

Air de *Téniers*.

Non, non, Monsieur, gardez-vous de croire ;
N'essayez pas de m'attendrir :
Quand de vos torts je perdrais la mémoire,
Ma tante est là, que rien ne peut fléchir.
Elle a promis une haine constante,
Elle a juré sur l'honneur et sa foi
De ne jamais pardonner, et ma tante
Tient ses serments bien mieux que moi.

MALZEN, vivement.

Dieux! qu'entends-je!

LOUISE.

Je n'ai rien dit.

MALZEN, avec chaleur.

Au nom de mon amour, au nom de mon fils, rends-moi un bien qui fut le mien. Oui, Louise, je réclame mes droits. Tu m'appartiens. (Il tombe à ses genoux.)

LOUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous. (Plus tendrement.) Eh bien! tais-toi, tais-toi, j'entends du bruit.

MALZEN.

Ah! je suis trop heureux!

SCÈNE XIII.

LES PRÉBÉDENTS, MADAME BARNECK.

LOUISE, à part, et toute troublée.

C'est ma tante! (Malzen est à genoux devant elle; elle se met devant lui et le cache avec sa robe.) Quoi! c'est vous, de si bon matin?

MADAME BARNECK.

Il est jour depuis longtemps, et puis je t'annonce une visite : M. le président, dont la terre est voisine de la nôtre; je l'avais fait prévenir hier soir, et il vient d'arriver.

LOUISE.

Se déranger à une pareille heure!

MADAME BARNECK.

C'est pour lui un plaisir. Il a le fusil sur le dos, et rend la justice en allant à la chasse. Viens, on t'attend.

LOUISE.

Et pourquoi?

MADAME BARNECK.

Pure formalité. Il faut absolument renouveler entre ses mains la déclaration d'hier.

MALZEN, la retenant par sa robe.

Vous n'irez pas. (Louise le regarde et lui sourit avec tendresse.)

MADAME BARNECK.

Et devant témoins que j'ai choisis, et qui nous attendent, M. Sidler et M. de Salsbach, attester que, depuis ta demande en séparation, tu n'as pas vu ton mari, ce qui est bien aisé à dire.

LOUISE, dans le dernier trouble.

Oui, ma tante.

MADAME BARNECK.

Que tu ne lui as pas parlé.

LOUISE, de même.

Oui, ma tante.

MADAME BARNECK.

Qu'en un mot, il n'y a eu entre vous aucun rapprochement. (Elle s'avance pour emmener Louise, et aperçoit Malzen à genoux, qui, pendant les mots précédents, a pris la main de Louise, qu'il presse contre ses lèvres.) Ah! qu'ai-je vu! quelle horreur!

LOUISE, voulant la faire taire.

Ma tante, au nom du ciel...

MADAME BARNECK.

Et les témoins qui arrivent!.. (S'élançant vers la porte au moment où entrent Sidler et Salsbach.) Messieurs, Messieurs, on n'entre pas. Je vous défends de regarder.

SCÈNE XIV.

SIDLER, SALSBACH, MADAME BARNECK, LOUISE, MALZEN, PLUSIEURS JEUNES GENS.

AIR de *Léonide*.

ENSEMBLE.

TOUS.

Ah! grands dieux!
Dans ces lieux
Quelle vue
Imprévue!
Quoi! tous deux
En ces lieux!
En croirais-je mes yeux

MALZEN ET LOUISE.

Jour heureux
Pour tous deux !
Quelle joie imprévue !
Jour heureux
Pour tous deux!
Il comble enfin nos vœux.

MADAME BARNECK.

De rage et de dépit je tremble.

SALSBACH.

Est-ce donc pour se séparer
Qu'ici nous les trouvons ensemble?

MADAME BARNECK.

J'en puis à peine respirer.

SALSBACH.

Enfermés dans cette demeure
Depuis hier soir...

MADAME BARNECK.

C'est trop fort;
Et Madame trouvait encor
Que je venais de trop bonne heure.

TOUS.

Ah! grands dieux! etc.

MALZEN ET LOUISE.

Jour heureux, etc

SALSBACH.

Ah çà! mais que diable voulez-vons que nous attestions?

MADAME BARNECK, hors d'elle-même.

Vous attesterez, vous attesterez, Messieurs, que je suis furieuse, que je bannis Monsieur de ma présence, et que je ne le recevrai jamais chez moi. (Malzen passe auprès de madame Barneck.)

LOUISE.

O Ciel!

MADAME BARNECK.

Et que vous, ma nièce, vous qui me devez tout, vous avez juré de ne jamais me quitter.

LOUISE, baissant les yeux.

Il est vrai.

MALZEN.

Croyez, Madame, que mon plus cher désir serait de voir confirmer par vous le pardon que j'ai obtenu de Louise; mais,

dans ce moment, je n'essaierai point de vous fléchir, je me soumettrai respectueusement à vos ordres.

MADAME BARNECK, d'un air menaçant.

Je l'espère bien, ou sinon...

MALZEN.

Et puisque vous me bannissez, résigné à mon sort... (A Louise, d'un air peiné, et la prenant par la main.) Allons, chère amie, faites vos adieux à votre tante, et partons.

MADAME BARNECK.

Qu'est-ce à dire?

MALZEN.

Que je l'emmène chez moi.

MADAME BARNECK.

L'emmener! elle pourrait y consentir!

SALSBACH, froidement et prenant une prise de tabac.

Qu'elle le veuille ou non, c'est la loi, la femme doit suivre son mari.

MADAME BARNECK, effrayée.

Ah! mon Dieu!

MALZEN.

Quant à mon fils, toutes les fois que vous désirerez le voir...

MADAME BARNECK.

Et cet enfant aussi! mon filleul, vous l'emmenez!

SALSBACH, de même.

Vous ne pouvez pas l'empêcher : c'est le père. *Pater is est quem justæ nuptiæ...*

MADAME BARNECK.

Eh! laissez-moi.

MALZEN, à Sidler.

Toi, mon ami, tu nous suivras; et puisque M. Salsbach, comme ami de la maison, veut bien accepter un logement chez moi...

MADAME BARNECK.

Et vous aussi! tout le monde m'abandonne! Je vais donc rester seule dans cet immense château!

SALSBACH.

A qui la faute?

LOUISE, joignant les mains.

Ma bonne tante!

MALZEN, qui a passé à la droite de madame Barneck.

Madame!

SALSBACH.

Ma respectable amie.

MADAME BARNECK, entre eux deux.

Laissez-moi, laissez-moi. Perdre en un jour une colère à laquelle depuis si longtemps je suis habituée! Non, non, je tiens à mes serments, je ne le recevrai point ici; et puisqu'il enlève ma nièce, mon petit filleul, puisqu'il enlève tout le monde, eh bien! qu'il m'enlève aussi!

SALSBACH.

Vivat! la paix est signée. Ils sont réunis, et moi baron; du moins j'y compte. (Bas, à Malzen.) Ah çà! jeune homme, j'espère que nous allons réparer le temps perdu, ce petit bonhomme attend une sœur. (Louise passe auprès de Malzen.)

CHŒUR.

Air du ballet de *la Somnambule*.

De nos plaideurs désormais
Célébrons l'accord propice;
L'amour mieux que la justice
Sait arranger un procès.

MALZEN.

Ah! quelle ivresse!
La guerre cesse.
Un seul jour change mon cœur.
A quoi donc tient le bonheur!

SALSBACH.

A quoi donc tient la noblesse!

CHŒUR.

De nos plaideurs désormais, etc.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATORZIÈME VOLUME

Yelva 1
La Marraine 45
Avant, Pendant et Après. 91
Malvina 163
Théobald, ou le Retour de Russie. 223
Louise, ou la Rréparation. 267

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

842.6
S431a
14

Scribe, A.E.
Théâtre.

YOUR NAME | SIGNATURE | DATE (STAMP)

842.6
S431a
c. 2